

Bibliothèque numérique

medic@

**Zimmermann, Johann Georg. Traité
de l'expérience en général, et en
particulier dans l'art de guérir. Tome
troisième**

Paris : Vincent, 1774.

Cote : 32701 (III)



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?32701x03>

TRAITÉ DE L'EXPÉRIENCE EN GÉNÉRAL,

ET EN PARTICULIER DANS L'ART DE GUÉRIR;

Par M. GEORGE ZIMMERMANN, D.M.
Membre des Académies de Berlin, de
Munich, de Palerme, de Pesare; des
Sociétés de Zurich, de Bâle, de Berne, &c.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,
Par M. LE FEBVRE de V. D.M.

Non ex vulgi opinione, sed ex sano judicio. BACON.

TOME TROISIÈME

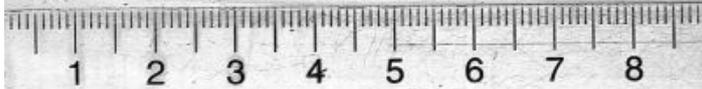


A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Lithographe,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi,







DE L'EXPÉRIENCE EN MÉDECINE.

CHAPITRE PREMIER.

*Des Alimens considérés comme causes
éloignées des Maladies.*



L'HOMME abuse des alimens, moins parce qu'il n'en connoît pas l'usage, que parce qu'il ne connoît pas les suites de cet abus : aussi les anciens disoient que les maladies aiguës venoient du ciel, & celles de long cours de notre propre faute. Un Anglois a fort bien dit là-dessus, que le trait de la mort tombe du ciel, mais que nous l'envenimons par notre mauvaise conduite. Il faut

Tome III.

A

2 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES mourir, c'est une loi commune à tous (a) les êtres animés de ce globe ; mais l'agonie lente qui nous mine, est communément le fruit de notre folie.

Le pain est l'aliment le plus commun d'une partie des hommes. Il n'y a pas beaucoup de chose à dire en général sur les effets du mauvais pain : cependant je remarque que l'abus de cet aliment est très-nuisible aux enfans ; qu'il les rend pâles, leur cause des vers, & tous les maux qui résultent de la présence de ces insectes. Schebbéar croit que la maladie qu'on appelle maladie angloise,

(a) Personne n'a mieux rendu cette idée que Sénèque :

*Omnia tempus edax depascitur, omnia carpit,
Omnia sede movet, nil finit esse diu.
Flumina deficiunt, profugum mare littora siccat,
Subsidunt montes, & juga celsa ruunt.
Quid tam parva loquor? Moles pulcherrima cœli
Ardebit flammis tota repente suis.
Omnia mors poscit ; lex est, non pœna perire.
Hic aliquo mundus tempore nullus erit.*

DES MALADIES. 3

n'est si commune en France parmi les enfans, que parce qu'ils mangent du pain dont l'acidité dissout la partie calcaire des os, & les réduit ensuite en cartilage. Cette maladie n'est pas moins commune parmi nous, mais j'en trouve la cause dans une toute autre acidité, dont je parlerai ci-après.

L'intérêt a inventé à Londres un moyen de rendre le pain très-nuisible à l'homme, en rendant le pain très-blanc. Rien n'est plus commun que de voir succéder à l'usage de ce pain toutes sortes de maladies, des suffocations, & la mort. Les boulangers de Londres remarquerent, il y a quelques années, qu'une de ces manières de rendre le pain blanc rendoit les selles difficiles; ils s'aviserent de jeter du jalap dans leurs farines, & leur pain rendit effectivement les selles plus aisées, en agissant comme purgatif. Le docteur Manningham a exposé les différentes méthodes de sophistiquer les farines, & les maladies qui en proviennent, aussi-bien que les marques auxquelles

A ij

4 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
les on peut reconnoître le pain sophistiqué.

Quelquefois le pain devient un vrai poison par une altération naturelle, & sans que l'industrie, ou plutôt la méchanceté des hommes, y ait part; cette altération vient de l'ivroie, de la nielle ou rouille, *rubigo, uredo*, & sur-tout des ergots qui viennent aux grains, ce qui les a fait appeler *bled cornu*, ou *seigle ergoté*.

L'ivroie, au jugement des plus grands botanistes, est une herbe très-vénéneuse, qui croît en si grande abondance dans les champs, sur-tout dans les temps humides & froids, que le peuple croit que le froment s'est changé en ivroie. La farine en devient un peu noirâtre; le goût en est doux; ce qui fait qu'on distingue difficilement la farine empoisonnée par cette graine, d'avec toute autre. La graine de cette plante cause des étourdissemens, des inquiétudes, des vertiges, des vomissemens, le délire, des convulsions, & la paralysie. Targioni dit avoir vu avec

DES MALADIES. 5

grand étonnement cultiver l'ivroie autour de Camugliano, & les habitans en mettre (a) un sixieme dans le pain, pour en rendre la faveur agréable, sans que leur fanté en fût aucunement altérée.

Néedham distingue deux sortes de nielle: dans l'une, la graine est changée en une poudre noire; dans l'autre, on voit de petits filets élastiques, ou ce que les observateurs ont appelé *des animalcules*. Le célèbre Jussieu regarde la premiere espece comme la corruption du grain même, & la seconde comme la corruption de la fleur. Néedham dérive cette corruption des insectes qui se trouvent en grande quantité dans le vin, & y vivent plusieurs années dans un état d'insensibilité. Le pain en devient amer, & d'une faveur insoutenable; ce qui fait qu'il ne vient guère de maladie épidémique de cette cause,

(a) Zwinger dit dans son Herbarium allem. qu'on en donne avec succès aux poules, chapons, pigeons, cailles, pour les engraisser, quoique ce soit un poison pour l'homme.

6 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
 parce qu'on ne mange pas volontiers
 de ce pain : cependant on a remar-
 qué en France que ce pain y a causé
 des gangrènes mortelles.

Le feigle ergoté (a) est un grain

(a) Les grains, dit Muschembroeck, qui
 sont attaqués de cette contagion, se peuvent
 aisément distinguer de ceux qui sont sains ;
 car ils ont plus d'un demi-pouce de grosseur.
 La mauvaise qualité de ces grains est si grande,
 que, si l'on ne les sépare pas des autres, &
 qu'on en fasse du pain, ceux qui en man-
 gent sont attaqués de différentes maladies,
 telles que des fièvres malignes, des gangrè-
 nes, des sphacèles. MM. Dodart, Salerne,
 Deslandes, Monnier, nous ont détaillé très-
 exactement ces maladies. Néedham ayant
 examiné du feigle ergoté, a trouvé qu'il étoit
 composé de deux substances, l'une noire,
 l'autre blanche. Cette dernière étoit molle,
 composée de longues fibres unies entr'elles,
 & dans lesquelles on ne remarquoit rien qui
 donnât aucun signe de vie ; mais, lorsqu'on
 versoit une goutte d'eau sur cette substance,
 elle se délayoit, les fibres se séparoient les
 unes des autres, & donnoient alors des signes
 de vie ; car chaque fibrille nageoit dans l'eau,
 & s'y présentoit sous la forme des petites an-
 guilles qu'on observe dans le vinaigre. Bradley
 nous a appris la maniere de détruire ces in-
 sectes. Néedham a éprouvé cette méthode,

DES MALADIES. 7

qui s'est altéré par la froidure de la saison. Ce seigle devient si malfaisant que le pain qu'on en fait devient un véritable poison qui coagule le sang, éteint la chaleur naturelle, stupéfie au point que les membres, sur-tout les pieds & les jambes, meurent peu à peu, deviennent d'une noirceur semblable à celle de la poix, durs & aussi fragiles que le verre, & se séparent même du reste du corps qui n'est pas encore attaqué.

On ne trouve ces grains ergotés que dans le seigle; & ce n'est autre chose que le grain qui s'est formé en cheville. Dodart les a observés

& en a confirmé le succès. On prend de la forte saumure, dans laquelle on jette de l'alun, & l'on fait tremper le grain corrompu pendant l'espace de trente heures dans ce mélange: sans cela, ces animalcules vivent long-temps, & ne meurent que très-difficilement. Cartheuser a rapporté les années où ces maladies se sont manifestées en différentes parties de l'Europe, & les sources où l'on peut s'en instruire. Patholog. Tome I, page 321 & suiv. cap. de *Convulsione cereali*.

A iv

8 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
très-exactement. Ils sont assez noirs
au-dehors, blanchâtres en dedans,
& beaucoup plus durs que le seigle
naturel quand ils sont secs; ils ont
même quelque chose de coriace. Ces
grains n'ont pas mauvais goût. Ils
montent aux épis beaucoup plus
haut que les grains ordinaires; ils
sont quelquefois longs de treize à
quatorze lignes, & larges de plus de
deux. On en trouve souvent sept ou
huit à un seul épi. Il est aisé de voir
que ces grains ne sont pas des grains
d'un autre genre, mais de véritables
grains de seigle enfermés dans
leur balle.

M. Lang, médecin à Lucerne, dit,
dans l'excellente dissertation qu'il a
écrite à ce sujet, que les grains de sei-
gle ergoté sont des excroissances con-
tre nature, noirâtres, dures, plus ou
moins longues & épaisses, droites,
crochues, cornues, pointues & com-
bustibles, ayant un peu le goût du
seigle, mais avec une arrière-faveur
un peu âcre. On trouve dedans un
petit ver presque invisible. Selon ce
médecin, on voit jusqu'à six ou sept

DES MALADIES. 9

de ces excroissances à un seul épi ; mais le nombre va quelquefois jusqu'à douze, & plus, à un seul épi, quand une saison humide en favorise la naissance.

On a remarqué en France que le feigle ergoté vient en plus grande quantité dans un sol humide & froid, & dans les années fort pluvieuses ou très-humides, & que l'espece de feigle qu'on sème en Mars, & qui se nomme chez nous feigle d'été, est plus sujette à cette maladie que l'espece qu'on sème en automne, & qui s'appelle feigle d'hiver. Chatton, chirurgien à Montargis, dit que le feigle est attaqué presque tous les ans de cette maladie en Sologne, dans le Berry, le Bléfois, le Gâtinois, sur-tout dans les terres légères & sablonneuses ; qu'il y a peu d'années où cela n'arrive pas : mais que ces grains malfaisans naturellement, ne font aucun mal lorsqu'ils ne se trouvent pas en grande quantité. Ces grains paroissent principalement lorsqu'un été très-chaud succede à un printemps fort humide.

A. v.

10 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

Le feigle ergoté n'est pas toujours vénéneux. Lang a observé que le pain de feigle où il est entré certaine quantité de ces grains, ne produit pas les effets nuisibles qui en résultent communément. Malgré qu'on les apperçoive dans le feigle, ils ne sont vénéneux que lorsqu'ils sont grands, longs, épais, & lorsqu'ils sont venus dans un temps humide. Théodore (a) Zwinger l'aîné, doute que la gangrène vienne réellement de l'usage du feigle ergoté, puisqu'il croît en quantité dans le canton de Basle, où on le donne à moudre avec l'autre feigle, & qu'on le mange sans aucun inconvénient, après en avoir fait du pain. Le baron de Bondeli, ministre du roi de Prusse en Suisse, écrivit à M. Lang, que les médecins de Berne avoient d'abord regardé les maladies dont nous avons parlé comme un effet de l'air ; mais

(a) Zwinger dit encore dans son herbier que le feigle ergoté qu'il appelle tête de mort, *todten-kopf*, mis sous la langue, arrête les hémorragies, *stellen das bluten*.

DES MALADIES. II

qu'ils avoient été convaincus, par des expériences plus nombreuses & plus exactes, que c'étoit réellement le seigle ergoté qui en étoit cause. Jean Jacques Ritter se plaignit aussi de ce que la maladie qu'avoit causée le seigle ergoté, avoit été attribuée par les médecins de Berne, au commencement de ce siècle, à la chétive nourriture des payfans, à leur peu de propreté & au froid excessif; tandis qu'il est constant que ce grain fait même périr les animaux, & qu'on en a vu nombre de funestes expériences par rapport à l'homme. Ce qui a été cause de cette erreur, c'est, comme nous l'avons vu, que ce grain ne produit pas toujours les mêmes effets funestes.

Ces maladies se sont déjà manifestées en France dans le seizième & le dix-septième siècles. Mais ce fut vers la fin de 1709 qu'elles y firent le plus de ravages. Les membres, dit Lémery, deviennent noirs par l'usage du seigle ergoté; ils se détachent des membres sains, ils tombent l'un après l'autre, sans que les remèdes puissent

12 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
arrêter les progrès du mal ; & le ma-
lade en périt. Suivant Lémery, on
a eu là - dessus les plus tristes expé-
riences dans plusieurs hopitiaux Fran-
çois, particulièrement à Orléans,
dans la Sologne & le Bléfois, lors-
que le pain coûtoit si cher au com-
mencement de ce siècle. L'Académie
des Sciences de Paris a publié, il y
a quelque années, une description de
cette gangrène venue du seigle er-
goté. La lecture en fait frémir : on
fit mourir en très-peu de temps un
cochon avec ce grain ; il périt après
avoir perdu l'usage de ses membres,
qui avoient répandu, comme par une
sueur, la liqueur la plus puante. Il y
a toujours, par cette raison, dans l'hô-
pital d'Orléans, nombre de malades
de la Sologne, lesquels y périssent
de la gangrène. Tantôt elle ne monte
que jusqu'aux genoux, tantôt elle se
porte aux cuisses ; ce sont les pieds
qui en sont le plus attaqués, les mains
n'éprouvent qu'un engourdissement.
L'amputation des membres malades
est inutile : de cent vingt à qui les
chirurgiens François, inexorables,

DES MALADIES. 13

couperent les jambes, on n'en put sauver que quatre ou cinq; voilà ce que dit l'Académie de Paris.

On a remarqué en Allemagne les mêmes effets, en général, de ces fortes de grains, quoiqu'à un moindre degré. On dit qu'ils y ont excité des mouvemens convulsifs, qui passèrent en paralysie, & que les malades étoient dans un état où ils sembloient ne pas penser aucunement. La maladie que l'on appelle chez nous *kriebelkranckheit* (a), s'est manifestée avec violence dans les cantons de Zurich, de Berne, de Lucerne & de Fribourg. Elle ravagea le canton de Zurich en 1716: elle s'est montrée dans le comté de Lenzbourg en 1709; les membres attaqués de la gangrène étoient noirs comme ceux de gens roués, durs comme de la corne, & secs en totalité. Elle régna aussi, la même année, dans le bailliage de Schwazembourg. Les habitans du canton de Lucerne en ont éprouvé les plus horribles effets en 1709, 1716 &

(a) *Convulsio cerealis.*

14 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

1717. En 1709 il y eut, dans un district de trois ou quatre lieues, jusqu'à cinquante personnes attaquées de cette maladie dans ce canton. Les sages précautions de cette République sauvèrent la vie à quarante-neuf; le cinquantième mourut, parce qu'il avoit déjà auparavant un mal dangereux à la jambe. La plupart de ceux de ce canton qui prirent assez à temps les remèdes convenables, n'en ont éprouvé aucun mal; ceux qui avoient été moins diligens perdirent les uns quelques dents, les autres quelques doigts, un pied, une jambe entière. Ce mal sembla être parvenu à son plus haut point en 1709, le pauvre campagnard ne pouvant s'en garantir en aucune manière, faute d'autre nourriture que celle de ces grains malfaisans.

M. Lang, cet excellent médecin Lucernois, qui nous a donné l'exakte description de cette maladie, nous en a aussi communiqué la cure; mais cela n'entre pas dans le plan de mon ouvrage: on peut la voir dans la dissertation qu'il a écrite là-dessus. En général, cette maladie n'étoit précédée

DES MALADIES. 15

d'aucune fièvre, mais d'une foiblesse qui se faisoit sentir à la (a) poitrine ou au bas-ventre, selon que les membres supérieurs ou inférieurs étoient menacés de la maladie. Les uns sentoient déjà cette foiblesse deux, trois ou quatre semaines avant la présence manifeste de la maladie; d'autres ne l'éprouvoient que quelques jours auparavant; quelques autres ne l'ont pas sentie du tout d'avance, mais il furent saisis des symptômes les plus terribles sans aucun signe précurseur. On vit même dans le canton de Lucerne quelques sujets perdre en marchant, sans avoir senti la moindre douleur, un ou deux doigts du pied, ou se les arracher en se déchauffant.

Dès que la maladie se faisoit sentir, les membres se refroidissoient; la peau devenoit pâle, livide, se ridoit; les veines disparoissoient; il survenoit un engourdissement total du mem-

(a) M. Z. dit au ventre supérieur ou inférieur: ce qui présente un sens ambigu, vu que la tête est appelée par quelques anatomistes *le ventre supérieur*.

16 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

bre attaqué, & il perdoit toute sensibilité : on pouvoit le piquer, le couper comme on le vouloit, sans que le malade s'en apperçût ; il ne sortoit pas une goutte de sang de la plaie : le malade pouvoit cependant remuer le membre attaqué, quoiqu'avec difficulté. Cette maladie n'attaquoit que les bras, les mains, les jambes & les pieds ; du reste, le malade ne sentoit aucun changement dans tout son corps. Au milieu de la douleur extrême qui se faisoit sentir aux membres attaqués après leur engourdissement, il ne paroissoit que quelques mouvemens fiévreux ; le sommeil étoit toujours fort inquiet : quelques malades se sentoient beaucoup de soif, avoient la bouche amère & pâteuse ; d'autres faignoient continuellement du nez ; leur urine étoit presque toujours blanche & limpide, quelquefois un peu trouble : aucun malade ne se plaignoit de vraies douleurs de tête ; & tous conservoient leur appétit pendant toute la maladie. Peu à peu les douleurs des membres attaqués augmentoient, de même que les

autres symptômes. Lorsque la maladie résistoit à tous les médicamens, le mal se portoit des doigts à la main, au bras, au pied, à la jambe, jusqu'à ce que la gangrène parût aux parties malades, & les fît mourir tout-à-fait : il succédoit enfin un desséchement total & une noirceur affreuse ; alors le membre se séparoit du corps & tomboit.

M. Lang conclut de ces observations, que le venin du seigle ergoté n'est pas de l'espèce la plus dangereuse au premier abord : non-seulement il parcourt toutes les parties intérieures du corps les plus nobles, sans aucun dommage sensible, si l'on excepte la stupeur qui se fait quelquefois sentir à la tête ; il n'excite même aucun des accidens fâcheux dont les autres poisons sont toujours suivis, ni dans le sang, ni dans les autres parties ; point de spasmes, de ferremens de poitrine, de mouvemens (a) convulsifs, d'évanouisse-

(a) On vient cependant de voir plus haut que les convulsions sont quelquefois de la partie.

18 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
mens , de fièvres. Mais on n'en doit
pas moins compter le seigle ergoté
parmi les poisons lents & cachés ;
car il ne change en aucune maniere
le goût & l'odeur du pain , & il peut
résider long temps dans le corps avant
de se manifester par ses effets , qui
sont alors quelquefois si subits , qu'ils
deviennent mortels avant qu'on ait
pu songer à y remédier.

Quoique ce bled soit , de tous les
grains , celui qui se conserve le plus
long-temps en nature , la farine ne
peut pas se garder de même sans s'al-
térer & devenir un aliment meurtrier
par vétusté , sur-tout si l'humidité des
lieux a contribué à sa corruption.
On a vu dans plusieurs colonies , &
même chez les peuples les mieux ap-
provisionnés , les plus tristes effets de
ces farines , d'où il sort , quand on les
ouvre , une vapeur pénétrante & mê-
me violette ou bleue , qu'on peut re-
garder comme une vraie flamme. Un
homme croyable me dit , il y a quel-
que temps , qu'il s'étoit trouvé à
l'ouverture d'un pauvre malheureux
qui étoit mort dans sa chambre ,

DES MALADIES. 19

après plusieurs défaillances qu'il avoit éprouvées auparavant : on lui vit l'estomach, les intestins & les poumons tout gangrenés ; sa vessie étoit aussi rouge en dedans que si on l'eût remplie de sang ; c'étoit de ces farines dont sa femme & trois de ses enfans étoient probablement morts, aussi bien que lui.

Les vers & les différens insectes qui se jettent sur des farines gardées, ne sont pas moins nuisibles par l'altération qu'ils causent à cet aliment, dont la qualité se vicie encore plus dangereusement par leur présence. C'est cependant l'aliment dont se nourrit le pauvre peuple, qui, trouvant ces farines ou le pain qu'on en fait, à meilleur compte, achette en même-temps & sa vie & sa mort de la même main.

Le riz est pour une grande partie des hommes, ce que le pain est pour nous ; c'est l'aliment principal des Turcs. Les Chinois s'en servent au lieu de pain, quoique la Chine soit abondante en bled. Le riz fait presque la seule nourriture des Malabares : il y sert même de pain aux riches,

20 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
parce que le froment ne vient pas sur
la côte de Malabar. On en fait le même
usage par-tout dans l'Inde. Les Chinois
le font bouillir sec avec de l'eau, les
Malabares avec de l'eau & du lait,
& le mangent à pleine main. Bon-
tius dit que le riz chaud est très-nui-
sible aux nerfs, & qu'on a vu par
expérience que l'abus de cet aliment
affoiblit considérablement la vue, &
cause même un aveuglement total :
que c'est pour cette raison que les ha-
bitans de Java, & d'autres, ne pren-
nent jamais de riz chaud.

Les autres alimens du règne végé-
tal produisent différens effets, selon
leur nature particuliere : en général
ils sont plus convenables à l'homme
que la viande, parce que la plupart
sont d'une nature plus analogue à celle
de nos humeurs considérées dans le
vrai état de santé ; on n'y voit aucune
acrimonie, non plus que dans un grand
nombre des végétaux ; d'ailleurs il est
constant, en général, que l'on vit plus
long-tems en ne mangeant pas de
viande : on est d'un caractère plus
doux, plus humain, mais moins pro-

pre aux travaux , & à une vie très-occupée.

Il ne faut donc pas être surpris que Pythagore ait donné la préférence aux alimens du règne végétal, sur les viandes ; & que les Thérapeutes, attachés à ce sentiment, se soient contentés de pain & d'un peu de sel, y ajoutant tout au plus un peu d'hyssope : l'eau seule faisoit leur boisson. Les premiers Grecs ne mangeoient que des végétaux ; & ils rendirent des honneurs divins à Pélage, pour leur avoir appris à manger (a) des

(a) Les Arcadiens se nourrissoient même encore de glands long-temps après que les autres Grecs eurent pris nos différentes especes de grains pour alimens, comme l'observe Galien. Mais cela doit-il se prendre à la lettre pour les glands du chêne, à l'exclusion de toutes les autres especes ? Pour moi je ne le crois pas. Les anciens Grecs comprenoient sous la dénomination générique de chêne, non-seulement les différentes especes que nous y reconnoissons aujourd'hui, mais encore d'autres arbres, comme le dit Dioscoride, φηγος & περινοσ ειδη δρυος, L. I, c. 145. Ils comprenoient aussi sous la dénomination de gland βελανιος les différentes especes de

22 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
glands, qu'ils regardoient comme
plus fains que les herbages.

On sçait aussi quel régime les Spar-
tiates observerent dans des tems pos-
térieurs ; régime dont ils faisoient

chataignes, comme on le voit encore par
le même, c. 146, & par Galien, *de Cib.
bon. & mal. suc.* c. 4, & *de Alim. fac.* c. 38.
Le mot φηγος est pris aussi pour βαλανος,
dans Aristoph. & dans Platon pour les cha-
taignes, φηγος σποδισσι, ils font rôtir des
chataignes sous la cendre. Le mot φηγος qui
se prend pour le fruit du hêtre, *fagus*, me
paroît donc avoir été le nom générique de
toutes les espèces de fruits qui faisoient la
nourriture de ces premiers hommes qui ha-
bitaient une terre couverte de forêts. Ce
mot a même un rapport très-direct avec le
mot hébreu *fag*, qui signifie *nourriture, aliment*.
Or les Grecs tenoient leur langue de l'O-
rient, comme on peut le voir par le petit
Dictionnaire étymologique de Kœnig, & par
d'autres ouvrages de ce genre. Voyez Simon,
Lex. hebraïc. Galien dit que les Grecs se font
nourris de glands dans des tems de famine,
de Alim. fac. & de cib. bon. & certains peu-
ples malheureux en font encore aujourd'hui
le principal soutien de leur vie. J'ai cru de-
voir éclaircir ce trait de la fable, que les
écrivains mythologiques ont tous rapportés
sans examen.

tant de cas, que Pausanias, après la bataille de Platée, fit préparer un repas à la maniere accoutumée des Lacédémoniens, & un à la maniere des Perfes, & leur dit ensuite; voyez la folie des généraux ennemis, qui, accoutumés à de pareils repas, ont cru nous pouvoir vaincre, nous qui vivons d'une maniere si différente.

Les végétaux font, au Mogol, la nourriture ordinaire non - seulement des idolâtres, qui ne mangent point de viandes; mais aussi celle du petit peuple parmi les Mahométans, & d'une bonne partie des troupes. Le riz, les herbes & le beurre font les alimens ordinaires des habitans de Bengale. On ne vit presque que des végétaux à Malabar; les négocians qui passent des côtes de Coromandel & de Surate, à Batavia, se nourrissent la plupart de légumes.

Cependant les végétaux ne sont pas non plus tous innocens: sans parler de ceux qui ont une disposition décidée à une prompte putréfaction, ils ont pour la plupart quelque chose de refroidissant; d'où il est aisé de conce-

24 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
voir pourquoi ils causent à certains
sujets des flatuosités considérables ,
& beaucoup plus que la viande ; mais
cela dépend aussi du tempérament
particulier , & de la constitution in-
dividuelle des sujets : c'est pourquoi
nous ne pouvons rien dire de général
là-dessus. Il en est à qui les végétaux
sont comme autant de purgatifs ; tan-
dis que les Minorcains, qui en vivent
la plupart du temps, & mangent beau-
coup, sont presque toujours consti-
pés.

La nature flatueuse des fruits n'est
pas une chose douteuse. Hales a vu
par expérience, qu'une pomme con-
tient une quantité d'air assez grande,
pour que cet air qui s'échappe de la
pomme, remplisse un espace qua-
tre cens quatre-vingt fois plus grand
que la pomme, sous le poids dou-
blé de l'athmosphère : cependant les
pommes cuites sont une nourriture
léger, & dont je croirois pouvoir
vivre, en y joignant du pain & de
l'eau, sans être exposé à des flatuo-
sités & à la mélancolie, s'il me plai-
soit de vivre ainsi. L'abus des fruits
cruds

DES MALADIES. 25

cruds cause la cardialgie, des coliques, des dévoiemens, des obstructions & toutes sortes de maladies des nerfs.

On croit presque par-tout que les fruits sont la cause de la dyssenterie, quoique tous les vrais médecins aient prouvé que ce sentiment est absolument mal fondé. Les causes de la dyssenterie sont pour la plus grande partie dans l'air, qui se refroidit promptement après avoir été très-chaud. les chaleurs raréfient les humeurs & les rendent acrimonieuses, la transpiration se trouve arrêtée par le froid subit, les humeurs se rejettent aussitôt sur le centre, où elles trouvent un plus libre accès, & de-là dans les intestins. Si donc ces humeurs sont en même-temps âcres, la dyssenterie aura lieu, même chez les sujets qui n'ont pas mangé de fruits; en effet nous voyons très-souvent cette maladie se manifester & faire des progrès, lors même que les arbres (a) ne sont encore qu'en fleurs :

(a) Il y a environ huit ans qu'un village
Tome III. B

26 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
 elle règne auffi dans les pays froids
 où les fruits sont très-rares, & par-
 conféquent peu entre les mains du
 peuple.

fitué fur la riviere d'Oife, près de Chan-
 tilly, fut défolé de la dyffenterie, lors même
 qu'il n'y avoit encore aucun fruit de mûr.
 Pour moi je puis certifier que les fruits d'été
 m'ont plusieurs fois été d'une grande res-
 fource dans le traitement des maladies de
 cette faifon, & que c'est avec raifon que
 M. Grant les regarde comme un bienfait
 particulier de la Providence.

Je traitai l'année paffée une fièvre putride
 dans un fujet scorbutique. Le chirurgien de
 l'endroit où cela arriva, me dit qu'il avoit
 fuivi un fort habile médecin, mais que ja-
 mais il n'avoit ouï dire que les fruits fuffent fi
 avantageux que je le difois, mais très-préjudi-
 ciables au contraire. Il vit encore avec plus
 d'étonnement qu'une légère faignée que je lui
 avois dit de faire pour occasionner une détente
 néceffaire, & faciliter l'action des médica-
 mens, avoit été fuivie de la cure la plus heu-
 reufe, que je dûs particulièrement à la diète
 végétale & des fruits rouges de la faifon,
 aidés d'un peu de limonade. J'avois traité
 peu de temps auparavant la domeftique de
 cette perfonne, d'un scorbut fi confirmé
 qu'elle ne pouvoit plus fe foutenir. Les
 plantes & les fruits l'avoient tirée d'affaire.

On a remarqué avec justesse que la dyffenterie vient quelquefois vers l'automne, des insectes qu'on avale avec les choux, & même avec les fruits. Decker qui a écrit une excellente dissertation sur cette maladie, dit qu'il est impossible que les fruits aient contribué en rien à la dyffenterie dont il nous a donné l'histoire; & qui a fait de si grands progrès. Il s'appuie sur ce que l'on ne remarque quelquefois aucune dyffenterie dans les années où les fruits sont le plus abondants: il dit d'ailleurs que cette maladie attaque des gens qui n'ont jamais fait usage de fruits, même des enfans qui prennent le lait d'une mere qui s'abstient de tout fruit quelconque; que la redoutable dyffenterie de Nimegues étoit déjà parvenue à son plus haut point avant qu'on eût pu manger d'aucun fruit; & qu'enfin ceux qui ne mangeoient pas de fruits & ceux qui en mangeoient, en ont été indifféremment attaqués.

Des expériences certaines ont prouvé de toutes parts que les fruits d'été ne causent jamais de dyffenterie. M.

28 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

Tiffot prétend même qu'il n'y a pas de préjugé plus faux que celui-la ; & qu'il n'y a que des gens opiniâtres, & par conséquent bornés, qui puissent le soutenir ; & que tous les fruits mûrs, sur-tout ceux d'été, sont un vrai préservatif contre la dyffenterie. On voit par-là combien celui qui rejette ce que croit la multitude, pense juste quelquefois.

Il y a lieu de croire, d'après des expériences constatées, qu'il y a une quantité prodigieuse d'air dans les (a) raisins ; au moins est-il vrai qu'ils sont très-flatueux pour des sujets délicats qui n'ont pas le ventre libre. J'ai vu il est vrai un homme enfler & mourir subitement, après avoir mangé une quantité prodigieuse de raisins ; mais cet homme, outre cette quantité d'air qui a pu se dégager dans ses entrailles & le suffoquer, étoit sujet à la convulsion

(a) Le tartre, qui est un produit du raisin, rend une quantité incroyable d'air que le feu en dégage ; c'est ce que l'habile M. Roux fait voir dans ses cours publics de chimie, de la manière la plus sensible.

DES MALADIES. 29

que nous appelons danse de Saint-Vit.

Les alimens huileux du règne végétal font très-nuisibles : on en voit naître des maladies épidémiques, sur-tout si l'on prend en même temps des alimens gras du règne animal ; c'est par cette raison que la gale règne presque continuellement dans les isles septentrionales de l'Ecosse. Dans la basse Saxe, où le peuple vit à peu près comme chez nous les cochons, l'huile de navet est un aliment très-usité & détestable, qui dispose tout à la putréfaction. La religion de certains pays défend à quelques Cénobites l'usage du lard & de la graisse. Ces gens font leur cuisine avec de l'huile : voilà pourquoi nombre de ces personnes ont des descentes complètes, ou incomplètes. Plusieurs sont même sujets à piffer au lit pendant qu'ils dorment, à cause du grand relâchement que l'huile produit dans tous les visceres. J'ai remarqué que l'huile ne vaut rien à tous ceux dont l'estomac & les intestins ne font que foiblement leurs fonctions ; les digestions

B iij

30 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
en deviennent toujours plus mauvai-
ses dans ces sujets.

Le lait tient le milieu entre les ali-
mens du règne végétal & du règne
animal. Dans certaines circonstan-
ces, c'est le meilleur des alimens :
aussi l'Être suprême l'a-t-il destiné à
être notre première nourriture. Le
lait de femme est sans contredit le
plus fluide & le plus doux. Après lui,
c'est le lait d'ânesse qu'on doit pré-
férer, ensuite celui de jument ; celui-
ci est préférable au lait de chèvre :
le moins coulant & le moins bon est
celui de vache. Mais, ce que tout le
monde ne croira peut être pas, c'est
que le lait le plus coulant & le plus
délié fournit une crème beaucoup
plus épaisse & beaucoup plus solide
que le lait le plus gras : voilà pour-
quoi le fromage du lait le plus délié
est dur & cassant, au lieu que celui
du lait gras est tendre, & se rompt
aisément.

C'est une folie, dit Rousseau, de
craindre le lait caillé, après qu'il a
séjourné quelque temps dans l'esto-
mac : cette réflexion me paroît juste :

car le lait se caille toujours dans l'estomac avant de se digérer. Les enfans vomissent toujours le lait caillé; les excréments des jeunes animaux ne pourroient pas être fermes si le lait ne prenoit certaine consistance dans leurs viscères; c'est à-dire s'il ne s'y cailloit pas. On doit sans doute conclure de-là que le lait n'est pas salutaire à tout le monde, mais qu'il n'est pas mal-sain parce qu'il se caille.

Un médecin Anglois avoit déjà fait cette objection aux médecins avant Rousseau: on répondit, à Londres, à ce médecin qu'il est de fait que plusieurs sujets ont éprouvé des douleurs considérables, des convulsions, & sont même morts après avoir pris quelques substances acides après du lait, & qu'il s'ensuit par conséquent que cette coagulation du lait dans l'estomac est mal-saine. Un autre Anglois dit encore que le lait de vache s'aigrit & se coagule sans la moindre addition d'aucune autre substance, en douze heures de temps, lorsqu'il fait fort chaud: que conséquemment on ne nie pas que le lait ne se

32 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

caille dans l'estomac : mais souvent il n'en résulte aucun mal ; car les coliques intestinales si communes chez les enfans, & les excréments verts qu'ils rendent, naissent uniquement de quelque vice de la bile qui a une si grande influence sur la digestion de nos alimens aussitôt qu'ils sont sortis de l'estomac ; ainsi cet Anglois concluait que le lait se caille promptement après être entré dans l'estomac ; que la sérosité s'en séparoit en s'écoulant seule ; que la bile rendoit à la partie coagulée sa fluidité dès quelle tomboit dans le *duodenum* ; & que si ce lait ne devenoit pas parfaitement nourrissant par ce changement, il devenoit au moins un excrément régulier.

Il y a une faute évidente dans l'induction de ce second Anglois. Les excréments verts viennent sans doute de quelque vice de la bile ; mais d'où vient ce vice ? Un Italien d'un esprit plus pénétrant, M. Zeviani, dit que les expériences chimiques nous prouvent que les excréments ne deviennent verts que parce

qu'étant retenus trop long-temps dans les intestins, ils prennent une nature acide & corrosive à certain point; d'où ils arrive que la bile devient toute aussi verte que quand on y mêle de l'esprit-de-nitre. Mais d'où vient cette aigreur corrosive? du lait caillé.

Il ne s'agit pas ici de tout cela. Ce qu'il est important de sçavoir, c'est que le lait, quoique le plus facile à digérer de tous les alimens, est aussi le plus mauvais lorsqu'il n'est pas bien digéré, ou, ce qui est encore plus dangereux, lorsqu'il ne l'est pas du tout. Les nourrissons ne vomiroient pas leur lait si leur estomac le pouvoit digérer, & la moindre aigreur le corrompt dans l'estomac.

Boërhaave blâme la conduite des femmes qui font bouillir long-temps le lait dont elles nourrissent les enfans, pour lui ôter sa crudité imaginaire. Le lait se gâte en cuisant, dit-il, parce qu'il perd sur le feu ses parties les plus saines & les plus fluides; c'est aussi ce qui lui a fait penser que le lait seroit plus sain pour ces enfans, si on le leur donnoit avec du

B. v.

34 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
 pain sans avoir bouilli. Cette doctrine
 coûteroit peut-être la vie à un mé-
 decin chez nous, ou on lui arrache-
 roit au moins les yeux.

Le lait qui ne s'est pas digéré laisse
 dans les intestins une matiere dure,
 caséuse, que la nature ne peut pas
 réduire ni assimiler à nos princi-
 pes : de-là les coliques, les convul-
 sions, les cardialgies, les torticolis,
 (*τραχυλοτέτριαι*) & souvent une mort
 subite à la suite de ces symptômes.
 Dans d'autres circonstances, les intes-
 tins se distendent quelquefois au point
 de rendre le ventre extrêmement dur;
 les glandes du mésentere s'obstruent;
 il en arrive ensuite autant à toutes
 les autres; les matieres passent sans
 laisser aucune substance nutritive, &
 l'atrophie fait périr les sujets.

Boërhaave cherchoit lui-même la
 raison de ces inconvéniens dans le
 peu d'énergie de la bile, qui ne peut
 alors résoudre cette matiere dure &
 caséuse. On sçait combien les adul-
 tes qui ont l'estomac trop foible,
 sur-tout les hypochondres, les fem-
 mes hystériques, sont exposés à souf-

frir du lait, quoiqu'il y en ait aussi qui s'en accommodent très-bien; c'est par ces motifs que M. Winter, ancien médecin ordinaire du prince d'Orange, & professeur de médecine à Leyde, disoit qu'on avoit tort de conseiller aux gouteux de ne prendre que du lait pour toute nourriture, s'ils ont l'estomac trop foible, ou naturellement sujet aux spasmes; parce que ces sujets sont exposés à tous les inconvéniens qui peuvent résulter de l'aigreur de la crème qui se corrompt dans leur estomac.

Les effets de la bouillie qui ne digere pas, ne sont pas moins nuisibles aux enfans. Je sçais bien que la bouillie fait la nourriture de million d'enfans; mais cela n'empêche pas qu'elle n'en ait fait périr un très-grand nombre. Je l'ai déjà dit: d'où viennent les obstructions, les vomissemens, les coliques continuelles, les dévoiemens, les selles glaireuses, grises, jaunes, vertes, noires, le gonflement de l'abdomen, la quantité énorme des vents, les cardia-

Bvj

36 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
gies si fréquentes, les torticolis qui
étrangent les enfans, souvent sous
mes yeux, & tous les symptômes
convulsifs que tous les médecins de
tous les pays voient comme moi,
décrivent, & ne peuvent arrêter par
rapport à l'aveuglement opiniâtre
des femmes, & en général du peu-
ple. D'où vient que sur vingt-cinq
mille morts il se trouve maintenant
à Londres, tous les ans, huit mille
enfans qui meurent de convulsions,
si ce n'est parce qu'on leur farcit l'es-
tomac & les intestins d'un aliment
qui les empoisonne ? Mais il seroit
plus aisé de transporter les Alpes dans
les vastes plaines de l'Asie, que de
désabuser une femme écervelée.

J'ai vu tous ces accidens, tantôt
solitaires, tantôt réunis en grand nom-
bre, produits par cet abus ; je les ai
fait cesser en bien des cas : ils dis-
paroitroient entièrement si les peres
& meres avoient assez de droiture
& de déférence pour se laisser don-
ner un avis de la part de gens qui ne
cherchent que le bien de leurs fa-
milles ; s'ils pouvoient se laisser per-

suader que leurs préjugés sont même un crime, dont ils sont comptables à l'Être suprême & à la société, qui a autant de droit qu'eux à la conservation de ces enfans; enfin s'ils vouloient convenir qu'un peu de bouillon où ils auroient jeté un peu d'orge & d'avoine concassées avec un peu de beurre frais éviteroit à leurs enfans toutes ces tristes maladies, & les nourriroit encore mieux. Un peu de bouillon gras seul, pris de temps en temps, ou du lait avec du pain émié ne les exposeroit pas à périr. C'est cependant cette opiniâtreté qui rend si commune en Suisse & ailleurs la maladie ordinaire aux enfans de l'Angleterre, où on les voit périr si malheureusement.

Le *rachitis* ou cette maladie angloise, ainsi appelée parce qu'elle se manifesta premièrement en Angleterre vers le milieu du seizième siècle, excite un grand appétit; les enfans qui en sont attaqués mangent beaucoup, & maigrissent considérablement. Ils ont la plupart le ventre gonflé & très-dur. Il se forme d'abord

38 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
 de petits nœuds à leurs membres ;
 enfin ils se courbent au point de ne
 plus pouvoir se soutenir , & dépéri-
 fient par-tout , tandis qu'il n'y a que
 le ventre , la tête ou quelques parties
 particulieres qui prennent plus de (a)
 volume. Les enfans ne font jamais
 attaqués de cette maladie avant le
 fixieme mois : cependant je connois
 plusieurs familles en Suisse dont les
 enfans en étoient déjà attaqués avant
 cet âge. Les enfans en font ordinai-
 rement attaqués entre la seconde &
 la troisieme année. Si cette maladie
 n'est pas bien guérie , ce qui n'est
 que trop commun , elle laisse après
 elle des obstructions aux glandes , qui
 conduisent à des maladies comprises
 de peu de monde , & assez souvent
 à une consommation mortelle.

(a) Voyez Hoffmann pour un plus grand
 détail des symptômes , & des suites de cette
 maladie qu'il rangeoit parmi les maladies
 nouvelles.

On confond assez fréquemment la chartre
 & le rachitis. C'est un abus : tous les enfans
 qui font en chartre ne font pas rachitiques.
 Il faut donc les distinguer.

Zéviani, habile médecin de Véronne, a écrit il n'y a pas long-temps, d'une manière conforme à notre expérience sur cette maladie, qui n'est pas rare en Italie, probablement à cause de l'impureté que le libertinage y porte si considérablement dans le sang. Il regarde cette maladie comme une cachéxie dans laquelle toutes les parties du corps sont affectées d'une âcreté extraordinaire qu'il attribue à la corruption du lait dont on nourrit les enfans. Il croit avec raison que cette altération cause à un moindre degré les autres maladies des enfans; mais selon lui, lorsqu'elle est au plus haut degré, elle est la seule cause éloignée du rachitis. Je suis d'accord avec Zéviani pour le fond de la chose : cependant, suivant mon expérience, je pense que la bouillie conduit encore plus vite, que le lait seul, à cette maladie.

Vandermonde pensoit aussi que la bouillie est la plus mauvaise nourriture qu'on puisse donner aux enfans, » ce mélange indigeste de lait & de » farine qui n'a pas fermenté, dit-il,

40 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
» ne forme dans l'estomac qu'un mixte
» qui n'éprouve d'autre changement
» que celui qui le ramene à son
» âcreté originaire.» Le lecteur peut
le consulter. Plutarque dit que les
Spartiates ne donnoient que très-peu
à manger à leurs enfans, afin qu'ils
prissent plus d'accroissement. Philo-
pémon les avoit obligés d'abandon-
ner la maniere de nourrir les enfans,
parce qu'il sçavoit bien, dit Plutar-
que, qu'ils auroient toujours l'ame
& le cœur nobles.

On mange peu de beurre en Suisse
en comparaison de la Hollande & de
l'Angleterre. On n'y en sert pas à
table. Dans la basse Saxe & dans le
Brandebourg, où au lieu de souper
on se contente d'une pauvre *beurrée*
dont on y est aussi avide que les An-
glois de ponche, les habitans se sen-
tent souvent des mauvais effets de
leur beurre salé, & quelquefois gâté:
ils éprouvent des rots amers & d'un
goût détestable: il est constant que le
beurre peut exposer à de très-grands
inconvéniens, si on en fait beaucoup
d'usage; mais sur-tout le beurre frit

qui se fait sentir par de très-mauvais rapports, même pendant plusieurs jours.

Le beurre n'est que la partie la plus grasse du lait, coagulée par un principe acide qui se fait sentir avec force dans l'analyse spontanée qui se fait du beurre lorsqu'il se gâte. Il est aisé d'appercevoir par ce phénomène que le beurre pouvant contracter de lui-même une aussi mauvaise qualité que celle qu'on y apperçoit alors, pourra aussi subir une altération très-nuisible dans l'estomac & les intestins, où tout tend si naturellement à s'altérer par rapport aux mauvais levains qui résident quelquefois si opiniâtrément dans les premières voies; ce qui me feroit penser que le beurre pourroit être très-nuisible aux sujets dont la bile auroit beaucoup d'acrimonie. Le beurre excite beaucoup de nausées, & même de violens vomissemens à quelques sujets: d'autres en éprouvent des picotemens très-vifs au creux de l'estomac, & des cardialgies très-douloureuses: d'ailleurs le beurre relâche

42 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
tous les solides, de même que l'huile; c'est par cette raison que nombre de sujets de quelques ordres religieux sont exposés à des hernies de différentes especes. Malgré cela, on ne peut disconvenir qu'un bon beurre frais n'ait son avantage, pris le matin, en y joignant pour boisson quelque vin léger & coulant. Il ne peut alors être nuisible que par la quantité, ou la mauvaise disposition des sujets qui en usent.

Nous usons moins de fromage en Suisse qu'en Allemagne & en Hollande; c'est ce qui m'a apprêté à rire plusieurs fois lorsque j'étois en Allemagne où l'on me parloit souvent de fromage quand on vouloit me parler d'une chose qui ne fût pas au-delà de la sphère d'un Suisse. Nous avons deux especes de fromages, le fromage dur, & le fromage mou. Le dur est le plus sain: il augmente l'appétit; mais l'abus de celui-ci cause des cuissions douloureuses, de fortes ardeurs dans l'estomac; il empêche de dormir: tel est le fromage verd que nous appelons *schabzieger*, c'est

DES MALADIES. 43

le plus fort ; ses effets en sont aussi plus grands. Les fromages mous sont les plus favoureux , mais ils surchargent l'estomac & les intestins d'une mauvaise pituite , & presque indestructible , & produisent tous les maux qui peuvent résulter de cette humeur. Nos grands buveurs , & tous les fainéans du bas peuple usent de cette espece. On diroit , en les entendant parler , qu'ils ont toujours un morceau de fromage dans le gosier ; ce qui ne va pas mal avec la prononciation de notre dialecte Suisse que tout le monde prononce du gosier ; car il n'y a qu'un seul canton où l'on parle du nez , comme on dit abusivement. On voit des gens même du bon ton préférer cette seconde espece , sur-tout lorsque le fromage est tout pourri ; ce qui sent un peu trop le Suisse ; mais nous sçavons que les Romains aimoient l'affafétida , que les Indiens appellent encore *un manger des dieux*..

Les nations du Nord , sur-tout celles qui sont le plus reculées vers ce point du globe , font beaucoup d'u

44 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
sage des viandes. Les habitans du Japon ne mangent point la chair des quadrupèdes, mais seulement celle des oiseaux aquatiques. Ils n'usent pas de lait ; néanmoins la baleine, jusques même à ses intestins, fait pour eux un manger délicieux. Ils n'épargnent pas non plus les autres poissons. Ils sont en général, par cette raison, dans une telle disette de vivres, que le petit peuple est obligé de se contenter de toutes sortes de plantes maritimes & des herbes vénéneuses dont ils empêchent les effets par les préparations qu'ils en font. Les Egyptiens sont encore fort réservés sur l'usage des viandes. La plupart ne mangent que du bœuf coupé, quelques-uns des poules ; mais leur aliment ordinaire est le lait, & tous leurs repas sont fort simples. On voit cette même sobriété régner à la Chine & dans toute l'Inde, où l'usage de la viande est encore plus rare.

Les médecins Chinois défendent ordinairement toute nourriture dans les maladies, mais sur-tout la viande, les poissons & les œufs dans les

fièvres. Ils ne permettent que la seule eau de riz, ou le riz avec beaucoup d'eau, encore avec beaucoup de retenue. L'estomac, disent-ils, ne peut pas faire ses fonctions lorsque le corps est malade, & les alimens pris même en petite quantité ne digèrent que très-mal. On suit aussi cette méthode dans le royaume de Tunkin, à la Cochinchine, dans l'Indoustan, dans toutes les Indes orientales & au Japon. Les médecins Indiens sont en cela plus sages que ces médecins qui n'auroient pas le courage de défendre la viande à des malades du bon ton, pour qui ils croient devoir avoir une basse complaisance, suivie très-souvent, à leur déshonneur, des plus mauvais effets.

Toutes les viandes disposent certainement nos humeurs à la putréfaction : la viande pourrit même quelquefois immédiatement dans l'estomac. L'impression que le feu fait sur la viande, en concentre la saveur, en exalte d'autant plus les sels & les huiles, que le feu est plus actifs ; ce qui la rouffit à la fin & la rend dégoûtante. La viande frite dans le

46 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
 beurre ou la graisse, la dispose a une
 putréfaction d'autant plus prompte
 qu'une substance huileuse ne bout
 qu'au six-centieme degré (a) de cha-
 leur, & l'eau au deux-cent-douzieme,
 & qu'ainsi il faut un feu d'autant plus
 grand pour cuire ainsi ces viandes.

Mais c'est particulièrement la chair
 de cochon (b) qui fait tendre nos hu-
 meurs à la putréfaction. Les ordures
 dont cet animal immonde se nour-
 rit, ne lui fournissent que des fucs
 réellement dépravés; en effet l'expé-
 rience nous fait voir que le cochon
 est de tous les animaux celui qui est
 le plus sujet aux abcès des poumons,
 & aux maladies de la peau & à la
 pourriture. C'est pour cette raison
 qu'on fait tuer tous les cochons en
 tems de peste dans les endroits bien
 policés. Les oiseaux qui ne vivent que
 d'insectes, ces morceaux si friands
 pour les riches, *irritamenta gula*, dé-
 terminent encore plus nos humeurs
 à la corruption. Les perdrix produi-

(a) Au thermomètre de Farenhait, ce sont
 le 250° & le 80° de l'échelle de Reaumur.

(a) Hipp. ne pensoit pas de même sans
 restriction.

font ce mauvais effet à un si haut degré, qu'il n'est pas possible de vivre de perdrix pendant trois jours de suite sans tomber malade. La viande qui se pourrit dans l'estomac, occasionne des vents abominables; ce qui arrive même lorsqu'elle ne digere pas bien. Il n'est donc pas inutile de connoître si ceux qui ont l'estomac foible souffrent plus des végétaux que des viandes.

Je fais d'abord une grande différence entre les viandes: la chair blanche de la volaille ordinaire & celle du veau semblent en général les plus faciles à digérer; & celles des jeunes bêtes plus faciles aussi que celle des vieilles. Le bœuf, le porc, les volailles noires, le gibier se digerent difficilement en général; de même que la viande grasse: la chair du sanglier se digere plus aisément que celle du porc, parce que le sanglier ne mange guère que du gland. De toutes les viandes, le bœuf me paroît plus difficile à digérer que les autres viandes, lorsqu'il est mangé trop tard: il nuit donc, non parce qu'il se pour-

48 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
rit dans l'estomac, ce que je n'ai ja-
mais éprouvé, mais parce qu'il y est
comme un poids énorme.

Shebbear est allé trop loin lorsqu'il
a dit que les alimens du règne ani-
mal étoient plus naturels & plus ana-
logues à nos humeurs, que ceux du
règne végétal, & de plus facile diges-
tion. Zéviani prend un parti plus sage
à ce qui me semble, lorsqu'il conseille
de mêler les substances animales avec
les végétales dans les flatuosités hy-
pochondriacques; parce qu'il n'est pas
encore décidé les quelles sont les plus
venteuses. Je connois nombre de gens
à qui les substances végétales ont cau-
sé pendant une longue suite d'années,
des flatuosités excessives; tandis qu'ils
ne souffroient aucun mal du veau, de
la volaille blanche & noire, de la
chair de chevreuil, du sanglier,
même des jambons & des saucissons
enfumés. La chair du bœuf, de l'oie,
du canard, du lièvre, leur causoit
des vents il est vrai, mais elles ne
pourrissent pas chez eux; car ils ne
sentoient ni cuissions dans l'estomac,
ni aucuns rapports putrides.

Je

Je crois pouvoir inférer de ces réflexions, que toute viande causera bien des vents si elle se pourrit dans l'estomac, mais que cela n'arrive pas à tous les estomacs; & qu'ainsi on ne sçauroit la regarder comme plus venteuse que les substances végétales, lorsqu'elle est bien choisie. En effet, les substances végétales sont plus dangereuses à nombre de sujets, à cause des flatuosités qui en résultent, que plusieurs especes de viande. Lorsqu'il s'agit de faire cesser une disposition déterminée aux fièvres, & particulièrement aux passions violentes, on se trouve infiniment mieux des alimens du règne végétal; mais surtout des pommes cuites & pelées, ce que j'ai connu par expérience.

Il règne un préjugé absurde & très-dangereux à l'égard des gelées de viandes: ce préjugé est sur-tout entretenu par ces praticiens routiniers qui sont ordinairement les fauteurs de toutes les erreurs populaires, en ce qui concerne la médecine. On veut forcer ceux qui ont un estomac foible, & sur-tout ceux qui

50 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
font épuisés, à user des gelées qui
se tirent en plus grande quantité du
veau que du bœuf; du mouton pres-
que autant que du veau, & une fois
autant d'un vieux cocq que du veau;
mais en moindre quantité de la vo-
laille. Gardez-vous, disoit Boërhaave,
des gelées ou des consommés, si
vous avez affaire à un estomac foi-
ble; car cela ne digere qu'avec les
forces les plus robustes, & se change
en vraie colle-forte, si ces forces ne
se trouvent pas dans les sujets. C'est
une erreur populaire, dit-il, de croire
que les gelées & les consommés sont
des confortatifs d'autant plus puis-
sants, qu'ils sont sans aucun mélan-
ge; car il est certain que ces sub-
stances ne feroient que d'autant plus
convenables à un estomac foible, si
on y joignoit dix parties d'eau.

Les poissons en général causent
moins la putréfaction des humeurs
que les viandes. Il ne faut pas leur
attribuer les effets qui ne sont dûs
qu'aux épices superflues dont on les
assaisonne; le poisson sain ne pro-
duira jamais ces effets. Il est des ef-

DES MALADIES. 51

estomacs foibles qui ne peuvent s'accommoder de la viande, & qui digerent sans aucun inconvenient les poissons de mer, aussi-bien que ceux d'eau douce. Le faumon qui remonte de la mer dans nos rivieres, pour y frayer, cause souvent des crampes à l'estomac; mais les vomitifs les font passer. D'ailleurs les faumons font alors comme malades, n'ont aucune fermeté, & sont par-tout couverts de pustules lorsqu'ils ont frayé: voilà pourquoi les Hollandois qui en mangeoient autrefois, malgré cela, furent attaqués de la lépre, de même que les Egyptiens avoient l'éléphantiasis au grand Caire, par l'usage qu'ils faisoient des poissons pourris du Nil & des eaux croupissantes de plusieurs lacs.

L'usage continuel du poisson expose les Hollandois à des maladies lentes & à la pierre, vu la quantité des autres alimens mucilagineux, & du fromage sur-tout dont ils usent. Les Groënlandois boivent la graisse des poissons; c'est pourquoi leurs humeurs sont si épaisses, que la pe-

Cij

§ 2 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
 tite-vérole qui passa du Danemarck
 chez eux , détruisit la moitié de la
 nation ; elle étoit en effet si maligne
 par cette circonstance , que les mala-
 des en mouroient le troisieme jour. Je
 ne sçais si d'après la quantité considéra-
 ble d'enfans qu'on remarque par-tout
 le long des côtes maritimes & sur le
 bord des rivieres , on a conclu avec
 raison que le grand usage du poisson
 favorisoit la population. La remarque
 que fait Montesquieu à ce sujet est
 au moins fort ingénieuse ; selon lui ,
 le régime de certains Cénobites con-
 tredit tout-à-fait l'intention de leurs
 fondateurs.

Les épices font assez sentir par
 leurs qualités naturelles qu'elles ne
 nous ont pas été données pour entrer
 dans nos alimens au point où on les
 emploie. C'est en Europe qu'on en
 abuse le plus ; elles exaltent la bile,
 & disposent le sang à des fièvres vio-
 lentes , à des maladies arthritiques
 & à plusieurs autres maux. L'abus
 que l'on fait aux Indes des muscades
 cuites dans le sucre , fait tomber en
 léthargie , & dans un état de roideur

& d'insensibilité. On a très-bien dit que le plus grand bien que font les épices est d'exciter l'appétit; & que le plus grand mal qu'elles causent, c'est de brûler insensiblement les intestins.

Le sucre semble être devenu un de nos besoins les plus nécessaires. On a prétendu que le sucre causoit de la pituite, épaissoit le sang; tandis que Boërhaave a fait voir qu'il manifeste au contraire une grande vertu résolutive & savonneuse dans notre corps; qu'il fond, atténue & dissipe la pituite; mais il dit aussi que le sucre résout trop nos parties huileuses, amaigrit, & relâche les fluides en atténuant trop les humeurs. On ne doit donc pas être surpris que Fracassini compte le sucre parmi les causes de l'hypochondriac. Linnæus dit cependant qu'il s'est vu des gens parvenir à un âge fort avancé en faisant, dans leurs alimens, un grand usage du sucre qu'ils aimoient beaucoup.

Les vaisseaux dont on se sert pour préparer les alimens peuvent devenir

54 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES nuisibles à l'homme. On pense sans doute, à ces mots, qu'il s'agit ici des vaisseaux de cuivre, parce qu'on regarde le cuivre comme un vrai poison, que l'eau seul peut attaquer; & que d'ailleurs on assure que des alimens cuits dans des vaisseaux de cuivre non étamé, ou qui y étoient restés trop long-temps, avoient causé des vomissemens effroyables: quelques grains de cuivre agissent même, dit-on, comme (a) émétique. On in-

(a) On ne peut disconvenir que les raisonnemens & les expériences que produit ici M. Z. n'aient réellement quelque chose de spécieux, & ne semblent conclure en faveur de son sentiment. Muschembroeck, qui parle aussi de ces expériences de M. Eller, pense à peu près de même; «Fit-on bien de dé-» fendre tous les ustenciles de cuivre, sur le » bruit qui se répandit au sujet du lait altéré » par le cuivre? » Non, dit-il; il convient néanmoins que le lait qui séjourne dans des vaisseaux de ce métal peut l'attaquer & devenir pernicieux. M. Lewis convient aussi que les acides du règne végétal, même les plus doux, attaquent tous les vaisseaux métalliques, excepté ceux d'or & d'argent, *even by the milder ones of the vegetable Kingdom, c. 3, art. Vessels. Disp.* Mais il fait une

DES MALADIES. 55
féra il n'y a pas long-temps, dans
les Gazettes, un article du Meklen-

distinction fondée sur l'expérience ; c'est que ces acides attaquent aisément ce métal lorsqu'ils sont froids, tandis qu'on y peut faire bouillir le jus de limon même sans qu'il prenne aucun mauvais goût : cependant je fis faire l'année passée de la gelée de groseilles dans une grande jatte de cuivre ; elle sembloit réellement n'en avoir pris aucune teinte. Mais j'ai remarqué que quand je faisois dissoudre cette gelée dans de l'eau froide sur-tout, le peu de gelée qui restoit au fond du verre avoit réellement une faveur étrangere & un peu nauséabonde. Les mêmes gelées qu'on achette chez les confiseurs ont très-souvent cette mauvaise arriere-faveur dans le même cas : ce que j'attribuois aux sucres bruts ou mal-propres dont la plupart de ces gens se servent : mais j'ai été détrompé ; car je n'avois employé que de très-beau sucre. J'avois fait environ seize livres de gelées : j'ai aussi observé que dès que la groseille cesse de bouillir, elle attaque promptement le cuivre, malgré la substance mucilagineuse du sucre qui l'enveloppe. J'ai aussi remarqué plusieurs fois que du thé jeté dans un vase de cuivre rouge où il y avoit de l'eau bouillante, donnoit à l'eau une teinte très-rouge & nauséabonde. Je m'en suis même trouvé incommodé : or le même thé dont j'usois ne pro-

Civ

§6 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
 bourg, dans lequel on disoit : « Ces
 » jours derniers, nous eûmes une

duisit pas le même phénomène dans un vaisseau de terre quelconque. Ce n'est donc qu'à des parties cuivreuses attaquées par le thé lors de l'ébullition, qu'on doit attribuer ce phénomène. Il y a environ sept ans qu'un jeune négociant de Beauvais périt en allant de Paris à Orléans, pour avoir bu du thé fait dans une cafetière de cuivre, à la *Sellette-rouge*, rue Saint-Denis, où il avoit logé. Il fut pris de violentes tranchées à quelques lieues de Paris. Aucun remède ne put le sauver. Le traducteur François de Muschembroek dit, sur l'art. 39, §. 10, que le 17 Juillet 1759, cinq personnes ayant mangé d'un ragoût de veau fait la veille dans une casserole de cuivre, dont l'étamure étoit usée en partie, en furent incommodées. Deux en furent quittes pour quelques nausées & quelques douleurs de colique. Les trois autres eurent un vomissement violent, accompagné de convulsions très-vives qui durèrent près de quinze heures, malgré les secours qu'on leur administra. Une d'entr'elles se sentoît encore de cet accident quatre mois après. Chacun pourra se convaincre par expérience que le petit-lait, fait d'une manière quelconque, prend dans le cuivre une saveur abominable, sans même y rester trop long-temps. Le médecin de Gutfrow, auroit donc pour lui la vraisem-

» preuve convainquante des mauvais
 » effets du cuivre , observés depuis

blance, comme on le voit par Muschembroeck même , & par M. Lewis. Quant aux expériences de M. Eller, la plupart paroissent si mal faites, qu'il n'est pas possible d'en rien conclure contre l'opinion commune. Le ragoût de veau qui produisit ces tristes suites le lendemain de sa cuisson, dément une partie de ses expériences. On a vu plusieurs fois, à Paris, des pensionnaires incommodés, & même dangereusement malades chez leurs maîtres par un pareil accident. En accordant que les expériences sont pour & contre, on a toujours raison de se défier de ce métal. Quant à ce que M. Eller dit que le cuivre dissout de cette manière n'est pas un véritable poison, mais simplement un émétique plus ou moins puissant; il donne par-là lieu de conclure qu'il n'a pas même l'idée du phénomène. L'émétique ordinaire ou le tartre stibié est un poison si réel, qu'il ne s'agit que d'en forcer la dose pour périr: on en peut dire autant de cette dissolution du cuivre. Le verdet, qui n'est fait qu'avec un acide végétal, n'est pas d'une autre nature; c'est cependant un poison bien décidément. Quelques praticiens ont ordonné, il est vrai, le verd-de-gris à la dose d'un ou deux grains, comme émétique; mais il a été suivi de trop mauvais effets pour s'y fier, dit M. Lewis.

Cv.

58 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
 » long temps, d'après l'usage des vais-
 » seaux de ce métal non étamé, où
 » l'on fit cuire des alimens. Le fer-
 » mier, qui demeure à Grossenlukner,
 » apporta au marché de Gustrow des
 » fromages aigres & les vendit. Tous
 » ceux qui en mangerent en senti-
 » rent aussitôt les mauvais effets. Ils
 » eurent des vomissemens, des con-
 » vulsions & d'autres incommodités.
 » Brun, médecin de cette ville, auquel
 » on envoya de ces fromages, jugea
 » aussitôt que la cause de ces acci-
 » dens n'étoit que dans les vaisseaux
 » de cuivre où ces fromages avoient
 » été faits : conséquemment au rap-
 » port de ce médecin, la police or-
 » donna de ne plus employer dé-
 » formais de vaisseaux de cuivre pour
 » préparer aucun aliment provenant
 » du lait. » Or je demande, avec tous
 les égards dûs à la probité de ce

M. Z. me permettra donc de dire ici, avec
 tous les égards que mérite son sçavoir &
 son génie, qu'il s'est déclaré au moins trop
 vite pour une opinion qui n'est encore qu'o-
 pinion, &, par conséquent, nullement ad-
 missible.

marchand de fromage, & à l'esprit observateur du médecin de Gutfrow, si ces accidens ne pouvoient pas se rapporter aussi bien directement au fromage, sans y faire entrer le cuivre : du moins M. Eller a fait voir à l'académie de Berlin, que l'usage des vaisseaux de cuivre n'est pas aussi pernicieux qu'on le croit communément, & qu'on l'a prétendu à Gutfrow.

Les médecins chimistes les plus expérimentés, dit M. Eller, n'ont jamais pu rien découvrir de nuisible dans le cuivre purgé de toutes matières hétérogènes. La qualité corrosive & dangereuse des métaux, vient uniquement de ce qu'ils ont été transformés en sel ou en vitriol. Aucun métal ne sçauroit prendre de mauvaises qualités, à moins qu'il n'ait été dissous par les acides minéraux. Les dissolvans d'un autre règne ne leur donnent pas ces mauvaises qualités. De l'eau de puits, qui avoit bouilli deux heures dans un chaudron de cuivre, ne fit pas appercevoir le moindre dépôt de cuivre,

Cvj

60 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
ni au goût, ni à l'examen chimique.
De la bière, du lait, du bœuf avec
du sel, des choux, des carottes,
du lard, des poires & des pommes
que l'on fit cuire de la même ma-
nière, ne firent appercevoir aucune
partie cuivreuse, ni par l'évapora-
tion, ni par la calcination, ni par
l'extraction.

Les végétaux qui contiennent une
espece d'alcali volatil, des oignons,
l'ail, le raifort sauvage cuit avec de
la viande, ne donnerent aucune teinte
aux cendres tirées de ces substances
cuites; par conséquent il ne s'étoit
fait aucune dissolution du cuivre.
M. Eller en a fait autant avec une
marmelade aigrelette de jus de baies
de sureau, pour laquelle on emploie
de grosses prunes bleues; avec un
brochet cuit avec le sel nécessaire,
dans un vaisseau de cuivre, & avec
du café. Il n'y a pas remarqué la
moindre dissolution métallique, non
plus que dans l'eau pure qui étoit
restée toute une nuit dans un vais-
seau, ni dans celle qu'il avoit fait
bouillir, & laissée refroidir dans un

DES MALADIES. 62

vaissseau de cuivre, ni dans un bouillon fait avec quelques livres de bœuf dans une marmite de cuivre, & qui s'y étoit refroidi : de l'eau pure qu'il avoit fait bouillir avec un peu de sel commun dans un chaudron de cuivre, en avoit dissous quelques grains ; mais il ne remarqua rien de semblable dans toutes les expériences où ce sel avoit pu se porter sur d'autres matieres que sur le cuivre.

L'altération qui arrive au goût du bouillon des alimens cuits dans le cuivre, ce qui s'y fait sentir d'acrimonieux & de nauséabond n'a lieu, selon les expériences de cet habile physicien, que quand on ajoute du vin, du vinaigre, ou du jus de citron à la viande ou aux végétaux pendant la cuisson, ou lorsqu'on les fait séjourner trop long-temps dans ce métal exposé à un air humide qui puisse altérer ce métal ou en réduire une partie en *verdet*. M. Eller conclut de tout cela, que les alimens doivent nuire à la santé s'ils séjournent dans le cuivre ; qu'il en résultera des vomissemens, des anxietés précor-

62 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
 diales, mais qu'on ne doit pas mettre pour cela cette dissolution du cuivre dans la classe des poisons, d'autant plus que ce n'est alors qu'un émétique plus ou moins fort, selon la quantité du cuivre qui s'est laissé attaquer.

Cette opinion de M. Eller me paroît confirmée par la pratique des Chinois qui font dissoudre du verdet dans du petit-lait; &, après avoir fait évaporer ce mélange, il font du résidu des bols avec lesquels ils entreprennent de guérir la rage & l'épilepsie.

M. Margraff a examiné très-exactement, à Berlin, plusieurs sortes d'étain des Indes & de l'Europe: il a trouvé dans toutes une portion considérable (a) d'arsenic, qui nous rend

(a) Si la colique dont j'ai parlé précédemment venoit réellement du principe arsenical de l'étain, il faut nécessairement dire qu'il ne fait pas à tout le monde la même impression; car j'en fus attaqué seul parmi cinq ou six personnes qui buvoient habituellement du même cidre & du même vaisseau. On fait cependant de ce métal plusieurs préparations

DES MALADIES: 63
 la vaisselle d'étain suspecte. On voit
 par-là qu'il ne faut pas laisser sé-

médicales auxquelles on a attribué les effets les plus salutaires. On l'a administré en poudre, en chaux & en sel : on l'a fait entrer dans des médicamens composés. Le docteur Alston a eu assez de confiance pour en faire prendre à jeun une once en poudre, selon la préparation de la Pharmacopée de Londres ; mais si cette poudre détruit les vers, l'usage n'en est pas plus sûr pour les malades, dit M. Lewis. L'antihectique de la Poterie, où il entre une partie d'étain sur deux de régule martial d'antimoine, a été vanté comme un excellent diaphorétique, & comme un remède d'une grande ressource dans les cas de phthisie & de marasme ; mais quelques habiles gens, qui ne s'en sont pas laissé imposer par la renommée, ont non-seulement douté de ces effets, ils ont même toujours regardé ce remède comme suspect & capable de plutôt produire les maladies pour la guérison desquelles on l'ordonnoit. Cette question ne sera pas entièrement décidée, dit M. Lewis, que l'on n'ait déterminé au juste les vertus de la chaux d'étain & d'antimoine. Selon le jugement & l'expérience de M. Macquer, la chaux d'étain est extrêmement refractaire, & même indissoluble prise solitairement. Il reste à sçavoir si l'étain combiné avec le régule d'antimoine par la fusion, & exposé à

64 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

journer aucun acide dans des vaisseaux d'étain. Quoiqu'il ne soit ici question que de la batterie de cuisine, je puis néanmoins rapporter ce que Van-Swieten a observé au sujet du plomb. Les domestiques d'une maison furent attaqués de la colique de plomb, ou si l'on veut la colique de Poitou, pour avoir gardé l'eau qu'ils buvoient dans un grand vase de plomb. M. S. Schinz, mé-

la détonnation avec le nitre, &c. peut acquérir de vraies vertus médicales. Le peu d'accord qu'il y a entre les artistes sur les différentes doses de chaque matière de ce mixte, donne déjà lieu de défiance, relativement aux vertus du médicament : les uns prenant deux parties de régule sur une d'étain, les autres, une de régule sur six d'étain : quelques-uns ont préféré la couleur blanche du médicament, d'autres la couleur bleuâtre. M. Lewis conclut de tout cela, qu'il est probable que ce remède qui a été abandonné ne rentrera jamais dans la pratique. En effet, peut-on se fier aux effets d'un métal, qui, suivant les expériences de M. Margraff, contient une once d'arsenic sur huit onces de métal ? Il est aisé de s'en appercevoir à l'odeur forte d'ail que décele la limaille d'étain que l'on fait brûler à une chandelle.

decin à Zurich, s'occupe actuellement à examiner par des expériences les effets nuisibles des vaisseaux de métal dont on se sert dans les cuisines.

Jusqu'ici j'ai indiqué ce en quoi les qualités générales des alimens pouvoient être considérées comme causes éloignées des maladies; il me reste à parler des effets nuisibles qui peuvent résulter, lorsqu'on en prend ou trop, ou moins qu'il ne faut; ou de leurs différens mélanges absurdes.

La trop grande quantité des alimens nuit au corps, & particulièrement à l'esprit. Une voracité continuelle rend stupide. Les facultés de l'ame sont toujours plus fortes, plus actives avec la sobriété. Les anciens médecins Egyptiens déduisoient toutes les maladies des alimens, & conseilloient pour cette raison les vomitifs, les purgatifs & la faim lorsqu'on étoit malade. Le meilleur moyen de conserver les forces du corps & de l'ame, c'est de ne même pas manger tout ce que l'on peut digérer. Mieux la digestion de

66 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

tous les alimens se fait, plus le chile est coulant, plus la circulation est en même temps libre, plus l'esprit en acquiert de pénétration.

Cheyne a dit qu'il faut avoir l'estomac net pour avoir l'esprit serein. Un garçon qui avoit été pris dans une forêt avoit l'odorat si pénétrant à cause de sa maniere de vivre toute simple, qu'il distinguoit par-là les plantes salutaires de celles de mauvaises qualités; mais il perdit cette délicatesse de l'odorat dès qu'il fut obligé de vivre comme les autres hommes. Un aveugle distinguoit les couleurs au tact, mais uniquement lorsqu'il avoit l'estomac vuide. Pythagore mangeoit & buvoit peu pour élever son esprit au point où il est parvenu. Carnéade devant disputer avec Chrysispe sur un point de philosophie, se purgea d'avance avec de l'ellébore, afin d'avoir l'esprit plus libre, & que le feu de son imagination se portât avec plus de force contre ce philosophe Stoïcien. Protagène étant occupé à faire le portrait de Jalyfus, vécut alors très-so-

DES MALADIES. 67

brement, pour ne pas émouffer, par des alimens trop abondans ou trop gras, la délicatesse de ses sentimens & de son goût.

Je trouve dans Philon qu'il n'étoit pas permis aux Thérapeutes de manger avant le coucher du soleil, parce qu'ils croyoient que la recherche de la sagesse étoit seule digne de la clarté du jour, & qu'on ne devoit prendre soin du corps que dans l'obscurité. Plusieurs même d'entr'eux ne mangeoient presque rien pour cette raison, & vivoient pendant six jours, dit-il, du chant (a) de leurs hymnes, comme la cigale de la rosée; mais ce qui me paroît raisonnable au milieu de cet enthousiasme, c'est que, selon Philon, les Thérapeutes détestoient les excès de la table, parce que ce sont les plus grands ennemis du corps & de l'ame, que le vin détruit la raison, & que des mets

(a) Il faut, dit Shaftesbury, le jugement le plus délicat pour se livrer à l'enthousiasme, dont le pouvoir est si grand & si étendu : *Enthusiasm is wonderfully powerful and extensive, but à thing of nice judgement.*

68 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
friands ne font qu'aiguifer les defirs
de la concupifcence , que ce Juif ap-
pelle le plus infatiable de tous les
animaux.

Le fameux actionnaire Law ne man-
geoit de toute la journée, pendant fa
jeunefle, qu'un petit morceau de pou-
let pour jouer plus heureufement.
Newton fe contentoit d'un peu de
biscuit, & d'un filet de vin de Ca-
naries lorsqu'il écrivoit fon célèbre
Traité des couleurs; c'est pourquoi
Boërhaave dit très-bien qu'il étoit
furpris toutes les fois qu'il voyoit
dans fes lectures, ou entendoit dire
que les philosophes croient que leurs
pensées dépendent d'eux, tandis que
la nourriture éteint pour ainfi dire
l'esprit; & que le mathématicien qui,
avant de fe mettre à table, auroit
réfolu le problème le plus difficile,
est comme ftupide & affoupi après
un grand repas.

Celui qui est pareffeux & affoupi
une heure après son repas, a cer-
tainement trop bu & trop mangé.
La trop grande quantité des alimens
en empêche la digestion; ils se gon-

flent plutôt & se corrompent dans l'estomac, ou il faut qu'ils en sortent par un vomissement volontaire, comme le faisoient autrefois les Romains vers la décadence de l'Empire. Si l'on ne s'y prend ainsi, ils causent les plus violens maux de tête, le foda, la colique, une surcharge *sur fait*, si connue en Angleterre, & l'on court risque de mourir comme la Métrie mourut, après avoir mangé sans discrétion d'un pâté, chez le Lord Tirconel. Tout le monde a ordinairement le visage rouge & bouffi, les yeux ardens, & l'on se sent pesant, assoupi après un grand repas : de-là vient, dit Van Swieten, que souvent des gens, qui ne connoissent point de tempérance, meurent subitement d'apoplexie.

Les sujets d'une foible constitution éprouvent des inquiétudes, un abattement du corps & de l'esprit qui semblent s'affaïsser sous un pesant fardeau, lorsqu'il mangent un peu plus que de coutume. Ils éprouvent pendant la nuit tout ce que peut causer une substance mal digérée, des vents,

70 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
 du trouble pendant le sommeil, des
 douleurs vagues, des rêves (a) in-
 quiets, des suffocations, le cochemar,
 des affections nerveuses les plus re-
 doutables, & qui ressemblent à une
 véritable apoplexie; ce qui ne cesse
 qu'en se déchargeant de ces matie-
 res, & en rétablissant la digestion.

Le chevalier Scarborough disoit
 donc avec raison à la Duchesse de
 Portsmouth, ou vous mangerez moins,
 ou vous prendrez plus d'exercice,
 ou vous prendrez médecine, ou vous
 ferez malade.

Les maladies commencent presque
 toutes par une mauvaise digestion; ce-
 pendant mille médecins prennent leurs
 indications curatives, dans les cas d'af-
 fection hypochondriaque ou hysté-
 rique, de l'état imaginaire de l'air;
 tandis qu'il faut tourner toute son
 attention vers l'état de l'estomac &
 des intestins, & rétablir les diges-
 tions si l'on veut guérir toutes les
 maladies lentes.

(a) Voyez à ce sujet le Traité des songes
 d'Hipp. Ce traité n'est pas l'ouvrage d'un sot,
 comme je l'ai ouï dire.

Les gens de lettres, & en général tous ceux qui menent une vie sédentaire, pensent qu'ils peuvent manger autant que d'autres qui menent une vie fort active. Ils mangent certainement avec autant d'appétit que ceux-ci, mais ils digèrent infiniment plus mal: ainsi plus l'appétit des gens de lettres est grand, plus ils doivent jeûner; sans cette attention, ils sentiront augmenter de jour en jour leurs flatuosités & les maux qui en résultent, en dépit de toutes les drogues qu'ils pourront prendre dans l'intention de se soulager, & qui ne feront qu'empirer leur état: de-là les mélancolies ordinaires à tant de gens de cabinet qui tombent quelquefois dans un désespoir subit, sur-tout s'ils vivent dans un air grossier, & prennent des alimens de dure digestion.

Les causes des fièvres algides & ardentes les plus fortes, résident souvent dans les premières voies: voilà pourquoi l'on guérit, comme je l'ai vu, ces premières fièvres avec un vomitif; c'est aussi par cette raison que ces fièvres reviennent souvent

72 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
lorsque l'estomac est dérangé. J'ai vu
des fièvres continues se terminer au
sixième jour par la crise la plus heu-
reuse, en purgeant & faisant vomir
avec la crème de tartre ; c'est sur-
tout chez les enfans qu'il faut faire
attention à cette cause. Leurs fièvres
continues simples cedent aux remè-
des évacuatifs en général ; & c'est à
la promptitude à les employer qu'on
doit, comme on le sçait, la termi-
naison heureuse des fièvres putrides
les plus mauvaises.

Il est rare de voir manger très-peu,
cela arrive néanmoins à des femmes
hystériques. Je remarque dans ces
circonstances combien il est plus aisé
de vider un corps trop rempli, que
de remplir un corps vuide. Des gens
qui ont une vie fort active, certains
artisans, les soldats, les payfans pé-
riroient d'épuisement, si on ne leur
donnoit que les alimens délicats dont
les gens de lettres ont besoin.

Dès que la vie simple & irrépro-
chable des premiers Chrétiens eut
été mal interprétée par les siècles
postérieurs, & que l'esprit de la re-
ligion

DES MALADIES. 73

ligion eut été mal conçu, le fanatisme qui s'empara de certains esprits, lesquels s'imaginèrent forcer le ciel à s'ouvrir pour eux, en s'exténuant par le jeûne, ne produisit que des ébullitions de sang, une ardeur extrême dans le cerveau : de-là des rêves, des visions, des apparitions de toute espee, dont tous les Chrétiens instruits rougissent dans toutes les communions. Au lieu de songer à conserver à la société les membres dont l'Etat avoit besoin, on alla s'exténuer par abstinence dans les déserts, & pratiquer des règles de vie absurdes qui ne sont jamais entrées dans le vrai esprit de la religion. Des milliers de citoyens obsédés par cet esprit de pénitence, eurent même assez d'orgueil pour dire qu'ils ne mangeoient que quatre ou cinq figues par jour, ou un peu de pain détrempé dans de l'eau avec un grain de sel. S. Jérôme lui-même, cet habile homme, cet élégant écrivain, cet homme si clairvoyant en tant de points, ne dit-il pas qu'il s'est trouvé, à la fin du jeûne, pris d'une si forte

Tome III.

D

74 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
fièvre, & si abattu, què sa chair sem-
bloit tenir à peine à ses os. Les pre-
miers Chrétiens qui se retirèrent dans
les déserts eurent raison de s'y souf-
traire pour se conserver la vie que
leurs persécuteurs vouloient leur ra-
vir. Réduits à la dernière misère,
l'abstinence devint pour eux une
triste nécessité; mais ceux qui vou-
lurent les imiter ne furent plus gui-
dés par le même esprit: aussi les rê-
ves, les songes, les apparitions ne
furent à la mode que quand cette
vie commença à avoir ses attraits,
c'est-à-dire quand l'orgueil se fut cou-
vert du manteau de l'humilité du
fondateur de la religion. Mille pro-
diges de ce temps peuvent sans con-
tredit trouver une explication claire
& directe dans la faim ardente de
ces anachorettes vraiment pénitents
ou non. La chaleur du climat qu'ils
habitoient n'y contribuoit pas peu.

Ce n'est pas que je blâme ici la
conduite des Chrétiens qui suivent
réellement l'esprit de la religion telle
qu'elle se présente d'elle-même à
tout esprit bien fait, & instruit des

DES MALADIES. 75

devoirs qu'il doit à l'Être suprême. Je sçais respecter la religion, non-seulement comme nécessaire dans un Etat, mais encore en elle-même. Je ne considère ici que la suite des abus; & ce qui est du ressort de la médecine est aussi du mien. J'ai donc droit de dire que le trop grand jeûne est même une des sources principales de la superstition. Nous en voyons, parmi les différentes sectes de l'Asie, les mêmes effets que parmi les Chrétiens quelconques. M. Grant approuve les lois diététiques de l'Eglise Romaine : en cela il a raison. Ce ne sont pas non plus ces lois que je prétends attaquer : je n'en veux qu'aux abus. Je soutiendrai que tant que les abstinences auront lieu dans certains ordres au point où on les pratique, il y aura toujours des rêveurs, & non de vrais Chrétiens dans ces gens bien intentionnés, mais mal conduits. Il est à souhaiter que l'Etat suive ses vues en France. Les autres pays Catholiques ne tardent pas à imiter ce qui s'y fait.

Le mélange absurde des alimens

D ij

76 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
 est peu naturel, & certainement très-nuisible, sur-tout avec le régime qu'on observe presque par-tout aujourd'hui. Les cuisiniers qui ont le talent de réunir tout ce que la nature a séparé par les intervalles mêmes les plus grands, ont aussi celui d'abrégé la vie, ou plutôt de porter un vrai poison dans les humeurs. Les symptômes extraordinaires qu'on remarque si fréquemment de nos jours, sur-tout dans les gens de condition, ne sont dûs qu'au raffinement des mets qu'on sert sur les tables. M. de Haller dit que les maladies peuvent bien (a) changer de nature dans des pays où l'air n'est plus le même que par le passé par rapport à certaines circonstances ; mais on peut dire avec plus de vérité qu'une manière de vivre aussi absurde que celle de la plupart de nos Européens actuels peut y causer encore plus de change-

(a) *Quid si verò morbi genium desectant, si ipse denique aër, & cælum, & anni tempestates mutantur! Præfat. ad histor. morbôr. Wratisl.*

mens, & qu'il ne faut pas être surpris de voir certaines maladies ne plus suivre le même cours que par le passé, du moins à certain point. Plusieurs habiles médecins sont aussi du même sentiment. Il est sûr que nos humeurs, viciées de tant de manières par cette multiplicité & cette combinaison bizarre d'alimens, doivent produire des symptômes tout-à-fait inconnus aux anciens, & dénaturer les maladies à plusieurs égards.

On faisoit autrefois, en France, comme en Allemagne, le dénombrement de ceux qui s'étoient enivrés, pour prouver qu'on avoit bien bu à un festin; mais je pense qu'on comptera bientôt par toute l'Europe ceux qui y seront suffoqués, pour dire qu'on y a été splendidement traité. Je ne vois pas de politesse si mal entendue que celle d'engager & de forcer, pour ainsi dire, ses amis à se farcir l'estomac de cent sortes différentes de mets tout contraires les uns aux autres. Rien peut-il contribuer davantage à épuiser les forces de l'estomac; &, par consé-

78 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES
quent, celles de l'esprit & du corps,
que la variété contradictoire d'aci-
des, d'épices, de viandes, de lait-
ge, de glaces, de crèmes & de liqueurs
les plus spiritueuses, sans parler des
fruits de tout espece, nouveaux,
secs, confits, & de toutes les sucre-
ries, du café; enfin de tout ce qu'il
faut prendre dans un repas, pour
dire que l'on a fait honneur à la ta-
ble. Quelle fermentation, ou plutôt
quelle putréfaction tous ces mets con-
trafants ne doivent-ils pas occasion-
ner dans nos différens fluides: aussi
les Grands en général ne vivent pas
long-temps, ou ils sont, eux & leurs
enfans, les tristes victimes de ces
repas homicides.





LIVRE VI.

*De l'Expérience dans l'art de
guérir.*

CHAPITRE II.

*De la Boisson considérée comme cause
éloignée des maladies.*

LEAU douce semble aussi bien que les végétaux être la boisson la plus convenable à l'homme : car les boissons fermentées sont plutôt un produit de l'industrie que de la nature. L'eau doit avoir certaines qualités déterminées pour être bonne ; il faut qu'elle soit sans faveur, légère, & qu'elle s'échauffe aisément sur le feu, & se refroidisse de même.

Les Grecs & les Romains regardoient l'eau comme une médecine universelle. Boërhaave dit qu'elle fortifie les intestins, purifie tout, préserve des fièvres aiguës ; qu'elle est le meilleur médicament pour un sujet

D iv

80 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
 trop maigre, ou qui a trop de bile, ou
 trop d'âcreté dans les humeurs. L'eau
 n'éteint pas la vivacité du génie. Dé-
 mosthène que Longin comparoit à la
 foudre, ou à une tempête, ne buvoit
 que de l'eau. Il semble aussi que César
 n'ait bu que de l'eau: Caton disoit de-
 là qu'il fut le seul qui eût sçu renver-
 ser la république par sa sobriété. Ti-
 raqueau ne buvoit que de l'eau; &
 malgré cela eut quarante enfans, &
 fit autant d'ouvrages.

Il y a de plusieurs sortes d'eau: &
 quelques-unes sont très-nuisibles au
 corps. L'eau de pluie paroîtroit pré-
 férable à cause de sa légèreté; mais
 elle se pourrit promptement, à cause
 des œufs d'insectes dont l'air est tou-
 jours rempli; voilà pourquoi on ne
 s'en sert pas sur les vaisseaux; elle
 devient encore plus mauvaise lors-
 qu'on la garde dans des citernes. On
 remédie en quelque sorte à ces incon-
 véniens par la cuisson, dans les pays
 où l'on n'a pas d'autre eau à boire,
 comme en Hollande; mais cette eau
 qu'on y boit chaude si souvent & si
 abondamment, y produit de très-

DES MALADIES. 81
 graves maladies par le relâchement
 extrême qu'elle cause à l'estomach.

L'eau de riviere n'est pas toujours
 saine, à cause des impuretés qu'elle
 charie; c'est ce qu'on a remarqué à
 l'égard de la Seine, du Gange, du
 Nil &c. L'eau de source se sent assez
 ordinairement des qualités du terrain
 dans lequel elle circule; d'où vient
 que la plûpart de ces eaux sont lour-
 des, crues, ou vaporeuses. L'eau de
 puits a souvent ces mauvaises quali-
 tés, elle cause la gravelle & la pierre,
 comme les eaux de sources qui sor-
 tent des rochers. On voit de ces eaux
 rouler très-long-temps dans des ca-
 naux souterrains, & se dégager au
 contact de l'air extérieur d'une gran-
 de partie de gravier fort atténué, ce
 qui fait croire (a) au peuple que c'est
 l'eau qui se pétrifie. Ces eaux peu-
 vent exposer à de grands inconvé-
 niens, si on ne les fait pas bouillir &
 reposer ensuite avant d'en boire. Pour

(a) Mûschembr. pense qu'il est très-possibi-
 ble que l'eau se change réellement en terre.
 Phys. §. 1487.

82 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

Le peu que les eaux dures, crues ou graveleuses trouvent dans les reins, ou dans la vessie quelque matiere visqueuse, il n'est pas douteux qu'elles ne puissent y former un noyau qui deviendra ensuite une concrétion pierreuse : c'est par rapport à cela que la pierre est si fréquente dans quelques provinces. Il est cependant des constitutions heureuses, auxquelles ces mauvaises qualités de l'eau ne font aucune impression.

L'eau la plus nuisible est celle des flaques ou des marais, ou celle qui roule sur un sol mal-propre, ou chargé de mauvais principes quelconques. Les bons observateurs qui nous ont parlé des épidémies, ont fait attention à la nature mal-faisante de ces eaux. Les missionnaires Danois disent que l'éléphantiasis, ou le gros pied des Chétiens de S. Thomas, ne vient que des eaux dont ils boivent. C'est des eaux de neige qu'on dérive les goëtres, si communs parmi les habitans des Alpes; ils sont très-rares dans le Tyrol; au lieu que dans les villages du Piémont, c'est une chose

DES MALADIES. 83
 qui paroît si naturelle, qu'on y est
 un sujet de dérision lorsqu'on n'en a
 pas. C'est dans le plat pays que les
 goëtres se voyent en Suisse: d'ailleurs
 c'est sur les montagnes que l'on y a
 l'eau la plus pure. (a)

Le vin pris immodérement est pour
 les jeunes gens, ce que le fumier est
 aux arbres, comme l'ont très-bien
 dit les meilleurs observateurs: le fu-
 mier pousse le fruit & fait périr les
 arbres; le vin dans ces cas-là de-
 vient presque un poison: il attaque
 l'homme dans tous ses principes,
 ruine toutes les forces, détruit tou-
 tes les facultés de l'ame, cause des
 vomissemens, des fièvres, la fureur,
 la folie, des convulsions, l'apoplexie,
 & quelquefois la mort. Le vin en gé-
 néral énerve lentement le corps, si
 l'on en prend un peu trop habituel-
 lement; il dissout toutes les humeurs,

(a) On peut voir dans Muschembroeck de
 plus grands détails sur les propriétés de l'eau
 & sur ses effets. Cet habile homme a ras-
 semblé tout ce que l'expérience a pu dé-
 couvrir d'intéressant.

D vj.

84 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
 & fait périr par l'hydropisie ; mais les suites les plus communes de l'abus du vin, sont une disposition à toutes les maladies inflammatoires, à la goutte, à l'asthme, à l'hydropisie, & à l'apoplexie. Ce sont les débauches du vin qui rendent les suffocations si fréquentes en Angleterre.

Les sujets sanguins & qui menent une vie sédentaire, s'attirent en général par l'usage immodéré du vin, les douleurs les plus violentes au dos, aux reins, & la pierre. On a vu périr des gens par une inflammation de l'estomac, pour avoir inconsidérément bu du vin, lorsque la bile leur étoit remontée dans l'estomac après une émotion violente. Bacon dit avoir vu confirmé par l'expérience, ce que l'antiquité avoit cru par rapport à l'effet du vin, sur le principe de la génération : il prétend donc que les buveurs de vin perdent leur virilité, ou n'engendrent que des filles, comme le disent les Anglois en plaisantant

Les médecins regardent comme les meilleurs pour l'usage ordinaire, les

DES MALADIES. 85
vins qui ont moins d'esprit & de sel;
mais qui contiennent plus de terre &
d'huile: tels que les vins de Neufchâtel
chez nous, & ceux de Bourgogne;
cependant les vins légers sont en gé-
néral plus faits pour le corps, que
ceux qui ont trop de corps. La plû-
part des vins trop spiritueux sont,
comme on dit, capiteux: on fait ce
reproche au vin de Champagne; mais
c'est peut-être le plus innocent de
tous les vins, quand on n'en prend
que raisonnablement. Le Bourgogne
fait plus d'impression sur le genre
nerveux; on conseille même le vin
de Champagne à certains goutteux,
sur la remarque que l'on a faite qu'il
n'y a presque pas de ces maladies
dans cette province: le Bourgogne
au contraire irrite violemment cette
maladie. Les vins du Rhin passent
aisément, sont légèrement acidules,
& déplaisent par-là à bien du monde;
mais, quand ils ont cinquante ou
soixante ans comme j'en ai vus, c'est
un breuvage délicieux, auquel il ne
faut néanmoins pas trop se livrer.
Ces vins en général sont au-dessus.

86 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

d'un grand nombre d'espèces de vin.

Lesuns préfèrent les vins blancs aux vins rouges, les autres pensent le contraire ; on ne peut cependant nier que la partie colorante des vins rouges ne les rende moins coulans, & fort lourds quelquefois. On s'apperçoit de cette partie colorante d'une manière fort sensible dans les urines des grands buveurs, lorsqu'ils sont malades sur-tout ; c'est ce à quoi des praticiens peu attentifs ne songent pas, & ce qui leur fait prendre ce phénomène pour tout autre chose dans plusieurs maladies. On prétend aussi que les vins rouges ont une qualité astringente qui dessèche les solides & épaissit les humeurs.

Parmi les forts vins, le meilleur & le plus sain, est sans contredit celui de Hongrie ; il surpasse presque tous les vins de l'Europe, même les meilleurs de l'Italie, de l'Espagne, & de la France. Ce vin croît dans le comté de Zemple, pays de la haute Hongrie, aux environs de Mad, Tolézia, Benyé, Talga, Schadan, Kerestur, Tarzal, Sermesch & Tokay.

DES MALADIES. 87

Tous ces vins s'appellent vin de Tokay ; il n'y a réellement entre celui-ci & les autres, presque aucune différence sensible : ces vins sont à peu près aussi bons les uns que les autres. On a remarqué que le meilleur vin de Hongrie fournit, après la fermentation, jusqu'à moitié de sa quantité, un esprit d'une odeur exquisite ; l'autre moitié a un goût douceâtre mêlé d'un peu d'acidité. On a aussi observé qu'on ne retire pas tant d'esprit des plus excellens vins de la haute Hongrie que l'on appelle *essence*, ou vin de *mere goutte*, à cause de leur douceur huileuse : aussi il ne reste presque aucune partie acidule, mais avec certaine matière aqueuse, une matière épaisse, visqueuse, douce, & qui prend aisément feu quand elle est desséchée, & jettée dans le feu. Les vins même les plus inférieurs de la basse Hongrie n'ont point d'acidité, & ne déposent pas autant de matière tartareuse que les vins du Rhin.

Tous les vins en général sont pour un homme en santé comme le contrepoison des viandes ; car le vin em-

88 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
pêche, par son acide, l'alcali volatil de
se développer autant qu'il le fait avec
l'eau. Rogers a vu en Irlande des sujets
attaqués de fièvre putrides, pour ne
boire que de l'eau avec les viandes
qu'ils mangeoient.

Les vins doux, ou ceux qui n'ont pas
encore passé par le degré de fermenta-
tion requise, sont presque diurétiques
comme tous les vins nouveaux; ils
causent des spasmes à la vessie,
des stranguries, & quelquefois même
une ardeur très-cuifante dans la verge,
comme le fait la bière en certaines
circonstances : on la prendroit pour
une vraie chaude-pisse ; cela vient de
la seconde fermentation qu'ils éprou-
vent dans le corps : mais il ne faut pas
compter parmi ces vins les vins doux
de France, d'Italie, d'Espagne & de
Perse, qu'on fait cuire & évaporer à
certaine quantité avant qu'ils commen-
cent à fermenter. Cette espèce de cuis-
son empêche les principes de s'analy-
ser spontanément, ce qui fait que ces
vins ne s'alterent pas par la suite,
& restent même long-temps doux.

On peut compter parmi les vins

DES MALADIES. 89

acidules ceux du Rhin, de la Moselle. Ces vins rendent dans la distillation un tiers d'esprit; le reste a un vrai goût de (a) vinaigre. Le vin du Rhin qui n'est pas encore vieux contient beaucoup de tartre. On croyoit pouvoir expliquer par-là pourquoi la pierre est une maladie si commune dans les Chapitres de l'Allemagne, où l'on ne boit presque que du vin du Rhin. Mais M. Schmidt a fait voir que le tartre n'est pas nuisible, & qu'il n'y en a pas dans le vieux vin du Rhin: il regarde donc l'acide de ce vin comme innocent, puisqu'il n'est pas nuisible dans le vinaigre; Il prétend donc que la pierre n'en peut pas être produite, vu que la pierre ne consiste que dans un aggrégation de particules lexivielles: que d'ailleurs cette maladie est très-rare aux environs du Rhin, & que ce vin est plus pro-

(a) J'ai trouvé par toute l'Allemagne & dans les Pays-bas le vinaigre le plus insipide; ce qui prouve que les vins qui le fournissent n'ont que très-peu de principe spiritueux. On en fait aussi des autres liqueurs fermentées, mais il est encore plus mauvais.

90 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
 pre à diffoudre la pierre qu'à la former. Le vin de Moselle passe pour avoir moins de principe tartareux que le vin du Rhin ; mais il le conserve à tout âge , & il cause volontiers la goutte.

Les vins acides & austères des contrées de la Suisse , qui sont le long de la Reus , de l'Aar , & de la Limmat , engendrent le plus les maladies articulaires ; mais d'un autre côté , on voit si rarement la pierre & la gravelle dans ces contrées , que je doute que le vin acide puisse jamais en être cause. On a observé que ce sont plutôt les vins cuits de France , d'Italie , &c. qui produisent ces maladies & la goutte.

Comme la fermentation peut bien avancer , mais non rétrograder , dit M. Macquer , le vin tourne quelquefois à l'aigre , & le mal est sans remède ; il n'est plus alors une liqueur faite pour la boisson. Une cupidité criminelle a néanmoins trouvé des palliatifs pour ces inconvénients. Les marchands jettent dans ces vins tournés à l'aigre différentes drogues

DES MALADIES. 91

pour en absorber l'aigreur, & les rendent par-là un vrai poison. M. Macquer remarque encore que les alcalis & les terres absorbantes pourroient servir à refaire ces vins pour quelque temps ; mais, comme ces matieres donnent au vin une couleur sombre ou verdâtre, & une saveur qui n'est pas plus agréable que l'aigreur qu'elles font disparoître, ces empoisonneurs se servent de la chaux de plomb pour rendre à ces vins une saveur douce, & qui n'en altere en rien la couleur ; elle arrête même la fermentation. Ce sçavant chimiste croit qu'il n'est aucun marchand de vin assez malheureux pour jeter de cette chaux de plomb ou de la litharge dans les vins, vu qu'ils ne peuvent ignorer les accidens terribles qui en résultent, & qui sont quelquefois suivis de la mort. Pour reconnoître cette fraude, il faut, dit cet habile homme, y verser du foie du soufre en liqueur. Si le précipité qui se fait alors est brun ou noirâtre, c'est une preuve que le vin est empoisonné par cette chaux : autrement

92 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
 le précipité est blanc, ou simplement coloré par le vin, lorsqu'on ne l'a pas ainsi empoisonné.

Gaubius a publié un autre moyen de reconnoître cette fraude. Il faut faire dissoudre de l'orpiment dans de l'eau de chaux : on verse de ce mélange dans le vin. S'il est empoisonné avec de la litharge, il devient rougeâtre ou noirâtre.

Le vin du Rhin est moins susceptible de fraude que tout autre, vu que les raisins secs, la litharge, & d'autres drogues illicites lui ôtent son goût acidule, & se font aussitôt reconnoître par-là.

Les Hollandois falsifioient autrefois les vins de France par le procédé le plus infâme. Ils imprégnoient leurs tonnaux de la vapeur de l'arsenic, du soufre & du bitume. Le vin se conservoit long-temps frais & de bon goût : mais il causa dans les Indes des dyssenteries mortelles. Quoique les vins que l'on falsifie en quantité à Hambourg, & qui se vendent dans la partie septentrionale de l'Allemagne soient d'une douceur

agréable, il n'en font pas moins mauvais, à cause de l'eau de-vie qu'on y mêle. Ils donnent très-fort à la tête, & rendent le corps extrêmement lourd & indolent. On préfère aujourd'hui, en France, le vin de Champagne non mouffieux, parce qu'on a reconnu que la plûpart de ces vins n'ont (a) cette qualité qu'au moyen du jus de navet, ou du suc de bouleau qu'on y jette pour les rendre tels. Cette sophistication est la plus supportable de toutes, parce que le jus de navet est un excellent remède en bien des cas.

Le riz, & en général les végétaux fournissent, au moyen de la

(a) Les vrais vins mouffieux ne font guère plus avantageux que ceux-ci. Comme le vrai vin mouffieux ne devient tel que parce qu'on le met en bouteille avant que la fermentation en ait assez dégagé d'air pour que le vin soit au degré ordinaire de tous les vins, ce fluide porté dans le corps, y occasionne des flatulences & une ardeur considérable, tant à l'estomac qu'à la poitrine, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois à Châalons-sur-Marne. Ces vins font même perdre l'appétit d'une manière surprenante.

94 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
 fermentation, une liqueur vineuse :
 le palmier en rend aussi une sembla-
 ble, mais ce suc vineux du palmier
 s'aigrit promptement. Les Suédois
 font un vin très-agréable avec les
 framboises. On en fait aussi de pareil
 en Angleterre ; on en fait même
 avec les fraises & les baies de sureau.
 Les Anglois aiment sur-tout ces der-
 niers lorsqu'ils ont fermenté avec du
 sucre, & qu'ils fortifient d'un peu
 d'eau-de-vie. On fait en Angleterre,
 comme en France, beaucoup de cidre
 avec les pommes & les poires. Cette
 liqueur passe pour être plus substan-
 tielle que le vin ordinaire. Le poiré
 est (a) mou ; mais ses effets sont aussi
 funestes que ceux du cidre de pom-
 mes, si les poires dont on le fait ne
 sont pas parvenues à une parfaite ma-
 turité. Ces différens cidres causent

(a) Je ne sçais comment M. Z. prend ici
 le mot *Weich*. Le poiré n'a réellement pas
 tant de corps que le cidre de pomme ; mais
 il est infiniment plus violent, quoique cette
 violence ne soit que passagere. La plupart
 des cidres qu'on vend à Paris, sont sophis-
 tiqués avec de l'alun & du miel.

DES MALADIES. 95

des constipations terribles, & même la colique de Poitou, ou la même que celle du vin sophistiqué avec de la litharge. L'espece de cidre qu'on fait en Angleterre avec des pommes sauvages, passe pour être de meilleure garde, & plus saine.

Les Egyptiens font un vin avec les dattes; cependant ils lui préfèrent l'eau. Les Chinois font leur vin de riz distillé. Tous ces vins, ou plutôt toutes ces liqueurs spiritueuses nuisent au moins par leur aigreur aux estomacs foibles, & qui sont déjà incommodés d'humeurs acrimoneuses.

La bière est d'usage dans presque tous les pays: on la fait à la Chine avec du riz, & en Amérique avec du maïs. La partie mucilagineuse des grains, dont la bière est chargée la rend nutritive à certain point. On croit qu'elle garantit de la pierre à cause du houblon; mais la quantité d'air qu'elle renferme est extrême. La meilleure de toutes les bières est *la mumme*, ou la bière de Brunswic: elle ne le cède presque pas au vin d'Espagne, & ne

96 BOISSON , CAUSE ÉLOIGNÉE
s'aigrit même pas sous l'équateur ;
mais je regarde cette bière, aussi-bien
que tous les vins huileux , comme de
vrais médicamens. On peut s'en bien
trouver, mais c'est par l'usage conve-
nable qu'on en fait : autrement ce sont
autant de poisons qu'on se porte dans
les humeurs. La bière devient très-
nuisible si elle n'a pas fermenté. Les
Hollandois aiment cette bière par pré-
férence, & rient de tout leur cœur lors-
qu'ils la voient écumer ; mais ce bouil-
lonnement est une preuve que la fer-
mentation n'a pas été assez longue.
Cette bière cause une dysurie ; &
selon Boërhaave, des coliques con-
vulsives, des inflammations à l'es-
tomac, aux intestins, lesquelles sont
suivies de la mort en peu de temps.
On lit dans les Mémoires de l'Acadé-
mie des sciences de Paris qu'un
gentilhomme mourut malgré tous les
secours possibles, après avoir bu une
grande quantité de forte bière renfer-
mée dans une cruche, & qui n'avoit
pas encore tout-à-fait fermenté. On
lui trouva en l'ouvrant les intestins
énormément distendus par des vents.

L'usage

L'usage des breuvages distillés cause au genre humain des maux incurables. De ce nombre sont l'eau-de-vie que Sydenham vouloit qu'on ne conservât que pour l'usage extérieur : soit l'eau de-vie de vin, soit de bled, ou l'eau de cerise ; le *tasia* ou l'eau-de-vie de sucre, qu'on appelle aussi *rum* ; l'arak (*a*) ou l'eau-de-vie de riz, & toutes les huiles spiritueuses qu'on sert aujourd'hui sur toutes les tables, où la mort va comme aiguïser sa faux par les mains de la volupté.

L'eau de-vie de bled a beaucoup moins de corps que l'eau-de-vie de France, sur-tout celle de Coignac & d'Orléans. Cette eau-de-vie de bled contient neuf parties d'eau sur cinq d'esprit, au lieu que l'eau-de-vie de France contient neuf parties

(*a*) On appelle aussi *arack*, proprement dit, ou *arrack*, la liqueur qui vient de la distillation du jus de cocotier, que l'on fait découler des arbres par incision. Ce mot se donne dans l'Inde à toute liqueur forte, & même à notre eau-de-vie. Le vrai *arrack* est purgatif quand il est nouveau, & porte beaucoup à la tête lorsqu'il est vieux.

Tome III.

E

98 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
 d'esprit sur sept parties d'eau : outre
 cela la bonne eau-de-vie a une odeur
 spiritueuse agréable, qu'elle conserve
 presque jusqu'à la dernière goutte,
 aussi-bien que sa force : ce qu'on ne
 voit pas à l'eau-de-vie de bled ; d'ail-
 leurs celle-ci a toujours un goût aci-
 dule, & même de l'âcreté. Les eaux
 de-vie de la Rochelle ont aussi quel-
 que chose de cette même âcreté ;
 mais l'eau-de-vie de bled prend plu-
 tôt feu, & semble porter plus de
 chaleur dans le corps, malgré cer-
 taine fadeur qu'on y remarque aussi.

Le *kirsch wasser*, (ou l'esprit tiré des
 cerises,) se fait sur-tout en Suisse, &
 ne le cède en rien à l'eau-de-vie de
 France, lorsqu'il est vieux, & qu'il
 n'est pas tiré de prunes de damas,
 ou de prunes quelconques : l'âge l'a-
 méliore toujours. Il fait avec le sucre
 & le jus de citron, un ponche ex-
 cellent.

Le tafia, rum, ou eau-de-vie de
 sucre, est une liqueur plus huileuse
 que l'eau-de-vie ordinaire. L'arrak est
 encore plus fort, plus balsamique,
 & contient une huile très-atténuée.

DES MALADIES. 99

L'usage modéré de ces boissons seroit peut-être plus salutaire que nuisible, si on se contentoit d'en connoître seulement l'usage ; mais il est peu d'hommes qui soient fous (a) avec raison, ou qui se contentent de se livrer à une folie agréable. J'ai vu nombre de médecins prêcher sans cesse diète & régime, & qui ressembloient à ce bon capucin, qui, en prêchant sur la gourmandise, rottoit à chaque instant.

Le monde est rempli de préjugés funestes au sujet des liqueurs spiritueuses. On m'a soutenu, en Suisse, que le kirsch-wasser est rafraîchissant, j'ai cru devoir répondre que selon le peuple & les Indiens, le poivre rafraîchit ; & qu'un Sophiste a dit que le feu est froid, & la neige chaude.

Pecquet prétendit qu'il ne falloit pas d'exercice pour faire la digestion, mais quelque boisson spiritueuse : il conseilla donc de boire un petit verre

(a) *Cum ratione insanire*, ou *insanire insaniam hilarem*, comme le disoient les Latins.

100 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
d'eau-de-vie après le repas, & le fit
lui-même. Il sembla s'en bien trou-
ver pendant quelque temps; mais à
la fin son estomac & ses intestins en
furent tellement raccornis, qu'ils ne
laissent plus passer que l'eau-de-
vie. Pecquet fut obligé de quitter son
emploi, & devint bientôt la victime
de sa folie.

Non-seulement ces boissons ne fa-
cilitent pas la digestion; elles y sont
au contraire un très-grand obstacle.
Elles semblent d'abord fortifier; mais
bientôt elles causent une inertie qui
devient générale. On ne dira jamais
non plus que l'ivrognerie soit l'anti-
dote de la gourmandise.

On emploie les boissons spiritueu-
ses contre les flatuosités: elles sem-
blent en effet les faire cesser pour
peu de temps; mais les vents repa-
roissent bientôt. Au lieu d'attaquer
la cause de ces flatuosités, on se
borne à en arrêter les effets, & l'on
augmente cette cause en suspendant
ses effets pour un instant. Comme
ces flatuosités viennent de la foi-
blesse des viscères, le mal devient en-

DES MALADIES. 101

core plus grand après l'usage de ces médicamens absurdes , qui laissent après leur effet un relâchement encore plus considérable. J'ai connu un homme hypochondriaque , qui buvoit tous les soirs un petit verre d'eau-de-vie de France , pour obvier à ces flatuosités ; mais son mal en augmenta de jour en jour : les flatuosités furent suivies de très-grands vertiges ; il augmenta la dose de son eau-de-vie : il fut frappé d'apoplexie, & mourut à la fleur de son âge.

J'ai connu un autre homme attaqué de la même maladie , & dont l'épouse avoit quelquefois une humeur assez fantasque. Il crut pouvoir se mettre au-dessus de ces boutades de son épouse, en buvant chaque fois que cela arrivoit, un petit coup d'eau-de-vie, disoit-il : mais comme les bizarreries de cette femme revenoient souvent, il augmenta sa maladie à proportion qu'il buvoit. Il se sentit enfin, après tant de récidives, des anxiétés extrêmes ; il eut des diarrhées très-violentes ; & tomba enfin dans un affreux désespoir toutes les fois qu'il

E iij

102 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
plaisoit à l'aimable épouse de pouf-
fer un peu loin ses singularités.

Leau-de-vie quelconque durcit tou-
tes les parties du corps, les resserre.
Ceux qui en boivent immodérément
se trouvent dans le cas des hydro-
piques, *quo plus sunt potæ plus sitiuntur*
aquæ; plus ils cherchent à éteindre la
soif qui les dévore, plus l'eau-de-
vie leur enflamme les entrailles;
& leur estomac perd à la fin, rac-
corni & durci, toute sensibilité; ils ne
sont plus affectés que de l'impression
de cette liqueur. Ces gens meurent
ordinairement de maladies inflamma-
toires de poitrine, ou de l'asthme,
ou d'hydropisie de poitrine, ou de
polypes formés dans le cœur par un
phlegme tenace; s'ils ne périssent
pas d'apoplexie (a).

(a) Une personne avec qui je parlois il
n'y a pas long-temps des abus de l'eau-de-
vie, me dit qu'elle connoissoit un homme
âgé de près de quatre-vingt-dix ans qui ne
prenoit tous les jours qu'un peu de pain & une
demi-bouteille d'eau-de-vie, ce qui faisoit
toute sa nourriture depuis très-long-temps.
On a vu mourir deux hommes, il y a quelques

DES MALADIES. 103

Thierry a trouvé dans les buveurs de profession, les bronches rétrécies, souvent d'un bon tiers. Je sçais même, par expérience, que ce rétrécissement se fait sentir à quelques sujets lorsqu'ils sont ivres. Van-Swie-ten a trouvé dans une femme qui avoit aimé l'eau-de-vie, la rate, le pancréas, le foie, les poumons très-durs, & généralement toutes les glandes extrêmement dures, & pour ainsi dire pétrifiées.

Je ne puis être du sentiment de Thierry, qui dit qu'on peut boire impunément des liqueurs spiritueuses dans les pays froids comme dans les pays chauds. Il croit que ces boissons, dont l'usage fait tant d'impression dans un climat tempéré, affecteroient à peine un Européen qui en prendroit en même quantité entre les Tropiques, ou près des cercles Polaires, ou à une certaine hauteur de l'atmosphère. Cette opinion

mois, pour s'être enivrés d'eau-de-vie : trois autres, qui s'étoient également enivrés avec eux, en furent très-mal.

E iv

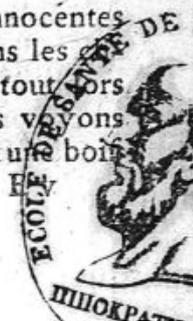
104 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
paroît fondée sur deux observations.
1^o Smith dit que la même dose de
vin qui enivre en Europe, entre-
tient à peine les esprits vitaux dans
la Guinée, à cause de la transpira-
tion continuelle & même excessive
qui a lieu dans cette contrée. 2^o On
a aussi observé que ces boissons n'é-
chauffent pas plus que l'eau dans
les pays froids.

Il est vrai que la transpiration est
très-grande dans les pays chauds,
qu'on y est bientôt épuisé, & que
l'on est obligé pour cette raison de
reprendre de nouvelles forces d'une
manière quelconque. Les marchands
qui traversent les déserts de l'Asie,
pour aller en Turquie & en Perse,
étanchent très-bien leur soif avec un
verre d'eau-de-vie, ou de vin de
Perse ou d'Espagne le plus fort. Le
vin est indispensable à tous les Eu-
ropéens qui se trouvent à Carthagène
d'Amérique. En effet, tous les habi-
tans se plaignent de maux d'estomac,
lorsque les galions tardent trop à ar-
river; les Espagnols sont alors obli-
gés de mêler du piment ou jamaïque

dans leurs alimens, pour s'exciter à manger.

Ces observations nous font voir qu'on est réellement obligé de prendre de ces boissons dans les pays chauds, pour étancher au moins la soif par leur impression passagere; & que, dans les chaleurs excessives, il en faut prendre plus à cause de l'épuisement extrême que l'on éprouve alors. C'est aussi ce que l'expérience nous apprend; nos chasseurs Suisses disent que rien ne défaltere tant en été que l'esprit de cerise; mais ils disent aussi qu'il en faut prendre modérément. J'ai aussi vu des sujets délicats, obligés de boire du vin de temps en temps pendant les grandes chaleurs, pour ne pas tomber dans de fréquentes défaillances; mais cela ne prouve pas que les boissons spiritueuses soient innocentes pendant les chaleurs.

Ces boissons paroissent innocentes pendant les froids, ou dans les climats septentrionaux; sur-tout dans de cette température. Nous voyons en effet que l'eau-de-vie est une boi-



106 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
son d'un grand usage dans le Nord.
On ne peut faire ce reproche au
général de l'Allemagne : je vois néan-
moins que l'eau-de-vie commence à
se faire si bien goûter dans la basse-
Saxe , même comme une panacée
universelle , que les femmes répon-
dent fort plaisamment aux médecins
qui leur reprochent de ne pas avoir
pris les médicamens ordonnés : *mais*
je bois de l'eau-de-vie ! M. de Haller
a pensé que les concrétions pierreu-
ses ne se trouvoient si communément
dans la vésicule du fiel , parmi le
petit peuple de Gottingue , qu'à cause
de l'usage immodéré de l'eau-de-vie.
On boit beaucoup d'eau-de-vie en
Pologne. Les gens de condition , en
Danemarck , prennent habituelle-
ment des liqueurs le matin ; & l'on
en verse à table un petit verre sur
chaque mets de difficile digestion.
On présente des liqueurs en Suède ,
avant de se mettre à table , pour ou-
vrir l'appétit. L'ivrognerie s'aug-
mente à l'excès en Sibérie. Les La-
pons commencent dès l'âge de deux
ans à boire de l'eau-de-vie ; leur

penchant pour cette liqueur est si grand, qu'on a été obligé d'en défendre l'entrée chez eux. C'est aussi chez les Islandois une passion générale que cette boisson. Il n'y a que les Groënlandois qui en usent modérément parmi les nations du Nord: c'est peut-être parce qu'ils trouvent plus de goût à leur huile de poisson; mais cet usage si général & en même temps si abusif de l'eau-de-vie, ne prouve pas que les boissons spiritueuses soient innocentes dans le Nord. Un Lapon prend de la noix vomique lorsqu'il a la colique: on en connoît les dangereux effets parmi nous. Un Russe (a) boit de l'eau-forte dans le cas de besoin.

Mais voici des faits qui nous prouvent incontestablement le danger des liqueurs spiritueuses. Bernier nous dit que les Anglois se font périr a Bengale avec leur ponche. Les Euro-

(a) Un domestique Russe a prouvé ici, à Paris, que M. Z. n'avance rien de hasardé. Cela ne lui a pas fait plus d'impression que l'eau-de-vie; mais cet homme tremble de tous les membres.

108 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
péens éprouvent fréquemment les funestes effets de l'eau-de-vie de riz ou de l'arak à Malabar, si on en doit croire les missionnaires de Tranquebar : les Malabares l'ont en horreur. Bontius dit qu'il ne périt tant de matelots Hollandois aux Indes, que par l'usage de l'arak. Cheyne dit que l'usage immodéré que les Anglois font du ponche en Amérique, leur cause des coliques convulsives très-fréquentes, des spasmes, des paralyties ; & la mort qui suit de près ces maladies. De bons mémoires de la Jamaïque, me disent qu'il ne se passe pas d'année que le ponche, fait avec le rum, n'enterre mille ames. Cette boisson est si forte, que les Anglois nouvellement débarqués dans ce pays, ne peuvent la soutenir ; & le moindre abus qu'ils en font, leur cause des fièvres terribles, qui deviennent mortelles en peu d'heures. Ulloa dit qu'il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes au Pérou, parce que les hommes s'y ruinent le tempérament à boire du tafia dès leur jeunesse.

Les lois & les religions des peuples méridionaux prouvent qu'on a regardé chez eux l'ivrognerie comme très-dangereuse sous leur ciel brûlant. Les Carthagois avoient une loi qui interdisoit l'usage du vin. Mahomet défendit le vin ; & les Turcs s'en abstiennent. La loi des idolâtres de l'Indostan défend le vin. Quoique les Maures de l'Indostan ne s'embarassent pas beaucoup de la superstition de ce pays-là, ils sont cependant très-sobres. Montesquieu a très-bien dit que l'ivrognerie fait tomber l'homme en phrénésie dans les pays chauds, & le rend stupide dans les pays froids.

Il me reste encore à parler du thé, du café, du chocolat, comme causes éloignées des maladies. Incapable de flatter les préjugés lorsqu'ils peuvent nuire, je vais dire franchement ce que je pense de ces boissons si fort à la mode, sans m'inquiéter de ce que l'ignorance peut dire à ce sujet. Bacon étoit surpris que les boissons chaudes eussent été si négligées des modernes : cet homme si péné-

TEU BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
trant verroit aujourd'hui avec douleur
que cette négligence non-seulement
n'a plus lieu de nos jours, mais qu'on
prend aujourd'hui de ces boissons à
l'excès.

Le thé n'est autre chose que les
feuilles d'un arbrisseau qu'on cultive
avec soin au Japon & à la Chine.
On fait beaucoup de distinction en-
tre les différentes sortes de thé, par
rapport à la couleur, à l'odeur, au
goût & à la figure des feuilles. Les
Chinois y font des distinctions, qui
sont purement arbitraires. Lu-Yu dit
qu'il y a un nombre infini d'espèces
de thé, toutes distinguées par des
noms particuliers. On trouve peu de
véritable thé dans les contrées sep-
tentrionales de la Chine. Les mar-
chands Chinois vendent assez ordi-
nairement des feuilles de plusieurs
autres arbres pour du thé. On prend
pour du thé dans la province de Chan-
Ting, une espèce de mousse très-
amère qui croît dans le sol pierreux
d'une montagne située près de Mong-
Yng-Hyen; cependant on peut assu-
rer que toutes les espèces de vrai

DES MALADIES. III

thé se réduisent à un petit nombre ; & qu'outre cela , ce sont les feuilles d'un même arbruste.

Les deux genres principaux du thé , sont le thé verd ou le song-locha , & le thé-bou ou le Y-cha. On se sert du thé verd à la Chine pour recevoir les visites ; mais le thé-bou est d'un usage beaucoup plus général dans tout l'empire. Les connoisseurs divisent le thé-bou en trois especes. La premiere vient des arbrisseaux nouvellement plantés ; elle s'appelle maucha. On ne s'en sert que pour faire des présens , & il est aussi particulièrement d'usage pour l'Empereur. C'est le vrai thé impérial ; cependant la livre n'en coûte dans le pays où il croît que quarante-trois sous environ , monnoie de France. La seconde especé est celle des feuilles plus avancées : on le vend à la Chine sous le nom de bon thé-bou. La troisieme especé consiste en des feuilles très-grandes , & qui ont toute leur maturité ; c'est la plus commune & la moins chère. La fleur du même arbrisseau fournit aussi une especé



112 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
de thé. Ce thé est extrêmement cher,
quoiqu'il n'ait rien de particulier ni
dans sa couleur, ni dans son goût,
& que par cette raison même on
s'en serve peu chez l'Empereur.

Toutes ces especes croissent sur
le même arbrisseau, selon Cuning-
ham, & leur variété ne vient que
de la grandeur des feuilles, ou du
temps où on les cueille, & on les fait
sécher.

Cuningham divise le thé qu'on
apporte en Angleterre, en thé verd
fin, en thé verd commun, & en thé-
bou. Le meilleur thé-bou est le bour-
geon même de l'arbrisseau. On le
cueille au mois de Mars, & on le
fait sécher au soleil. Le bon thé-
bou doit se cueillir en Mai, & le
thé verd en Mai & Juin; mais celui-
ci se sèche au feu. Les feuilles de
thé changent promptement de qua-
lités, de grandeur & de goût. La
moindre négligence dans la récolte,
les rend aussitôt d'une espece infé-
rieure. La plus grande partie du thé
qu'on voit en Europe, vient de la
Chine, par Canton. Le plus cher, &

DES MALADIES. 113

le meilleur que j'aie pris, est celui qu'apportent par terre les caravanes Russes qui vont tous les deux ou trois ans à Pékin. Il appartient au souverain de la Russie, comme tout le commerce qui se fait par ces caravanes; il ne passe dans d'autres mains que comme présent.

Au reste, on falsifie l'odeur & la saveur du thé, en y mêlant différentes choses; mais sur tout le thé-bou dans lequel on jette une infusion de terre de Japon.

Le petit peuple de la Chine fait bouillir le thé de la dernière sorte en grande quantité dans un chaudron pour la boisson ordinaire. Les gens plus relevés prennent leur thé, qui est d'une qualité supérieure, à peu près comme on le prend en Europe, sinon qu'ils n'y mettent pas de sucre. Il n'y a que les Tartares qui le prennent avec du lait. Au Japon, on le met en poudre pour le mêler avec de l'eau, & on l'agite comme du chocolat jusqu'à ce qu'il écume, ensuite on le prend sans sucre.

114 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

Les Afiatiques en général, mais surtout les Chinois, vantent le thé comme un médicament de la vertu la plus grande & la plus étendue. J'ai vu des recettes chinoises pour l'épuisement des esprits vitaux, pour le mal de tête, le ténéfme, les hémorroïdes, la cardialgie; pour la constipation qui a lieu après les couches; pour les douleurs de reins; pour tous les cas de poison; pour les cuiffons qui ont lieu dans la petite-vérole; pour les amas de phlegme dans la gorge; pour les envies de vomir; pour la suppression des règles & la toux; toutes recettes qui n'étoient composées qu'avec du thé, ou auxquelles le thé servoit de base ou d'excipient: mais on sçait trop bien que les Chinois vantent extraordinairement tout ce qui est du crû de leur sol, & combien on juge faux lorsqu'on juge dans l'enthousiasme.

Le thé verd passe par toute la Chine pour être corrosif, quoiqu'on y pense aussi qu'un estomac foible peut s'accommoder du bon thé-bou. Cependant je lis dans des écrivains

DES MALADIES. 115

dignes de foi, que l'abus du thé produit à la Chine des maladies de nerfs les plus violentes, le diabète, une consommation & la mort. Le Ling-Fi ordonne conséquemment de ne prendre que peu de thé, & jamais à jeun. L'auteur du livre Tchang-Seng, ou de l'Art de se procurer la santé & une longue vie, dit, sous le règne de Cang-Hi : « J'avoue réellement » que le thé ne m'est pas agréable, » & que mon estomac se révolte » lorsque je suis obligé d'en prendre. Peut-être que la foible constitution que j'avois dans ma jeunesse, est la cause de cette antipathie. » Cet aveu nous montre combien se sont abusés les médecins Européens, en voulant imaginer les raisons pour lesquelles le thé est si salutaire aux Asiatiques, & si contraire aux peuples de notre continent.

On a cependant raconté des merveilles que le thé faisoit aussi en Europe. J'entends continuellement vanter ces prodiges par les personnes qui souffrent même le plus de

116 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
son usage, & cela sous mes yeux.
Une chose passée en habitude guérit,
comme on le sçait, bien des maux, &
prévient même ceux que l'on n'a pas.
Deux médecins Hollandois, Craanen
& Bontekoe, écrivirent dans le dernier
siècle, peut-être en faveur de la com-
pagnie des Indes Hollandoise, que
le sang étoit dans son état de per-
fection lorsqu'il étoit le plus fluide,
& que même il n'avoit dans cet état
aucune disposition à aucune maladie
quelconque. Bontekoe vouloit donc
que l'on prît tous les jours jusqu'à
cent, & même deux cents tasses de
thé, pour se préserver de toutes les
maladies possibles. Il nioit absolu-
ment que le thé affoiblisse l'estomac.
Il avoit sans doute un estomac de fer.

Ce sentiment devint général : on
but du thé sans garder de mesure, afin
de bien délayer le sang, ou plutôt afin
de faire monter les actions de la com-
pagnie des Indes. Boërhaave arrêta
heureusement les progrès de cette opi-
nion, & les ravages qu'elle causoit. Il
fit voir d'une manière triomphante
que la vraie nature de la consommation

est dans la fluidité même du sang; que ceux qui sont dans cet état ont, à la vérité, plus d'agilité & plus de facilité à saisir & comprendre les choses; mais qu'ils dépérissent aussi comme en fondant de jour en jour, ne se rétablissent jamais, & meurent enfin après un épuisement total, si le médecin n'est pas assez heureux pour leur rendre le sang plus épais. L'usage seul du thé n'est pas même suffisant pour atténuer le sang, comme le prétendoit Bontekoe; car je remarque que cette boisson fait tomber dans une mélancolie stupide, loin que les malades aient cette sérénité d'esprit qui se voit dans quelques especes de consomption; mais Boërhaave a suffisamment prouvé ce qu'il avoit entrepris.

On nous dit que le thé pousse les urines, la sueur, leve les obstructions, guérit le mal de tête, la léthargie, la palpitation de cœur, qu'il rend le corps actif, réveille les esprits: d'autres ajoutent qu'il fortifie l'estomac & les intestins, qu'il est bon pour les dégoûts, les indi-

118 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
gestions & les cours de ventre. Il est
des gens qui regardent le fort thé verd
comme émétique, & vantent ce-
pendant l'usage du thé aux personnes
hypochondriaques ou hystériques.
J'avois autrefois la table, en qualité
de médecin, chez un théologien par-
tisan de la philosophie Wolfienne, &
hypochondriaque du premier rang.
Il regardoit le thé comme l'antidote
de sa maladie; &, dans cette persua-
sion, il verfoit du thé sur tout ce
qu'il mangeoit: ce qu'il me van-
toit comme fort salutaire. Il regardoit
au contraire le café comme très-
nuisible, & par cette raison ne se
servoit à son déjeûné que du marc
de la veille. Il en remplissoit une
tasse à moitié, verfoit du thé dessus,
& avaloit cela dans l'intention vrai-
ment philosophique de se laver l'es-
tomac.

On ne sçauroit nier, dit M. de
Haller, que le thé ne cause pour
quelque temps certaine gaieté dans
les pensées, certain feu poétique;
c'est pourquoi je conseille l'usage
modéré du thé à ceux qui se portent

bien. Je remarque qu'il facilite réellement les sueurs, & qu'on l'emploie souvent avec succès dans cette vue, lorsqu'il est besoin de le faire. Il empêche aussi de s'endormir; il lave, nettoie l'estomac surchargé, en s'abstenant en même temps de toute nourriture. Il est réellement alors innocent, en le prenant même, si l'on veut, avec une infusion d'une autre plante convenable, comme j'ai coutume de le prendre moi-même, & avec utilité.

Je conseille aussi le thé à tous ceux qui sont obligés de s'exposer au froid (a), sur-tout en voyage, parce

(a) J'ai connu, moi troisième, la vérité de ce que dit ici M. Z. en passant de Dordrecht à Bréda : en 1756, je fus obligé de prendre la voie du Mordyk, & de faire le trajet, tantôt sur la glace, tantôt au milieu de monceaux énormes de glaces. Le froid que j'y ressentis, aussi bien que deux personnes de la compagnie, fut si vif, que depuis les hanches jusqu'au bout du pied, nous perdîmes presque tout sentiment & tout mouvement. On nous porta dans l'auberge : l'hôtesse intelligente nous refusa toute autre boisson que le thé, nous disant qu'elle en connoissoit

120 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
 qu'il est le préservatif le plus sûr
 & le meilleur contre la pleurésie &
 toutes les autres inflammations. Je
 le conseille particulièrement à ceux
 qui, après être restés exposés à un
 froid humide, rentrent au logis tout
 transis : on prévient par-là les mau-
 vais effets d'une transpiration arrê-
 tée, & l'on sent bientôt cesser la
 pesanteur & la lassitude qui en ré-
 sulte d'abord. En quoi consiste donc
 principalement, dans ces cas-là, le
 vrai avantage du thé? Boërhaave ré-
 pond que c'est dans l'eau tiède.

Mais il faudroit être un Sangrado,
 pour croire que l'eau tiède soit avan-
 tageuse à tous les estomacs. Hypo-
 crate a déjà dit que l'abus de l'eau
 tiède, ou la *thermoposie*, amollit la
 chair, (a) affoiblit les nerfs, rend

les bons effets en pareilles circonstances.
 Nous suivîmes son avis, & nous ne tardâmes
 pas à nous réchauffer.

(a) L'eau, mais particulièrement l'eau chaude
 prise abondamment, nuit directement, en ce
 qu'elle délaie trop la lymphe, en emporte la
 partie nutritive, soit par les urines, soit par les
 sueurs, & appauvrit ainsi le sang, qui par-là doit
 stupide,

Rapide, cause des hémorrhagies, des défaillances & de-là la mort.

Le thé est donc nuisible à plusieurs

nécessairement devenir un fluide déterminé à la putréfaction. L'eau abreuvant pareillement tous les solides, en enlève aussi tout ce qui en entretient la force; la fibre s'affaïsse, se relâche, & perd tout mouvement d'oscillation: il ne se fait plus d'action réciproque des fluides sur les solides, & des solides sur les fluides: de-là la stagnation des fluides épais qui restent, & les engorgemens d'où il résulte tant de maux. Un ecclésiastique, chanoine à Saint-Cloud, vient enfin de mourir pour s'être obstiné, malgré mes avis, à prendre des boissons aqueuses immodérées. Cet homme jouissoit, il y a quelques années, de la santé la plus robuste. Il lut par hasard l'ouvrage intitulé, *l'Eau remède universelle*; & à la moindre incommodité, il mit en pratique les rêveries de cet ouvrage & de quelques autres analogues. Il devint bientôt hypochondriaque, éprouva des rétentions d'urines opiniâtres, des éruptions dartreuses au col, aux cuisses, au scrotum. Sa respiration s'embarassa extrêmement. Je me trouvai chez lui il y a quelques mois: je l'avertis du danger dont il étoit menacé; mais il me répondit qu'il connoissoit trop bien la bonté de son remède. Tel est le peuple. Il mourut quelques jours après que je l'eus quitté.

Tome III.

F

122 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

égards de la manière dont nous le prenons ; doit qu'on attribue toutes les vertus de ce breuvage au thé même , ou à la fermentation du sucre , ce que je ne crois pas , ou à l'eau tiède autant qu'au thé. Je n'insisterai pas ici sur ce que dit le célèbre Linnæus, que les plantes qui approchent du thé , sont la plupart vénéneuses : car je vois chez nous des dames ne prendre que de l'eau tiède avec du sucre & de la crème , & en éprouver les mêmes effets que ceux du thé : d'ailleurs Linnæus pense que ce n'est que le thé tout nouveau dont on doit boire l'infusion avec circonspection. Cette règle ne peut avoir lieu que pour les Chinois & les Japonois ; parce qu'en effet le thé tout récent , produit une espèce d'ivresse. Voilà pourquoi les lois de ces peuples fixent le temps où l'on peut commencer à prendre du thé ; mais il me suffit que le thé soit incontestablement la cause des effets déterminés dont j'ai parlé.

Le thé a quelque chose de pénétrant qui se porte même dans l'inti-

mité de nos solides, & qui discute, atténue toutes nos humeurs. Je vois nos praticiens routiniers Suisses, uniquement occupés de chercher à atténuer les humeurs dans le traitement des affections hypochondriaques & histériques; mais je remarque en même temps qu'il en résulte un relâchement incurable, que les digestions en sont entièrement altérées, que les flatuosités augmentent de plus en plus, & qu'enfin la mélancolie devient alors comme un pesant fardeau qui accable les malades. On sçait qu'après les fréquentes saignées, rien ne donne tant la mine cadavéreuse, que l'usage immodéré du thé. Nous avons vu en Suisse un gentilhomme qui, à tous égards, sçavoit prendre un ton de roi: on lui dit un jour que rien ne relevoit tant la majesté d'un roi, que lorsque tout avoit l'air pâle autour de lui. Il faisoit donc saigner ses domestiques tous les mois, & les obligeoit en même temps de prendre chacun cinquante tasses de thé par jour.

On ne peut disconvenir de tous les

F ij

124 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
effets du thé, relativement aux maux
hypochondriaques & hystériques.
Je buvois du thé pendant une partie
de la nuit, étant à Gottingue, afin de
ne pas m'endormir, ce qui me réussit
réellement ; mais, au bout de deux
ans le sommeil m'avoit abandonné
aussi bien que mes forces, & j'avois
la tête aussi foible que l'estomac. J'ai
vu plusieurs personnes de mes con-
noissances dans le même cas, & par
la même cause ; mais j'ai remarqué
depuis ce temps-là en Suisse, que le
thé rendoit à nombre de mes mala-
des le pouls très-lent, & foible ;
leur causoit des mouvemens hypo-
condriaques, des soulevemens d'esto-
mac, des flatuosités, des palpitations
de cœur, des suffocations hystéri-
ques, un tremblement, des vertiges,
des évanouissemens, les pâles cou-
leurs, & souvent la mélancolie la
plus profonde ; & que les sujets hy-
pochondriaques ou hystériques sen-
tent sur-tout les tristes suites de leur
maladie dès qu'ils ont pris du thé.
Freind a connu une femme à qui l'u-

sage du thé avoit causé une incontenance d'urines, & ensuite la suppression de ses règles.

Nombre de sujets hypochondriaques s'imaginent avoir l'estomac froid, & s'y prennent de différentes manières pour l'échauffer. Les uns ont toujours une fourure sur l'estomac, d'autres prennent très-chaud tout ce qu'il mangent; la soupe ne vaut rien, disent-ils, si l'on ne la mangent pas très-chaude, ou ils prennent leur thé bouillant pour ainsi dire. Je connois un de ces sujets à Zurich, & que j'estime particulièrement: cet homme a continuellement la theière à la main, & boit de sa lessive chinoise depuis le matin jusqu'au soir pour se réchauffer, dit-il, l'estomac; mais cet homme a le corps rempli de vents; il est sujet à des coliques lorsque ces flatuosités ne sortent pas aisément, il a toujours quelque chose de farouche, & trouve à redire à tout: aussi est-il toujours retiré. Je ne dirai pas à ces gens qu'ils n'ont pas l'estomac froid; mais j'appellerai cette prétendue froideur un relâche-

F iij

126 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
ment extrême ; & c'est le thé qui
en est la seule cause.

Nos dames se passeroient aussi peu
de leur bouilloire aux heures mar-
quées, que de leur table à jouer :
voilà pourquoi les fleurs-blanches
sont une maladie aussi commune
parmi nos Suissesses que parmi les
Flamandes & les Hollandoises. Je
guéris tous les jours cette maladie,
quoique lentement, en employant
tout ce qui est contraire aux effets
de l'eau tiède, comme la rhubarbe,
les martiaux, l'extrait de quinquina,
& , en général, tous les toniques les
plus forts. Je suis accoutumé depuis
long-temps à demander si l'on a des
fleurs-blanches, aussi librement que
je demanderois si l'on est enrhumé,
& l'on me répond là-dessus sans plus
de cérémonie. J'ai remarqué cette
maladie dans des Suissesses de (a)
dix ans, & à un très-haut degré.
Cheyne dit que les fleurs-blanches

(a) Hoffmann a vu une fille attaquée de
cette maladie dès sa naissance : d'autres l'ont
observée dans des filles de deux ans, quelles
qu'en fussent les causes.

attaquent aujourd'hui la portion la plus aimable du beau sexe, & que ces femmes en sont presque toujours stériles. Cette stérilité vient réellement assez souvent des fleurs-blanches, mais elle dépend aussi d'autres causes. J'ai aussi fait cesser la stérilité, en faisant cesser un état extrêmement irritable de la matrice & du vagin. Toutes les femmes n'ont pas, il est vrai, le vagin si irritable lorsqu'elles ont des fleurs-blanches, quoique la matrice le soit presque toujours. Toutes celles qui prennent du thé n'ont pas des fleurs-blanches, & toutes celles qui en sont incommodées ne prennent pas du thé; mais la plûpart n'en sont redevables qu'au thé; car ces fleurs-blanches ne viennent que du relâchement des vésicules (a) pituitaires de la matrice.

On observe outre cela que l'usage même modéré du thé, quoique très-

(a) Morgagni, dit M. Raulin, a trouvé les matrices de différens âges parsemées dans leur face interne de vésicules ou tubercules glanduleux qui rendoient une mucofité naturelle, dont la partie qui répond au col de

128 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
 rare, est aussi très-nuisible à ceux dont les solides tendent d'eux-mêmes à se relâcher & à s'affaïffer; il est vrai que le relâchement qui suit l'usage de cette boisson ne se fait pas sentir immédiatement après, dans des sujets dont les forces sont encore plus grandes que celles de ce poison lent; mais chaque effet ne suit pas toujours sa cause avec promptitude, autrement les hommes seroient en général plus sages qu'on ne les voit ordinairement. Je crois donc avoir

ce viscere, étoit toujours remplie. Toutes ces glandes, dans leur état naturel, rendoient une humeur gélatineuse, muqueuse, filamenteuse & transparente. Pour peu qu'elles fussent dégénérées, la mucosité changeoit de nature; elle étoit plus épaisse, plus fluide & de différentes couleurs. Dans ces différens états, lorsqu'il avoit nettoyé la cavité de ce viscere souillée de cette humeur, il la comprimoit, & en faisoit découler de nouvelle par gouttes sensibles, de la même nature & de la même qualité que celle qu'il avoit ôtée. Ces glandes ou vésicules étoient plus apparentes dans les matrices des femmes qui avoient eu des fleurs-blanches: la matrice en étoit affectée vers son col, & quelquefois le vagin dans toute son étendue.

droit de conclure que le thé est réellement la cause, quoiqu'éloignée d'un grand nombre de maladies.

On doit en dire autant du café; cette graine est originairement le produit d'un arbre de l'Arabie heureuse & de l'Éthiopie. Les anciens Grecs ne paroissent pas l'avoir connu, & les auteurs Arabes n'en font pas non plus mention. Ce fut au commencement du quatorzième (a) siècle

(a) Quelques écrivains modernes prétendent que le café ou cawé, ou *bon ban bunnu*, a été connu de temps immémorial. On a recours pour le prouver à plusieurs passages des Livres hébreux. On pense donc que le mot *kali* qui se trouve dans différens endroits de ces Livres, sur tout dans le deuxième Livre de Samuel où il est répété deux fois, c. 17, v. 28, doit s'entendre du café. Le mot *kali* signifie un grain rôti ou brûlé. Ludolf l'avoit entendu du café, mais ensuite il a changé de sentiment, aussi-bien que Leydecker. On peut consulter Maius, *Supplém. ad Lex. Cocc.* -- Stephan. Blancard, *haustus polychr. Verdries, Physiol. Bibl.* -- Winckler, dans ses *Dissertations théologiques & philosophiques*. Séhudt, *Memorabil. jud.* -- Biblioth. theol. Select. P. XLV. Sterringa, *Animadvers. philol.*, Geïerus, *Diss. an potius Coffée vesti-*

F v.

130 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
 qu'on commença à en parler. Rauwolf
 est celui qui le fit connoître le pre-
 mier, il y a environ deux cents ans,
 & il n'est d'usage en Europe que de-
 puis cent trente ans environ. On le

gia in Sacra Scriptura reperiantur. Tels sont les
 auteurs qu'indique feu M. Simon, professeur
 des langues orientales à Halé. Pour moi je
 pencherois pour l'affirmative. Il est très-sûr
 que les Arabes usoient de cette boisson long-
 temps avant que le Sultan Helim s'emparât
 de l'Égypte, en 1518. Ce fut-là que les
 Turcs connurent l'usage de cette boisson,
 quoiqu'ils n'aient commencé que plûtard à
 en user. Le silence des auteurs Arabes, celui
 de Louis Bassano, d'Antoine Ménavin, de
 François Sansovin, qui ont écrit le premier
 en 1545; le second, en 1548, & le troisi-
 me, en 1563, sur trois boissons ordinaires
 aux Turcs & aux Asiatiques, n'est qu'une
 preuve indirecte de la négative, puisque les
 Arabes, & les Egyptiens après eux, s'en étoient
 servis long-temps auparavant. L'historiette
 que raconte Nairon, professeur des langues
 orientales à Rome, sur l'occasion de la dé-
 couverte du café, peut être en toute sûreté
 rangée parmi les fables. Est-il probable
 qu'un arbre aussi beau que le *bon* n'ait at-
 tiré que si tard les regards des peuples de
 l'Yemen. Pour moi je ne l'ai vu en fleur
 qu'avec un vrai plaisir, & j'aurois été tenté de
 goûter de son fruit, sans même le connoître,

DES MALADIES. 131
tira assez long-temps du Levant. Les
Hollandois le cultiverent d'abord à
Surinam. Les François sçurent s'en
procurer quelques livres de nou-
veau, & le semerent à la Martini-
que & à Cayenne. Le café de l'A-
mérique est à présent commun dans
toute l'Europe.

Le meilleur café est celui qu'on
appelle le café du Levant. Il y en
a de deux sortes ; l'une vient de
Mocha, l'autre du grand Caire : elles
ont la même qualité. Les Hollandois
en apportent de Java, & les Fran-
çois de l'isle de Bourbon, qu'on nous
vend bien cher pour celui du Levant,
& qui lui est de beaucoup inférieur.
Le moins bon est celui d'Amérique,
sur-tout lorsqu'on l'a mis tremper
dans l'eau de mer pour en augmen-
ter le poid ; ce qui lui donne une
âcreté extrême.

Le café est une boisson aussi ha-
bituelle chez les Turcs, que le thé
chez les Chinois. Ils le sçavent pré-
parer de maniere à le rendre beau-
coup meilleur qu'il n'est chez nous.
Le secret est dans la maniere de le

Fvj

132 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
brûler, de sorte que rien ne s'en
échappe : au reste ils le font très-
fort, & en prennent copieusement,
sans lait & sans sucre. On a voulu
nous démontrer pourquoi le café
n'étoit que peu, ou point nuisible
aux Turcs; mais on a oublié qu'il
falloit prouver auparavant qu'il ne
leur étoit réellement pas nuisible.
Les Turcs souffrent de l'abus du café
aussi-bien que nous. Il les rend foi-
bles, stupides, & même perclus, sur-
tout s'ils y mêlent de l'opium : aussi
les Turcs méprisent-ils leurs compa-
triotés qui abusent de cette boisson,
comme le font du vin nos ivrognes.

On pense que le café fortifie l'es-
tomac, & qu'il est apéritif. On dit
aussi qu'il facilite la digestion, qu'il
fait cesser les flatuosités, les maux
de tête, & sur-tout la migraine, les
étourdissemens; qu'il empêche les
attaques de léthargie, la suppression
des règles; qu'il rend gai, fortifie
la mémoire; qu'il facilite la circula-
tion du sang & les sueurs; qu'il dis-
cute les épaissemens des humeurs,
pousse les urines, purge quelquefois.

légèrement. Je trouve qu'il y a du vrai dans tout cela, sur-tout à l'égard de ceux qui n'en prennent que rarement, qui ne boivent pas de vin, & ne font pas faciles à émouvoir; mais il ne s'agit pas ici de recommander le café comme médicament; il suffit que l'usage même modéré du meilleur café soit un peu nuisible à toutes sortes de tempéramens, même dans l'état de santé, & qu'il faille en prendre pour aider la digestion & réveiller l'esprit quand on s'y habitue. Une jeune dame Suissesse, qui, selon Rousseau, joint à l'esprit d'un Leibnitz, la plume de Voltaire, m'écrivoit un jour: « Sans café je n'ai que l'esprit d'une huitre. »

Mais l'abus de ce breuvage fait beaucoup de mal, même à ceux qui se portent bien, & il est pernicieux dans plusieurs maladies. Je prends du café deux fois par jour; mais je n'en prend que (a) deux tasses à la fois,

(a) M. Z. ne passeroit pas ici pour un homme bien sobre sur cet article, s'il le prend tel qu'il le dit plus bas.

134 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

& de cette maniere, il ne m'incommode pas : au contraire, deux tasses de plus m'affoiblissent, me causent des mouvemens hypochondriaques, des tremblemens, des étourdissemens & certaine timidité qui m'est insupportable. Je vois arriver la même chose à tous ceux qui se portent bien, mais qui sont d'une foible constitution, dès qu'ils en prennent plus que d'ordinaire.

L'abus continuel du café attire aux sujets d'un tempérament vif & sensible toutes sortes de maladies des nerfs, sur-tout aux femmes. Il cause souvent des éruptions affreuses au visage, il fouette le sang, & me paroît être la cause principale de ce que nos Suissesses ont leurs règles si long-temps & au-delà de l'âge ordinaire, & tombent par-là dans de dangereuses maladies. Il pousse le sang par les narines, les poumons, la matrice, les vaisseaux hémorroïdaux ; il produit des toux lentes, enfin une consommation totale ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que cette consommation est accompagnée de

gaieté extrême. Hoffmann a même déduit du café l'origine du pourpre, quoique cependant l'origine de cette maladie, & son passage d'un pays à l'autre, soient pour moi un vrai problème.

Thierry dit que le café au lait cause quelquefois subitement des fleurs-blanches. Je sçais très-bien que nombre de femmes regardent le laitage comme une cause des fleurs-blanches, parce que le lait est blanc, & que ces fleurs s'appellent blanches; mais que le café au lait les fasse venir préféablement, c'est ce qui ne m'est pas assez connu. M Raulin a remarqué que le café fait quelquefois l'effet d'un purgatif, & cause le dévoiement. J'ai souvent vu le café au lait & sans lait, contribuer beaucoup à la diarrhée lente hystérique; maladie que je regarde comme très-mauvaise, & très-difficile à guérir.

L'abus du café cause des maux de tête terribles, loin de les guérir, comme on le pense ordinairement. Thierry a vu des gens si incommodés de maux de tête, qu'ils étoient

136 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

inertes à tout, & ne furent guéris de leurs maux qu'en renonçant au café. Il a vu comme moi des gens perdre par là le sommeil, & maigrir à vue d'œil. Mais j'ai observé d'un autre côté que le café procura du sommeil dans un cas où l'opium étoit sans effet. Une dame de condition, âgée de soixante-six ans, étoit fort tourmentée d'une maladie arthritique terrible, depuis plusieurs mois consécutifs. Elle ne dormoit aucunement, comme il arrive assez dans ces sortes de maladies. J'employai divers moyens pour faire cesser ces insomnies. J'eus enfin recours à l'opium. Elle en prit un grain la première fois, & sans succès. Je doublai la dose la nuit suivante, mais aussi inutilement. Elle eut elle-même l'idée de prendre du café au milieu de la nuit, parce qu'il lui avoit déjà été avantageux dans quelques insomnies, aussi-bien qu'à d'autres personnes de sa famille. Je consentis à cette tentative, quoique je regardasse le café comme contraire à la maladie principale. Elle en prit donc deux tasses.

DES MALADIES. 137

au lait la première fois, & dort aussitôt pendant une heure. Elle réitéra la même chose avec ce même succès toutes les fois. Elle prit donc son café au lait au milieu de la nuit, pendant quatre mois consécutifs, & dort; ce qui ne lui arrivoit pas lorsqu'elle ne le prenoit pas. Cette observation ne prouve pas les bons effets du café, mais qu'il y avoit quelque chose de particulier dans le tempérament de cette dame.

Le café fait moins de mal dans les pays à bière. J'ai vu à Gottingue maint Allemand avaler vingt tasses de café sans en rien ressentir. Le café ne fait même pas de mal dans la Suisse, en général, parmi le peuple, parce qu'il ne prend le café que fort foible: c'est plutôt une espèce (a) de lavage capable de faire soulever l'estomac à le voir seulement; mais dans nos villes où l'on se pique d'au-

(a) C'est à peu près de la même manière qu'on prend le café en Hollande, en Flandre & en Allemagne, au lieu qu'on y mange réellement le thé, tant on le prend épais.

138 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
tant de politesse & de raffinement
qu'en France, on ne prend qu'une
tasse de fort café après le dîner.

Je conclus, de tout ce que je viens
de dire à ce sujet, que l'usage modéré
du café n'est pas aussi nuisible que le
même usage du thé, mais que l'abus
du café est encore plus dangereux que
celui du thé.

Le chocolat a aussi beaucoup d'in-
fluence sur la santé. On le fait prin-
cipalement du cacao, qui étoit en-
tièrement inconnu aux anciens, &
que les Européens ne connoissent
que depuis la découverte de l'Amé-
rique. Les Américains sçavoient l'art
de faire le chocolat long-temps avant
que les *Sauvages de l'Europe* passas-
sent chez eux : ils en connoissoient
l'usage & les effets, en faisoient
grand cas, en vivoient en grande
partie. Quelques nations se servoient
même du cacao au lieu d'argent.

La plus grande partie du cacao
vient de Terre ferme, ou du pays
des Caraques, & de quelques autres
contrées Américaines. Le grand ca-
cao de Nicaragua est le meilleur. Le

DES MALADIES. 139

petit cacao des Antilles est le moins bon. Le chocolat dans lequel on joint à peu près la moitié de petit cacao des Antilles à celui de Nicaragua, passe pour le meilleur, parce que le petit cacao des Antilles est beaucoup plus onctueux.

On gâte déjà le cacao au Mexique, en mêlant dans le chocolat différentes épices. La même chose arrive en Europe, où l'on y jette de la canelle, du gérofle, de la vanille, du musc & de l'ambre. On se nourrit presque de chocolat seul dans l'Amérique méridionale. Quant à l'Europe, c'est en Portugal, en Espagne, & en Italie qu'on s'en sert le plus.

Le chocolat me rabêtit lorsque j'en prends; & s'il produit le même effet sur d'autres, il peut avoir son utilité dans la société: au reste, on vante le chocolat comme un remède contre toutes les especes d'épuisemens: les uns disent qu'il fortifie l'estomac; d'autres s'en servent lorsqu'ils se sentent trop fatigués des

140 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

plaisirs de l'amour. Il passe enfin pour un remède contre l'impuissance totale, tandis que le chocolat & tout ce qui chauffe cause des pollutions nocturnes, & par-là même un épuisement considérable, si cela devient fréquent. On y remédie par l'usage de médicamens d'une nature toute opposée; malgré cela, je vois que certains sujets mariés sont obligés d'en prendre, & s'en trouvent bien.

Je me fers avec beaucoup de succès, pour les femmes épuisées après des pertes de sang, pour l'atrophie des enfans, & dans quelques especes de consommation, d'un breuvage fait de gruau d'avoine un peu rôti, de lait, & d'une petite portion de chocolat. Il seroit à souhaiter qu'on donnât à ce chocolat d'avoine la préférence sur le chocolat, proprement dit, dans de semblables maladies.

L'abus du chocolat peut certainement devenir très-nuisible dans nos climats. L'usage du chocolat est souvent contraire à des sujets foibles, valétudinaires, hypochondriaques.

DES MALADIES. 141

hystériques, parce que le cacao est trop gras & trop indigeste pour eux; il donne un faux appétit, plutôt qu'un appétit vrai & naturel. L'abus de cette boisson cause des fièvres aux jeunes-gens; elle surcharge d'une nourriture superflue ceux qui menent une vie sédentaire: de-là mille anxiétés, & tout ce qui les suit. Le chocolat est contraire aux sujets replets & foibles; l'abus de ce breuvage, joint à l'intempérance dans le manger, seroit un moyen sûr d'être attaqué de maladies inflammatoires, & sur-tout d'apoplexie. Il cause souvent aux filles la suppression des règles & les pâles-couleurs. Enfin cette boisson si chérie a outre cela tous les inconvéniens qui résultent des épices & des drogues qu'on y mêle. J'ai remarqué que l'odeur de la vanille est insupportable aux sujets hypochondriaques ou hystériques: elle les fait suer extrêmement; &, lorsque ces personnes prennent du chocolat à la vanille, il leur cause des maux de tête violens, des tremble-

142 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE
mens, des vertiges, & tous les symp-
tômes qui peuvent accompagner les
affections hypochondriaques & hys-
tériques.

Des gens du bon ton, comme on
l'appelle, ne goûteront peut-être pas
toutes ces réflexions que je fais con-
tre des boissons si accréditées par
l'usage & la volupté; mais heureu-
sement ces gens ne lisent pas de
livres allemands, & encore moins
ceux de la nature de celui-ci.



C H A P I T R E I I I.

*Du Mouvement & du Repos considérés
comme causes éloignées des Maladies.*

LE trop grand exercice produit plusieurs maladies ; il en résulte aussi d'un trop grand repos , & de certaine position habituelle.

Un exercice trop grand ou trop violent , met le sang & les poumons dans un mouvement considérable , le dispose aux maladies inflammatoires ; il exalte les sels , fait fondre la graisse , occasionne des fièvres aiguës , des hémorragies , des suffocations & la mort. Le trop grand mouvement de nos fluides les fait sortir hors du cours naturel ; ils s'extravasent , forment des dépôts , les secrétions se troublent , ne se font plus régulièrement , ou se suppriment en partie : quelquefois même certaines humeurs se déchargent par là trop vite ou trop abondamment ; mais les exercices de ce genre sont encore plus préjudiciables aux sujets

144 DU MOUVEM. ET DU REPOS

qui ne sont pas accoûtumés à de grands mouvemens, ou lorsqu'il fait très-chaud, ou lorsque le corps n'est pas soutenu par des alimens solides, & par une boisson nécessaire ; ou lorsqu'on passe subitement du repos au mouvement, ou du mouvement au repos ; les grands exercices sont nuisibles immédiatement après les repas, parce que la digestion trop accélérée n'est qu'irrégulière, & par-là peu avantageuse ou plutôt mauvaise, sur-tout si l'on sue beaucoup : ce qui est ordinaire aux sujets d'une foible constitution.

Mais le manque total d'exercice est encore plus nuisible que l'excès contraire ; les solides s'affaiblissent dans cette inaction ; la circulation des humeurs devient indolente & difficile ; les humeurs s'augmentent, se compliquent & s'alterent réciproquement, faute des secrétions & des excrétiens requises pour les épurer. Le sang devient surabondant, la graisse s'accroît de plus en plus ; peu-à-peu la dépravation des humeurs devient universelle : les solides qui
ne

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 145
 ne sont plus abreuvés que par des fucs corrompus, s'affoiblissent, & de-là résulte cet abattement de l'esprit & du corps; ces mal-aïses qui sont souvent suivies d'hémorroïdes, d'apoplexies, de suffocations, de différentes hydro-pisies, d'un état enfin où l'on ne végete même que pour vivre languissant, loin de penser; & pour finir tristement une vie malheureuse.

Des femmes qui aiment à lire & qui sont persuadées qu'elles ne sont jamais si bien que chez elles, conçoivent de-là un amour décidé pour la vie sédentaire; il est vrai que tant qu'on se porte bien, on est toujours bien même assis; mais ce bien être de la vie sédentaire & retirée, ne tarde pas quelquefois à être suivi des plus grands maux.

Les gens de lettres qui ne prennent aucun exercice, & se tiennent continuellement sur leurs livres, se gâtent l'estomac, en perdent souvent l'appétit, ou ne peuvent prendre que des alimens très-légers; mais, malgré la légèreté de ces ali-

Tome III.

G

146 DU MOUVEM. ET DU REPOS
mens & leur facilité à se digérer ;
ces gens ont la plûpart des flatulen-
ces extrêmes , des inquiétudes dans
tous les membres , & sentent un
mal-aïse qu'ils ne peuvent définir &
dont les suites sont d'autant plus dan-
gereuses : ils sont exposés à toutes
fortes d'obstructions , à des cours de
ventre , à des affections nerveuses :
le sommeil les fuit ; ils évitent les
plaisirs , en fuyent même les attraits ,
se livrent à des pensées qui les minent
& les dévorent , & deviennent enfin
en proie à la mélancolie la plus dan-
gereuse. Les gens de lettres, dit Rouf-
seau , sont de tous les hommes ceux
qui vivent le plus assis , pensent le
plus ; & sont par-là les plus malades
& les plus malheureux de tous les
hommes.

On voit même à la campagne le
laboureur devenir hypochondre ,
lorsqu'il est long-temps assis. C'est
une chose peut-être aussi peu connue
qu'un très-riche & très-beau village
de la Suisse , où il n'y a pas une fa-
mille dont quelqu'un ne se soit ou

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 147
pendu, ou défait de maniere quelconque. Je demeure dans une contrée dont le payfan est très-grosfier, accoutumé au plus rude travail, pourvu de bons alimens & de vin en abondance ; ces gens sont en général fort gais, opiniâtres, se battent aisément jusqu'à se tuer les uns les autres ; ne connoissant d'ailleurs aucun autre joug que celui de leur travail. J'en vois cependant parmi eux qui sont des hypochondriaques achevés, dès qu'ils s'occupent de métiers qui demandent d'être assis. Cela est ordinaire sur-tout aux cordonniers, aux tisserands qui sont toujours assis & courbés en avant, ils perdent l'appétit, sentent une pression douloureuse au côté, ont mille imaginations bizarres, des vertiges, le pouls très-lent & presque imperceptible.

Je remarque aussi que ces gens sont aussi sensibles à toutes les impressions de l'air, que la femme la plus délicate, à cause de la foiblesse de leurs fonctions vitales & naturelles ; ce qui fait le principe des affec-

G ij

148 DU MOUVEM. ET DU REPOS;
 tions hypochondriaques. La transpiration se supprime aisément chez eux; & ils tombent dans toutes les maladies qui en peuvent résulter, aussi facilement que les femmes les plus délicates qui vivent à la ville.

On voit aussi naître des maladies de certaines positions, de certains mouvemens particuliers du corps & de ses parties, lorsque ces mouvemens durent trop, ou sont trop violens: comme être long-temps de bout, être assis penché, être couché à plat, tout effort tel qu'une toux fréquente, les grands éclats de rire, l'éternument, le baillement, (a) les pandiculations, parler, crier, chanter, souffler, danser, lutter, pousser, porter. Je remarque aussi que certains mouvemens nécessaires aux ouvrages des

(a) Je connois deux hommes bien faits & d'une très-bonne constitution, dont l'un attrapa une descente en s'étendant au matin sur son séant lors de son réveil, & l'autre en se mouchant un peu fort, étant couché tout de son long sur le dos. Je cite ces deux exemples pour prouver que M. Z. ne dit rien de trop ici.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 149
femmes , leur causent différentes
affections nerveuses ; voilà pourquoi
j'ai soin de prescrire leur tâche aux
femmes hystériques que je traite.

Le digne citoyen d'un meilleur
monde , s'exposa à des mouvemens
hypochondriaques d'une espèce nou-
velle pour des philosophes , lors
qu'abandonné de tous les hommes ,
il vint habiter les vallées de Neuf-
Châtel , en disant , j'étois homme ,
je pensois en homme , & j'écrivois
en homme : on s'en fâcha ; je veux
maintenant devenir femme ; voilà
pourquoi je fais des aiguillettes pen-
dant toute la journée.



C H A P I T R E I V.

Du Sommeil & des Veilles, comme causes éloignées des Maladies.

LE sommeil, si avantageux par lui-même, peut être suivi des plus tristes conséquences si on s'y livre trop. On sçait que le sang perd peu à peu une partie de son mouvement & de sa chaleur pendant le sommeil. La sensation du froid devient à lors inévitable ; & il faut nécessairement être plus couvert en dormant, que lorsqu'on est éveillé. Un long sommeil fait tomber toutes les parties du corps dans une espèce d'inertie ; le sang qui circule beaucoup plus lentement alors s'arrête sur-tout à la tête ; la transpiration est infiniment moindre ; les humeurs s'épaississent ; l'homme devient gros & gras, incapable de toute occupation d'esprit : la mémoire se perd, parce qu'il s'amasse dans les ventricules du cerveau un phlegme épais qui le comprime, &

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 151
 en empêche le mouvement nécessaire.

Ceux qui ont de la disposition aux maux hypochondriaques ou hystériques, font très-mal de dormir longtemps, sur-tout le matin. Le sommeil qu'on prend immédiatement après le souper, cause des rêves effrayans qui indiquent toujours (a) quelque dérangement dans le corps, lorsque ces rêves n'ont aucun rapport avec les occupations de la journée. Le cochemar suit assez ordinairement les (b) mauvaises digestions. Un homme hypochondriaque m'a dit qu'il sentoît même ce poids accablant en veillant, lorsqu'il étoit sur son lit, que son corps étoit alors comme immobile & extrêmement fatigué; qu'il voyoit en même temps une infinité de petits phantômes se promener sur son lit.

La nécessité du sommeil est presque en raison du travail de la journée, voilà pourquoi le sommeil suit les palais des grands, & qu'il visite plus volontiers la cabane du pauvre

(a) voyez le Traité des Songes d'Hippoc.

(b) Voyez les médecins de Breslaw, p. 318.

152 SOMMEIL ET VEILLES ;
mercenaire. La nécessité du sommeil
est si réelle, comme le dit M. de Haller,
qu'une des principales raisons qui obli-
gea (a) la brave garnison Angloise
de rendre le fort S. Philippe au Duc
de Richelieu, fût que les Anglois
ne pouvoient plus porter leurs armes :
car le soldat s'endort au milieu des
foudres, lorsqu'il est excédé de fa-
tigues.

Les veilles immodérées mettent les
nerfs & le sang dans le mouvement
le plus violent ; elles usent les for-
ces de ceux-là, & rendent acrimo-
nieuses toutes les parties de celui-ci ;
épuisent la graisse ; disposent aux ver-
tiges, aux maux de tête violens, aux
hémorroïdes, aux fièvres, à des in-
quiétudes extrêmes, à la mauvaise
humeur ; on fait tout à lors sans or-
dre, sans suite, sans but & sou-
vent tout par boutades. Ceux qui dor-
ment beaucoup sont rarement suscep-
tibles de passions violentes, au lieu

(a) Cela prouve aussi que les François qui
les pressoient si vivement ne dormoient pas
plus qu'eux.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 153
que ceux qui dorment peu, sont ordinairement vifs & coleres. J'ai vu des sujets des deux sexes changer au point de n'être plus reconnoissables pour ne point dormir assez.

Enfin les veilles excessives causent les imaginations les plus bizarres & les plus absurdes, & même la phrénésie. On a même vu des sujets épuisés par les veilles, dont le cerveau étoit ou flétri, ou en partie consummé; c'est à ces veilles excessives qu'il faut rapporter les rêveries que l'on trouve dans l'histoire des Anachorètes. On a prétendu que les choses qu'on en a rapportées sont autant de mensonges, cela est vrai quant à la réalité des choses; mais il n'est pas moins vrai que ces gens dont un zèle mal entendu avoit dérangé la cervelle, ont pu voir effectivement ce qu'ils racontoient. Nous voyons tous les jours les mêmes choses arriver lorsque le cerveau se déränge. Ces Anachorètes ont donc pu voir ce qu'on voit de nos jours dans les mêmes circonstances. Des historiens guidés par l'enthousiasme, ont peut-

G v.

154 SOMMEIL ET VEILLES,
 être prêté quelque chose à ces con-
 tes ; mais c'est toujours un effet du
 même dérangement. Je ne crois pas
 devoir m'arrêter d'avantage sur ces
 puérités dont on ne tient plus aucun
 compte aujourd'hui parmi les gens
 sensés. Nous sommes persuadés que
 la religion peut être très-avantageuse
 sans ces fables, & que les rêves &
 les visions n'en font pas des preu-
 ves ; du moins pour des gens qui
 pensent.

C H A P I T R E V.

*Des Excrétions & des Matières retenues
 dans le Corps, considérées comme
 causes éloignées des Maladies.*

LES excrétions ordinaires du
 corps sont celles de la salive,
 de la bile, des excréments, de l'urine,
 de la transpiration, de la semence,
 des règles, des lochies & du lait.

Il ne faut pas confondre la salive
 avec l'excrétion qui vient de la tra-
 chée-artère, ou de l'œsophage. On

dCAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 155
 doit rejeter celle-ci & avaler celle-à. Celui qui rejette toujours sa salive n'a pas faim ordinairement, parce que la salive est une des principales causes de la faim, voilà pourquoi les soldats & les payfans fument souvent dans la seule vue de se garantir de la faim. La salive vient à la bouche à la vue d'un mets qui plaît lorsque l'on a faim.

La salive est utile à la digestion, à cause de sa qualité savonneuse; c'est donc se faire tort que de trop cracher, il en résulte de la soif, de la sécheresse dans la bouche; le chyle trop peu délayé ne forme qu'un fluide visqueux, & l'on s'apperçoit bientôt de l'affoiblissement des forces. Les anciens comptoient la mélancolie parmi les maux qui résultoient de la trop grande excrétion de la salive; mais j'ai remarqué que ce crachement fréquent est dans les sujets hypochondriaques & mélancoliques plutôt un effet de la pituite abondante qui se trouve dans les corps lors de ces maladies, qu'une des causes de ces maladies.

G. vij

156 DES EXCRÉTIIONS, &c.

Ceux qui crachent beaucoup en fumant , perdent l'appétit & maigrissent. Ruysch a connu un homme qui perdit totalement l'appétit par une fistule qui lui vint au conduit salivaire ; cet homme étoit tombé dans une atrophie totale. Boërhaave dit que toutes les coctions du corps (a) s'alterent dès que la première l'est.

(a) « Telle est la salive, tel est le chyle & le sang, telle est aussi la nature des autres fluides de nos corps, » dit Baglivi. Il fait une observation qui mérite de trouver sa place ici : « Je suis, dit-il, assez du sentiment de ceux qui croient que les maladies épidémiques & contagieuses se communiquent par le contact des miasmes qui infectent la salive dans la bouche ; car on remarque que dans ces maladies les malades se plaignent d'abord de nausées ; la langue se charge d'un mauvais goût ; l'estomac se soulève ; & les premiers symptômes de ces maladies se font appercevoir au ventre, des vomissemens, des cardialgies, des chaleurs d'entrailles. Ceux qui se trouvent donc dans le cas de traiter ou de soigner les malades attaqués de ces épidémies contagieuses, feront bien de ne jamais avaler leur salive, d'avoir dans la bouche du genièvre, un morceau de citron, ou du

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 157

La bile a une influence considérable sur l'état sain ou malade du corps : elle s'oppose au développement des acides, en garantit les humeurs, dissout par sa vertu savonneuse les parties tenaces, grasses, huileuses des alimens, & en facilite le mélange exact. La bile se répand dans le ventricule lorsqu'on est fort secoué dans les voitures, ou fort agité sur les vaisseaux. Il en résulte des vomissemens violens qui abattent considérablement; il est des gens à qui cet inconvénient n'arrive pas

» pain trempé dans du vinaigre, & d'user
 » d'autres moyens préservatifs, tirés des aci-
 » des végétaux, pour se garantir des miasmes
 » salins hétérogènes dont l'air est alors im-
 » prégné. » On peut ajouter que c'est encore
 plus par le moyen de la salive que par l'inspiration que les ouvriers qui travaillent aux substances métalliques sont exposés à de si funestes maladies. Le sel actif dont la salive abonde, augmente encore l'activité de ces particules hétérogènes dont l'air se charge : leur énergie se développe dans les premières voies, où l'on en éprouve les premières impressions, & le ravage se porte ensuite plus loin.

§ 8 DES EXCRÉTIIONS, &c.

dans une voiture un peu rude, & qui vomiront de la bile toute pure au seul mouvement oscillatif d'un carrosse.

La bile s'arrête quelquefois dans le foie & dans les vésicules du fiel, d'où elle ne fort ou qu'en très-petite quantité, ou plus du tout. J'ai vu différer peu de sujets de soixante ans, à Gottingue, dont le foie n'ait eu quelque vice; mais tous les hommes ne boivent pas de l'eau-de-vie. Cependant la bile circule moins à proportion qu'on vieillit, de même que tous les fluides: le foie devient plus dur & moins volumineux. L'abus de l'eau-de-vie, aussi-bien qu'une vie triste & retirée, occasionne des pierres dans la vésicule du fiel par l'épaississement de la bile, & par la diminution de son écoulement dans les intestins, de-là les indigestions, les constipations, & la mélancolie excessive; le ventre des enfans grossit, ils sont exposés à des spasmes produits par l'acrimonie des humeurs, lorsque la sécrétion & l'excrétion de la bile n'a pas lieu.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 179

La rétention de la bile produit encore de plus grands maux. La bile se jette alors dans le sang, & en même temps à toute l'habitude du corps, produit les différentes jaunisses : elle dissout le sang, le rend aqueux, ce qui cause l'hydropisie, qui (a) vient sur-tout à la suite de l'ictère noir. Si la bile passe subitement dans le sang, il en résulte une fièvre bilieuse, ce qui n'est cependant pas toujours vrai : car on a vu la bile se répandre subitement après un vomitif, & les sujets n'avoir aucune fièvre.

Nombre de gens regardent la bile comme la source de toutes les maladies. M. de Haen & M. Tissot ont fait sentir l'abus de cette opinion, qui ne vient que de l'ignorance de gens incapables de voir les maladies comme il le faut. On ne peut cependant disconvenir que Baglivi n'ait eu raison d'attribuer nombre de maladies aux vices de ce fluide ; mais il ne faut pas non plus se livrer à l'imagination sur ce sujet.

(a) Je viens de guérir cette redoutable maladie.

160 DES EXCRÉTIIONS, &c.

Les matieres fécales doivent être un peu fermes dans un homme bien portant, c'est une marque que les parties nutritives des alimens ont été extraites par la coction, & portées dans le sang. Des excréments trop massifs causent, lorsqu'on les rend, de grands maux de tête, des inflammations aux yeux, des mouvemens fiévreux, sur-tout à des sujets foibles, quelquefois des descentes & même l'apoplexie. Une constipation opiniâtre cause des flatuosités énormes, & des convulsions aux sujets hypochondriaques ou hystériques. M. Navier a trouvé le rectum extrêmement distendu dans un jeune homme qui avoit à peine une selle tous les vingt jours. Les vapeurs qui émanent intérieurement de ces excréments retenus si long-temps, affectent toutes les humeurs, y portent une acrimonie putride qui cause souvent les éruptions les plus difformes. J'ai vu un hypochondriaque dont les selles, qu'il ne rendit pendant plusieurs mois de suite que tous les quinze jours, étoient toutes vertes;

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 161
 il avoit avec cela un appétit extrême,
 & sans avoir le ventre gonflé : il fut
 guéri. Trioen nous donne le détail
 d'une constipation qui dura presque
 trois mois, dans une femme âgée
 de 84 ans, & qui fut suivie de la
 mort. La seule rétention des vents
 est même très-dangereuse. Suétone
 nous dit que l'empereur Claude
 avoit publié un édit par lequel il
 fût permis à chacun de lâcher les
 vents en quelque lieu que ce fût,
 parce qu'on lui avoit dit que quel-
 qu'un étoit mort par un scrupule de
 bienfiance.

L'excès contraire ou les cours de
 ventre sont quelquefois salutaires,
 mais généralement ces cours de ven-
 tre indiquent toujours quelque vice.
 Je remarque dans les sujets hypo-
 chondriaques ou hystériques, une
 diarrhée que l'on ne craint pas assez,
 & que certains ignorans vantent com-
 me un bienfait de la nature ; cette
 diarrhée dure quelquefois plusieurs
 années, paroît tantôt tous les jours,
 tantôt plusieurs fois dans la semaine,
 mais au moins tous les mois trois ou

162 DES EXCRÉTIIONS, &c.

quatre fois en un jour. Elle prive le corps de sa nourriture, épuise les forces, & devient même la cause des maladies dont elle n'étoit d'abord que l'effet. Je ne suis donc pas étonné que M. Zéviani n'aime pas voir le ventre libre dans les affections hypochondriaques ou hyftériques; & qu'il regarde un dévoiement d'un jour dans ces maladies, comme plus dangereux qu'une constipation de quinze.

L'excrétion de l'urine est plus abondante dans les pays froids que dans les pays chauds, parce qu'on transpire moins dans ceux-là. Les femmes peuvent (a) généralement retenir leur urine plus long-temps que les hommes. L'excrétion trop abondante de l'urine fait une vraie maladie que nous appellons diabète, & qui est quelquefois excessif. Gatinaria rapporte l'histoire d'une femme qui en soixante jours avoit rendu par les urines 1740 liv. pesant d'eau, de plus qu'elle n'en

(a) La facilité avec laquelle elles lâchent leur urine au moindre éclat de rire, & la structure des parties prouveroient le contraire.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 163
avoit pris ; malgré cela, elle guérit.
Boërhaave a vu un jeune homme
attaqué d'un diabète blanc laiteux , à
la suite de l'usage immodéré du thé
& du café pour s'empêcher de dor-
mir & étudier jour & nuit : ce jeune
homme tomba dans une consomption
dont il mourut après avoir été
tourmenté d'une soif que rien ne pou-
voit éteindre. Mundius rapporte dans
les Mémoires de l'Académie de Bou-
logne , qu'il vit une religieuse rendre
chaque jour pendant quatre - vingt-
dix-sept jours de suite, quarante livres
d'urines , tandis qu'elle ne prenoit
par jour que trois livres de nourri-
ture. Les Mémoires de l'Académie
des Sciences de Paris nous disent
qu'une femme rendit une aussi grande
quantité d'urine pendant plusieurs
jours de suite.

La rétention de l'urine n'est pas
moins dangereuse , elle fait même
généralement périr plus prompte-
ment ; la vessie contient environ
quatre livres d'eau , souvent elle se
remplit de cette quantité d'urine dans
les femmes qui sont en travail ; ce-

164 DES EXCRÉTIIONS, &c.

pendant l'expérience volontaire en peut-être dangereuse. On a vu la vessie exorbitamment pleine, s'élever au-dessus du pubis, & la grande irritation ou l'envie excessive, mais inutile d'uriner, la faire rouler & descendre jusque dans le scrotum; on a vu l'urine se supprimer totalement par l'obstruction des deux uréteres dont l'un s'étoit bouché par sympathie, l'autre l'étant déjà. La rétention des urines dans la vessie, la distend au point qu'elle perd sa force musculaire, ne peut plus revenir sur elle-même, & crève même, à moins qu'on ne vienne à bout d'y porter une sonde: c'est ce qui peut arriver dans les couches difficiles. Il résulte de-là des fistules incurables, ou l'urine s'insinue dans le tissu cellulaire de tout le corps, se porte peu à peu au cerveau, si elle ne peut trouver d'autre issue. Tycho-Brahé étant à Prague en carrosse avec l'Empereur, retint son urine par politesse; il voulut ensuite la lâcher, mais inutilement, & il en mourut.

La transpiration est différente selon

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 165
les climâts, la saison, la température suivie & passagere, selon l'âge, le sexe, & les alimens. Les selles & les urines ne vont guère qu'à quatre livres par jour dans un homme bien portant, qui prend huit livres de nourriture, le reste se dissipe par la transpiration insensible. La transpiration est très-grande dans les pays chauds, & beaucoup moindre dans les climats froids. Elle est à l'urine dans l'été comme cinq est à trois; c'est le contraire en hiver: elle est égale à l'urine au printemps & en automne. La transpiration se fait librement dans un temps pesant & clair, & se supprime à certain point dans un temps léger & obscur. Les personnes âgées transpirent peu, parce que les urines & les selles sont proportionnellement plus abondantes que dans la jeunesse. Les alimens indigestes la diminuent; les alimens délaïés ou fluides l'augmentent, & elle augmente le plus dans les *thermes*, ou bains chauds.

Une transpiration trop forte est une véritable sueur; elle affoiblit

166 DES EXCRÉTIIONS, &c.
beaucoup ; la sueur est contraire à la nature, & les médecins la regardent comme une maladie très-dangereuse lorsqu'elle est poussée ou trop longtemps, ou à l'excès. La sueur ne doit presque pas avoir lieu dans un homme bien portant, à moins qu'il ne fasse quelque grand mouvement, ou qu'il ne commette quelque faute dans le régime. Elle nuit toujours comme telle, & ne fait du bien qu'accidentellement. Plus on transpire donc au-delà de son ordinaire, plus on s'épuise : cet épuisement est d'autant plus évident, qu'on y remédie subitement par un verre de vin & avec quelque aliment. Tous les médecins qui entendent leur art, font d'accord à défendre les sueurs, à moins que ce ne soit dans des sujets adonnés à l'ivrognerie. Les faux médecins, les empiriques, les charlatans, les demi-sçavans, les femmes, crient toujours qu'il faut suer, que la sueur sauve un malade, qu'elle enleve les mauvaises humeurs, qu'on s'en trouve bien mieux, mais ils ne tiennent pas compte de ceux que des sueurs font

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 167
périr tous les jours. Leur expérience
ne va pas jusques-là.

J'ai vu des gens entétés sur cet
article, quoique d'ailleurs fort rai-
sonnables, s'exposer par des sueurs
volontaires à des maladies inflam-
matoires, à toutes sortes de rhuma-
tismes, à des éruptions cutanées, à
la phthisie pulmonaire, ou devenir
les hypochondriaques les plus som-
bres & les plus abattus, après avoir
fait de leur corps une machine va-
poreuse pour remédier à des maux
qu'ils n'avoient pas, ou plutôt pour
aggraver ceux qu'ils avoient, & aux-
quels la moindre chose auroit pu
remédier.

La diminution de la transpiration
n'est pas, à beaucoup près, aussi pré-
judiciable, parce que les urines de-
viennent alors plus abondantes; mais
il peut résulter de grands maux d'une
suppression subite de la transpira-
tion, comme des rhumes de cer-
veau, une toux dangereuse pour les
poumons, des fièvres catarrhales, le
feu Saint-Antoine, des rhumatismes,
une paralysie. La transpiration se sup-

168 DES EXCRETIONS, &c.

prime au lit lorsqu'on s'y agite trop ; & pour-lors on ne se leve qu'avec une espece de lassitude dans tous les membres , une pesanteur de tête douloureuse , de la mauvaise humeur : il en peut résulter des maladies fort graves , si cela récidive souvent ; c'est sur-tout le matin que la transpiration est la plus forte ; il faut donc tâcher de se tenir le plus tranquille dans ce temps-là. Il est aisé de s'apercevoir quand la transpiration du matin s'est bien faite. On se réveille promptement , & l'on sort du lit avec gaieté après quelques pandiculations dont on éprouve un bien être très-sensible.

Il n'est pas moins dangereux de s'exposer , la nuit sur-tout , à l'impression de la fraîcheur de l'air depuis le coucher du soleil jusqu'à neuf à dix heures du soir , & depuis l'aurore jusqu'à six heures du matin , dans les beaux jours. Il est des gens qui s'assoient ou se couchent imprudemment sur un gazon humide ou sur terre , sans réfléchir aux suites que cela peut avoir. On a vu des gens pris

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 169
pris de violentes coliques par cette
imprudence ; ce qui arrive ordinairement
aux environs de Rome, lorsqu'on s'y
couche, de nuit, sur la terre dans les
beaux jours d'été. Ces coliques se voient
à la Jamaïque, selon le rapport des
médecins Anglois ; à Malabar, selon
celui des missionnaires de Tranquebar.
Je vois même dans le livre chinois
Tchang-Seng, que ceux qui sont assis ou
couchés trop long-temps dans un lieu
humide s'exposent à une paralysie, ou
au moins à un cours de ventre.

La répercussion de la sueur est au
moins aussi dangereuse. Il en résulte
des engorgemens dans les glandes :
j'en ai vu venir une foiblesse incurable
de l'ouïe, & d'autres maux. On sçait
que la maladie de Scarron ne lui vint
que pour s'être jeté tout en sueur dans
la Seine. M. Langhans, médecin à Berne,
nous a communiqué une observation
importante à ce sujet. Un jeune homme
de vingt-cinq ans se chagrinoit depuis
long-temps par la crainte imaginaire
d'un malheur inévitable, qui, selon lui,

Tome III.

H

170 DES EXCRÉTIIONS, &c.
devoit lui arriver ; il en perdit la raison. Dans cette phrénésie, il s'échappe au milieu de l'hiver, lors d'un froid très-vif, dans l'espérance de se soustraire à son malheur, & arrive à Lausanne. Agité par un songe tumultueux, il s'éveille de nuit, s'imaginant qu'on vouloit se saisir de lui, passe par une fenêtre, arrive au matin à Milden, qui est à quelques lieues de Lausanne : on le transporte à l'hôpital de Berne. Deux heures après, tout son corps étoit roide & immobile : aucun effort ne put lui ouvrir la bouche, tant il avoit les mâchoires serrées l'une contre l'autre. Les boifons qu'on lui injecta dans la bouche par l'ouverture que laissoit une dent de manque, revenoient sans succès. Les clysteres n'avoient pas plus de réussite ; on étoit obligé de lui tirer son urine avec une sonde. La peau des pieds & cinq doigts se gangrenèrent : on les lui enleva. Je voudrois seulement que M. Langhans nous eût dit comment ce jeune homme avoit pu se plaindre de chaleur & d'anxiétés extrêmes, puisque, se :

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 171
 Ion le rapport de ce médecin, le malade eut toujours la bouche fermée pendant un mois qu'il fut dans cet état.

L'ivresse séduisante des (a) plaisirs de l'amour, & l'excrétion de la liqueur la plus substantielle de nos humeurs, sont aussi conformes à la nature, que l'envie de boire & de manger, d'uriner & d'aller à la selle. L'effusion de la liqueur féminale se fait toujours sans inconvénient, lorsque la nature nous avertit de nos besoins par une titillation involontaire. Ce prurit bienfaisant n'a jamais lieu que quand les vésicules féminales, remplies de cette liqueur robuste, font sentir sa surabondance sans le concours de l'imagination, & sans aucun attouchement volontaire. L'action qui fait naître & consume en même temps le plaisir créateur dans lequel se fondent tous les desirs de deux êtres pour en produire un troisième; cette douce énergie, dis-je, ne ten-

(a) M. Z. est un peu trop crud dans l'original de tout cet article.

172 DES EXCRÉTIIONS , &c.

dra jamais qu'à soutenir le corps, loin de l'abattre , lorsqu'on ne fera que suivre les desirs , sans les provoquer, & sans forcer la nature à les produire par une conduite illicite. Comme ce plaisir n'est que la vive sensation dont l'ame est occupée, moyennant le genre nerveux qui éprouve un ébranlement extrême, cet ébranlement devient bientôt la cause d'une vraie douleur & d'une prostration considérable, si on se livre sans mesure au plaisir de la sensation.

M. de Haller dit que le penchant aux plaisirs de l'amour est presque invincible dans les hommes, afin qu'ils y engagent & forcent même les femmes ; mais il n'est pas besoin d'user de cette contrainte envers les femmes qui ne goûtent pas souvent la douceur de ces plaisirs. Il s'accumule dans certaines glandes, ou vésicules, une liqueur qui leur cause un prurit qui les détermine aisément à se rendre à la première loi du Créateur. C'est une preuve évidente de sa sagesse, dit encore M. de Haller, que nous souhaitions ardemment ce que nous de-

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 173
vons faire. Les femmes oublient bien-
tôt les douleurs de l'enfantement,
pour se rendre aux desirs d'un époux,
& souvent même pour les provo-
quer.

Ce plaisir consommé, même sans
trop de discrétion, dans les bras
d'une femme chérie, ne fait pas subi-
tement d'impression désavantageuse
sur les forces, à cause du soulage-
ment qui résulte d'une longue pas-
sion satisfaite au gré du cœur qui
chérit; mais ce plaisir énerve le
corps, dès qu'il n'est plus que la suite
d'une imagination échauffée, ou d'une
concupiscence contrainte. Le plaisir
même le plus nécessaire, & par con-
séquent le plus pur, ne se goûte ja-
mais sans un évanouissement & sans
un abattement passager. Tous les mé-
decins soutiennent que la perte d'une
once de liqueur séminale affoiblit
plus que celle de quarante onces de
sang. Ce plaisir est une espèce de
mouvement épileptique, dont la suite
est un relâchement au moins aussi
grand que le spasme universel avoit
été violent. Arétée disoit que cette

H iij

174 DES EXCRÉTIIONS, &c.

liqueur robuste nous rendoit vifs ; ardens, charnus, velus, hardis, courageux, nous donnoit une voix mâle, & nous rendoit propres à toutes les grandes entreprises.

Ce plaisir épuise toutes les forces, s'il est trop fréquent ; ce sont surtout les nerfs qui en souffrent : de-là les maux & les foibleffes d'estomac, les mauvaises digestions, les coctions irrégulieres des humeurs, des aliments : les yeux s'affoiblissent, le cœur devient indolent, le cerveau s'affaïsse, les maux de tête s'emparent des sujets qui deviennent quelquefois épileptiques, pulmoniques, hypochondriaques, tombent dans un état de langueur où le corps & l'ame semblent avoir perdu l'usage de toutes leurs facultés : on est insensible à tout, sinon à ses maux ; & l'on est, à la fleur de l'âge, dans une triste décrépitude.

Toutes ces grandes villes où un penchant effréné à un misérable plaisir d'un moment, où le bruit tumultueux d'un prétendu bonheur passager qui cache un cœur rongé de

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 175
mille foudris, où l'impureté des mœurs
& le libertinage le moins réservé
font, dit-on, des preuves du sçavoir-
vivre & de la politesse raffinée de
ces gouffres où s'absorbe la meilleure
partie des Etats, ne nous présentent
que par cette raison tant de sque-
lettes ambulants, tant de têtes sans
cervelle, tant de gens ineptes &
inutiles à la société; ou plutôt au-
tant de membres gangrenés par ces
plaisirs impurs, dès leurs plus beaux
jours. Heureux même les Etats où
un libertinage monstrueux ne prend
pas la place de l'abus des plaisirs
dictés par la nature! Seroit-ce m'ex-
poser à passer pour déclamateur, si
je disois que cet abus, trop énorme
pour être nommé, prend même sa
source dans presque toutes les mai-
sons destinées dans ces grandes villes
à l'éducation de la jeunesse?

Le mariage n'exclut malheureu-
sement pas ces désordres, & les maux
qui en résultent. Nombre d'époux
perdent au lit toutes les forces du
corps & de l'ame. Les médecins
n'osent même souvent faire entendre

H iv

176 DES EXCRÉTIIONS, &c.

un avis salutaire, dans la crainte de révolter des gens qui n'en voudroient pas faire l'aveu, quoiqu'à leur avantage. Les uns ne sçavent pas payer à la beauté un tribut plus méritant; les autres me disent que leurs femmes ne se portent jamais bien sans la fréquence de ce plaisir; ceux-ci craignent les boutades & les caprices de leur épouse; ceux-là aiment mieux être réellement les peres de leurs enfans, & mille autres raisons frivoles que j'entends débiter tous les jours pour s'autoriser dans le peu de retenue qu'on a sur ces plaisirs, d'où il ne résulte que des enfans *malin-gres*, comme dit le peuple, & languissans. Cette fréquence des plaisirs de l'amour est cause de la prompte vieillesse des habitans des pays chauds. Rarement ils ont des enfans passé trente-cinq ou quarante ans; ils sont même tous défaits à cet âge-là.

La chaleur qui affoiblit si fort dans les pays méridionaux, ne peut cependant pas être la cause de cette vieillesse prématurée. Les Bramines

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 177
 parviennent à une forte vieillesse, lorsqu'ils s'abstiennent des plaisirs de l'amour ; mais la chaleur extraordinaire fait naître un penchant excessif pour les plaisirs : c'est ce qui fait que les Indiens orientaux sont étonnés de la liberté que nous accordons aux femmes en Europe ; & quand nous leur disons que nous comptons sur la vertu de nos femmes, ils répondent qu'il est bien difficile que le beurre si près du feu ne fonde pas. Bosman vit les Nègres de la côte de Guinée s'abandonner à cet instinct de la nature dès leur plus tendre jeunesse ; & , selon lui , rien n'est plus rare dans ce pays que de voir une fille qui se rappelle le temps où elle a cessé d'être vierge.

La vieillesse précoce n'est pas le seul effet de l'abus de ces plaisirs. La première conséquence qui en résulte, sont les (a) pollutions qui épuisent

(a) J'ai guéri dans mon voisinage, il y a environ huit mois, un jeune homme de vingt ans qui étoit sujet à des pollutions dont je n'ai jamais vu d'autre exemple. Après s'être

H v

178 DES EXCRÉTIONS, &c. ○

les sujets. Ces pollutions peuvent aussi venir de causes innocentes. L'idée d'une belle femme, dit M. de Haller, peut y donner lieu ; mais ce n'est pas encore là ce qui peut rendre malade. Ces pollutions arrivent aussi au moindre *stimulus*, sans même songer à une femme ; quelquefois même à l'aspect d'une laide personne, au milieu des occupations les plus sérieuses & les plus contraires à la volupté : c'est alors une preuve du relâchement des vaisseaux spermatiques.

adonné au malheureux vice des attouchemens volontaires, il se sentit un épuisement extrême, des tiraillemens à la poitrine & une toux légère, mais sèche, qui l'incommoderent beaucoup : outre cela, toutes les fois qu'il avoit uriné, la liqueur séminale sortoit avec autant de vivacité que dans l'action même du plaisir. Il y avoit déjà du temps qu'il étoit dans cet état, & qu'il maigrissoit à vue d'œil. Je lui fis prendre du mastic en larmes dans de gros vin rouge, & faire des injections dans la verge, avec demi-once d'huile d'amandes douces, six gouttes d'huile essentielle de gérofile, & une pincée de sucre candi. Il se porte très-bien depuis quelques mois.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 179

Les jeunes-gens ne souffrent point, ou très-peu des premières impressions que l'idée d'une belle femme leur a causées, mais il résulte pour eux mille incommodités des secondes. On les voit à un âge plus avancé sentir toutes les tristes conséquences de leur inconduite passée. Ils ont de fréquens maux d'estomac, des vomissemens, des douleurs à la poitrine, aux reins, aux cuisses, aux jambes: leurs yeux sont abattus, peuvent à peine soutenir le grand jour. Je tiens d'un maître très-soigneux, que les enfans sujets à ce malheureux vice ne peuvent même se soutenir à genoux, & tombent quelquefois évanouis dans cette position; ils ont le visage défait, les yeux enfoncés, les oreilles d'un blanc terne, les lèvres pâles ou d'une couleur matte: ils n'ont presque point d'appétit: une grande soif les tourmente par intervalles: ils sentent très-souvent des maux de cœur. Arétée nous dépeint bien l'état qui résulte de ces pollutions, tant volontaires qu'involontaires. La perte trop fréquente, dit-il, de la liqueur

H VI

180 DES EXCRÉTIIONS, &c.

féminal rend vieux avant le temps, indolent, languissant, assoupi, maladif, courbé, efféminé, pesant, las, négligent en toute chose, & inepte à toute occupation.

Je regarde aussi cet abus comme une des causes principales des affections hypochondriaques si peu connues, quoique si généralement répandues; cette triste maladie vient sans doute aussi de toute autre cause; mais elle n'est que plus dangereuse lorsqu'elle vient de cet abus. Il est étonnant de voir quantité de jeunes gens gais, éveillés, agités, joyeux avant le mariage, devenir, quelques mois après, mornes, sombres, indolens; en un mot hypochondriaques. Les femmes ignorent qu'en sollicitant trop leurs époux à ces plaisirs, elles en font disparaître toute la douceur, & les mettent hors d'état de les en faire jouir long-temps.

Je vois encore se plonger dans toutes les horreurs de l'hypochondriac, ceux qui se marient lorsque la fleur de leur âge est passée, & que leurs forces commencent à se sentir

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 18^E
du cours des années. Plater nous dit
qu'un homme qui étoit sur le retour,
fut saisi d'un si grand serrement de
cœur la nuit de ses noces, qu'il fut
obligé de s'arrêter plusieurs fois, &
qu'il mourut enfin dans les bras de
sa femme. Salmuth a vu un sçavant,
mais hypochondriaque, devenir phré-
nétique par la même raison; & le
cerveau d'un autre se *ratatiner* avec
tant de force, qu'on l'entendoit,
comme il ajoute plaisamment, ba-
lotter dans le crâne. Cette singulière
expression de Salmuth n'infirmes pas
son observation; car j'ai vu un ma-
lade se plaindre fort ingénument de
sentir comme un *scoau plein d'eau*
se mouvoir dans sa tête; mais je
n'ai pas entendu ce mouvement.
M. Tiffot a vu un homme de cin-
quante ans devenir aveugle trois se-
maines après avoir épousé une jeune
femme, & mourir quatre mois après.
Si les sens gâtent l'esprit, on peut
dire aussi que l'esprit altere au moins
les sens lorsqu'on se livre à des de-
sirs qui ne viennent absolument que

182 DES EXCRÉTIIONS, &c.
de l'imagination ou d'une incontinece habituelle, même lorsque la nature se taît.

On a remarqué que la plûpart des insectes masculins périffoient après l'acte de la génération. L'épuisement qui le suit, prouve assez que l'animal ne donne la vie à un autre être qu'aux dépens de la sienne. Les passeraux ne vivent pas long-temps, à cause de leur lascivité.

La mélancolie réunie à l'hypochondriacie est aussi une des conséquences de cet abus. En cet état terrible, souvent l'homme cherche du soulagement dans les embrassemens d'une femme, mais, immédiatement après, il se précipite dans un état encore plus noir & plus affligeant. L'incontinece use toutes les forces de l'ame : aussi Socrate reprochoit à Alcibiade de gâter le plus bel esprit de la Grèce par son libertinage. Newton à quatre-vingt-cinq ans emporta dans le tombeau ce que la jeunesse perd dès la quatorzieme année.

Enfin l'on a vu des gens mariés

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 183

Contracter différentes maladies particulières par leur incontinence ; les uns perdre la vue par une cataracte ; les autres périr d'un crachement de sang, ou traîner, quelques mois après leur mariage, la vie la plus languissante : quelques-uns sont morts d'une phthisie dorsale, laquelle s'annonce ordinairement par une douleur aux reins, par un craquement des vertèbres, & par un tiraillement dans le scrotum.

Les médecins qui traitent les grands savent combien le libertinage aggrave leurs maladies, les complice, & les rend méconnoissables ; c'est aussi de-là que M. Tissot déduit la malignité mortelle de la plupart de leurs maladies.

Nombre de femmes se font un jeu de leur incontinence, parce qu'en général elles en font moins incommodées que les hommes ; il en est cependant à qui ces abus deviennent très-préjudiciables en certaines circonstances. Les fausses-couches si fréquentes chez nous n'ont ordinairement pas d'autre cause, en accor-

184 DES EXCRETIONS, &c.

tant même qu'une première fausse-couche ne vienne pas de-là ; car il est impossible de prévenir les fausses-couches subséquentes, si la femme ne s'abstient pas des plaisirs de l'amour lorsqu'elle est grosse.

Il arrive aussi que les femmes conçoivent avant que la matrice soit bien nettoyée, & purgée des suites d'une fausse-couche ; ce qui fait quelquefois partir l'enfant, vu l'irritation que ces matieres produisent dans ce viscere : il faut donc qu'elles évitent de s'approcher de leur mari trop promptement, si elles ne veulent pas s'exposer au même inconvénient. Werlhof croit que tous les remèdes sont inutiles sans cette précaution : au lieu que la disposition aux fausses-couches, aux moles, aux pertes sanguines, cesse d'elle-même : on peut y obvier par des remèdes fortifiants & apéritifs. En effet, on a vu des femmes, qui, après plusieurs fausses-couches, avoient perdu toute espérance d'avoir des enfans, devenir meres bien portantes, & heureusement, par ces précautions.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 185

Je fus appelé chez une jeune & jolie femme dont le mari étoit beaucoup plus âgé ; elle étoit au septième mois de sa grossesse, & se plaignoit de spasmes insupportables aux intestins. Elle avoit eu les mêmes accidens lors de sa première grossesse, & l'enfant étoit mort peu après sa naissance. Elle redevint donc grosse, & très-promptement ; elle sentit les mêmes douleurs ; elle accoucha, & l'enfant mourut aussi : or ces mêmes douleurs lui étoient revenues dans la grossesse dont il s'agit ; elle n'avoit que le ventre affecté de ces douleurs, & s'inquiétoit beaucoup pour la vie de l'enfant qu'elle attendoit, parce qu'elle ne le sentoit remuer que foiblement. Je lui fis prendre quelques médicamens qui calmerent les douleurs, & firent remuer l'enfant davantage. Les douleurs revinrent avec une force extrême pendant une nuit ; elle se plaignoit beaucoup, & me dit qu'il n'y avoit pas moyen que je la pusse guérir, parce que je ne connoissois pas son mal. Je vais donc le connoître,

186 DES EXCRÉTIIONS, &c.

lui dis-je, s'il est possible : répondez-moi ; elle rougit : je la questionnai ; enfin elle m'avoua que les instances de son mari ou le peu de ménagement qu'il avoit pour elle toutes les nuits, étoit la cause de cette colique ; que ces embrassemens étoient toujours suivis chez elle de ces vives douleurs ; que tel avoit été son sort dans toutes ses grossesses, quoiqu'elle en eût été moins affectée par le passé. Je médicamentai le mari pour guérir l'épouse, & fis cesser son appétit, sous prétexte de lui donner quelque chose à prendre pour quelque incommodité. L'épouse ne ressentit plus ses coliques, & mit au monde un enfant bien fait & bien portant.

Je puis dire qu'il n'y a qu'une Julie, une Messaline, une Cléopâtre, qui puisse se livrer à ces excès d'incontinence. On a vu des filles mourir presque subitement par l'excès infâme de leur libertinage.

Mais une extrême attention que tout médecin doit avoir, tant par rapport aux garçons, que par rapport aux filles, c'est de s'informer

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 187
 soigneusement si les sujets sont réservés sur eux-mêmes, & particulièrement les filles, à qui on ne peut arracher un aveu à ce sujet qu'avec beaucoup de peine. Elles prétextent mille faussetés, & particulièrement le dérèglement de leurs écoulemens menstruels, pour cacher leur incontinence. J'ai éprouvé plus d'une fois ces difficultés (a).

Les écoulemens sanguins sont fort différens chez les femmes, par rapport à différentes circonstances. Les femmes ont leurs règles de bonne heure dans les pays chauds. En Italie & en Espagne, elles sont réglées à douze ans; voilà pourquoi les filles sont déclarées nubiles à cet âge par le Droit Romain. Shaw dit que sur les côtes de Barbarie, les filles de-

(a) Je supprime ici plusieurs détails, très-bons en eux-mêmes, que M. Z. fait sur l'onanisme. M. Tissot & d'autres en ont assez dit pour instruire ceux qui se destinent à la médecine. Il faut avoir quelques égards pour les mœurs qu'on ne doit pas toujours représenter aussi mauvaises qu'on les voit dans le particulier.

188 DES EXCRÉTIIONS, &c.

viennent meres à onze ans, & grand^r meres à vingt-deux. Les filles conçoivent à neuf, dix & onze ans, à Goa, & sont hors d'âge à trente. Prosper Alpin raconte, comme une chose fort connue, que les marchands de la Nubie dépucellent en chemin toutes les filles de huit & dix ans qu'ils transportent en Egypte, & cela afin qu'elles soutiennent mieux les fatigues du voyage: or il n'est pas aisé de dépuceler une fille qui n'est pas encore réglée; d'où je conclurois que les filles de la Nubie le sont encore avant celles de Goa. Les femmes ne voient qu'assez tard dans les pays froids & montagneux; c'est en général à quatorze ans. Si elles voient auparavant, c'est un écoulement prématuré, & qui n'est dû qu'à la force de leur passion; passé dix-huit ans, c'est une maladie. J'ai vu en Suisse de jeunes filles réglées dès l'âge de douze ans, & qu'il a fallu marier, bongré malgré, pour éviter le défordre. J'en ai vu d'autres qui ne l'étoient pas encore à vingt, & qui faisoient vœu de virginité. C'est au

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 189
temps de l'apparition des règles que le sein prend plus de volume. Un tempérament passionné accélère cet instant : voilà pourquoi Aristote conseilloit d'observer particulièrement les filles à ce moment critique, vu le prurit extrême que la nature leur fait éprouver alors.

Les femmes ne voient rien en Groënlande, peu en Italie & en Espagne, &, en général, dans tous les pays chauds encore moins que dans ces deux pays. Les femmes qui prennent de forts exercices & habituellement, ne voient presque rien ; c'est ce qui arrive aux Brasiliennes, qui font presque tout ce que les hommes doivent faire ordinairement. Les femmes grasses ne voient pareillement que très-peu, quand elles ne sont pas voluptueuses, & qu'elles boivent peu. Leurs règles sont facilement en retard, sans que leur visage change de couleur ; mais elles ressentent des douleurs de coliques très-vives quand les règles veulent paroître. Les femmes d'un tempérament mélancolique ne voient que

190 DES EXCRÉTIONS, &c.
peu, & irrégulièrement : tantôt toutes les trois semaines, tantôt toutes les quinze jours, quelquefois toutes les six semaines.

Une vie voluptueuse rend les règles plus considérables & plus fréquentes ; c'est ce qui fait que les femmes voient deux fois par mois dans toutes les grandes villes où elles sont si fréquemment plus occupées des plaisirs que d'affaires sérieuses. Les filles lascives ont quelquefois leurs règles hors du temps ordinaire, sans aucune douleur, parce que, lorsque le sang se porte en abondance aux parties de la génération, il cause une irritation considérable à la matrice. Adam Brendel a même vu des femmes lascives rendre de gros œufs qui s'étoient détachés des ovaires. L'amour, dit M. Haller, anime le mouvement du sang, augmente le nombre des pulsations dans un temps donné, & cause dans le pouls une inégalité que l'on peut attribuer à la crainte qui accompagne toujours l'amour. Un amour violent & près de la jouissance cause une

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 191
chaleur extrême, des battemens de cœur extraordinaires, une rougeur, donne des forces, ou cause un tremblement, & l'on sent comme un feu qui circule dans les vaisseaux sanguins : voilà pourquoi il n'est pas rare de voir chez les femmes passionnées un écoulement sanguin paroître avant le jour, ou la nuit même des noces ; écoulement sanguin qui rend fort sot l'époux ignorant qui ne desire que de goûter des plaisirs légitimes.

L'abondance du sang cause aussi différens symptômes à l'approche des règles. La plupart des femmes sentent une tension au *sacrum*, des maux de tête, des douleurs de poitrine ; plusieurs, de violentes coliques, & quelquefois elles ont des cours de ventre : d'autres, des dégoûts, des vertiges, des crampes, &c. Cet écoulement augmente jusqu'au troisieme jour, & va en diminuant jusqu'au sixieme. Quelques femmes ne voient que pendant deux jours, d'autres voient pendant huit. Dans ce dernier cas, il y

192 DES EXCRÉTIIONS; &c.

a quelque dérangement. Cet écoulement est quelquefois, dans les jeunes filles, un an à revenir après la première apparition, sur-tout quand elles vont & viennent continuellement. En général, les règles reparoissent tous les trente ou trente-un jours, disparoissent ordinairement pendant la grossesse, quoiqu'il y ait des exceptions pour ce dernier cas.

L'écoulement excessif des règles est extrêmement préjudiciable aux forces. Les parties extérieures en deviennent froides; le visage pâlit ou devient livide; il survient des maux de cœur, d'estomac, de tête, des crampes, des défaillances, des affections hystériques, & même des (a) convulsions. Si cet écoulement est porté au dernier excès, il en résulte des œdématis aqueuses & une hydropisie, comme je l'ai remarqué dans une femme de trente-cinq ans, qui eut pendant près de six ans de

(a) Cela est assez ordinaire à toutes les hémorragies excessives.

fuite

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 193
suite une hémorragie continuelle de
l'utérus; son visage s'enfle d'abord,
ensuite le corps peu à peu, & elle de-
vient généralement hydropique par
la continuation de cet écoulement.

D'autres sont attaquées de fièvres
lentes à la suite de ces écoulemens
considérables, & tombent enfin en
consomption. Quelquefois ces écou-
lemens causent une stérilité, très-
souvent des fausses-couches; ce qui
est ordinairement de mauvais augure,
autant que j'ai eu lieu de l'observer.

Il faut rapporter ici l'écoulement
des règles qui vont au-delà de l'âge
ordinaire. On sçait que les règles pa-
roissent irrégulièrement & plus abon-
damment quand elles approchent de
leur cessation totale; c'est une lampe
qui jette sa dernière lueur avec plus
d'éclat lorsqu'elle est près de s'étein-
dre: c'est pour cela qu'on regarde
comme une excrétion critique &
utile les pertes de longue durée &
abondantes qui ont lieu vers l'âge de
cinquante ans: cet écoulement n'est
vicieux en général que quand il dure
au-delà de ce terme, ce qui n'est pas

Tome III.

I

194 DES EXCRÉTIIONS, &c.
si rare; car je l'ai remarqué au-delà de la soixante-dixième (a) année: mais, dès la cinquante-unième ou cinquante-deuxième année, il cause des migraines très-dououreuses & très-opiniâtres, même aux femmes qui avoient joui jusques-là de la meilleure fanté, & enfin des crampes redoutables. Il n'est pas rare que ce flux cause des vertiges, & même des évanouissemens, lorsqu'il est près de cesser.

J'ai vu différentes fois ces crampes se faire sentir à la vessie avec une douleur inexprimable, causer une rétention d'urines pendant plus de deux jours, parce que je n'étois pas à portée de secourir promptement la malade. J'ai tiré trois fois une dame de condition de ce danger: à la troisième fois son ventre s'étoit enflé extraordinairement; ses jambes s'étoient remplies d'eau depuis l'extrémité des pieds jusqu'au ventre. Elle se porte bien depuis un an que je l'ai guérie la dernière fois.

Lorsque les règles continuent au-delà de cinquante-cinq ans, il en ré-

(a) Voyez van-Swieten à ce sujet.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 195
sulte une hydropisie; ou il y a quel-
que mal plus grand de caché dans
la matrice; c'est ou un abcès, ou un
cancer, & autre chose de sembla-
ble. Une femme de soixante & onze
ans se trouvoit incommodée de nou-
veau de ses règles depuis quatre ans;
elles se changerent en une perte
réelle qui s'arrêta subitement par l'im-
pression du froid qu'elle avoit senti
à l'église. Peu de temps après, il se
manifesta un cancer à la matrice, dont
j'ai observé pendant deux mois les
symptômes affligeans, & qui a fait
périr la malade. Boërhaave dit que
les femmes qui ont, entre cinquante
& soixante ans, un trop fort écou-
lement sanguin de l'utérus, en meu-
rent ordinairement.

La suppression des règles n'est pas
moins dangereuse; elle l'est extrê-
mément lorsque les vaisseaux de l'u-
térus deviennent roides; ce qui est
ordinaire aux femmes des Tapuys.
Comme ces peuples regardent les
écoulemens périodiques des femmes
comme quelque chose d'impur & de
honteux, ils font faire de profondes

196 DES EXCRÉTIIONS, &c.

plaies aux cuisses de leurs filles ; moyennant lesquelles le sang est détourné de l'utérus, & , en six mois, ils leur font perdre cet écoulement en réitérant les mêmes opérations.

La suppression des règles est ordinairement suivie de pesanteur, de fatigues, d'indolence, de mauvaise humeur, de perte d'appétit, de dégoût, de flatuosités, de palpitation de cœur, de tension à la poitrine, de suffocations hystériques, sur-tout au lit, de toux séches, de difficulté de respirer, de cercles bleus autour des yeux, de maux de tête, de vertiges, de douleurs violentes aux articulations & d'œdématie aux jambes, & très-souvent de la mélancolie la plus sombre, comme je l'ai vu il n'y a que peu de jours.

Quelquefois le sang épaissi pénètre difficilement dans les artérioles du visage, ce qui cause une pâleur; ou les vaisseaux trop remplis s'ouvrent, & le sang coule de toutes les parties du corps. Je fus appelé, il y a quelque temps chez une fille de seize ans qui n'a pas encore eu ses écoulemens

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 197
périodiques, mais qui depuis un an
saigne beaucoup du nez tous les mois
pendant trois jours de suite. Lorsque
ce saignement n'a pas lieu, elle a les
tranchées les plus violentes, des an-
xiétés précordiales extrêmes, pen-
dant lequel temps je lui ai trouvé le
pouls très-lent & très-foible, & l'esprit
fort triste. Quelque temps après, j'eus
occasion de voir une fille de vingt-
huit ans, qui, depuis plusieurs an-
nées, avoit éprouvé les maux hysté-
riques les plus grands, des convul-
sions, & tout ce qui peut résulter
des affections de l'utérus : à la suite
de cela, elle avoit perdu ses règles,
ou ne voyoit que très-peu. Il y
avoit six mois qu'elle avoit tous les
mois un vomissement de sang très-
violent ; mais ce vomissement ayant
manqué une fois, elle eut un point
de côté accompagné d'une forte fié-
vre & d'un égarement d'esprit. Elle
avoit eu quelques années auparavant
ses écoulemens périodiques par l'ex-
trémité de l'index.

M. Schohinger de Saint-Gall vit une
fille qui ne voyoit presque pas sans

I ij

198 DES EXCRÉTIIONS, &c.

avoir les mains toutes rouges lors de ce temps critique: ses mains s'enfloient, s'ouvroient d'elles-mêmes aux deux premiers doigts, mais cela cessa dès qu'il eut déterminé l'écoulement par la voie ordinaire. Hippocrate nous dit que la suppression des règles fait quelquefois venir de la barbe aux filles. Nous voyons en Suisse comme ailleurs des filles & des femmes barbues, mais j'ignore si c'est par cette raison.

La cessation naturelle & totale des règles n'arrive pas toujours au terme général. Les femmes robustes & grasses cessent de voir de bonne heure, quelquefois même à trente-cinq ans. Les femmes délicates les perdent plus tard. En général le temps où les femmes sont sur le point de cesser de voir est le plus critique de leur vie. La réplétion subsiste encore, & le sang ne coule plus: voilà pourquoi, selon les plus habiles médecins, les fièvres aiguës ou les fièvres inflammatoires sont la plupart mortelles pour les femmes dans ce temps-là. Il vient aisément aussi des inflamma-

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 199
tions à l'utérus, des fièvres érup-
tives, & plusieurs maladies chroni-
ques qui ont leur siège dans l'utérus,
où font appercevoir leurs effets à
l'estomac & à la tête.

J'ai actuellement à traiter une dame
gaie, grasse, vigoureuse, qui, après
la suppression de ses règles, irrégu-
lières d'abord, mais qu'elle ne voit
plus depuis trois mois, & qui tou-
chent peut-être à leur fin, est sou-
vent prise d'un mal de tête excessif,
de vertiges, & ensuite d'un vomis-
sément convulsif, pendant lequel le
pouls est extrêmement lent & foible.
Elle eut déjà, il y a trois ans, ces
vertiges & ce vomissement, de ma-
nière qu'elle tomba même dans la
rue : cependant je l'en avois guérie,
& elle n'en avoit rien ressenti jus-
qu'à ce moment-ci. Son estomac étoit
pour-lors chargé d'une pituite abon-
dante que je ne remarque pas pré-
sentement ; mais les mêmes effets
viennent souvent de causes (a) dif-
férentes.

(a) Cette réflexion de M. Z. ne me paroît
I iv

200 DES EXCRÉTIIONS, &c.

On peut auffi rapporter ici les lochies, c'est d'abord un fang plus ou moins pur, enfuite une férofité fanguine, enfin une matiere pituiteufe. Ce flux devoit en général durer trois femaines, mais il fe paffe fouvent en quinze jours, & même en dix; ce flux cefle encore plutôt dans les fujets qui n'ont pas ordinairement leurs règles abondantes, & dont les vaiffeaux ont un très-petit diamètre, ou qui perdent beaucoup de fang dès les premiers jours.

On croit qu'une perte confidérable après l'accouchement, eft très-fouvent mortelle dans des femmes jeunes & vigoureufes: cela peut être vrai; mais cette perte n'eft mortelle que parce que la matrice a été tirailée ou déchirée pendant l'accouchement: c'eft donc ce déchirement qui eft la caufe de la mort. Le flux des lochies abondantes, n'a que l'incon-

pas jufté ici. Le vomiffement antérieur pouvoit bien avoir la même caufe que le fecond, fans que la pituite que vomiffoit la malade y contribuât en rien. Voyez Rega fur la fym-
 pathie de l'utérus & de l'eftomac.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 201
éaient des règles trop abondantes,
si la matrice n'a pas été blessée. M.
de Haller fait mention d'une femme
qui resta comme sans penser après
un pareil écoulement.

La suppression des lochies est ordi-
nairement mauvaise, & quelquefois
dangereuse, mais moins pour les fem-
mes qui voient ordinairement peu ;
cependant cette suppression subite
cause de très-mauvais effets : chez les
autres, le ventre se gonfle, & ce gon-
flement persévère à moins que le re-
tour des règles, ou un second enfan-
tement, ou une perte, ne le fasse ces-
ser. J'ai vu provenir des fièvres len-
tes de ces suppressions, & le pour-
pre en est fréquemment la suite chez
nous ; je conviens néanmoins que le
pourpre peut avoir aussi une autre
cause chez les femmes en couches.
La gangrène suit l'inflammation de l'u-
térus, si ces purgations n'ont pas lieu
chez les femmes qui avoient leurs
règles abondantes. M. de Haller a vu
le sang s'épancher par l'orifice des
trompes de Fallope, sur-tout lors-
que le col de l'utérus s'est rétréci :

202 DES EXCRÉTIIONS, &c.

circonstance digne de remarque, & qui n'est pas assez connue : cela peut même causer une fièvre pourprée, & la gangrène.

Une femme vint me consulter il n'y a pas long-temps sur son état : vingt ans auparavant elle avoit bu, par le conseil d'une sage-femme, une bouteille d'eau froide du puits, immédiatement après son accouchement, pour empêcher les sueurs : les lochies s'arrêterent après cette imprudence, il lui survint une toux convulsive qui dégénéra en un asthme qu'elle a depuis ce temps-là : elle n'a jamais rien vu depuis.

La suppression des lochies est assez souvent suivie de transports, de longues mélancolies, & d'une vraie phrénésie, quoique périodique. J'ai vu une femme de trente ans tomber dans une profonde mélancolie hystrérique après cette suppression : cette femme étoit alors d'une timidité extraordinaire, avoit une aversion singulière pour toutes les idées qui l'avoient flattée le plus autrefois, souffroit continuellement d'un mal

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 203
de tête , avoit du dégoût pour toute
nourriture , sentoit une foiblesse dans
toutes les parties de son corps , une
espèce d'étranglement , un tremble-
ment dans les jambes , & des ébul-
litions continuelles. Van-Swieten dit
que les femmes en couches tombent
souvent dans une manie incurable ,
après avoir étouffé ou plutôt dévoré
quelque chagrin cuisant : ce qu'il faut
déduire de la même origine. M.
Hirzel de Zurich a vu arriver après
une suppression des lochies , causée
par une affliction extrême , une roi-
deur totale du corps ou un tétanos
universel.

Une femme de trente-fix ans , qui
avoit toujours fait paroître certaine
timidité , & un penchant à la mé-
lancolie , & d'autres marques d'un
affoiblissement du genre nerveux ,
mit au monde son premier enfant ,
qui mourut peu d'heures après. La
sage-femme l'avoit excitée pendant
le travail à faire des efforts redou-
blés , lui demandant si par son indo-
lence elle vouloit faire périr son fruit.
Ces efforts , auxquels elle avoit été

I vj

204 DES EXCRÉTIIONS, &c.

forcée, lui causerent des convulsions qui augmentèrent après l'accouchement, & elle eut quelques égaremens d'esprit. Les lochies furent modiques le premier jour, & le lendemain cessèrent entièrement : elle eut tout ce jour-là des égaremens d'esprit, le pouls fréquent & fort, des sueurs abondantes, & urina sans douleur. La nuit du troisieme jour elle reposa assez bien, mais le pouls étoit toujours fréquent & fort, elle avoit une grande soif : les lochies reparurent un peu, la malade devint gaie ; au lieu que dans les premiers instans elle s'étoit toujours reproché d'être meurtriere de son enfant. La nuit du quatre au cinq, elle eut une nuit inquiete avec des douleurs spasmodiques violentes dans le bas-ventre ; le pouls étoit égal, l'urine blanche, & les lochies paroissoient très-foiblement ; la malade parut se mieux porter, le pouls devint mou, la sueur diminua, elle dormit paisiblement ; mais insensiblement elle tomba dans une noire mélancolie qui augmenta extrêmement

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 205
le onzieme jour, après une nuit très-inquiete. Le soir elle fut prise d'un tétanos général, qui dura tout le jour suivant sans aucun relâchement, jusque dans la nuit; le quinze elle eut le pourpre. Après avoir été rétablie, il lui resta toujours une humeur revêche, & une profonde mélancolie, de sorte qu'elle vouloit toujours le contraire de ce qu'on exigeoit d'elle: ce ne fut que vers le neuvieme mois de sa maladie qu'elle prit de bonne volonté quelques médicamens, & avec succès. On voit par cet exemple combien les suites de la suppression des lochies peuvent être graves, lorsque quelque passion est la cause de cette suppression.

L'écoulement très-abondant du lait peut avoir de mauvaises suites, sur-tout si la personne qui nourrit est trop délicate; les alimens ne lui fournissant plus de nourriture, les forces diminuent, le corps est inquieté par toutes sortes de crampes, l'esprit devient chagrin; & enfin il survient une fièvre lente & une phty-

206 DES EXCRÉTIIONS, &c.

fié, si l'on n'y remédie de bonne heure, en faisant cesser d'allaiter. Une femme enceinte qui nourrit, risque une fausse-couche, outre que le lait qu'elle donne est mal-sain.

La suppression du lait est encore plus dangereuse ; il en résulte des engorgemens dans les glandes, des tumeurs considérables, sur-tout si le lait est abondant ; des inflammations avec une forte fièvre, des abcès à l'un ou à l'autre endroit, quelquefois plusieurs en même temps, ou au lieu d'abcès, des tumeurs squirreuses très-dures, & enfin au bout de vingt & trente ans un cancer occulte, & qui s'ouvre quelquefois, ce que j'ai eu lieu d'observer ; mais cela n'arrive pas toujours. Quelquefois le lait répercuté trop tôt cause des inflammations à la matrice, & le pourpre ; quelquefois il disparaît sans aucun inconvénient, & cause des lochies plus abondantes.

Quelle que soit la multiplicité & la variété des maladies qui peuvent provenir des vices des excrétiions, il ne paroît cependant pas qu'il soit

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 207
si difficile de les connoître, si l'on
sçait estimer au juste les effets de
chaque cause, & que l'on cherche
ensuite dans les cas particuliers le
point de réunion de tous les effets
qu'on y a observés. Il est si ordinaire
qu'une excréation particuliere, viciée
de maniere quelconque, en dérange
une autre, qu'il est presque toujours
nécessaire de considérer plusieurs ex-
crétions prises ensemble, pour pou-
voir estimer les effets qui paroissent
ne provenir que d'une seule; d'ail-
leurs, les mêmes dérangemens ne pro-
duisent pas toujours les mêmes effets
par rapport à certaines circonstan-
ces particulieres qu'il faut sçavoir dis-
cerner, sans quoi l'on ne connoitra
jamais les causes qu'à demi, ou plu-
tôt très-mal. On voit très-souvent
les choses changer précipitamment
de face, après avoir remédié à un
inconvenient duquel on n'avoit rien
suspçonné de mal à craindre ultérieu-
rement, & cependant il paroît tout-
à-coup les symptômes les plus fâ-
cheux: les malades tombent dans

208 DES EXCRÉTIONS, &c.

un abattement, une mélancolie, une phrénésie, & dans d'autres accidens dont on n'avoit pas apperçu le moindre indice. Il ne suffit donc pas de guérir; il faut encore prévoir les suites d'une guérison, tant par rapport à elle-même que par rapport aux effets qui peuvent résulter des causes subséquentes, en supposant telle ou telle chose qu'on n'a même lieu de craindre que par la comparaison d'autres cas semblables, que l'expérience aura fait connoître, ou par ce que les lois de l'économie animale permettent de supposer.



CHAPITRE VI.

Des Passions, considérées comme Causes éloignées des Maladies.

TRISTRAM Shandy comparoit assez plaisamment le corps & l'ame, à un habit & à sa doublure : « si vous chiffonnez l'un, dit-il, vous chiffonnez l'autre aussi. » Quelques médecins supposent à l'ame certain *impetus*, ἐνσπυμῶν ou *certaine force impulsive*, & une autre au corps. Celle-là est, selon leur opinion, la cause efficiente de toutes les passions violentes ; celle-ci, la cause efficiente de tous les mouvemens violens que le corps exécute par le moyen des nerfs, *comme premier mobile* : cette doctrine a été celle d'Hippocrate. Kauböerhaave en a parlé au long, mais Gaubius avec plus de précision & mieux. J'entends par cette *force impulsive* le tempérament tout simplement, car ce n'est que conséquemment au tempérament (a) que nos

M. Z. rend ainsi ses idées dans l'original ;

210 DES PASSIONS,
 passions & nos actions sont indivi-
 duellement déterminées. Le tempé-
 rament est donc la cause prochaine
 de nos passions & de nos actions
 considérées comme telles en telles
 circonstances, & dans tel individu.

Les penchans ou les fortes incli-
 nations, & les transports de l'ame
 sont ce que l'on appelle *affections*,
 mouvemens de l'esprit & passions.
 Les affections & les passions ne diffé-
 rent que dans le degré : les affec-
 tions, *affectus*, sont ce qui donne le
 branle aux passions proprement di-
 tes, & celles-ci ne sont que les affec-
 tions simples ou composées mises
 en action, soit que ces affections
 étant devenues habituelles reparois-
 sent à chaque occasion, soit qu'elles
 s'emparent tout à-coup entièrement

» car ce sont les marques (du tempérament)
 » qui résident dans les sens, dans le tact,
 » dans les affections & dans les passions qui
 » déterminent nos sentimens & nos actions,
 » & qui sont conséquemment la cause pro-
 » chaine de toute les impressions du corps ma-
 » tériel & de l'ame-incorporelle. » *φοιβεσινος*
λογος ! ou me trompé-je ?

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 211
 de l'homme : la passion peut donc être regardée comme un degré éminent de l'appétit sensitif, & de l'aversion sensitive en action.

Ces notions (a) des affections & des passions ne contredisent pas celles des philosophes les plus subtils ; je suppose même ici que tout ce qu'on dit des affections convient aux passions, & réciproquement, que les passions naissent des affections, & que celles-ci doivent toujours les précéder. On ne peut nier que quelques affections analogues, & même différentes ne soient compatibles ; au lieu que plusieurs passions ne peuvent exister ensemble, car l'une absorbe toutes les autres ; mais je ne crois pas pour cela que les passions soient des affections d'un genre supérieur. C'est comme si l'on vouloit dire que la convulsion actuelle est une inclination d'un genre supérieur aux convulsions.

(a) Quoique les deux paragraphes suivans ne soient pas fort intéressans en eux-mêmes, & encore moins ici, je les ai laissés.

212 DES PASSIONS,

Milord Home distingue aussi les passions des affections par deux marques qui ne détruisent pas ma définition. Les passions sont actives, dit-il, les affections ne le sont pas; les passions sont accompagnées de désirs, les affections ne le sont pas. Il distingue aussi les souhaits des désirs, & appelle ceux-là la plus grande activité des affections. La *compassion* & le souhait que les choses aillent mieux, sont, selon lui, une affection; la *pitié* (Pity) & le désir que les choses aillent mieux, sont une passion.

Je ne fais ici ces réflexions métaphysiques, que par rapport à la différence que l'on met en médecine entre la cause éloignée externe ou interne, & la cause prochaine des maladies. Ce n'est pas la théorie des affections & des passions qu'il nous importe de connoître ici, ce ne sont que leurs effets; nous devons nous occuper aussi peu de la manière dont arrivent ces effets: car, quoiqu'on le voie quelquefois, c'est cependant ce qui nous est absolument caché la plupart du temps.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 213

Les passions agissent ou subitement avec plus ou moins d'énergie, ou lentement ; ou elles sont suivies de mort subite, ou elles ne sont que la cause éloignée de la mort, ou elles consomment l'homme peu à peu. La grandeur de la cause, mais sur-tout le tempérament, détermine toujours le plus ou le moins de danger. A peine un homme vif, mais peu pénétrant, sentira-t-il un contraste qui fera presque mourir un autre sujet qui appercevra l'enchaînement de tout ce qui peut en résulter. Un stupide ne comprend pas comment on peut se plaindre de toutes sortes d'injures auxquelles il seroit insensible : mais d'un autre côté, ce stupide a mille peines qu'un esprit clairvoyant ne sent jamais, parce que la raison ne les voit pas.

En général, les gens d'une forte imagination souffrent le plus des mouvemens violens de l'ame ; & ceux qui ont plus de raison que d'imagination, ont plus à souffrir des mouvemens lents de l'esprit. Les gens tout-à-fait indolens ou entièrement

214 DES PASSIONS,
stupides souffrent en général le moins
des passions. Mais ceux qui réunissent
une raison éclairée à un esprit vif &
réfléchissant, en sont le plus trou-
blés. Aussi les plus grands esprits
ont toujours les plus grandes passions.
Boërhaave, cet homme si modéré, dit
qu'il a éprouvé lui-même que le sou-
venir d'un contraste que l'on effuie
ne se perd pas, quoi que l'on fasse
pour l'oublier, à moins qu'une idée
plus forte & permanente n'en vienne
effacer le souvenir: il ajoute que l'es-
prit en est même occupé en songe.

Toutes les passions portées à l'ex-
cès attirent à l'homme des maladies
redoutables, lui causent quelquefois
la mort, ou le mettent au moins dans
un danger éminent. Les plus habiles
médecins conviennent unanimement
qu'une frayeur (a) considérable peut
causer une apoplexie mortelle; & ils
regardent les apoplexies comme les

(a) J'ai vu une fille d'un menuisier tom-
ber en épilepsie à la suite d'une peur. Les
accès devinrent périodiques, & elle mourut
d'apoplexie quelques années après.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 215

maladies qui résultent le plus communément de toutes les passions violentes. Le cœur est atteint si violemment de ces impressions extraordinaires, qu'il se contracte au point de ne plus admettre ni lâcher de sang. Voilà pourquoi le visage pâlit, les lèvres deviennent bleues, tout mouvement cesse, & l'on tombe mort assez souvent dans ces circonstances. Une passion, sans être même portée à l'excès, cause une difficulté de respirer, de parler, un serrement à la poitrine, & quelquefois la langue reste comme adhérente au palais. Les passions foibles parlent, les fortes passions sont muettes.

Quoique le jeu des passions dépende principalement du tempérament, & qu'elles ne soient qu'un développement des facultés sensitives (physiques) appliquées à certain objet & à certain point, (les effets d'une cause matérielle prenant tantôt le caractère du vice, tantôt celui de la vertu, selon que l'application en est bonne ou mauvaise;) c'est cependant l'ame qui les détermine, comme cause se-

216 DES PASSIONS,
conde. Les affections hypochondria-
ques & hystériques, la mélancolie,
peuvent, il est vrai, venir de plusieurs
causes physiques; mais ces maladies
viennent aussi quelquefois d'un cha-
grin dans le sujet même le mieux por-
tant, quoique nous ignorions absolu-
ment comment cela peut avoir lieu.

Les récidives des mêmes mouve-
mens de l'ame & des mêmes passions
font aussi reparoître des maladies dans
l'état où l'on paroît les avoir le moins
à craindre, comme l'épilepsie, &c. J'ai
aussi remarqué que les femmes qui
avoient été sujettes à de grands maux
hystériques, n'étoient nullement
mieux lorsque les convulsions étoient
plus rares & plus foibles; mais que le
mieux étoit réel lorsque l'esprit n'é-
toit plus affecté de certaines idées qui
ne se faisoient point appercevoir dans
l'état de santé, & qui dans la maladie
du mieux de laquelle on veut juger,
causoient certains regards fixes & ha-
gards, arrêtoient la respiration, oc-
casionnoient des mouvemens spaf-
modiques dans les membres: car le
corps suit les affections de l'ame dans
ces

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 217

ces sortes de cas ; & il agit comme l'ame sent. Il n'est donc pas hors d'œuvre de considérer ici les effets principaux des passions les plus sensibles , parce que souvent des passions différentes produisent des effets semblables ; & réciproquement les mêmes passions produisent des effets différens en différentes circonstances, dans les mêmes individus , ou dans d'autres.

La joie , que Cicéron définit très-bien , *un transport voluptueux de l'ame* auquel il ne permettoit pas au sage de se livrer , quoiqu'il convienne lui-même de s'y être livré presque jusqu'à l'excès dans un moment inattendu ; cette passion , dis-je , est beaucoup plus dangereuse qu'une tristesse subite. Aussi les exemples des effets dangereux de la joie sont-ils plus fréquens que ceux d'une affection douloureuse & en même temps soudaine de l'ame. Sophocle , voulant prouver qu'il jouissoit encore de toutes ses facultés intellectuelles à son grand âge , fait une tragédie , est couronné , & meurt de joie. Pareille

Tome III.

K

218 DES PASSIONS;
chose arriva à Philippide, auteur de
comédies. Chilon, Lacédémonien,
embrasse son fils qui venoit de rem-
porter le prix aux jeux Olympiques,
& meurt de joie. Deux dames Ro-
maines, voyant revenir leurs fils des
batailles de Trasymene & de Cannes,
moururent de même. M. Juventius
Thalna, apprenant qu'il avoit les
honneurs du triomphe, pour la con-
quête qu'il venoit de faire de l'île
de Corse, tombe, & meurt de joie
devant l'autel où il sacrifioit en ac-
tion de graces. Vater rapporte qu'un
soldat robuste, & qui n'avoit jamais
été malade, mourut subitement de
plaisir, au moment où il alloit em-
brasser une fille qu'il désiroit depuis
long temps. Une honnête famille de
Hollande étoit réduite à l'indigence;
le frere aîné passe aux Indes, s'y
pousse, fait venir sa sœur, lui mon-
tre des bijoux dont il lui fait pré-
sent; elle reste immobile, & meurt.
Le fameux Fouquet meurt en ap-
prenant que Louis XIV lui rendoit
la liberté. La nièce de Leibnitz, ma-
riée à un ecclésiastique Protestant,

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 219
 ne se doutoit pas qu'un philosophe
 pût laisser de l'argent ; elle trouve
 après la mort de son oncle soixante
 mille ducats dans un coffre sous le
 lit : elle meurt en les appercevant.

Méad, médecin des petites-Mai-
 sons de Londres, & qui sont tou-
 jours bien pleines, dit qu'il a eu à
 traiter beaucoup plus de monde très-
 enrichi en peu de temps au commerce
 de la mer du Sud, que de gens ré-
 duits à la mendicité. Des ris exces-
 sifs causent quelquefois la mort. Zeu-
 xis venoit de peindre une vieille
 femme ; il regarde attentivement ce
 portrait, le trouve si singulier, qu'il
 en meurt de rire. Philémon étant dans
 un jardin avec ses amis, un âne vient
 au trot vers eux, mange fort tran-
 quillement un plat de figues ; Philé-
 mon dit qu'il boiroit bien un verre
 de vin ; l'âne le boit, & Philémon
 meurt de rire.

La colere est un mouvement vio-
 lent de l'ame, joint au desir de se ven-
 ger. Les effets de cette passion se
 font appercevoir par tout ce qu'il y
 a de sensible & de mobile dans l'hom-

K ij

220 DES PASSIONS, me. La colere fait rougir le visage ; les yeux étincellent, les muscles sont tendus, le cœur bat plus vite ; le sang circule impétueusement ; il se fait jusqu'à cent quarante pulsations, & plus, dans une minute ; il survient quelquefois de violentes hémorragies. Des femmes qui avoient leur règles dans ces circonstances, les ont vues couler par les mamelles. Ces hémorragies se manifestent aussi par des extravasations sous-cutanées, qui forment des taches rouges, brunes, d'où l'on a vu résulter la gangrène, & une noirceur depuis le pied jusqu'au genou : on a aussi vu une apoplexie suivre immédiatement ces mouvemens violens qui avoient fait rompre quelque vaisseau dans le cerveau. Quelquefois le sang reste tout-à-coup au centre du corps ; le visage pâlit, la voie s'affoiblit ou se perd ; l'on est tout tremblant, sans même pouvoir se soutenir ; on étouffe, on tombe en une défaillance qui va quelquefois jusqu'à mourir, si l'ame ne peut par aucun moyen faire un retour sur elle-même. On a vu la

AUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 221

ere suivie d'épilepsie, de colique mortelle, de fièvre excessive, & de mort subite.

J'ai vu tout récemment, avec M. Wæterli, médecin, & M. Fuchsin, habile chirurgien, une fille de vingt ans qui étoit tombée dans un état convulsif singulier, après un violent mouvement de colere qu'elle avoit eu au soir certain jour que ses règles lui étoient venues. Sa langue étoit devenue toute roide, de sorte qu'elle ne pouvoit absolument pas parler : il falloit la soutenir par les bras sur son séant ; & malgré cela, elle trépignoit d'une manière étonnante : elle avoit un serrement extrême à la poitrine & à l'estomac, ne pouvoit rien avaler, & rendoit, au milieu de ses agitations, le son de voix le plus singulier sans discontinuer. Je conseillai des lavemens émolliens, dans la vue de rappeler les règles. M. Wæterli proposa une saignée du pied, laquelle fut faite aussitôt. Le même état de la malade dura encore une heure. Enfin, après des lavemens réitérés, elle rendit beaucoup de matieres

K iij

222 DES PASSIONS,

bilieufes par les felles & par des vomiffemens. Dès-lors , le fpafme cefsa entièrement ; les règles coulerent abondamment avant la fin de la nuit & le jour fuivant.

La bile fe porte ordinairement dans l'eftomac après une forte colere , & caufe des vomiffemens. Chez d'autres , elle fe répand en abondance dans les inteflins , excite un cours de ventre avantageux : ou elle fera retenue , & fe jettera dans le fang , caufera une jauniffe , ou fe pourrira , produira une fièvre bilieufe , laquelle eft fi commune en Suiffe , peu décrite encore , & mortelle à tant de fujets. Si la colere eft fuivie d'une grande trifteffe , & que la bile ne s'épanche pas , il en réfultera des obftructions au foie. Le fexe rend quelquefois une quantité prodigieufe d'urines pâles , dans ces circonftances : certaines femmes , fur-tout les femmes hystériques , font faiffes de douleurs articulaires , de fpafme à l'eftomac , de coliques , ont des pertes de fang de l'uterus. En général , la colere exceffive devient mortelle ,

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 223
 & les sujets en périssent ou par
 apoplexie, ou par une hémorragie.
 Cette dernière fit périr Valentinien
 & Attila (a).

(a) Hoffman nous rapporte aussi plusieurs observations sur les effets de la colere. Un homme entre dans un grand mouvement de colere, boit ensuite un verre d'eau froide; bientôt après il sent une tumeur douloureuse à la malléole du pied gauche. Cette tumeur dispaeroit là par l'application d'un remède, & se porte au genou avec beaucoup plus de douleur. Tout ce pied & les tendons se roidissent: il y survient des agitations spasmodiques qui se portent aux membres supérieurs; & le sujet éprouve en même temps de violentes ébullitions par-tout le corps. *Consulta. méd. sect. iv, cas. 162. Voyez ibid. cas. 198; & sect. iij, cas. 49, ibid. cas. 57; sect. j, cas. 38.* Ce dernier cas sur-tout mérite attention; il s'y agit d'une suppression des règles, arrivée par un mouvement de colere. Il y a tout à à craindre, répond Hoffman, que la maladie ne dégénere en épilepsie chronique, en paralysie ou en apoplexie, pour peu qu'il y ait d'irrégularité dans la conduite de la malade; mais j'ajouterai que j'ai vu à Marbourg un domestique dans l'auberge où j'ai logé, qui fut pris d'une rétention d'urine très-douloureuse après s'être mis en colere contre un soldat. Quant à l'hémorragie qui

K iv

224 DES PASSIONS,

La terreur, qui vient de la sensation d'un mal violent & subit, cause presque comme la colere, des battemens de cœur, des défaillances, des foibleffes subites, des tremblemens (a), le battement des genoux, de sorte que l'homme ne peut se sauver. Mais la secouffe que la terreur produit dans toutes les parties du corps, est encore plus violente que celle de la colere; car elle produit sur le champ des convulsions: on a vu le crâne s'ouvrir dans le moment; les évacuations des femmes se suppriment alors beaucoup plus ordinairement que dans un mouvement

fit périr Attila, je crois avoir lu, il y a déjà du temps, dans un historien qui a pour titre: *De rebus Hungaricis*, qu'Attila ayant épousé dans une extrême vieillesse une jeune fille, mourut la nuit même; & que sa femme s'étant réveillée la nuit, l'avoit trouvé nageant dans son sang.

(a) La terreur est fort bien représentée dans Ciceron: *Terror est metus concutiens ex quâ fit ut pudorem rubor, terrorem pallor & tremor, & dentium crepitus consequatur*. Quant à la terreur mêlée de colere, Le Brun l'a représentée en grand maître.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 225
de colere. Quelquefois la terreur est
suivie de pertes extrêmes ; les ar-
teres se crevent , ou il suit une apo-
plexie ; ce que M. de Haller déduit
fort judicieusement d'une colere mê-
lée de terreur , ou d'un desir vio-
lent , & de la force excessive d'une
idée ; ce qui fait prendre un effor
incroyable aux forces du corps dans
les fous ou dans ceux qui se noient.

Les pertes de sang , au contraire ,
viennent d'un relâchement soudain
des nerfs de l'uterus ; ce qui arrive
par les mouvemens irréguliers de la
terreur , de même que dans la co-
lere & la frayeur qu'éprouvent ceux
que l'on jette dans la mer pour em-
pêcher les suites de la morsure d'un
animal enragé : car on sçait que
cette immersion cause une frayeur
suivie d'une extrême foiblesse , par la-
quelle le roidissement du cou disparoît.

Non-seulement la terreur jette im-
médiatement dans des convulsions ;
mais ces convulsions deviennent quel-
quefois périodiques. M. Tissot a vu un
payfan, qui rêvant qu'un serpent s'en-
tortilloit autour de son bras , avoit

K v

226 DES PASSIONS,

fait un mouvement violent pour secouer ce serpent : depuis ce moment-là, dit-il, le bras fut saisi trois ou quatre fois le jour d'un mouvement convulsif très-fort, & qui duroit quelquefois une heure, sans qu'aucun effort pût l'arrêter.

L'épilepsie est même une des suites les plus ordinaires d'une terreur violente, de même qu'une terreur guérit aussi l'épilepsie. Wepfer vit l'épilepsie succéder à une terreur, & le sujet mourir ensuite d'une apoplexie. Boerhaave a vu une fille attaquée d'épilepsie, pour y avoir vu tomber un homme. J'ai vu à Gottingue une femme attaquée d'épilepsie, par la seule raison qu'elle étoit soupçonnée d'avoir tué son enfant.

Mais voici un fait qui fera toujours honneur à la sagacité du célèbre Boerhaave. Une fille avoit, dans l'hôpital de Harlem, une maladie spasmodique qui revenoit périodiquement : une autre fille, la regardant ou l'aidant, tomba dans la même maladie. Le lendemain une seconde y tomba de même ; enfin une troisième, une

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 227
quatrième, & bientôt presque tous
les garçons & toutes les filles de
cette maison-là. Tous ces enfans
tomboient les uns d'un côté, les au-
tres de l'autre, & même presque tous
en même temps, lorsqu'ils se regar-
doient. En vain les médecins essaye-
rent tout ce que l'art peut contre
l'épilepsie : on crut devoir recourir
à Boerhaave. La pitié le fit aller à
Harlem.

Pendant qu'il y examinait la cho-
se, il vit un enfant tomber dans un
accès, & plusieurs autres ensuite,
les uns après les autres. Comme
les meilleurs remèdes avoient déjà
été sans succès, il jugea que la ma-
ladie ne passait d'un enfant à l'autre
que par la force de l'imagination,
& conclut qu'on pouvoit les guérir
en détournant leur esprit de l'idée
qui l'avoit frappé à ce point. Il pré-
vint donc les administrateurs de ce
qu'il alloit faire : il fit mettre dans
la chambre où étoient tous ces en-
fans épileptiques, de petits four-
neaux remplis de charbons ardents,
& fit poser sur ces fourneaux toutes

K. vj.

228 DES PASSIONS,
fortes de crochets & d'instrumens
de fer ; & dit ensuite que , puisque
tous les remèdes avoient été inutiles ,
il ordonnoit qu'on découvrit le bras
du premier de ces enfans qui tom-
beroit par terre , & de lui percer la
chair jusqu'aux os avec un fer rouge ,
à l'endroit qu'il marqueroit.

Boerhaave employa toutes les for-
ces de son éloquence pour frapper
ces enfans ; de sorte qu'ils s'effraye-
rent tous à la vue de ce remède
horrible. Tout leur esprit étoit oc-
cupé de cette nouvelle idée qui les
avoit pénétrés , lorsque les mouve-
mens de la maladie vouloient se faire
sentir. Le plus foible d'entr'eux , ex-
cessivement frappé de cette terrible
opération à laquelle on alloit les
soumettre , resta mort sur la place ,
& tous les autres furent heureuse-
ment guéris. Abraham Kaau , qui rap-
porte ce fait , ajoute : on voit par-
là combien il est utile de détourner
l'ame d'une idée qui l'occupoit trop ,
pour la porter vers une autre ; car
on sçait que la terreur , une fièvre
épidémique , la salivation , le ma-

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 229

1. Fiage, le fouet, ont déjà guéri l'épilepsie.

La frayeur fait dresser les cheveux : la frayeur produit dans les pores d'où sortent les cheveux la même (a) contraction qu'on remarque dans le froid. Je trouve dans Pechlin, qu'un jeune homme de vingt ans ayant fait naufrage non loin de Livourne, devint subitement grison, & l'étoit encore à sa quarantième année ; ce jeune homme avoit auparavant les cheveux noirs. Stahl raconte, sur la foi de Schenk, qu'un jeune homme de condition ayant été mis en prison pour un crime énorme, & condamné à mort, devint gris en une nuit.

Plusieurs expériences prouvent que des frayeurs subites ont causé des défaillances mortelles, & même une mort subite. On pâlit alors ; le sang reflue au centre, s'arrête dans la veine-cave ou dans l'oreillette droite du cœur ; les vaisseaux se distendent ; on sent un serrement de cœur, & quelquefois même le cœur

(a) Voyez Willis.

230 DES PASSIONS,
 crève. Philippe II, roi d'Espagne, ne fit que dire au cardinal Espinosa, son ministre : *Cardinal, sçachez que je suis président* : le cardinal en fut si effrayé, qu'il mourut peu de jours après. Ce même prince, s'appercevant qu'un de ses ministres les plus affidés ne répondoit pas justement à ses demandes, lui dit : Pourquoi me mentez-vous ? Le ministre se retira, & en mourut. Philippe V, roi d'Espagne, mourut subitement à la nouvelle que les Espagnols avoient été battus près de Plaisance : on l'ouvrit, & on lui trouva le cœur crevé.

La crainte ou l'attente d'un mal qu'on n'est pas capable de détourner, affoiblit les forces du cœur, relâche & refroidit tout, arrête le pouls, rend la respiration difficile, supprime les règles, & quelquefois la transpiration, ce dont il résulte des frissons. Quelquefois aussi la crainte fait fuir, parce qu'elle ouvre tout. Voilà pourquoi la peur fait quelquefois lâcher des vents peu forts dès l'abord, mais considérables quand tous les obstacles sont levés par l'affoi-

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 231
blissement qui arrive au genre nerveux, qui ne donne plus d'action aux viscères. Souvent il résulte de la crainte l'excrétion des matières fécales, une diarrhée, comme M. de Haller dit l'avoir vu arriver à des gens effrayés de la hauteur des Alpes, la première fois qu'ils y monterent. Boerhaave dit qu'un homme, apprenant que ses biens alloient être vendus par justice, eut une perte de semence.

D'autres éprouvent après une peur des sueurs mortelles, qui sont une suite du relâchement général; quelques-uns urinent considérablement dans ces momens-là. Une demoiselle qui avoit ouï dire que les gens d'esprit ne sont pas superstitieux, témoigna un jour le plus souverain mépris pour ceux qui croyoient les contes qu'on débitoit sur les revenans. Il se trouvoit là un de ces hommes qui ne prennent pas les mots pour les choses, & qui voulut s'assurer de la fermeté d'esprit de cette personne. Il attachâ quelques cordes à la couverture du lit de cette fille, &

232 DES PASSIONS,

les fit passer dans une chambre voisine : dès qu'elle fut endormie , il tira doucement les couvertures : d'abord elle se réveille , est saisie de peur , se met à crier : il continue ; elle redouble ses cris : il tire plus fort ; elle se jette à bas du lit : aussitôt il entre dans la chambre avec de la lumière & huit témoins , & trouva cette fille philosophe , en chemise , au milieu de la chambre , & le parquet tout couvert d'urine.

Les gens peureux sont plus sujets que d'autres à tomber malades , parce que la peur , qui relâche tout , facilite l'entrée de tous les principes hétérogènes dont l'air peut être chargé , & expose par-là beaucoup plus à la contagion des maladies populaires. Ceux qui ont dit que la peur dispoit particulièrement à ces maladies , ont donc dit la vérité. Un esprit ferme est au contraire un des préservatifs contre ces maladies. Rivinus a observé que la peste de Léipsick ne passoit d'un sujet à l'autre que par la peur. Falconet dit qu'une femme , en appercevant à l'église une

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 233

autre qui avoit des taches que cette femme-là prit pour une suite de la petite-vérole, en eut si peur, qu'elle eut réellement la petite-vérole. Cependant cette femme ainsi tachetée n'avoit pas eu cette maladie. La peur ouvrit donc les pores absorbans; & les miasmes de la petite-vérole, répandus dans l'air, s'insinuerent ainsi par la peau.

Un ecclésiastique de ma connoissance, homme respectable à tous égards, & d'un tempérament timide & délicat, fit nettoyer, à huit lieues du village où il demouroit, une culotte de peau dans une ville où régnoit la dyffenterie: on lui renvoya sa culotte; il la mit: sur le champ il pensa (a) qu'il pouvoit bien y avoir quelques miasmes dyffentériques dans cette culotte; il en eut une dyffenterie très-longue & très-

(a) Cet exemple ne prouve rien; car il étoit très-possible que cet homme eût la dyffenterie, après avoir mis la culotte; sans la peur qu'il eut. On sçait que les habits sont suffisans pour transporter cette contagion.

234 DES PASSIONS,
violente. Son fils, jeune homme
d'un tempérament délicat, entra dans
la chambre d'un homme qui venoit
de mourir du pourpre, prit le ca-
davre par la main : ceux qui étoient
avec lui lui dirent, pour éprouver
sa délicatesse, qu'il s'étoit certaine-
ment attiré le pourpre pour avoir
touché ce cadavre ; effectivement il
eut cette maladie au bout de quel-
ques jours.

Les témoignages que M. Casimir
Medicus rapporte de Pechlin, Hoff-
man, Bayle, Fuller, Werlhof, Krause
& d'autres, ne prouvent pas en
tout l'explication que l'on en donne,
mais l'effet de cette passion : or c'est
ce qu'il nous importe de prouver ici.
Willis a très-bien dit que ceux qui
ont une grande peur de la petite-
vérole, l'ont les premiers. Cheyne
assure que l'on se nuit infiniment par
la peur dans toutes les maladies épi-
démiques. Roger a observé que la
peur donne des ailes au mal dans
les contagions ; qu'elle en rend les
miasmes plus actifs, & que ces con-
tagions font par-là le double de ra-

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 235
vage. Van-Swieten vit une femme à qui la peur fit venir une tumeur qui dégénéra en squirre rebelle à tous les remèdes.

La peur est sur-tout dangereuse aux sujets délicats, hypochondriaques ou hystériques, parce que ces sujets sont d'autant plus affectés de la moindre chose, que tout est presque toujours chez eux d'une sensibilité extrême & dans une tension continuelle : ce qui les tient dans un état où ils s'imaginent avoir tous les maux à craindre. Tulpius nous dit qu'un homme livré à l'indolence étoit devenu imbécile, en lisant des livres de médecine & de chirurgie. M. Donald-Monro m'a dit à Londres, que son pere avoit fait ses études, sous Boerhaave, avec un hypochondriaque qui s'imaginait avoir les maladies que Boerhaave expliquoit à chaque leçon. L'imagination de cet homme étoit si forte, qu'on remarquoit en lui au moins quelque chose de pareil à la maladie qu'il venoit d'entendre expliquer.

236 DES PASSIONS,

Mais voici un exemple singulier de la peur, & dont je n'ai jamais rien vu de semblable. Une femme très-délicate, foible & extrêmement facile à émouvoir, fit sur la tête gauleuse de son enfant, non sans beaucoup de répugnance, une besogne qui ne peut être faite que par une vraie mere. Comme elle étoit occupée à nettoyer cet enfant, il lui prit une envie d'éternuer; aussitôt elle s'imagina, à cet éternement, s'être inoculé la même maladie: car elle me fit observer qu'elle n'avoit pas eu cette maladie ordinaire à l'enfance. Je l'engageai de mon mieux à rejeter loin d'elle cette crainte mal fondée; mais le lendemain elle me montra cinq gros boutons à sa tête, desquels il sortoit une eau claire, jaunâtre & inodore, au lieu de la matiere purulente qu'on remarque dans ces éruptions de l'enfance. Je lui dis encore de ne pas se frapper de cela; qu'elle avoit d'autant plus lieu de ne pas songer à ce mal si léger, qu'il venoit de se manifester à cinq de

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 237
ses ongles, *sans aucune cause manifeste*,
une tumeur phlegmoneuse très-dou-
loureuse.

La première fois qu'elle alloit voir
ses règles dans ces circonstances, elle
fut saisie de frissons sur le soir; bientôt
après, elle eut une forte fièvre, de cruel-
les douleurs arthritiques qui lui pri-
verent le bras gauche de tout mou-
vement; outre cela, un mal de tête
si violent, que cette femme extrê-
mement douce & modérée de son
caractère, & fort religieuse, se plai-
gnoit le plus amèrement de ses dou-
leurs. Le lendemain matin l'occiput
étoit couvert des mêmes boutons;
la malade avoit aussi des tumeurs
au-dessus du front en différens en-
droits; la peau du front marquée
de raies d'un rouge pourpré: elle
avoit la tête si sensible, que le moi-
dre attouchement lui causoit les plus
vives douleurs. Elle fut six jours
dans cet état: les règles alloient
doucement; le sang n'avoit même
presque point de rougeur. Je me con-
tentai de lui ordonner le bain des
pieds, & de faire bouillir dans cette

238 DES PASSIONS;
 eau un peu de sénevé, & de la faire
 transpirer. Tout avoit cessé au bout
 de six jours : il n'y avoit plus de bou-
 tons à la tête.

Je n'eus pas besoin de donner au-
 cun médicament évacuatif, parce
 que la malade, sujette à un cours de
 ventre presque continuel, l'eut alors
 très-fort. Elle se porta donc assez
 bien jusqu'au moment où ses règles
 alloient reparoître. Le mal lui revint
 tout-à-coup avec les mêmes symptô-
 mes, la même force, les mêmes dou-
 leurs aiguës & cuisantes, & outre cela
 avec une toux très-forte & conti-
 nue qui m'effraya. Les boutons
 jetoient çà & là une sanie ou plu-
 tôt une eau claire, jaunâtre & sans
 odeur. La maladie dura encore six
 jours.

Dès que ce nouvel accès fut passé,
 cette femme me pria instamment de
 tâcher de la délivrer de cette mala-
 die douloureuse par quelque moyen;
 me disant qu'elle lui consumoit le
 peu de forces qui lui restoient. Je
 m'y prêtai d'autant plus volontiers,
 que je voyois que ses forces vitales

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 239
n'étoient pas suffisantes pour faire
fortir à la tête le virus qui s'y étoit
jeté , & pour lui donner la vraie
gale des enfans. Je lui fis donc ap-
pliquer un grand vésicatoire sur la
nuque. Les vessies y devinrent si gran-
des & lui procurèrent tant de tran-
quillité , qu'elle ne trouvoit pas de
termes assez forts pour me rendre
le bien-être où elle se trouvoit. J'en-
tretins l'écoulement de ces vessies
jusqu'au sixieme jour, qu'elles se des-
sécherent. Le septieme , je lui fis
prendre une dose de rhubarbe ; le
huitieme , étant moi-même plein de
sécurité , n'ayant vu d'ailleurs rien
à craindre hors le tems de ses règles,
je vis reparoître ce triste état avec la
derniere violence : cela dura huit
jours. Je sollicitai la transpiration ,
& je lui fis mettre un sinapisme
aux pieds : tout avoit cessé au bout
de cinq jours ; & je lui fis prendre
deux doses de rhubarbe avec beau-
coup d'effet.

Au retour des règles , la maladie
reparut encore , & ne dura que qua-
tre jours ; mais le sang des règles

240 DES PASSIONS;
qui couloient très-moderément, n'étoit qu'une eau ichoreuse. Ces circonstances me mirent dans un grand embarras : je voyois que mes remèdes & la tisane sudorifique n'avoient servi de rien : je présumois bien des avantages de purgatifs plus actifs ; mais je n'osois les ordonner, vu le long cours de ventre & la foiblesse des intestins de la malade, sujette d'ailleurs à des maux hystrériques. Je m'armai donc de patience : la malade m'en donnoit l'exemple le plus touchant. J'entrepris donc de dompter ce virus par l'usage du petit-lait : mais il falloit empêcher les solides de se relâcher davantage. Je fis donc prendre en même temps, trois fois par jour, une bonne dose de quinquina, de racine de valériane, & de mars : je continuai ainsi quelques mois. Les mêmes symptômes revinrent, il est vrai, pendant cinq mois, lors du temps des règles & hors de ce temps ; mais ils diminuèrent peu à peu, & la malade étoit sans fièvre. Le premier mois après l'usage de ces remèdes, le
fang

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 241

fang reprit sa couleur rouge & saine. Au fixieme mois, il n'y avoit plus que quelques taches rouges au front, avec un mal de tête léger; ensuite ce ne furent plus que de pareilles taches qui paroissoient çà & là par-tout le corps, & disparoissoient aussitôt. Enfin quatre autres mois après, il ne parut plus rien; & ce virus, inoculé pour ainsi dire par la crainte, fut dompté par l'usage du petit-lait.

La peur fait généralement empirer toutes les maladies; elle en trouble le cours ordinaire, y cause mille symptômes étrangers: elle affoiblit si fort la nature, que la maladie reste toujours supérieure à la vertu des médicamens. Je me rappelle un homme qui avoit le pourpre blanc & rouge; tout alla bien jusqu'au septieme jour; les éruptions commençoient déjà à tomber; je le trouvai bien le soir. Au milieu de la nuit il fut saisi d'une peur subite, & mourut une demi-heure après.

Les vaines terreurs qu'on fait aux enfans dans le bas-âge, laissent de si fortes impressions dans l'esprit,

Tome III.

L

242 DES PASSIONS,
que les hommes les plus raisonnables
ont souvent de la peine à s'en défabu-
ser lorsqu'ils jouissent de toute la
force de leur esprit & de leur raison.
On a remarqué avant moi, que ces
idées sont sur-tout des impressions
ineffaçables, lorsqu'elles sont prises
des abus que l'on fait de la religion,
soit par intérêt, soit par ambition. Je
pourrois citer ici plusieurs exemples
funestes de ces terreurs que l'on fait
aux enfans, & nombre d'exemples
de personnes adultes qui ont été les
victimes de ces idées mal fondées,
dont on les avoit malheureusement
bercées dans leur enfance. Les con-
tes que l'on fait tous les jours des
revenans qui errent çà & là, ou pa-
roissent, dit-on, sous une forme quel-
conque, demandant de prétendus se-
cours à leurs amis ou à leurs fa-
milles, sont sur-tout ceux dont je
veux parler ici. Les frayeurs qui ré-
sultent de ces abus dans une imagina-
tion gâtée, ont très-fréquemment
les conséquences les plus fâcheuses.
Rien n'est plus ordinaire, dans ces cir-
constances, que de grandes tumeurs,

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 243
des inflammations à la superficie de
la peau, des exulcérations douloureu-
ses; ce dont j'ai vu moi-même plusieurs
exemples. Voici un fait qui mérite
d'être rapporté, quelque ennuyeux
qu'il puisse paroître à certains lecteurs.

Une pauvre femme de soixante-
dix ans, qui demouroit dans une mai-
son écartée, se trouvoit dans sa cui-
sine vers minuit; elle entendit alors
du bruit sur un vieux escalier de bois
qui conduisoit à cette cuisine: sou-
dain la femme se souvint du reven-
nant qu'on disoit être dans cette mai-
son; elle ouvre donc la porte, & voit
un chien tout noir, qui lui paroît grand
comme un éléphant: elle est saisie de
peur, leve ses bras décharnés, jette
les hauts cris, se laisse tomber: sa
fille accourt, & la traîne de son mieux
sur son lit: dès qu'elle fut revenue
à elle, elle se sentit des inquiétés,
une envie de vomir, & un mal de
tête extrême.

On me demanda chez elle le pre-
mier jour de cet événement: je la
trouvai accablée de douleur, ayant
toujours envie de vomir; son pouls

Lij

244 DES PASSIONS,
étoit lent & plein. Le deuxieme, je
lui trouvai le même mal de tête,
& la moitié de la tête remplie de
grandes pustules qui avoient un pouce
de diamètre, & remplies d'une eau
jaunâtre toute claire; l'œil du même
côté étoit enflammé, le pouls étoit
lent & plein: la malade fut en sueur
pendant toute la nuit suivante. Le
troisieme jour les pustules s'ouvri-
rent; il en parut d'autres au front,
à la mâchoire supérieure, à la tempe
droite, & à la nuque. La douleur
de ce côté étoit très-lancinante &
très-aiguë. Le quatrieme jour, je trou-
vai aussi l'autre partie de la tête en-
flée, & marquée de taches rouges;
l'œil droit étoit fermé: elle ne dor-
mit pas la nuit suivante, & fut con-
tinuellement en sueur. Le cinquieme
jour, tout sembla aller mieux le matin;
les douleurs étoient beaucoup dimi-
nuées, sur-tout du côté gauche; l'œil
droit s'étoit rouvert, & la malade
en voyoit bien. La nuit suivante, je
lui trouvai le visage affreux, la tête
enflée par-tout; le nez, le haut des
joues étoient couverts de pustules qui,

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 245
au lieu de contenir une matiere claire,
regorgeoient alors d'un pus bien cuit :
on voyoit quelques pustules commen-
cer à se dessécher. Le pus des boutons
qui étoient au haut du front, découloit
sur le visage ; la violente douleur de
tête étoit diminuée ; mais la malade
avoit toujours la tête fort pesante.

Le huitieme jour , les pustules
étoient sèches , & la tête pareille-
ment lourde. Le neuvieme, la malade
se portoit assez bien ; cependant elle se
plaignoit encore de mal de tête, ce qui
venoit de la fumée dont la chambre
étoit remplie : sa fille & une autre fille
furent prises d'un vomissement vers le
soir à cause de cette fumée. Le dixieme
jour , les pustules couloient encore
aux tempes, & la malade étoit foible :
le soir j'examinai ces pustules ; il y
en avoit deux qui couloient encore,
toutes les autres étoient sèches : l'œil
étoit assez ouvert ; cependant elle
n'en voyoit pas bien : la malade sem-
bloit n'avoir plus ni forces , ni ap-
pétit ; mais elle dormoit assez bien
pendant la nuit. Le onze elle ne pou-
voit ouvrir l'œil, sa tête étoit lourde.

L iij

246 DES PASSIONS,

Le douze, la tête parut foulagée; l'œil étoit fermé; la malade n'avoit absolument plus aucunes forces. Le treizieme, l'œil s'ouvrit entièrement; mais la conjonctive étoit enflammée, cependant la malade en voyoit bien; le reste des pustules tomboit; la malade sentoit néanmoins des douleurs excessives à ces endroits-là. Le quatorze, la douleur étoit moindre, l'œil toujours enflammé & plus petit que l'autre. Pendant toute la nuit la malade sentit de très-vifs picotemens & de fortes cuissens aux tempes, au front & autour de l'œil enflammé; l'inflammation avoit néanmoins diminué.

Le seizieme jour, j'appris, pour la premiere fois, qu'il venoit toutes les nuits au visage de la malade une enflure qui disparoissoit le matin; je vis, le soir, tout dans le même état. Le dix-septieme, la fumée qui étoit revenue dans la chambre avoit encore appesanti la tête; les douleurs s'étoient néanmoins calmées. Le dix-huit, même pesanteur de tête, point d'appétit ni de forces. Le dix-neuf, douleurs excessives à l'extérieur de

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 247
 l'œil, & à toute la moitié de la tête ;
 le soir la malade se trouvoit mieux.
 Le vingt elle étoit assez bien. Le vingt-
 un, la chambre s'étoit encore remplie
 de fumée ; la malade avoit vomis ;
 la douleur un peu calmée se porta
 vers les tempes. Le vingt-deux, cette
 douleur persistoit, les glandes lacry-
 males jetoient du pus ; la malade
 ne dormit pas la nuit suivante, & fut
 fort troublée.

Le vingt-trois elle eut toute sa
 raison à elle ; son pouls étoit lent
 & plein ; mais le soir elle ressentit
 des picotemens très-vifs & de grandes
 cuissens, une pesanteur inexprima-
 ble de tête ; l'œil étoit enflammé :
 elle eut le transport pendant la nuit.
 Les vingt-quatre & vingt-cinq, elle
 eut toute sa raison à elle le matin, fut
 tourmentée d'un violent mal de tête
 le soir, & tomba dans un délire pen-
 dant la nuit. Même état le vingt-six :
 la malade avoit beaucoup sué la nuit
 précédente ; ce qui lui avoit fait avoir
 une éruption miliaire, dans laquelle
 il se trouvoit cependant quelques
 vésicules de trois lignes de diamètre :

L iv

248 DES PASSIONS,
le soir cette éruption disparut, & la
malade eut la nuit un transport.

Le ving-huit, je la trouvai le matin
pleine de raison; elle dormit une heure
pendant la nuit, ce qui ne lui étoit
pas arrivé depuis long-temps. Le
vingt-neuf, elle fut mieux le matin &
le soir; la nuit se passa assez bien.
Depuis le trente jusqu'au trente-trois,
elle étoit raisonnable & tranquille
pendant le jour, avoit de violens
maux de tête & radotoit la nuit. Le
trente-quatre elle eut la tête pesante,
se leva cependant pour la première
fois; elle eut encore le transport pen-
dant la nuit. Le trente-cinq même état.
Le quarante-cinq, je trouvai tout
disposé à un heureux changement,
sans voir cependant aucun signe de
crise. Le quarante-huit, on me dit que
les transports avoient entièrement
cessé, que la malade avoit un som-
meil tranquille & reprenoit ses for-
ces. Le cinquante-quatre elle étoit
bien rétablie, & vaquoit à ses affaires.

Enfin on a vu succéder à une forte
peur, un tremblement qui a duré
vingt-ans, la cataracte, la priva-

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 249
 tion de la parole, la paralysie, l'épilepsie, & la fureur, que j'ai vue venir de-là, & que j'ai guérie dans la troisieme résidence que j'ai faite à Gottingue.

Un jeune homme de vingt-trois ans, du pays de Brunswick, part de Gottingue pour aller voir son pere: en revenant il est attaqué sur la route par trois soldats qui veulent l'engager de force; l'un deux lui fait la bride de son cheval, & le blesse à la main d'un coup d'épée; il se fauve cependant & arrive à Gottingue. La peur qu'il eut que le coup qu'il avoit donné à l'un de ces soldats ne causât du chagrin à son pere, le mit dans une extrême inquiétude. Le lendemain de son arrivée à Gottingue, il me fit part de son inquiétude avec beaucoup de vivacité, me parut fort alarmé, & se plaignoit d'une forte douleur à la gorge, sous l'articulation de la mâchoire droite, & à la tête. Il eut une nuit fort inquiète, entra en fureur, & mit en fuite l'homme qui le gardoit. Le troisieme jour il étoit fort inquiet le matin, & cepen-

L v

250 DES PASSIONS,
dant dans son bon sens : son mal de tête étoit peu de chose, le pouls étoit presque dans son état naturel. Vers le soir il faisoit son sabre qu'il avoit couché dans le lit, au moment que son gardien s'étoit éloigné, en porta un coup à une dame, croyant que c'étoit un des soldats de Brunswic ; mais il revint bientôt à lui, & ne sçavoit rien de tout ce qui venoit de se passer. La nuit suivante il ne dormit aucunement, n'eut cependant qu'un délire de peu de durée, ne se plaignit de rien, & sua beaucoup. Le quatrième jour, je trouvai son pouls dans l'état naturel : il n'avoit pas de fièvre, ni la moindre douleur de tête ; il ne se plaignoit de rien, étoit fort tranquille & jouissant de toute sa raison ; mais le gardien, trompé par ce calme, s'étant retiré vers le soir, le malade sortit doucement de sa chambre, entra dans une chambre éloignée, trouva une épée dans une armoire sous plusieurs habits, sortit brusquement de la maison, prêt à tuer tous ceux qui se présenteroient dans la rue : il se jeta sur moi &

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 251
 fur deux de mes amis qui nous trou-
 vions par hafard à fa rencontre ;
 nous lui échappâmes cependant, & je
 le fis faifir par quelques foldats qui le
 remirent au lit.

Bientôt après il revint à lui, &
 pleura lorfque M. le Baron de Brunn
 lui raconta en ma présence ce qui
 s'étoit paffé. Il fut tranquille pendant
 toute la nuit. Le cinquieme jour, je
 lui trouvai le pouls plus fréquent que
 de coutume, ce qui venoit de la dou-
 leur violente que les véficatoires re-
 nouvelés lui avoient caufée ; il avoit
 toute la peau moite, un cercle bleu
 autour des yeux ; du refte il étoit de
 très-mauvaife humeur, mais dans fon
 bon fens. Le foir il fut très tranquille,
 ne fe plaignit que de mal de tête :
 il avoit le pouls lent, & dormit bien
 pendant la nuit.

Je lui remarquai pour la premiere
 fois des mouvemens fiévreux, le
 fixieme jour : il étoit en même temps
 dans une grande chaleur, & jouiffoit
 de fa raifon ; cet état dura toute la
 nuit. Le feptieme jour, il fe mit à
 bâiller continuellement dès fix heures.

Lvj

252 DES PASSIONS;
 du matin, avoit de fréquentes pen-
 diculations : à dix heures, il tomba
 dans une grande foiblesse, se plai-
 gnit d'un tintement dans les oreilles :
 il dormit assez bien la nuit suivante.
 Le jour suivant il fut entièrement ré-
 tabli; & se porta très-bien pendant
 un an. Je n'ai rien appris de nouveau
 à son sujet depuis ce temps-là (a).

(a) Voici un événement aussi singulier, qui fut la suite d'une peur. Un marchand qui étoit logé à Mayence dans la même auberge que moi, me fit ce récit en parlant de différentes choses: «Je venois d'Aschafenbourg, où j'avois un peu bu. Le vin, la chaleur & la fatigue m'obligerent de m'arrêter dans les bois qui sont entre cet endroit & Francfort; je m'y endormis. Vers les trois heures du matin, je me réveillai sans sçavoir où j'étois; je me mouchai pour prendre du tabac. A l'instant, je vis partir à quatre ou cinq pas de moi un animal très-gros, qui fit beaucoup de bruit en se sauvant. La peur me prit dans cet endroit inconnu, au point que je me trouvai mal, & restai-là jusqu'à près de cinq heures; sans avoir assez de forces pour me relever, quoiqu'e revenu assez promptement de mon évanouissement. Je partis pour me rendre à Francfort. Il me prit en chemin plusieurs saignemens de nez.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 253

La pudeur, espece de crainte plus modérée, arrête le sang dans les ex-

& des étourdissemens. Plusieurs jours se passerent sans que je sentisse rien qu'une pesanteur considérable de tête : cela se dissipa. Un mois après environ, je tombai dans une foiblesse très-longue, ayant le corps & les membres très-froids, mais une chaleur extrême à la tête. Le saignement du nez me reprit; je m'en trouvai bien. Huit jours après, j'éprouvai la même récidive, qui fut accompagnée de mouvemens convulsifs. Je pris les bains froids tous les jours au matin pendant quinze jours, & quelques poudres qu'on me donna contre l'épilepsie; mais je m'en trouvai extrêmement abattu : malgré cela je me rendis à Leipfic, où j'eus une vraie attaque d'épilepsie; ce qui récidiva presque tous les mois, pendant près de neuf mois. Dans les intervalles, je vaquois d'autant plus librement à mes affaires, que j'étois toujours averti de ces accès par une profonde tristesse qui me prenoit trois ou quatre jours auparavant; pour-lors je ne sortois pas. Un médecin de Leipfic me donna une bouteille d'une liqueur très-amère, qui fit retarder d'abord les accès, & me rendoit beaucoup moins lourd pendant les intervalles. Je n'ai pas repris d'autre bouteille. Les saignemens de nez continuerent encore pendant près d'un an, mais moins abondans & moins fréquens. Je pris beaucoup de bains, tantôt

254 DES PASSIONS,
 trémities capillaires de la face & de
 la poitrine; & , comme M. de Haller le
 présume, par-tout le corps. Il dit avoir
 vu une demoiselle dont la pudeur
 faisoit rougir totalement le sein dans
 certaines circonstances : cette con-
 jecture est très-probable. J'ai également
 remarqué cette rougeur subite au sein
 des femmes qui ont la peau très-blanc-
 che & très-fine. Je me souviens d'a-
 voir déjà fait cette observation à Paris

chauds, tantôt froids, & les effets de ma peur
 disparurent; quoique, depuis ce temps-là, la
 vue d'un gros chien me fasse une singulière
 impression, qui cependant n'a pas de suite. »

M. Gr. de Vitri m'a dit, il y a quelques
 années, étant chez lui, qu'une personne lui
 apprenant brusquement la mort de sa mere
 lorsque le perruquier l'accommodoit, il fut
 si effrayé, que la touffe de cheveux que ce
 perruquier tenoit, lui resta dans la main. Je
 pourrois rapporter ici l'histoire d'une para-
 lysie occasionnée par une peur, & qui fut
 accompagnée des symptômes les plus étran-
 ges; mais c'en est assez pour faire voir
 quelle est l'imprudence de ceux qui se font
 un plaisir de faire peur. Les hommes les
 plus déterminés en éprouvent aussi bien les
 funestes suites, que les sujets les plus timides.
 Les exemples n'en sont pas rares.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 255
 sur la fameuse Dumefnil, à laquelle
 quelques mouvemens passionnés,
 mais non pas la pudeur, firent monter
 le rouge d'abord au front, &
 paroître ensuite au sein; ses joues
 étoient trop plâtrées pour l'apperce-
 voir-là.

On rougit ordinairement dans la
 société quand on sent que l'on a man-
 qué, ou lorsqu'on craint de passer
 pour coupable d'une faute qu'on n'a
 pas commise. Un scélérat qui me fe-
 roit appercevoir le moindre soupçon
 d'une mauvaise action de ma part,
 me ferait certainement rougir; en
 ce cas je rougirois pour lui. On rougit
 quelquefois parmi de petits esprits,
 quand ils se défendent d'une offense
 connue, ou inconnue, bien ou mal
 fondée: on voit qu'ils ont des soup-
 çons, & l'on appréhende que l'es-
 prit borné de ces gens ne fasse tom-
 ber ces soupçons sur des innocens.

La pudeur portée trop loin cause
 quelquefois des suites plus graves
 chez les femmes; elle arrête les rè-
 gles, & est quelquefois mortelle. Je
 tiens de M. de Haller, qu'une demoi-

156 DES PASSIONS,
felle sentant ses règles la prendre dans
une *diligence*, en fut si affectée de-
vant les étrangers avec qui elle étoit,
qu'elle en eut une forte fièvre, &
en mourut.

La tristesse agit ou promptement,
ou lentement; ainsi tantôt c'est une
passion des plus vives, tantôt une
passion lente: elle a pour objet
tantôt un grand mal, tantôt un
moindre, tantôt présent, tantôt éloi-
gné, & dont on n'espère pas se ga-
rantir. On n'a pas autant d'exem-
ples d'effets funestes de la tristesse
que de la joie, parce que la tris-
tesse abat, il est vrai, la force des
nerfs, mais ralentit plutôt le cours
du sang qu'elle ne l'accélère; cepen-
dant une tristesse subite est quelque-
fois mortelle. On dit qu'Homere mou-
rut de chagrin de ne pas pouvoir ex-
pliquer une énigme que des pêcheurs
lui propoient. Ces pêcheurs étoient
occupés à se nettoyer de leur ver-
mine; Homere, sur cette entrefaite,
leur demanda ce qui les occupoit;
ils lui répondirent, nous avons perdu
ce que nous avons pris, & nous avons

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 157
 ce que nous n'avons pas pris. Homere, qui étoit, dit-on, aveugle, se trouvant ainsi hors d'état de les comprendre, en mourut de douleur. Diodore Chronos passoit pour un très-subtil dialecticien du temps de Ptolomée-Soter : Stilbo lui proposa, en présence du roi, une question à laquelle il ne put répondre : alors le roi, voulant le couvrir de honte, prononça une partie de son nom, & l'appela *Onos*, âne, (*ονος*) au lieu de Chronos ; Diodore en fut si affecté, qu'il mourut bientôt après. Horace fut si sensible à la mort de Mécène son bienfaiteur, qu'il mourut neuf jours après lui. Creech, qui s'étoit fait une grande réputation par sa traduction de Lucrèce, & s'étoit ensuite couvert de honte par celle d'Homere qu'il avoit entreprise, fut si pénétré du mauvais succès de sa seconde tentative, qu'il se pendit pour ne pas être exposé au mépris de ses compatriotes. C'est ce qui m'a souvent mis dans le cas d'être étonné qu'aucun (a) poète Allemand ne se fût encore pendu.

(a) M. Z. rend à ses compatriotes la jus-

258 DES PASSIONS,

Montagne nous fait mention d'un Allemand qui fut tué au siège d'Osen, après avoir fait des prodiges de valeur : un des officiers généraux voulut voir le corps de ce grand homme ; à l'instant il reconnoît son fils , & tombe mort. M. Tissot nous rapporte que le pere d'une nombreuse famille ayant perdu son épouse , qu'il aimoit éperdument , devint subitement asthmatique. Un de nos plus vieux praticiens routiniers s'imagina que le siège de la maladie de cet homme étoit à l'anus , & donna de très-forts médicamens , dans l'intention de produire un flux hémorroïdal. Ce malade en mourut au bout de deux jours : on trouva le poumon très-enflammé , & le cœur crevé.

Il n'y a pas long-temps qu'un Anglois tomba par terre à Londres à l'enterrement de sa femme , perdit l'usage de ses membres , & resta muet depuis ce temps-là. Le prince George-

tice qui leur est due. Parmi un grand nombre de poètes Allemands que j'ai lus , je n'ai encore vu qu'Opitz & M. Haller qui méritaient quelque considération.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 259

Louis de Holstein perd son épouse dans le moment que j'écris cet ouvrage, ordonne de tirer le corps de la princesse du cercueil où elle étoit, pour la mettre dans un autre de bois précieux, & de l'en avertir quand on auroit fait: on exécute ses ordres: le prince va près de ce cercueil, dit à son valet-de-chambre de lui lire quelque chose dans un livre de piété; il fond en larmes, pousse de profonds soupirs, s'endort, & meurt.

Si la grande douleur est courte, comme le disoit Cicéron, *gravis dolor brevis est*, & très-funeste; la douleur qui n'anéantit pas si précipitamment les forces vitales, n'en est pas moins dangereuse: une douleur lente est un vrai désespoir secret qui tient l'ame encore moins libre que Prométhée sur le Caucase; & son état est d'autant plus à plaindre, qu'elle se plonge volontairement dans le tombeau où le corps va se précipiter insensiblement. L'ame, malgré soi, a horreur de cet état où l'individu va se dissoudre, & ne désire cependant que ce moment qui lui fait horreur: c'est dans

260 DES PASSIONS,
ce contraste qu'il faut chercher la
cause secrète des suites d'une dou-
leur lente. Nous voyons tous les jours
des exemples de ces maladies incu-
rables causées par la douleur. Trou-
vez-moi, dit Cicéron, un remède à
l'espece de douleur qui fit périr
l'aimable Octavius, fils de Marcus.

Cette douleur ou tristesse lente, af-
foiblit en général le genre nerveux,
fait perdre l'appétit & le sommeil, al-
tere les digestions, rend le pouls inégal
& ordinairement tardif & petit : le
cœur, qui n'est plus animé par un flui-
de robuste, s'affoiblit ; le sang s'arrête
dans les poumons, qui ne s'en dé-
chargent que par les soupirs que l'on
pousse malgré soi, pour en faciliter
le passage ; le sang ne se rend que
très-faiblement aux extrémités capil-
laires ; de-là la pâleur & l'air sombre
du visage ; enfin le corps & l'ame
s'usent réciproquement dans cet état.

C'est ordinairement l'estomac qui
se sent le premier des effets d'une
douleur & d'une tristesse lente : l'effet
de cette passion met ce viscere dans
une espece d'atonie dans laquelle il

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 261
n'est plus sollicité à ses fonctions ;
les alimens qui y entrent ne font
d'abord que le fatiguer, & en sortent
sans une coction convenable : de-là
l'altération de toutes les humeurs,
altération qui se fait sur-tout sentir
au viscère dans lequel les suc digestifs
n'ont plus que de mauvaises qua-
lités. Les maux d'estomac se multi-
plient, s'augmentent ; les flatuosités,
les coliques, les spasmes, les éva-
nouissemens suivent bientôt les dé-
rangemens du ventricule, comme
autant d'effets des matieres qui pour-
rissent en résidence après les mauvai-
ses digestions. Les hommes son attra-
qués d'hémorroïdes aveugles : les
règles se suppriment chez les femmes,
ou il ne paroît chez elles qu'une sé-
rosité légèrement teinte, & bientôt
des fleurs-blanches ; la constipation
leur cause encore de nouveaux maux ;
ou les dévoiemens résultans de l'a-
tonie des viscères & de leurs mau-
vais levains, abattent & font périr
les sujets.

La bile reste comme en stagnation
dans le foie, s'épaissit, ou se jette

262 DES PASSIONS,
dans le sang, se manifeste à la peau,
dans les yeux; de-là l'ictère, l'hy-
dropisie: dans ces circonstances, tout
le corps devient extrêmement sensi-
ble; & on ne remarque que trop ce
que dit Plutarque des gens qui sont
dans le malheur, une mauvaise hu-
meur, un chagrin revêche à la moin-
dre chose; on est prêt à se fâcher
de tout, à tout craindre; un mot un
peu élevé est une offense.

Ces douleurs lentes sont une des
principales causes des affections hy-
pochondriaques & hystériques, sur-
tout si l'on est obligé de vivre sans
société, ou de mener une vie mo-
notone & sans dissipation. Voilà pour-
quoi ces maladies sont si fréquentes
dans les communautés, dans les châ-
teaux éloignés des villes, dans les
petites villes, dans les familles soli-
taires; parce que les hommes se font
plus de peine les uns aux autres,
lorsqu'ils sont confinés dans un cer-
cle étroit qui ne fournit ordinaire-
ment que peu d'idées; ce qui est cause
que les idées prédominantes reven-
nant toujours plus souvent, ne repa-

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 263
 roissent enfin qu'avec une espece de
 déplaisir & de fadeur , & qu'elles
 augmentent beaucoup la maladie de
 l'esprit , si elles sont fâcheuses d'elles-
 mêmes. Voilà ce qui fait proprement
 l'ennui mélancolique , & souvent la
 privation de toute autre idée que celle
 qui fait peine. C'est même la rai-
 son de l'homme qui , dans ces tristes
 circonstances , devient la cause de ses
 maux ultérieurs. Les philosophes ,
 qui voyoient l'homme si souvent mal-
 heureux par sa propre raison , avoient-
 ils tort de demander , avec Cicéron ,
 quelle autre chose les dieux pouvoient
 donner à l'homme de plus propre
 que sa raison pour le rendre mal-
 heureux ?

|| M. Zuckert dit très-justement , dans
 une excellente dissertation qu'il a
 écrite sur les passions , que la soli-
 tude & l'oïveté deviennent en géné-
 ral , non-seulement des causes éloi-
 gnées de plusieurs passions , mais
 qu'elles sont aussi plus propres que
 toute autre chose à entretenir les pen-
 chans enracinés , en ce qu'elles fixent
 toujours l'esprit dans le cercle de

264 DES PASSIONS,
certains objets particuliers, & le
rendent d'autant plus actif à la re-
cherche de tout ce qui peut intéres-
ser sa passion, qu'il est moins distrait
par d'autres objets que celui qui l'af-
fecte. Enfin, ce retour fréquent des
mêmes idées douloureuses produit la
folie à la suite de la mélancolie, le
dessèchement des nerfs; & de-là la
consomption ou la cataracte, le crève-
ment de cœur ordinaire aux Anglois,
& très-souvent un cancer.

La tristesse que cause le désir inu-
tile de revoir son pays, est ce
qu'on appelle *maladie du pays*, ou
nostalgie. Cette maladie mène quel-
quefois l'homme à la mort après une
courte mélancolie, un tremblement
des membres, & autres maux peu
menaçans. Les Suisses qui se trou-
vent chez l'étranger, sont fort sujets
à cette maladie: le regret de ne
plus jouir de leur pays, leur cause
d'abord certaines inquiétudes qui sont
bientôt suivies d'un chagrin secret
qui fait le principe de toute la ma-
ladie. On a dit que cette maladie
leur étoit particulière; mais l'expé-
rience

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 265

rience prouve que d'autres nations peuvent en être attaquées comme eux. Barrere l'a vue dans plusieurs soldats Bourguignons enrôlés par force, ou à qui l'on refusoit leur congé. M. Auenbrucker, médecin de l'hôpital Espagnol de Vienne, a remarqué cette maladie parmi des jeunes gens qui avoient été enrôlés par force, & se trouvoient sans espoir de revoir un jour leur patrie. Ces jeunes soldats devenoient d'abord tristes, filentieux, languissans, pensifs, gémissans, fongeoient continuellement, & devenoient enfin insensibles à tout. Le même médecin dit que cette maladie, autrefois si commune dans les armées Autrichiennes, est présentement très-rare, depuis que les soldats ne sont plus engagés que pour un temps, au bout duquel on leur délivre leur congé.

Je tiens aussi d'officiers & médecins Ecoffois, que la maladie du pays n'est pas extraordinaire à leurs compatriotes : je pense qu'elle peut être commune à tous les hommes, qui n'ont pas chez les étrangers les

Tome III.

M.

266 DES PASSIONS,
agrémens & les aifances qu'ils au-
roient chez eux. Cette maladie qui
fait périr tant de matelots Anglois,
est la funeste conséquence de la *presse*
inhumaine, & si contraire à la liberté
Angloise, avec laquelle on traîne sur
d'autres vaisseaux les matelots qui
viennent de faire de longues naviga-
tions, sans leur donner le temps de se
refaire, & de voir leurs amis ou leurs
parens. Enfin tout Suisse sent comme
mòi la maladie du pays, sous un autre
nom, au milieu de sa patrie, lorsqu'il
pense qu'il vivra mieux chez l'étranger.

La nostalgie fait naître & nour-
rit les fantaisies les plus singulieres :
toutes les représentations, tous les
médicamens, toutes les punitions de-
viennent inutiles ; il n'est de ressource
qu'en trouvant le moyen de plaire
au malade. Lorsque la consommation
s'est déjà manifestée, il est trop tard
pour se rendre à leur désir. M. Auen-
brucker a trouvé dans plusieurs su-
jets qui étoient morts de cette ma-
ladie, les poumons adhérens au
diaphragme ; & une partie des pou-
mons durcie, ou plus ou moins puru-
lente. Mais, si cette maladie n'est pas

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 267
 encore dégénérée en phtisie (a), ou en folie, l'espoir que l'on peut faire concevoir aux malades, produit des effets

(a) M. Z. a raison de soutenir que cette maladie peut être commune à tous les peuples. Je rencontrai, en allant de Rotterdam à Amsterdam par le batelet ordinaire, un Turc qui m'avoit l'air fort chagrin. Comme les Turcs entendent assez communément l'italien, je lui en lâchai quelques mots, pour voir s'il le sçavoit : il me répondit avec beaucoup de plaisir, & me conta ses peines. Il avoit été pris par les Chrétiens sur les côtes d'Italie, &, après une longue prison, avoit recouvré sa liberté : il se trouvoit alors fort à son aise, quant à la fortune. Le vif désir qu'il avoit de revoir les siens l'avoit si fort affecté, qu'il ne pouvoit tenir deux minutes de conversation sans différens propos inconséquens. Il vantoit sans cesse les avantages de sa patrie, qu'il regardoit comme le centre de la félicité. Je conclus de-là que la maladie du pays étoit la cause de son état vraiment malade. Dès que nous fûmes arrivés à Amsterdam, je le conduisis à la Bourse, où nous trouvâmes de ses compatriotes. La joie qu'il sentit à ce moment fut si vive, qu'il resta sans mot dire ; &, au bout de trois jours, je vis un homme tout différent : c'étoit le caractère le plus enjoué, & un des plus aimables hommes que j'aie vus de ma vie.

J'eus occasion de voir cette même mala-

M ij

268 DES PASSIONS,
 merveilleux : en voici un exemple.
 Un Suisse du canton de Berne, qui
 avant moi avoit étudié la médecine
 à Gottingue, s'imagina que l'aorte
 alloit lui crever, & n'osoit pas quit-
 ter sa chambre par cette raison; mais,
 le même jour qu'il fut rappelé par
 son pere, il parcourut tout Gottin-
 gue en joie, prit congé de toutes ses
 connoissances, &, trois jours après,
 monta avec une alégresse extrême au

die dans tous ses degrés étant à Leyde. De
 plusieurs Hongrois qui étudioient alors dans
 cette université & dans celle d'Utrecht, il
 s'en trouva trois qui furent attaqués de cette
 maladie au point de devenir maniaques. Un
 nommé Satmary, dont le frere est actuelle-
 ment professeur à Débrécin en Hongrie, ne
 fut guéri de sa manie qu'avec bien de la pei-
 ne. Un nommé Baloch, homme d'une vaste
 érudition, bon mathématicien, excellent poète
 latin, fut reconduit en Hongrie, où il mourut
 à la suite de sa manie. Un autre, dont j'ai
 oublié le nom, tomba à mes pieds dans des
 convulsions horribles, en revenant de pro-
 mener avec moi. Enfin j'en vis cinq ou six
 pris très-sérieusement de cette maladie, dont
 il est facile d'appercevoir les commencemens.
 Ces sujets parlent sans cesse de leur pays &
 de ses avantages; &, quelques propos qu'on
 leur tienne, ils en reviennent toujours-là.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 269
haut des cascades de Cassel, tandis que deux jours auparavant il pouvoit à peine respirer en montant le plus petit escalier. Son pere l'envoya ensuite à l'université de Basle, & de-là dans le pays François du canton de Berne, le plus beau pays de l'Europe, situé le long du lac de Genève. Il y fut attaqué de nouveau de son ancienne maladie-du-pays : il se porte maintenant très-bien.

La fièvre hystérique, ou des nerfs, décrite par Manningham, & peu connue jusqu'ici, sur-tout hors de l'Angleterre, se manifeste particulièrement chez les femmes délicates, & chez les gens de lettres qui ont beaucoup de pénétration & de sentiment, après des passions tristes & autres épuisemens. Avant ce médecin Anglois, personne ne distinguoit, en-deçà de la mer, cette fièvre continue, de la fièvre hystérique ordinaire, & on n'en connoissoit pas non plus la terminaison dangereuse.

Les accès de cette fièvre sont très-irréguliers : elle se manifeste par un air malade, une sécheresse de la

270 DES PASSIONS,
 langue , mais fans soif ; un manque
 d'appétit ; un pouls fort bas , rapide,
 inégal ; des urines pâles , & de
 temps en temps abondantes ; des frif-
 sons , des tremblemens *intercurrents* :
 quelquefois on voit des sueurs froi-
 des & visqueuses ; quelquefois des
 douleurs de colique , des insomnies
 & des absences d'esprit. Cette fièvre
 se termine , selon l'expérience de
 Manningham , en trente ou quarante
 jours , par des défaillances , une stu-
 peur , & enfin par la mort , si l'on
 ne donne pas à propos aux malades
 des médicamens fortifiants.

L'indignation me paroît une pas-
 sion mixte , résultante de la colere
 & de la tristesse. Les gens sensés , qui
 font ordinairement la plus petite por-
 tion des hommes , seroient souvent
 exposés à cette passion , par rapport
 aux ridicules & aux absurdités du
 grand nombre , s'ils ne se disoient pas
 qu'un homme sage n'a point de re-
 pos avec les fous , qu'il gronde ou
 qu'il rie. L'effet que l'indignation pro-
 duit sur le corps , est , dans plusieurs
 personnes , un vertige , une envie de

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 271
vomir , un serrement extrême de
poitrine , lequel lie la langue aussi-
bien que la sagesse.

J'ai vu une indignation, quoique
peu véhémence , exciter subitement
dans des femmes sensibles un point
de côté , lequel étoit aussi violent
que dans une pleurésie , & qui se
renouveloit à chaque mouvement de
la respiration , & duroit souvent
seize heures, si on n'y remédioit.
M. de Haller dit qu'une dame de con-
dition , s'étant laissée séduire par son
amant , conçut une si grande indi-
gnation après la faute , qu'elle en de-
vint sourde & aveugle ; que, pendant
vingt-quatre heures, ses urines étoient
arrêtees, son pouls & sa respiration
avoient disparu, de sorte qu'elle ne
ternit même pas la glace d'un miroir
porté sur sa bouche. M. de Haller la tira
d'affaire. J'ai vu moi-même une autre
dame d'un grand âge, qui, à la moindre
contradiction qu'on lui faisoit éprou-
ver , s'indignoit au point d'en avoir
subitement un serrement de cœur
presque suffocant , & une toux con-
vulsive continuelle. Cela lui duroit

M iv

272 DES PASSIONS,
quelquefois plusieurs mois, si elle ne prenoit point de médicamens, ou si elle en prenoit d'émolliens ou béchiques. Je l'ai plusieurs fois guérie de ces maux avec de la rhubarbe & de l'opium.

Rien n'est plus dangereux que d'arrêter subitement une forte indignation. Valere-Maxime rapporte que la femme de Naufimène, Athénien, ayant surpris son fils & sa fille en un commerce incestueux, devint muette sur le champ, & resta telle toute sa vie. Une fille, trouvant son amant dans les bras de sa mere, en perdit l'esprit sans retour. Un grand homme, aussi bon militaire qu'habile politique, ayant échoué à Berne où il cherchoit une place importante, fut si indigné, qu'il fut frappé d'apoplexie, & mourut une heure après. Ce même effet arrive aussi quelquefois conséquemment à une injustice que l'on sent de la maniere la plus convaincante, & dont on voudroit convaincre les autres, sans cependant pouvoir y parvenir.

On peut compter parmi les passions

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 273
tristes un amour malheureux : il agit promptement & avec violence, parce que, de toutes les passions, c'est la plus impatiente & la moins susceptible d'avis. Un médecin de Paris a dit avec raison, que l'amour, quelque beau nom qu'on lui donne, n'est pas plus une passion que la faim, la soif & tous les autres appétits sensitifs, qui naturellement ne tendent qu'à notre bien-être & à notre conservation. Ce médecin, peu ébloui des idées des Platoniciens, a raison de prendre l'amour pour un appétit sensitif, parce qu'il l'est réellement, & que le sexe ne se feroit pas tant de peine d'avouer cette passion, & n'en feroit pas un mystère, si elle n'avoit pas quelque chose de contraire à la pudeur. Mais l'amour devient passion par le peu de réserve avec laquelle l'ame suit l'appétit des sens; parce que l'on ne se contente pas de satisfaire simplement cet appétit, & qu'on se fixe déterminément sur un seul objet, ou du moins avec trop d'attachement. Voilà (a) tout

(a) Quoique cette assertion semble d'abord
M.v.

274 DES PASSIONS,
le moral de l'amour. Les anciens ont
donc très-bien dit que Jupiter est

assez vraie, je ne vois pas qu'elle puisse soutenir un examen bien réfléchi. Sans vouloir prendre ici la défense du *Banquet* de Platon, qui n'est réellement qu'une satire des mœurs de son temps, ni épouser aucune des idées que certains enthousiastes se sont faites de l'amour, je pense qu'on ne peut réduire tout le moral de l'amour à si peu de chose. Je sçais, comme tous les hommes, qu'il n'y a rien de si violent que la fureur de l'amour, comme le disoit Cicéron. Il n'y a pas si longtemps qu'une fille a empoisonné pere & mere, & d'autres personnes de sa famille, pour épouser un homme qu'on lui refusoit. Un peintre tire le portrait d'une jolie personne : il en devient si éperdument amoureux, qu'il se jette sur elle, lui ouvre la poitrine, lui arrache le cœur & le dévore. Voilà, dit-on, la fureur de l'amour ; mais attribuer ces effets à l'amour, c'est confondre les passions avec les crimes : or les passions sont bien différentes de ces excès. Quiconque examinera bien la passion que nous appelons amour, loin d'en borner le moral à l'appétit des sens, il verra même que cette passion fait l'ame de toutes les passions légitimes. Le Dante fait à cet égard une distinction qui lève toutes les difficultés.

*Benigna voluntate in cui si liqua
Sempre l'amor che drittamente spira,
Come cupidità fa nell' iniqua. Paradis. c. 15.*

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 275
raisonnable lorsqu'il n'est pas amoureux ; & qu'il ne peut en même

En distinguant l'amour de la cupidité ou de l'appétit matériel des sens, on voit aussitôt l'étendue de cette noble passion, & combien Maffée avoit raison de dire *che vive piu castamente è p:ù sottoposto all'amore*. Je vois dans cette seule réflexion une foule d'objections qu'on peut opposer à l'assertion de M. Z. Pour moi, je suis bien éloigné d'être de son avis, quand je lis les réflexions de Maffée : *Conclusioni d'amore*. Que Sapho nous peigne le triste état où l'appétit sensitif l'a réduite, jusqu'à même rester sans souffle *ανεως* ; qu'Anacréon nous dise *χρηστον το φιλησαι* ; ou que Guarini apostrophe la brute, *o beate voi fere selvaggio!* &c. pour nous représenter cette passion & ses jeux, j'en conclus que ce n'est plus là du-tout l'amour que la nature nous dicte : or il faut que M. Z. ne l'ait jamais envisagé que sous ces rapports, pour en borner le moral comme il le fait. Les passions prennent, il est vrai, leur source dans l'appétit des sens, ou dans l'éducation, & même sans exception : si ce même appétit n'est point retenu dans les bornes de la nature par la raison & la réflexion, il s'ensuit des excès horribles ; mais ces excès ne sont plus la passion. La colere est une passion légitime : les excès qui la suivent, si on s'y abandonne sans réserve, ne sont plus passion ; c'est une fureur qui ne tient plus au moral naturel de la colere. Il en est de même

M. vj.

276 DES PASSIONS;
 temps être amoureux & raisonnable.

L'amour est, de toutes les passions, celle dont le médecin a le plus à espérer quand il va être satisfait, & au contraire celle dont il a le plus à craindre lorsqu'il éprouve la moindre contradiction. Un amour trompé est généralement suivi, chez les femmes, de la suppression des règles. Une dame de nos cantons

de l'amour & de toutes les autres passions. L'amour est ce doux épanchement de l'ame qui faisoit dire au Dante:

Io m'innamorava in tanto quinci,

Ch'in fino non fù cosa alcuna

Che mi legasse con sì dolci vinci. Ibid. c. 14.

Quant à l'idée du médecin que M. Z. approuve, je la crois mal fondée: ou il faut dire que le Créateur, en nous mettant dans les sens le germe d'un appétit aussi vif, y a en même temps attaché l'idée du crime; ce qui est un blasphème. La pudeur qui accompagne cette passion ne vient réellement que du désir de jouir sans partage; & c'est-là le seul frein que le Créateur ait mis à cette passion légitime, en prenant les choses dans l'état naturel. En effet, un enfant ne peut être fait que par un seul pere: ceux qui ont voulu admettre la communauté des femmes ont donc mal vu la nature. Je me borne à ces réflexions par rapport à mon but.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 277
éprouva, par cette raison, une suppression qui dura quatorze mois ; & maintenant même, ce n'est qu'avec de grandes incommodités que ses règles reparoissent. Deux autres Suissesses tomberent aussi par-là dans la consommation observée par Hippocrate, après la suppression soudaine de ces écoulemens, & à laquelle se joint toujours, dans ce cas particulier, une méfiance générale, une tristesse craintive & une misanthropie achevée, qui n'a cependant que l'apparence de l'ennui & de l'abattement. Cet état du corps & de l'ame, lequel n'est pas rare en Suisse, est la consommation incurable que les Anglois appellent *creve-cœur*, & qu'on peut voir très-bien décrite dans les aventures de Clarisse.

Un amour trompé ou malheureux est encore suivi d'autres maux. Tulpius nous dit qu'un jeune Anglois, éprouvant un refus lors d'un mariage qu'il défireoit ardemment, tomba roide comme un pieu, se tint un jour entier assis sur une chaise dans la même attitude & les yeux ouverts ;

278 DES PASSIONS,
de sorte qu'on l'auroit plutôt pris
pour une statue que pour un homme :
on lui dit le soir , en riant , que son
amante feroit à lui s'il revenoit de cet
état ; & dès l'instant il se leva brusque-
ment , comme sortant d'un profond
sommeil , & fut guéri. Le nombre de
ceux qui deviennent fous , hommes
& femmes , par de semblables rai-
sons , est assez grand.

Un amour malheureux mine non-
seulement peu à peu ; il est aussi cause
de la fureur utérine chez les femmes ,
lorsqu'on ne peut pas remédier au mal
par le véritable moyen. Avicenne
nous représente avec le pinceau de la
nature la fureur utérine qui vient quel-
quefois à la suite d'un amour mal-
heureux , & comme je l'ai observée
moi-même. Cette maladie , dit-il ,
approche de très-près de la mélanco-
lie , & vient de ce qu'on a trop soi-
gneusement fixé son attention sur une
personne qui plaisoit , & avec laquelle
on a souvent désiré de co-habiter ,
mais inutilement. Elle se manifeste par
l'enfoncement des yeux dans leurs
cavités , par le mouvement continuel

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 279
des paupieres , accompagné de quel-
ques ris : la respiration est souvent
entrecoupée , souvent interceptée ,
pour ainsi dire , au milieu de son cours ,
& souvent , aussi , accélérée : tantôt la
malade est joyeuse & rit ; tantôt elle
est triste & pleure , sur-tout lors-
qu'elle entend chanter une chanson
amoureuse , ou qu'on lui parle de
l'absence de celui qu'elle chérit. Tout
le corps se consume , excepté les
yeux qui sont enflés , malgré qu'ils
paroissent enfoncés ; ce qui vient des
veilles fréquentes & des soupirs réi-
térés. Tous les mouvemens de l'ame
sont irréguliers : le pouls est inégal
& sans caractere ; il change sur-tout
lorsque la malade entend parler de
celui qu'elle aime.

Avicenne , qui ne consultoit en cela
que la nature , dit tout nettement ,
qu'il faut que les deux individus se
voient , si les circonstances le per-
mettent , lorsqu'il n'y a point d'au-
tres moyens que l'accouplement pour
guérir. Il dit avoir vu quelques per-
sonnes amoureuses recouvrer les for-
ces & la santé , après que ceux

180 DES PASSIONS,

qu'elles aimoient les eurent à peine touchées; & cela lorsqu'elles étoient dans un vrai état de consomption, abattues d'ailleurs par une longue fièvre, & totalement épuisées par la violence de leur amour. Avicenne ajoute que cette palingénésie s'exécute si promptement, qu'on y apperçoit évidemment l'empire que les passions ont sur le corps.

L'envie se fait déjà sentir dès l'enfance. Les enfans maigrissent, se dessèchent s'ils en voient un autre plus aimé, plus caressé qu'eux. L'envie prive du sommeil, fait perdre l'appétit, dispose à des mouvemens fiévreux. Un homme qui n'a pas cultivé ses talens, & dont l'envie s'empare à la vue d'un autre qui les a cultivés & parvient, prend un air sombre, mélancolique: il est inquiet, & comme asthmatique, toutes les fois qu'il voit accorder aux autres des prérogatives ou des avantages qui, selon lui, devroient lui appartenir. La bonne réputation de ces personnes dont il cherche à se venger par des mépris & des calom-

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 281
nies, est comme un glaive suspendu par un cheveu sur sa tête ; il cherche à leur nuire à toute heure, & ne cesse de se nuire à lui-même ; il est toujours troublé à la vue de leur bonheur, qu'il se forme toujours plus grand qu'il n'est réellement, & qui nourrit dans son cœur un chagrin dévorant.

Un sot même devient sombre, taciturne, dès que l'envie s'empare de lui ; il est d'autant plus tourmenté, qu'il s'efforce en vain d'abaïsser des gens d'un mérite supérieur qu'il n'a pas : il roule les yeux, fronce le sourcil, va tête baissée, devient fâcheux, boudeur, revêche : la sérénité reparoît sur son front si un flatteur le distrait des noires idées dont il s'occupe, & l'élève autant qu'il voudroit voir humiliés ceux qui lui ravissent la gloire ou les avantages auxquels il aspire.

Mais l'envie ne fait du mal qu'à ceux qui ne peuvent pas satisfaire, d'une manière ou d'autre, leur esprit malade.

Il est nombre de gens dans le

282 DES PASSIONS,
monde qui deviennent réellement malades à la suite de cette passion criminelle, & qui le font d'autant plus dangereusement, que ce n'est que par hasard qu'on connoît la cause de leurs maux. Un homme dans cet état ne fait pas lui-même les réflexions nécessaires sur le dérangement de sa santé : trop occupé de sa passion, il n'en considère que les vues & non pas les effets ; il n'en conviendrait même pas, si on les lui représentoit, après en avoir découvert la cause. D'autres arrivent à un très-grand âge, malgré le poison de l'envie qui leur a infecté toutes les humeurs : ce sont sur-tout ceux qui portent envie à d'autres, sans trop envisager la jouissance de leurs avantages, mais par le seul plaisir de voir les autres au-dessous d'eux. Dans ce cas, c'est une passion mixte, dont l'ambition fait le principal caractère. Je ne m'arrêterai pas ici à détailler tous les ressorts que fait jouer l'envie, & tous les effets qui en résultent ; je dirai seulement que les médecins doivent

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 283
être infiniment plus attentifs qu'ils ne
le sont sur les effets de ce vice, que
l'on n'a que trop d'occasions d'ap-
percevoir tous les jours. Cet air
taciturne, mélancolique, qu'on re-
marque à tant de malades, ce fond
de chagrin qui empire si souvent les
maladies, n'ont d'autre cause qu'une
envie secrète qui dévore le cœur,
abat l'esprit, trouble toutes les
opérations de l'ame, & par consé-
quent à la fin toutes les fonctions
des organes, & fait tomber le corps
dans un état d'où il n'est presque
plus possible de le tirer.

L'envie & la jalousie sont sur-tout
dangereuses en amour. Il n'est pas
de maux que la jalousie n'enfante.
L'ambition rend téméraire, & préci-
pité souvent, mais la jalousie rend
furieux, phrénétique. J'ai eu occa-
sion de voir les grands hôpitaux de
Paris; j'y ai remarqué trois espèces
de fous. Les hommes l'étoient deve-
nus par orgueil, les filles par amour,
les femmes par jalousie; tous ces gens
m'avoient l'air d'autant de furies.



C H A P I T R E VII.

*De la trop grande Contention d'esprit,
considérée comme Cause éloignée des
Maladies.*

L'ENVIE d'acquérir des lumières, ou de faire usage des connoissances que l'on a acquises, peut sans difficulté se ranger parmi les passions, puisqu'elle est si forte dans quelques personnes, qu'elle y absorbe presque toutes les autres passions.

• Tout homme qui s'applique à la recherche de la vérité, mérite certainement la reconnoissance la plus vive de la société. Ce sont cependant ces gens que la société persécute le plus souvent, & contre lesquels elle est toujours prévenue, au point de leur préférer les idiots qui ne font que nombre parmi les êtres purement végétatifs; parmi ces gens, dis-je, à qui Horace faisoit dire *Nos numerus sumus, & fruges consumere nati.* Ces fortes de frélons se trouvent dans

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 285
tous les états ; & la médecine a les
siens , aussi-bien que les jardins d'E-
picure. Ce ne sont cependant que
les travaux infatigables de ces esprits
assidument occupés , qui ont dissipé
les ténèbres de l'Europe. Les Sauva-
ges de la Louifiane semblent avoir
mieux senti que la plûpart de nos
contrées Européennes de quelle con-
féquence étoient ces recherches pour
le bien de la société. Un de ces Sau-
vages , s'étant mis en tête de par-
courir nombre de provinces de l'A-
mérique feptentrionale , pour en con-
noître les mœurs & les usages , &
pour faire usage de ces connoiffan-
ces à l'avantage des Yazous , fit un
voyage de dix-neuf cents lieues en
cinq ans. A son retour , ses com-
patriotes lui donnerent le nom de
Moncacht-Apée , c'est-à-dire *tueur des*
peines. Tout homme qui entreprend
d'éclairer l'humanité , mérite à juste
titre le même nom.

Rouffeau dit fort bien que notre
raison se perfectionne par l'activité
des paffions. Nous cherchons à con-
noître , parce que nous voulons

286 CONTENTION D'ESPRIT ;
jouir ; & il est impossible d'imaginer
quelqu'un qui se donne la peine de
penfer , fans y être engagé par la
crainte ou par les défirs.

Outre les avantages que la fociété
retire des sciences qui font la vraie
fource des arts , les sciences ont en-
core , dans le particulier , des avanta-
ges réels en mille circonftances. Ci-
céron , qui en connoiffoit tout le prix ,
puifque ce n'est que par leur moyen
qu'il parvint aux plus hauts hon-
neurs du plus vafte Empire du monde ,
en défendit tous les droits dans la
caufe d'Archias , & en expose en
grand maître tous les avantages.
Mais le grand avantage des scien-
ces dans le particulier , c'est de nous
fauver de l'ennui , que je regarde
comme le plus grand ennemi de
l'ame & du corps.

Les sciences nous rendent la vie
moins animale , moins bornée à la
pouffiere que nous foulons. Comme
toute idée tient néceffairement à une
ou à plusieurs autres , il est impos-
fible qu'en acquérant un nouveau
degré de connoiffances , nous n'appro-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 287

chions pas en même temps de celui qui les touche. La connoissance que nous venons d'acquérir est donc comme la source d'une autre : voilà pourquoi l'esprit cherche toujours à s'étendre. En même temps que les sciences nous instruisent d'un certain nombre de vérités, elles jettent aussi dans le lointain une fausse lueur sur tout ce qui nous environne. C'est un astre qui, dans le plus brillant éclat qu'il répand, fait entrevoir plus loin un crépuscule qui va bientôt devenir un jour aussi lumineux. Est-il donc surprenant qu'un esprit actif ne se borne jamais? Il y a tant de satisfaction à connoître, qu'Archimede, tout occupé de ce plaisir, n'apperçoit même pas le soldat qui vient lui plonger dans le sein le fer qui devoit le défendre.

Mais c'est une volupté sentie de peu de monde, quoique chacun paroisse vouloir être distingué, & affecte même de paroître important. J'ai eu plusieurs fois occasion de voir en compagnie certains esprits bornés témoigner le plus souverain mépris

288 CONTENTION D'ESPRIT,
pour toutce qui s'appelle étude & con-
noissance ; & , dans d'autres circonf-
tances, affecter certain air de supé-
riorité vis-à-vis de gens de mérite
qu'ils ne connoissoient pas , &
qui avoient assez de complaisance
pour se taire. Ces stupides étoient
là les plus grands personnages de
la société, pour venir bientôt ram-
per dans d'autres compagnies où
leur fortune leur donnoit quelque ac-
cès. Cela prouve que ces gens sont
infiniment méprisables , & fait aussi
voir que la volupté pure que pro-
curent les sciences n'est pas une chi-
mère , puisque les gens les plus bor-
nés veulent paroître aussi la goûter.

Mais un homme épris de cette
volupté ne la goûte pas long-temps
pure , s'il s'y livre sans discrétion.
Les efforts continuels que fait l'es-
prit pour passer d'une connoissance
à une nouvelle découverte , & du
crépuscule dans le grand jour, sont
aussi la source de beaucoup de
maux. Je fçais que le peuple ne peut
pas s'imaginer qu'un homme de let-
tres, qui est assis toute la journée, lit,
pense ,

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 289

pense , combine , compose , décompose , approfondit , écrit , puisse épuiser les forces ; & même beaucoup plus promptement que ce paysan qui va labourer la terre , relève un fossé , essuie toutes les injures du temps , le froid , la chaleur , la pluie. Rien n'est cependant plus vrai , quoique des gens qui ne voient jamais au-delà des sensations ne le comprennent pas.

Les trop grands travaux de l'esprit fatiguent le corps , & ceux du corps fatiguent pareillement l'esprit. L'activité continuelle de l'esprit , accompagnée du repos du corps , abat le corps ; & l'action continuelle du corps , jointe à l'inaction de l'esprit , affoiblit infiniment l'esprit. Voilà pourquoi la moindre méditation fatigue le peuple , & pourquoi le moindre effort du corps abat les gens de lettres.

Le peuple , qui ne voit presque pas au-delà de l'instinct , ne tient aucune connoissance abstraite , parce que , pour abstraire , il faut de l'intelligence & du génie. Forger , limer ;

Tome III.

N

290 CONTÉNTION D'ESPRIT,
 scier, font pour lui ce qu'il appelle
 travailler; lire, penser, font pour lui
 passer sa vie dans l'oïveté. On ne
 voit certainement pas les effets pré-
 sents que produit l'effort quelconque
 de l'esprit, sur la substance médullaire
 du cerveau, & de-là sur tout le corps.
 Le malade se plaint de cette sensa-
 tion; mais le médecin compare l'effet
 avec la cause éloignée, & voit, par
 l'intellect, la cause prochaine. Le
 cerveau (a) est sans doute l'organe
 moyennant lequel l'ame doit penser,
 & il est en même temps extrême-
 ment tendre. Ainsi il est inutile de de-
 mander si les tendres fibres du cer-
 veau ne doivent pas être aussi fati-
 guées d'un trop grand effort, que le
 sont les muscles d'un ouvrier ou d'un
 paysan, par le travail de la forge
 ou du labourage.

Chaque partie du corps humain,
 comme on le sçait, s'affoiblit tout-
 à-coup, dès qu'elle agit sans in-
 termission. C'est ce qu'on voit ar-

(a) Cela est fort douteux, n'en déplaise
 à M. Z.

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 291
 river aux muscles ou aux membres
 qui sont seuls long-temps en action,
 & sans se reposer par intervalles. On
 a donc conclu de-là, qu'il devoit ar-
 river pareille chose dans les (a) ins-
 trumens particuliers que l'ame em-
 ploie sans relâche pour telle opéra-
 tion.

Il est à présumer qu'il doit arri-
 ver certain mouvement dans la par-
 tie par laquelle l'ame sent, & qui
 exécute les ordres de l'ame. Il est vrai
 qu'on ne peut pas dire quelle est la
 nature de ce mouvement; mais on
 sçait au plus haut degré de proba-
 bilité, que quelque chose doit se mou-
 voir dans le cerveau, lorsqu'on pense.
 Il ne faut qu'observer ce qui se passe
 dans une tête pénétrante & une tête
 stupide, pour appercevoir quelques
 raisons de cette probabilité. Dans
 une tête pénétrante occupée, tout est
 visiblement en mouvement. Combien
 d'idées particulieres ne fait-elle pas
 avec une extrême rapidité? Avec

(a) M. Z. dit, dans l'attelier de l'ame, *in*
der werckstatt der seele.

292 CONTENTION D'ESPRIT,
quelle promptitude, quelle facilité
ne passe-t-elle pas d'un objet à un
autre, ne remarque-t-elle pas de la
ressemblance dans les choses les plus
éloignées? Avec quelle finesse, quelle
justesse ne les rapproche-t-elle pas?
Elle compare tout avec la même fa-
cilité qu'elle apperçoit les choses;
enfin sa mobilité pénétrante est aussi
grande que sa sensibilité.

Mais, au contraire, le peu d'idées
d'une tête stupide ne semblent former
qu'une même masse, s'il est permis de
parler ainsi; il ne s'y fait aucune ana-
lyse: chaque idée une fois conçue,
vraie ou fautive, est pour eux une im-
pression qui se grave profondément
dans l'intimité du cerveau, mais sans
être jamais soumise à l'examen; &
ces idées sont comme autant de bar-
rières qui s'opposent à l'entrée de
toute autre. Ces gens peu suscepti-
bles d'aucune application, se con-
tentent de mots, jurent toujours sur
la parole d'autrui, ont toujours un
air emprunté, & semblent même ne
penser que d'emprunt, ou pour imi-
ter gauchement ce qu'ils voient ou

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 293
entendent dire. *O imitatores servum
pecus !*

Il me semble que ces différens phénomènes font naturellement entrevoir une mobilité plus ou moins grande dans le cerveau. Pythagore faisoit émouvoir le cerveau de ses disciples, dès le matin, avec la musique. Cette mobilité me paroît donc fondée sur la sensibilité plus ou moins grande du cerveau ; car une tête stupide n'a que peu ou point de sensibilité, à l'intérêt près, qui est ce qui l'affecte le plus : du reste, un tel homme paroît toujours être comme sans penser. Boerhaave dit que la mobilité extrême du cerveau & des nerfs, est nécessaire au génie ; mais que cette mobilité ne peut pas avoir lieu sans foiblesse, au lieu que la solidité qui fait la force, demande des nerfs trop roides pour pouvoir penser.

Cette mobilité du cerveau peut être cause éloignée de certaines maladies, lorsque l'esprit s'applique avec trop de contention. Le bonheur consiste à posséder un esprit sain

N. iij

294 CONTENTION D'ESPRIT,
dans un corps sain ; mais , en
voulant se procurer l'un & l'autre ,
on peut aller trop loin ; parce que
le trop grand soin du corps rend
l'esprit stupide , & qu'en voulant trop
cultiver l'esprit on affoiblit nécessai-
rement le corps. La trop grande oc-
cupation de l'esprit fait sur-tout sen-
tir ses effets à l'estomac : les diges-
tions se dépravent ; la pituite , & les
flatuosités s'accroissent de plus en
plus ; les sécrétions ne se font plus
qu'irrégulièrement , & le corps ne
prend plus la nourriture convenable.
Heureux le médecin qui voit cela , dit
Baglivi, parce qu'il connoitra la vraie
source de l'hypochondriac , des
maladies mésentériques , de l'odeur
forte de la bouche , & des différens
mauvais goûts qui se font sentir sur
la langue !

Il résulte aussi de la trop grande
application , une tension continuelle
à la tête , une profonde mélancolie ,
& quelquefois une espece d'apathie
ou d'indifférence pour toute chose.
M. Tissot , qui a naturellement un es-
prit également éloigné de la joie &

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 295
de la tristesse, tomba l'hiver dernier, au milieu de ses occupations multipliées, dans cette indifférence, & dans une impuissance absolue de penser & d'agir. La cause de cette maladie étoit dans son estomac: il ne digé- roit plus; avoit alternativement ou des vomissemens, ou un dévoiement très-fort; &, dans les intervalles, il désiroit impatiemment toutes sortes d'alimens. Il se rétablit au bout de six semaines; mais il m'écrivit en même temps que son estomac ne seroit jamais qu'une pâte. C'est aussi par la même raison, que M. Moser se plaint de l'affoiblissement considérable de sa fanté.

Celse dit que presque tous les gens de lettres ont l'estomac foible; & qu'ils sont, par cette raison, presque tous pâles, maigres ou tristes. Plutarque rapporte que Cicéron mangeoit peu, & rarement, à cause de la foiblesse de son estomac; qu'il étoit si maigre, qu'il ne sembloit composé que de peau & d'os. Voltaire à un visage triangulaire, qui est vraiment le symbole de la perfection.

N iv

296 **CONTENTION D'ESPRIT,**
à les jambes comme des flûtes. Quand
Rouffseau ne parle pas, il penche la
tête jusqu'à la poitrine ; attitude de
la réflexion & de la tristesse.

Dans ces circonstances, il se joint
à la foiblesse des nerfs une mobilité
plus grande, comme il arrive natu-
rellement à toute personne qui a de
l'esprit, ou aux femmes hystériques,
ou après presque toutes les maladies.
Voilà pourquoi les gens de lettres sont
si faciles à irriter, si susceptibles, si
prompts à prendre feu ; c'est pour-
quoi il est dangereux de louer quel-
quefois plusieurs auteurs en même
temps. Un homme d'esprit est tou-
jours plus sensible aux réprimandes,
qu'un stupide aux coups de bâton,
comme parloit Salomon. C'est ce
qui fait aussi que les amis des Muses
sont les ennemis les plus à craindre.
Les gens de lettres devroient donc
se garder d'en offenser d'autres. Les
princes devroient aussi les ménager
plus que personne, parce que ce n'est
que par leurs écrits que la gloire des
héros se perpétue ; & qu'il est dange-
reux de persécuter des gens qui ont

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 297
 toujours pour eux les présomptions les plus favorables. Tous ceux qui les ont persécutés, se sont toujours rendus odieux à la postérité.

Les facultés d'une ame trop occupée s'usent à la fin, & s'anéantissent souvent de la maniere la plus triste. Les veilles continuelles, que Pline regardoit comme le moyen de (a) prolonger la vie, lui entretenoient un feu continuel dans (b) l'estomac & dans la poitrine. Le célèbre Bayle est mort de cette ardeur, occasionnée par ses travaux opiniâtres. On voit dans les gens assidus, le feu leur sortir de la tête par leurs yeux abattus; ils ne peuvent soutenir la lumiere, ils voient de nuit des étincelles voltiger sous leurs yeux; ce qui leur arrive bientôt en plein jour, lorsqu'ilsregar-

(a) *Temporibus nocturnis ista curamus; vel hoc solo præmio contenti, quod, dum ista munamur, pluribus horis vivimus. Præfat. ad Vesp.*

(b) *Statim concidit crassiore caligine spiritu obstructo, clausoque stomacho qui illi naturâ invalidus & angustus, & frequenter intus æstuans erat. Plin. jun. Tacito.*

N V.

298 **CONTENTION D'ESPRIT,**
dent fixément un objet. Souvent même ce phénomène a lieu, lorsqu'ils sont le plus désœuvrés & le plus tranquilles. Epicure avoit si fort affoibli son corps par ses travaux continuels, que, sur les derniers temps de sa vie, il ne pouvoit même souffrir aucun habit sur lui, ni quitter son lit, ni soutenir la lumière, ni regarder le feu.

Fontenelle dit que Tschirnhausen avoit souvent vu voltiger autour de lui, pendant la nuit, beaucoup d'étincelles très-brillantes, & qui disparoissoient lorsqu'il vouloit les regarder fixément; mais qu'elles duroient presque aussi long-temps que son travail, lorsqu'il n'y faisoit pas d'attention, & que leur éclat & leur force augmentoient même alors. Enfin il les vit, pendant le grand jour, sur une muraille blanche, ou sur du papier, dès qu'il eut acquis certaine facilité à réfléchir. Ces étincelles, qui n'étoient visibles que pour lui seul, étoient en même temps & l'effet & l'image des grands mouvemens de son cerveau. C'est surtout au travail de la nuit qu'il faut rapporter ces effets.

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 299

J'ai moi-même vu ce phénomène l'année dernière, pendant le jour. Il voltigeoit autour de moi des étincelles aussi brillantes que le diamant, lesquelles paroïssent tout-à-coup, & disparoïssent de même. Je voyois des mouches, des taches noires de différentes figures. Lorsque j'étois couché, je voyois quelquefois de grandes flammes. Je sentoïis de jour, mais plus souvent de nuit, une douleur violente dans le fond des yeux, à la vue d'une lumière. Cependant mes yeux n'étoient pas enflammés, mon sang circuloit assez modérément; & même lorsque ma tête étoit dans le plus grand mouvement, j'avois le pouls lent & petit. Ces phénomènes paroïssent, que je fusse à jeun ou que j'eusse mangé, que je busse du vin ou non; mais je ne puis plus m'exposer à présent à travailler de nuit, quoique je n'aie plus cette incommodité. J'en fus pris la première fois, lors d'une fièvre catarrhale que j'eus par d'autres causes, & qui me fatiguoit beaucoup. Je pris donc alors un livre depuis le matin jusques bien

N. vj;

300 CONTENTION D'ESPRIT,
avant dans la nuit, pour me défendre,
ce qui me causa cette incommodité.
Ces étincelles font quelquefois suivies de la cataracte.

D'autres perdent entièrement le sommeil à force d'étudier, & se précipitent dans toutes les horreurs de de l'hypochondriacé : il leur arrive des transports, une stupeur totale. Je fus appelé il n'y a pas long-temps chez une dame que je connois depuis plusieurs années, & qui venoit de devenir folle après une profonde mélancolie. Un bon curé de campagne, qui ne me connoissoit pas, arriva chez elle sur ces entrefaites, & me dit que cette maladie ne venoit que d'une lecture trop assidue. Il me sembla, lui répondis-je, que vous lisez peu. Peu ou point, repliqua-t-il d'un ton fort modéré : croyez-moi, Monsieur le médecin, tous les gens qui lisent beaucoup deviennent fous à la fin.

Fort bien trouvé, dis-je en moi-même. En effet, la raison & l'imagination se troublent peu à peu, par la trop grande application ;

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 301

& la fin de cette vaine sagesse est quelquefois une véritable folie, ou, comme le dit Rousseau, l'homme revient à sa première stupidité. Boerhaave dit que cette trop grande application fait tomber le cerveau dans l'atrophie ; la vue s'obscurcit peu à peu, l'ouïe devient dure ; enfin on perd l'usage des sens internes, & l'on tombe dans une privation absolue de pensées. Van-Swieten a fréquemment vu des gens sçavans perdre peu à peu l'esprit, devenir indolens, & périr enfin par un coup d'apoplexie.

J'ai connu dans une de nos villes, un curé qui s'étoit fait de la réputation par ses sermons. Jaloux de soutenir cette réputation, il lut beaucoup, écrivit ses sermons en entier, les apprit tous par cœur avec beaucoup de peine & de soin : outre cela, il étoit continuellement chez les malades, souvent chez des mélancoliques & des mourans ; & accablé d'ailleurs de mille occupations qu'il se faisoit un honneur de bien remplir. Sous ces efforts de l'esprit, ses

302 CONTENTION D'ESPRIT,
forces tomberent insensiblement, il
perdit sa gaieté ; sa mémoire dimi-
nua à proportion qu'il vouloit plus
en exiger ; bientôt son cerveau n'ad-
mit plus aucune idée nouvelle, quoi-
que les anciennes s'y conservassent ;
à la fin il fut frappé d'une apoplexie
qui lui ôta l'usage de tout un côté
de son corps. Il prit des bouillons
de vipere ; fit, pendant sa cure, un
enfant bien sain, & qui a du génie :
il fut transporté aux bains de Bade,
& y mourut dans sa quarante-deuxie-
me année.

Mais il faut aussi considérer les ef-
forts de l'esprit sous différens points
de vue : quelques-uns forcent l'atten-
tion, d'autres l'imagination ; & quel-
ques-uns le génie. Quoique les gens de
génie soient les plus sujets aux mala-
dies nerveuses, on voit cependant
ces maladies chez des sujets qui n'ont
aucune prétention au génie, & qui
sont cependant quelquefois aussi uti-
les que les gens de génie ; ce sont de
trop grands efforts de l'attention qui
leur causent ces maladies.

Une attention forcée rend stupi-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 303
des les têtes foibles ; parce que ces sujets ne voient à-la-fois que très-peu d'idées, & qu'ils sont obligés d'y employer toutes les forces de leur petit esprit. L'attention d'un homme de génie est au contraire quelquefois si peu bornée, qu'elle embrasse toutes les idées possibles en même-temps, & tend en même-temps tous les nerfs.

J'ai connu une dame de nos cantons, pleine d'esprit, & qui à l'âge de quinze ans sçavoit déjà bien son Wolff & son Leibnitz, quoiqu'elle ne pût encore comprendre comment on pouvoit faire un bas. Le moment où elle étoit vivement affectée, & où il se faisoit chez elle un mouvement extraordinaire, étoit celui seul où elle appercevoit tous les objets indifférens. Elle fut une fois éveillée de nuit par le bruit d'un grand incendie : dans la frayeur extrême dont elle étoit faisie, elle distingua jusqu'aux moindres circonstances des habillemens singuliers de tous ceux qui l'environnoient ; tandis qu'en plein jour & dans le plus grand calme, elle ne sçavoit jamais comment le monde étoit habillé. Jamais

304 CONTENTION D'ESPRIT,
elle ne mit plus de temps & d'art à
arranger une fleur ou une aigrette à
ses cheveux, que lorsqu'elle lisoit
Wolff & Leibnitz. Je ne fus jamais
si distraite, & si embarrassée dans les
moindres affaires, me dit-elle peu de
temps avant sa mort, que quand je
passois toute la matinée à rêver sur le
temps, l'espace, & les entéléchies.

Celui donc qui se livre sans réserve
aux sciences avec un esprit aussi vif,
mais aussi délicat, nuit à son corps de
tous les côtés. J'ai vu la personne
dont je viens de parler, prise sou-
vent d'une toux convulsive redouta-
ble, ou accablée tout-à-coup d'une
fièvre violente au milieu de la con-
versation la plus douce, mais variée
& animée.

Pythagore, qui ne faisoit cas d'une
science qu'autant qu'elle pouvoit être
un remède à quelque passion, faisoit
sentir assez par-là combien il est ab-
surde de se faire une passion si dange-
reuse de ce qui devoit servir à la mo-
dérer. Il est absurde, disoit encore Pla-
ton, d'employer son intelligence à
des recherches aussi étendues, & de

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 305
ne pas réfléchir en même temps sur ce que peut la raison. Quoique la science soit comme un asyle sacré où l'homme peut jouir entièrement de lui-même, c'est toujours une philosophie mensongere, selon Epicure, que celle qui préfere l'apparence de la santé à sa réalité. Mais lui-même n'a pas toujours suivi sa maxime, comme on l'a vu ci-devant ; tant il est vrai qu'on a droit de dire sans cesse à l'homme, *Connois l'homme !*

○ Mais ces abus ne sont pas particuliers aux gens faits, & qui jouissent de toutes les forces de leur esprit : on n'y tombe encore que trop souvent à l'égard de la jeunesse, même la plus tendre. Combien ne voyons nous pas d'enfans que leurs maîtres, dans l'éducation publique ou particulière, forcent à se remplir la tête de mots, sous les peines les plus rigoureuses ? Mais qu'en résulte-t-il ? Ces enfans deviennent lourds, bouchés, indolens, ont de fréquens étourdissemens, n'en oublient que plus aisément ; parce qu'au lieu de leur cultiver la raison, on ne fait que fatiguer

306 CONTENTION D'ESPRIT,
& affoiblir la mémoire par ces exercices forcés. On les oblige à prononcer une même chose quinze ou vingt fois, pour la leur imprimer dans la tête; au lieu de la leur faire considérer, examiner, pour en comprendre le sens: pitoyable méthode d'instruire! disoit Boerhaave. Cela n'est que trop vrai, ajoute M. de Haller; car, loin de leur analyser une idée composée, & de leur faire sentir avec justesse les idées simples qu'elle renferme, on ne leur en apprend que les syllabes & les sons qui les expriment; & l'on met par-là obstacle sur obstacle au développement d'aucune idée, ou, si quelque idée s'est fait sentir légèrement, l'impression n'en est que passagere, & disparoit avec le son.

Cette méthode absurde, quoique consacrée par un aveugle usage, fait donc consister tout le sçavoir des enfans dans la mémoire, tandis qu'elle ne devoit être que dans l'entendement. Mais malheureusement les richesses de la mémoire se peuvent étaler devant le grand nombre des hom-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 307
mes , au lieu que celles de l'entendement ne se font appercevoir que par ceux qui ont de l'intelligence , & c'est toujours le plus petit nombre. Voilà pourquoi tant de jeunes gens qui avoient brillé dans leurs écoles, ne tiennent que les derniers rangs lorsqu'ils sont une fois dans le monde. Comme on n'a cherché dans les études qu'à leur charger la mémoire de choses qu'ils ont d'autant plutôt oubliées , qu'on ne les leur avoit apprises que pour le moment , & sans les leur faire comprendre ; ils se trouvent incapables d'observer , de juger , d'imaginer , & , en général , incapables de penser , parce qu'ils n'ont pensé que par emprunt dans leur jeunesse , sous des maîtres qui n'ont jamais sçu que parler , comme je l'ai déjà dit.

Van-Swieten dit avoir vu cette conduite absurde des maîtres , être cause que des enfans qui donnoient les plus belles espérances , sont non-seulement devenus stupides pour toute leur vie , mais sont même tombés dans une épilepsie incurable.

308 CONTENTION D'ESPRIT,
C'est ainsi que ces maîtres remplissent
les promesses qu'ils avoient faites à
des peres & meres, qu'ils ne bercent
du plus grand espoir, que pour leur
remettre autant de victimes de la bru-
talité & de l'ignorance : c'est sur-tout
dans les lieux destinés à l'éducation
publique où règnent ces abus. L'au-
torité que les maîtres croient y avoir,
sans être obligés de rendre compte
de leur conduite, étouffe à sa nais-
sance le germe heureux dont on
avoit lieu d'attendre les plus grandes
ehoses : mais ces maîtres se bornent
à trois ou quatre disciples qu'ils cul-
tivent avec plus de ménagement ; les
autres sont faits pour être le jouet
de leurs caprices, ou pour être châ-
tiés tous les jours, s'ils n'apprennent
pas ce qui ne leur a été proposé
qu'avec mauvaise humeur. J'ai vu
plusieurs enfans si effrayés au moin-
dre regard de ces maîtres rébarba-
tifs, qu'ils ne fortoient de leur
classe qu'avec la fièvre. J'ai connu
entr'autres un enfant de douze ans,
plein de génie, à qui un de ces *mas-*
sigophores imprima une si grande ter-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 309
reur, pour avoir oublié quelques livres, que cet enfant en eut un dévoiement qui dégénéra en dyssenterie, malgré tous les remèdes, & en mourut quatre mois après. Ce maître avoit à la fin de chaque semaine cinq ou six cents coups de verges à faire appliquer, disoit-il, à quatre animaux, pour se purger la bile.

Les gens qui ne sont pas faits pour des idées abstraites, ou qui abusent des forces de leur esprit pour abstraire ces idées dont ils s'occupent, ont presque tous le sort d'un sçavant que van-Swieten a vu saisi de vertiges lorsqu'il ne vouloit même écouter qu'une historiette, & tomber évanoui, avec le sentiment d'une lassitude extrême, lorsqu'il vouloit seulement se rappeler quelque chose; ce qui l'obligeoit de rêver jusqu'à ce qu'il tombât enfin évanoui.

Je me suis trouvé jusqu'à l'âge de dix-huit ans dans un collège où l'on enseignoit la philosophie de la manière la plus sèche & la plus ennuyeuse. Quelques-uns des écoliers les plus loués y devinrent entièrement stu-

310 CONTENTION D'ESPRIT,
pides, d'autres fous, quelques autres bossus. Quant à moi, je fus assez heureux pour n'y rien apprendre. Notre professeur étoit un homme fort pieux, bien instruit, & honnête homme. Il trouvoit les ouvrages de Wolff trop courts, trop laconiques, &c. Il employoit donc la meilleure partie de son temps à les commenter, les étendre; il ne lui fallut pas moins que huit ans pour enseigner toute la métaphysique. Ce travail pénible fit tomber cet habile homme dans une profonde mélancolie, quoiqu'il se portât très-bien auparavant, qu'il vécut très-régulièrement, & fût d'une humeur fort enjouée. Il perdit peu à peu toutes ses forces, devint pâle, maigre, se drogua sans discrétion, & par-là s'affoiblit encore davantage. Le sommeil le quitta : il se mit à lire tout ce que l'on a écrit sur l'hypochondriac, tomba dans un égarement d'esprit de quelques jours, & mourut.

Aucun travail d'esprit ne fatigue tant que celui qu'on fait avec quelque déplaisir. Je l'ai éprouvé moi-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 311
 même. On ma voulu faire prendre
 le parti du barreau : une fueur froide
 me couloit par tous les membres ,
 dès que j'en entendois parler. Un
 homme qui lit avec de l'ennui , ou
 qui écrit tel ou tel endroit d'un ou-
 vrage avec mécontentement , s'en
 acquitte , il est vrai , dès l'abord assez
 bien ; mais bientôt l'esprit se sent com-
 me à la gêne ; sa tête s'appesantit ; il
 bâille , se mouche , se frotte le front ,
 ronge ses ongles , & ne tire bientôt
 de son cerveau rien que de rebutant :
 voilà pourquoi l'on oublie une si
 grande partie de ce qu'on lit , &
 pourquoi l'on est si souvent *sans pen-
 ser à rien* ; état de l'esprit que le An-
 glois appellent fort bien *nothinking* ,
 ou *swissméditation* , méditation de
 Suisse. C'est aussi ce qui rend les ou-
 vrages d'esprit si dissemblables à eux-
 mêmes , en certaines parties , si bi-
 garrés , si bizarres , si foibles ; & ce qui
 est cause que l'on fait souvent tout le
 contraire de ce que l'on voudroit faire ,
 parce qu'on ne fait pas bien ce que
 l'on fait avec quelque déplaisir.

De toutes les occupations d'es-

-unchoz.

312 CONTENTION D'ESPRIT;
prit, il me semble que celle où l'esprit est comme créateur, nuit le moins, à la longue, par rapport au plaisir qui accompagne & suit l'invention. Sanctorius a donc très-bien dit que l'étude sans passion se soutient à peine une heure, avec la même passion quatre heures, & avec une passion variée jour & nuit, à peu près comme le jeu, où tantôt on se réjouit à cause de son gain, tantôt on se chagrine à cause de sa perte.

On tombe dans différens écarts, si l'imagination est trop long-temps tendue. Les musiciens & les peintres ont été de tout temps des preuves des extravagances dans lesquelles une imagination trop échauffée fait donner l'homme. Les poètes ont souvent été la victime de leur enthousiasme.

Je crois devoir prévenir ici ceux qui n'ont pas encore l'expérience de leur côté, des abus & des écarts dans lesquels l'imagination fait donner au sujet de la religion; non que je prétende blâmer ici aucun secte ni aucune commu-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 313
communion, & encore moins critiquer la religion. Je n'en veux qu'aux abus qui peuvent intéresser un médecin. Il est en effet douloureux de voir tous les jours traiter sans connoissance de cause des maladies dont la guérison n'exige souvent que les avis d'un honnête homme, & que la compassion seule engageroit à rendre ce service, sans considérer même la profession du médecin.

Combien ne voyons-nous pas de sujets de l'un & l'autre sexe, qu'une piété outrée, & que Dieu n'exige jamais de l'homme, réduit au plus triste état? Ces gens, que la force de l'imagination jette dans les écarts les plus grands, ne veulent-ils pas tous les jours nous persuader qu'un maniaque voit ce qu'un homme sage ne peut absolument pas voir? A les entendre, l'Être suprême n'est attentif qu'à leur bonheur; n'a d'amour que pour eux, leur en donne à chaque instant des preuves surnaturelles; leur communique sa sagesse au degré le plus éminent, parce qu'ils ont renoncé à tous les principes du bon sens & de

Tome III.

O

314 CONTENTION D'ESPRIT,
la raison! Ce font le plus communément des femmes d'une imagination fort vive, & en même temps d'un esprit très-borné, qui tombent dans ces terribles maladies. Cette prétendue humilité, dont elles se font un sujet d'orgueil, leur fait prendre les phantômes de leur imagination pour ce qu'il y a de plus réel; & le monde entier n'est qu'un monde coupable, parce qu'il n'est pas aussi maniaque que ces esprits égarés & dignes d'une vraie pitié.

C'est une espece de fous fort commune, dit M. de Haller dans son grand ouvrage de physiologie, que ceux qui ont une piété superstitieuse, ou qui, préoccupés d'une idée particulière, se font ces terreurs énormes de l'autre vie, & chez qui cette idée accompagnée de crainte s'imprime si fort par son retour fréquent, qu'elle produit la même conviction & la même certitude, que si elle avoit passé dans l'ame par le-moyen des sens.

Ce sont particulièrement les sens qui sont la cause de ces écarts, La

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 315
plûpart de ces malades, consacrés
dès un âge trop tendre à un état pour
lequel l'homme n'est certainement
pas né, sont contraints par leur état
d'opposer la résistance la plus grande
à des sens qui ne connoissent de maî-
tres que les lois légitimes de la nature.
Un corps nourri dans l'oïfiveté, & des
nerfs d'autant plus irritables, qu'ils
sont toujours dans la contrainte, entre-
tiennent un feu continuel caché sous
la cendre, & qui se rallume de temps
en temps avec la dernière violence.
L'esprit toujours occupé & gour-
mandé par l'appétit des sens, change,
il est vrai, la direction de ces mouve-
mens involontaires & violens; mais
aux dépens de la raison, & à sa pro-
pre perte; & l'orgasme impétueux
des sens devient bientôt la cause du
fanatisme & de la manie la plus ca-
ractérisée. La plûpart des ouvrages
publiés par ces esprits malades ne
sont-ils pas remplis des idées les plus
lassives, sous des expressions mysti-
ques qui ne décelent que trop la ma-
ladie du corps & de l'ame? Tout lec-
teur Chrétien raisonnable ne rougit-il

O ij

316 **CONTENTION D'ESRPIT ;**
 pas de la maniere dont *ces transports d'amour, ces révelations, ces apparitions, ces ravissmens, ces extases*, enfin tous ces mouvemens épileptiques sont exprimés ?

M. *** (a) toute pénétrée de ces idées que l'ardeur de ses sens lui entretenoit continuellement, disoit dans ses accès hystériques : « Mon ame éprouve sans cesse ce moteur aimable qui l'enflamme toute, qui l'use toute, la dévore toute par le feu le plus doux, & malgré cela lui fait chanter un épithalame éternel. » Elle ose même ajouter : « La force de l'esprit arrêta les plaisirs de mon ame : ils vouloient se répandre à l'extérieur, *inferiora versùs* ; mais l'esprit les fit remonter vers le haut. » N'est-ce pas là une fureur utérine bien décidée ?

Ces prétendues amours spirituelles consument encore plus le corps, que si l'on se livroit immédiatement à l'appétit des sens, parce que l'orgasme qui les produit dure conti-

(a) J'ai supprimé les noms, parce que ce ne sont que les maladies qui nous intéressent.

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 317
 nuellement. J'ai remarqué que la plû-
 part de ces fujets écervelés, révé-
 rés par certains partis, sont devenus hy-
 pochondriaques, hystériques, stupi-
 des, & même frénétiques. Un phi-
 losophe ne lit pas ordinairement les
 ouvrages de ces gens si dignes de
 mépris, ou plutôt de compassion;
 mais j'ai pensé que la lecture m'en
 pouvoit être utile dans mon état. Je
 les ai lus avec plaisir. Quelques per-
 sonnes me crurent alors réellement
 épris de ces rêveries; d'autres, qui
 connoissoient mon aversion pour le
 fanatisme, me regarderent comme un
esprit fort. Je laissai penser librement
 sur mon compte, en cherchant à
 m'instruire des moyens de me rendre
 utile à ces malades dont on ne sçau-
 roit trop plaindre le sort.

En effet, quel parti prendra un
 médecin qui n'est pas instruit de ces
 écarts de la raison & de leur cause,
 lorsqu'il sera appelé auprès d'une
 femme qu'il trouvera aussi sèche
 qu'un parchemin, telle qu'étoit la
 sœur du sçavant Huet, cet évêque
 respectable par tant de qualités, s'il

318 **CONTENTION D'ESPRIT,**
n'est pas instruit des suites funestes
que peut avoir l'amour mystique
dont cette femme étoit éprise, au
point de ne même pas vouloir boire
un verre d'eau, & de s'abstenir même
de toute boisson? Telle fut cepen-
dant la cause de sa mort, selon le
témoignage de son frere.

M. M. de P. avoit de ces effusions
d'amour tout-à-fait particulieres. Elle
étoit d'abord en extase, immobile,
insensible : cet amour la pénétra; &
une nouvelle vie, disoit-elle, se ré-
pandit par tous ses membres. D'un
faut elle quitta son lit, tomba dans
une fureur utérine si grande, qu'elle
faisoit une de ses compagnes, en lui
disant : «Viens donc aussi avec moi
courir pour appeler l'amour; je ne
sçauois le nommer assez.» Cette fem-
me étoit hystérique à un degré émi-
nent, & sujette à des vertiges & à
des spasmes fréquens. Cet exemple
fait voir au médecin ce qu'il devoit
faire en pareil cas.

C. de G. étoit si fort éprise de cet
amour mystique, qu'elle fut réduite
au point de ne plus pouvoir ni tra-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 319
vailler, ni marcher, ni se tenir debout, ni même parler. Toutes les femmes, tous les hommes même iroient se précipiter dans la mer, selon elle, si la mer étoit cet amour. Absorbée dans cet *abyrne pacifique* de l'amour le plus doux, elle alloit souvent au jardin faire aux plantes confiance de sa passion hystérique, ou couroit par toute la maison, criant : « Amour, amour, je n'en puis plus ! » & se rouloit par terre. La violence de cette passion lui détruisit la santé au point qu'elle ne put par la suite avaler une goutte d'eau, & ne prit aucune nourriture. Elle brûloit au dedans & au dehors, ne dormoit plus : tantôt elle étoit faisie des spasmes les plus douloureux, tantôt elle tomboit dans une stupeur universelle. Enfin elle cracha le sang, devint aveugle, muette, & mourut. Les médecins traitèrent ces maladies d'effets surnaturels, parce qu'ils ne les connoissoient pas.

A. de G. Espagnole, fut pareillement si sujette aux transports de cet amour & de ces mouvemens convul-

320 CONTENTION D'ESPRIT;
sifs, qu'elle tomba enfin en consommation. Th. de J. attaquée des mêmes symptômes, passa par tous les degrés de la passion hystérique, tomba en paralysie, & enfin dans un état où son corps étoit roulé comme un peloton. Elle étoit très-amoureuse & très-dévote.

A. François de nation, eut dans sa jeunesse une ame tendre & sensible, & fut sujette avec cela à de grands maux hystériques; de sorte que la maîtresse qu'elle servoit lui recommanda, en femme raisonnable, le travail comme le seul remède qu'il y avoit à opposer à ses visions. L'historien de sa vie dit qu'avant que son cœur fût rempli de cet amour mystique, c'étoit un feu infernal; qu'elle avoit l'esprit obsédé de mille idées honteuses & des images les plus lascives, de sorte qu'elle ne pouvoit plus se contenir, tant le feu de son amour impur étoit violent. Après qu'elle eut donc goûté l'autre amour, ces feux changerent de direction: dès-lors les effusions intérieures devinrent si puissantes chez elle, qu'il

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 321
lui étoit impossible, disoit-elle, de
vivre un moment sans celui qu'elle
aimoit; que ce sentiment l'empor-
toit sur tout; qu'elle ne sçavoit plus
où se tourner, parce que son amour
la transportoit par-tout, subjuguoit tout.
Elle se crut un jour transportée dans
une fournaise, en comparaison de
laquelle les feux les plus ardens n'é-
toient rien. Aussitôt elle tomba en
défaillance; ses forces tomberent en-
suite de jour en jour, & elle eut de
violentes douleurs arthritiques. Le
feu de son amour sembloit consumer
le fond, le centre, l'essence de son
ame: elle avoit en même temps une
fièvre continue, & ne pouvoit pres-
que pas parler. Elle passoit, malgré
cela, des nuits entières à veiller & à
jouir tranquillement, dit son histo-
rien, des baisers mystiques dont son
amant la régaloit dans le plus secret
de son cœur. Dans d'autres momens,
elle se sentoit si embrasée, qu'elle
perdoit l'usage de la parole & de
tous les sens, ou se croyoit entière-
ment confondue avec son amant mys-

O v

322 CONTENTION D'ESPRIT,
tique. Voilà sans doute ce qu'on peut
appeler une vraie folle.

J'ai aussi remarqué dans les vices
de ces personnes infortunées, que
leurs sentimens, leurs transports va-
rioient selon la différence des cli-
mats. G. de Saxe, de la maison des
comtes de Hakeborn, s'écrioit dans
des transports plus froids : « O don
qui est au-dessus de tous les dons !
être rassasiée dans cette apothicai-
rie des épices de la Divinité, &
de s'enivrer si fort dans cette cave
joyeuse de l'amour, qu'on ne puisse
pas même remuer la jambe ! »

On voit paroître tous ces trans-
ports de folie, & la même manie,
dans tous les hommes qui, livrés à
leur imagination trop tendue, mé-
connoissent leur destination & leur
Créateur, & croient plus des fourbes
aveugles, que les vérités de la reli-
gion qui s'annonce d'elle-même en
des termes si simples & si attrayans.
Il est juste de s'occuper sérieusement
des moyens de plaire à Dieu, de lui
rendre des hommages ; mais malheu-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 323
 reusement c'est par les voies les plus blâmables qu'on tend à ce but, ou d'après les idées & les avis de gens qui ne connoissent de raison qu'en abjurant tout sentiment d'humanité, pour se couvrir du masque de l'hypocrisie. C'est à ces fourbes que la société doit imputer la perte de tant d'excellens sujets qui s'ensevelissent tous les jours, au grand désavantage de l'Etat, & pour devenir les victimes de la révolte de leurs sens.

N'est-il pas plus naturel de suivre sa religion, sans ces grimaces recherchées, sans cet enthousiasme, ou plutôt sans ces accès maniaques qui prouvent plutôt des forcenés, que des adorateurs d'un Dieu qui ne demande de nous que de l'aimer avec raison? Il n'est pas surprenant que l'imagination donne dans ces excès, lorsqu'une fois la raison n'a plus d'empire sur les sens, & que tout ce qui est simple, intelligible, ne frappe plus l'esprit. Si la foi nous conduit à des choses incompréhensibles, elle ne doit le faire qu'autant qu'elle est éclairée par une saine raison, ou il

O vj

324 CONTENTION D'ESPRIT ;
faut dire qu'on n'est Chrétien qu'autant qu'on est déraisonnable.

Souvent ces écarts de l'imagination se manifestent tout-à-coup dans des gens dont on ne devoit pas attendre pareille sottise. Des gens de l'esprit le plus sain & le plus solide, n'ont pas été à l'abri de ces malheurs. Un dégoût, un contraste, un revers, une injustice, ont produit ces tristes effets sur l'esprit. C'est sur-tout à la cour où les femmes sont sujettes à donner dans ces rêveries, lorsqu'elles font vieilles & ne peuvent plus se faire admirer. La vieillesse qui leur sillonne le front les avertit, malgré elles, qu'il est temps de quitter ce théâtre : elles ne le font qu'avec mille regrets, & se jettent toutes dans les abus du fanatisme, au lieu d'employer le reste de leurs jours à rendre au Créateur des hommages tels qu'il les exige. Comme ce sont sur-tout les grands à qui il faut un médecin pour la moindre incommodité, il faut se rendre très-attentif aux discours de ces esprits malades qui ne peuvent vivre jusqu'au dernier

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 325
moment que par imagination, parce qu'ils ont toujours vécu de cette manière. Je plains un médecin qui a de pareilles malades : sa réputation y court toujours des risques. C'est par un écart subit de l'imagination, que Swammerdam brûla les sçavans ouvrages qui lui avoient coûté tant de peines, & qui prouvoient la sagesse infinie du Créateur d'une manière si intéressante & si solide. Swammerdam cessa de voir le réel, pour admirer l'invisible en lui-même ; il devint fanatique.

Il seroit à souhaiter que les médecins qui sont attachés à des maisons religieuses, eussent assez d'autorité pour dispenser certains sujets de ces longues méditations auxquelles la règle les oblige. Il est inconcevable à quel point ces exercices dérangent des têtes foibles, sombres, pleines d'idées, & sur-tout combien ces instans contribuent à rendre aux sens l'empire qu'une vie plus occupée leur ôteroit. J'ai vu des sujets cloîtrés m'avouer de bonne foi les combats, & même les troubles singuliers qu'ils

326 CONTENTION D'ESPRIT,
éprouvoient alors, & regarder ces
heures, qu'ils appeloient perdues,
comme la source de tous les maux
qui arrivent dans les cloîtres. Un
médecin portera donc aussi son at-
tention sur cet objet.

Les femmes donnent plus volon-
tiers dans ces extravagances ou ces
écarts de l'imagination, à cause de
leur organisation plus foible, plus
sensible & plus irritable. Un homme
solitaire, & qui est toujours vis-à-vis
de lui-même, y donne plus aisément
qu'un homme qui est dans le monde,
& distrait à chaque instant par des
occupations qui se varient sans cesse,
& empêchent par-là l'esprit de se fixer
trop long-temps sur un même objet.
Ceux qui se livrent sans garder de
mesure à des réflexions spirituelles,
sentent d'abord une pesanteur de tête,
ont des étourdissemens, deviennent
pâles, foibles; éprouvent des bat-
temens violens de cœur, ce qui est
quelquefois la suite d'une distension
de l'aorte: ils tombent aussi en dé-
faillance. Enfin, quand l'imagina-
tion prend un essor trop élevé, tout

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 327
discernement & tout jugement cesse
dans ces sujets, qui n'ont plus, pour
ainsi dire, qu'une sensation, ou qui,
pour mieux dire, sont des vision-
naires achevés.

Dans cet état déplorable, les ravissements se succèdent sans cesse; l'enthousiasme tend tous les ressorts de l'ame, qui se transporte dans des régions imaginaires, prophétise, conjure les démons, commande à tous les êtres de la nature. Un philosophe de nos jours, & singulier dans son individu, dit d'une toute autre espece d'hommes: « Qui sçait jusqu'à quel point les méditations continuelles sur la Divinité, & l'enthousiasme de la vertu qui se trouve dans les ames sublimes, peuvent troubler l'ordre didactique des idées ordinaires? » Il en est de ces esprits livrés à l'imagination, comme d'un homme monté sur le sourcil d'un rocher; c'est toujours un vertige qui les précipite.

La profonde méditation des vérités transcendantes, & cependant accessibles, est quelquefois tout aussi

328 CONTENTION D'ESPRIT,
nuisible que le sont les raviffemens
spirituels. L'attention, qu'on peut ap-
peler la mere des sciences, fixée trop
long-temps, se relâche malgré nous ;
l'esprit se relâche avec elle, & le
corps s'abat en même temps. Ce re-
lâchement est toujours suivi d'une
grande irritabilité, d'une sensibilité
extrême. La vérité brille alors devant
les yeux de ces gens trop long-temps
attentifs, comme un feu de paille
qui jette subitement une grande
flamme, & s'éteint de même. Le pé-
nétrant Kloechnof dit qu'un esprit oc-
cupé à approfondir, à comparer, à
démêler des idées peu communes &
fort compliquées, & qui veut em-
brasser tout, & étendre les bornes
d'une science quelconque, devient
délicat, méfiant, timide & enclin à
la colère.

Toute méditation profonde exige
qu'on s'arrête long-temps sur l'objet
qu'on examine, qu'on le résolve en
toutes ses parties, qu'on confidère
ces parties en détail & dans les rap-
ports qu'elles ont avec le tout, qu'on
ne se laisse détourner de cet examen

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 329
par aucune idée étrangere. Voilà
pourquoi la profondeur des réflé-
xions est le chemin qui tend droit à
la mélancolie, laquelle absorbe tou-
tes les idées en une seule. Carnéade
évitait tous les festins, oublioit les
soins ordinaires, même de manger;
jusques-là, que sa concubine étoit
obligée de lui couper les mor-
ceaux, & de les lui porter dans la
bouche. Il falloit, dit Plutarque,
forcer Archimède à tous les plaisirs
de la société. S'il étoit seul, il s'oc-
cupoit à tracer des figures géomé-
triques sur les cendres de son foyer,
& même sur son corps, lorsqu'il
s'oignoit d'huile. Viète, occupé de
ses calculs, oublia de dormir, &
pendant trois jours, de boire & de
manger, n'entendoit plus, n'apper-
cevoit plus rien. Varignon étoit
étonné, tous les matins, quand on
lui disoit qu'il n'étoit pas au soir, mais
au matin. Newton tomba dans une
mélancolie qui le privoit de toute
pensée; état d'où ses amis ne le ti-
rerent qu'en l'empêchant d'être seul,

330 **CONTENTION D'ESPRIT ;**
& en l'entretenant de choses agréables. La Caille étoit toujours si absorbé dans ses grandes recherches , qu'il ne pouvoit tenir deux mots de conversation. La Fontaine n'entendoit , ne voyoit rien , quand il étoit occupé de ses grandes vérités morales , & ne disoit jamais deux mots.

L'esprit qui tend à la mélancolie , sent d'abord cette vivacité dont j'ai parlé : elle est suivie d'une insomnie continuelle , & quelquefois de douleurs qu'on ne peut pas définir. C'est ce qui arriva à Boerhaave , après avoir médité sur une chose importante du matin jusqu'au soir , sans discontinuer , il fut six semaines entières sans dormir ; tout lui étoit indifférent : son esprit étoit insensible à tout ; à la fin , il sentit par-tout le corps les douleurs dont je viens de parler : il les attribua à ce que les esprits vitaux rentroient dans leurs vaisseaux ordinaires , pour se répandre par-tout le corps. Quoiqu'il soit aisé de se tromper dans l'explication de choses obscures , cette pensée

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 331
de Boerhaave me paroît d'autant plus remarquable, que j'ai observé que, dans les paralyfies qui fuccedent à l'apoplexie, il fe fait quelquefois sentir dans les membres malades une douleur infupportable, toutes les fois que ces membres fe difpofent à un meilleur état. J'observe auffi que ces douleurs font réellement fuivies d'un mieux.

La trop grande application fait même périr des fçavans qui ne font pas fufceptibles de grandes paffions. J'eus en Suiffe, dans ma premiere jeunefse, pour maître de langue hébraïque & de philologie orientale, un professeur que je puis appeler un homme extraordinaire, tant par rapport à fon érudition, que par rapport à fon génie, fon caractere & fes mœurs. Il parloit prefque toutes les langues modernes avec les graces qui leur font particulieres à chacune, poffédoit fupérieurement les langues principales de l'Orient, fur-tout l'arabe, conjointement avec la philologie relative à ces langues. Il tenoit

332 **CONTENTION D'ESPRIT,**
dans sa plus vaste étendue toute la littérature, depuis le plus bas degré du sçavoir de pure mémoire, jusqu'au plus haut degré du goût le plus exquis : il tenoit aussi l'histoire de tous les temps & de toutes les nations, leur philosophie, leur théologie, leur politique, & n'avoit rien oublié de tout ce qu'il avoit lu dans sa vie. Cette érudition sans bornes, étoit relevée par un génie philosophique encore plus grand, qui en sçavoit employer les moindres parties avantageuses, & qui, tendant en tout au grand, embrassoit le tout par le tout, & voyoit clair dans l'obscurité la plus sombre. Sa science, son goût, son esprit créateur, ses idées lumineuses, la beauté, la clarté, la précision & l'énergie de son style lui auroient mérité une place parmi les écrivains du premier ordre; mais son nom ne se trouve pas dans leurs vains catalogues.

Ce théologien Suisse, qui réunissoit en lui seul un monde entier, n'avoit cependant aucune passion que l'é-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 333
tude : il avoit une tranquillité d'ame si grande , que le tonnerre étant tombé dans son cabinet , lorsqu'il y étoit à lire , il ne quitta même pas son livre , tandis que toute la maison étoit dans la consternation. Il paroissoit n'avoir d'amitié pour personne , sans cependant être ennemi de qui que ce fût : c'étoit une suite de sa première éducation ; car il avoit vécu jusqu'à dix-sept ans dans le pays le plus affreux de notre canton , & avoit couru nu-pieds, jusqu'à neuf ans , par ces monts énormes & ces vallées effroyables , avec les payfans du désert dont son pere étoit le pasteur. Il n'avoit aucunement plu à ses camarades , & encore moins aux anciens du lieu. Ceux-là l'accusoient de s'éloigner quelquefois d'eux subitement , de s'asseoir derriere un buisson , & de penser. Ceux-ci prédisoient qu'on ne feroit rien , c'est-à-dire qu'un sçavant , de ce garçon singulier ; ou que , s'il tournoit au bien , on en feroit un homme considérable , c'est-à-dire un rustre pareil à eux. Dans le temps même où

334 **CONTENTION D'ESPRIT,**
il auroit été l'homme peut-être le plus important de l'Europe, on le vit très-peu en société. Ses plus grands admirateurs, si l'on en excepte quelques femmes d'esprit, avoient rarement l'avantage de sa conversation : toute sa vie étoit une méditation & une lecture presque continuelle ; il lisoit ordinairement au lit pendant le jour : cependant il alloit se promener sur nos Alpes pendant l'été, & une ou deux fois en Italie : il sçavoit goûter toutes les beautés de la nature.

Il étoit de la plus robuste constitution ; l'on m'a même dit qu'il auroit pu partager avec Hercule les plaisirs d'une nuit. Sa santé a été constamment très-forte jusqu'à l'année qui a précédé sa mort. Il avoit le corps bien fait ; sa démarche étoit négligée, paresseuse ; son visage noir & maigre : il mangeoit beaucoup, & tous alimens de difficile digestion ; il buvoit sobrement. Un an avant sa mort, il commença à éprouver quelques fluxions auxquelles il ne fit pas attention. Six semaines avant de mourir, il parut

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 335
comme malade ; eut une petite fièvre irrégulière , de violens maux de tête , tantôt d'un côté , tantôt par toute la tête , & qui se calmoient quelques heures après : il se sentit à la poitrine & au bas-ventre des tensions hypochondriaques , & n'avoit que peu d'appétit ; aussi ne mangeoit-il pas de son propre mouvement : il avoit un sommeil inquiet , & même quelques légères absences d'esprit.

Dans ces circonstances , il fit usage d'un breuvage amer qui parut ne faire que peu d'effet. On appela un médecin , qui pensa qu'il y avoit quel que léger mal dans les intestins : il conseilla l'usage de l'infusion de chardon béni , espérant que la transpiration feroit cesser tout le mal. Mais les mêmes symptômes réitérant toujours , ce médecin employa de doux purgatifs pour le soulager. Le malade se crut assez bien pour présider à l'examen public de ses écoliers. L'assemblée remarqua que cet homme qui mettoit tant d'ordre dans ce qu'il disoit , devenoit diffus , & qu'à la fin il s'égaroit , quoique tout ce qu'il

336 **CONTENTION D'ESPRIT ;**
disoit, même dans ses égaremens, fût
d'excellent latin. On le pria de finir,
vu qu'il étoit malade ; & on le con-
duisit chez lui. Dès qu'il se fut cou-
ché, tout alla plus mal : il se plai-
gnit d'une très-vive douleur de tête,
qui se calma ; mais rarement son es-
prit étoit assez à lui : il parloit peu,
avec peu de raison, &, contre sa cou-
tume, toujours en latin. Il étoit foi-
ble, défait & jaune, dormoit, ou
parloit sans suite.

Dans ces circonstances, son frere
& celui qui lui succéda à sa chaire,
pensa que le siège de la maladie
étoit à la tête, & que le médecin
ne la connoissoit pas. On fut donc
demander avis au docteur Ith, qui,
comme médecin à l'armée Prussienne,
a mérité l'approbation d'un Roi qui
ne juge pas des philosophes par la
barbe. Il trouva, avec cette pénétra-
tion à laquelle rien n'échappe, le
siège du mal. Il ordonna de forts
purgatifs qui ne firent rien ; de forts
lavemens, & aussi inutilement ; en-
fin une médecine qui auroit suffi à
six hommes robustes, & avec un
effet

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 337
 effet étonnant. La maladie diminua subitement. Le goût revint au malade, aussi-bien que la raison & l'usage des sens : son esprit manifestoit cependant une foiblesse considérable dans la substance médullaire.

Depuis ce temps-là, le malade ne prit par jour qu'une tasse de chocolat, & but un peu des eaux de Weiffembourg : il garda toujours le lit. On eut alors les plus grandes espérances ; mais bientôt le malade devint stupide de nouveau. Je ne fais quelle femme lui fit prendre de l'essence douce de Halle, laquelle acheva de lui déranger l'esprit. M. Ith conseilla là-dessus de forts purgatifs, ensuite de moins actifs. Le malade se releva encore de son extrême foiblesse ; il eut une fièvre presque imperceptible : la raison lui revint presque entièrement : il mangea avec appétit ; mais ne vouloit pas qu'on le mît sur son séant, & moins encore qu'on le tirât du lit : il eut aussi en même temps ses évacuations naturelles, peu copieuses ; il est vrai, mais aisées.

Tome III.

P

338 CONTENTION D'ESPRIT,

Bientôt après, cet homme supérieur perdit toute sensibilité : toutes ses fonctions se troublèrent, & cessèrent enfin. Il mourut dans sa cinquante-deuxième année, après avoir été une semaine entière sans donner aucune marque d'un être raisonnable.

M. Ith fit l'ouverture de cet homme qui avoit été un prodige si étonnant de la grandeur & de la profondeur de l'esprit humain. Il trouva le crâne très-mince, & le cerveau, avec sa partie postérieure, extraordinairement volumineux. Les vaisseaux de la dure-mère étoient très-pleins, & particulièrement la faux. Entre la dure-mère & la pie-mère, & entre celle-ci & l'arachnoïde, le docteur Ith trouva environ deux onces d'eau ; il en trouva sept à huit onces dans les ventricules latéraux, une once & demie dans le troisième, & autant dans le quatrième. Voilà la quantité d'eau qui fit d'un si grand génie un animal dans le sens le plus précis.

Toutes ces observations & ces ex-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 339
périences nous montrent combien
la trop grande application est dan-
gereuse , sur - tout avec une vie re-
tirée & solitaire ; combien l'on est
fou de se tuer pour vivre , & de se
faire périr pour s'immortaliser ; &
combien il vaudroit mieux , pour la
santé , être bûcheron qu'homme de
lettres. C'est avec raison que Rouf-
seau loue l'ami des hommes , lequel
imagina , sur les bords de l'Oronoco ,
de presser entre deux planches la
tête des enfans , de l'applatir &
de l'allonger , afin de les préserver
d'avoir de l'esprit. Si la nature , dit-
il encore , nous a faits pour vivre en
santé , la méditation est donc un état
contre nature ; un homme qui s'en-
sevelit dans ses réflexions , est par
conséquent un animal dégénéré.



CHAPITRE VIII.

De l'Observation de plusieurs choses externes qui ne sont pas comprises dans les six choses non naturelles.

LEs habits sont devenus, chez les nations civilisées, un des premiers besoins de l'homme. Mais on se couvre plus pour faire voir la couverture, que pour défendre le corps des injures de l'air. Cependant l'envie excessive de laisser appercevoir quelque chose, est devenu un droit que la société a été obligée d'accorder aux femmes, par la plus basse condescendance. Les dames, sous Louis XIV, découvroient même leurs épaules; plusieurs découvrent aujourd'hui les bras autant qu'il est possible. Dans toute l'Europe, les dames ne se contentent pas de laisser appercevoir leur sein à travers une gaze; elles le découvrent, l'étalent même sans rougir, & sans penser à ce qui peut quelquefois leur en résulter de mal. Dans le

DE CHOSES EXTERNES, &c. 341

Pégu, les femmes sont habillées de manière qu'à chaque pas elles offrent impudemment à l'œil du premier venu, ce que la femelle de *Pouran-outang* cache de sa patte. Je sçais que l'habitude d'être découvertes, empêche que les femmes soient incommodées des impressions de l'air; cependant il en est toujours quelques-unes qui en sont la victime: j'en ai vu périr plusieurs. Mais en général, elles se persuadent trop que la nature les a faites pour être vues.

La manière dont on élève les filles aujourd'hui, tend principalement à leur former la gorge; aussi la plupart des femmes n'ont-elles d'esprit que sur leur sein. On leur comprime le bas du tronc par un corps-de-jupes, afin que la partie supérieure en soit d'autant plus libre, que le sang s'y porte en plus grande quantité, que la graisse s'y répande plus aisément, & que tout se réunisse à former ce parterre où la volupté vient animer les plaisirs. Il est des endroits où les bourgeoises ne se découvrent le sein que les jours de

P iij

342 DE L'OBSERVATION

cerémonies ; dans ce cas-là , cette nudité de la gorge n'est pas toujours sans danger. Je pense donc que les lois de ces pays devroient défendre à toutes les femmes de se découvrir ainsi , ou de le leur permettre à toutes , & en tout temps.

Mais une chose qui mérite plus d'attention de la part d'un médecin, c'est le corps de baleine dont on serre & comprime le corps des jeunes filles. Je ne sçais comment on s'est imaginé trouver là-dedans quelque avantage pour la finesse de la taille. Cela est si peu vrai , qu'à Londres , où l'on voit les tailles les plus fines , on n'en fait plus porter aux jeunes filles ; quoique cependant cette compression paroisse de quelque avantage en certaines occasions.

Je remarque que les personnes délicates sont quelquefois obligées de porter des corps mous , parce que sans cela il leur est impossible de se tenir droites ; mais j'observerai aussi que la compression déraisonnable à laquelle on soumet les filles , produit de très-funestes effets , tels

DE CHOSES EXTERNES, &c. 343
que des maux d'estomac, & cela tôt
ou tard; la suppression irrévocable
des règles, & tout ce qui s'ensuit;
une bouffissure, des fluxions, des
affections hystériques, des évanouis-
semens, une profonde mélancolie,
des couches difficiles, & même des
apoplexies. Je n'entreprendrois pas
de traiter une dame de l'une ou l'au-
tre de ces maladies, à moins qu'elle
ne renonçât à son corps, ou qu'elle
ne mît au moins un très-large espace
entre cette cuirasse & ses côtes.
Ruffel dit que les femmes ne se la-
cent pas du tout à Alep, & que cette
conduite, jointe à leurs bains fré-
quens, est cause que ces femmes ac-
couchent toutes très-aisément dans
toute la Syrie.

Les femmes font plus de cas de
leur beauté que de leur vie: je les
 plains donc lorsqu'elles sont obligées,
 par l'usage ou par pure cérémonie
 de religion, de porter des corps de
 baleine, qui alterent en même temps
 & leur beauté & leur santé. Cette
 barbare coutume règne dans diffé-
 rens endroits de la Suisse, où une

344 DE L'OBSERVATION

femme ne peut paroître à l'église sans cette cuirasse. Il y a même des endroits où les femmes portent des corps qui les rendent comme bossues. Dans une ville de la Suisse, où Rousseau a trouvé un apologiste public, on force, par pure cérémonie de religion, les femmes à porter une machine forgée de grosses barres de fer, à laquelle on donne le nom de corps-de-jupes. Une demoiselle de cette ville demanda, il y a quelque temps, au magistrat de son endroit la permission de paroître à l'église sans cette cuirasse consacrée par l'usage, laquelle lui causoit de grands maux d'estomac & des affections hystériques. On ne lui accorda sa demande que sur le certificat d'un médecin pieux & consciencieux; &, moyennant deux mille quatre cents cinquante-deux livres dix sous, ou neuf cents gouldes ordinaires, elle peut aller à l'église rendre ses hommages & son culte au Créateur. Il est bon de remarquer que, lorsque les femmes enceintes ne peuvent plus mettre ce harnois, elles sont exclues de l'église.

DE CHOSES EXTERNES, &c. 345

On s'habille (a), en général, trop chaudement; en voulant par-là se garantir du froid, on s'y rend trop sensible. On a pris des Anglois l'usage de porter sur le corps même une camisole de flanelle; ce que Cheyne avoit grande raison de blâmer, parce qu'elle entretient une sueur presque continuelle. Ces sueurs ne peuvent être autorisées que par l'abus des préjugés; cependant c'est l'habitude qu'il faut envisager dans toutes les choses de ce genre. Si l'on est accoutumé à être vêtu chaudement, il ne faut quitter les habits d'hiver que fort tard, & les reprendre de bonne heure; ou l'on s'exposeroit à avoir en automne des rhumes, des toux, des dévoiemens, & au printemps des pleurésies & des inflammations de poitrine. On doit même, en certaines circonstances, faire attention aux

(a) Hippocrate ne regardoit pas comme indifférent d'avoir l'un ou l'autre habit en telle ou telle saison, & à tel âge, & dit que plusieurs enfans sont morts faute des soins requis à cet égard.

346 DE L'OBSERVATION

habillemens que l'on a dans le lit. M. de Haller a vu les lochies d'une femme en couche s'arrêter au second jour, & la malade en mourir, pour avoir changé de chemise. On doit faire la même attention par rapport aux règles. Quoiqu'il y ait souvent plus de préjugé que de raison par rapport à cela, il n'est pas moins vrai que quelques femmes se sont trouvées très-mal d'avoir changé de linge lors de leurs règles. Elles peuvent changer de linge sans inconvénient, en reprenant bien chaude une chemise qui a déjà été mise.

Malgré ces réflexions, il faut convenir que ce seroit donner dans l'abus, que de pousser trop loin l'attention sur mille choses de ce genre, & d'attribuer à une cause des effets qui n'en peuvent pas être résultés. Tous les soins des médecins, toutes les règles d'hygiène, n'empêcheront jamais les hommes de commettre volontairement des fautes qui les jettent dans les maladies les plus funestes. Faire le danger plus grand qu'il

DE CHOSES EXTERNES, &c. 347
 n'est, est pareillement un abus ; c'est profiter l'honneur de l'art, & ressembler à un visionnaire qui crieroit avec sa noire misanthropie, qu'il faut abandonner toutes les affaires pour se confiner dans un désert, & gagner le ciel dans l'indolence.

Certain médecin qui a eu plus de réputation que de sçavoir, mais fait pour plaire aux femmes par ses petits talens, n'auroit pas permis à une jolie femme de s'exposer à l'air sur les six heures du soir, dans un beau jour d'été, sans être bien couverte, pour éviter les fraîcheurs : il vouloit qu'un appartement fût clos en Juillet jusqu'à onze heures du matin, & qu'on le fermât à midi. Il sçavoit combien un gant devoit avoir d'épaisseur pour ne pas faire trop fuer ; combien un éventail devoit peser, pour ne pas causer de crampes aux doigts ; quelles différentes sortes de mouchoirs il falloit sur le cou, selon les différentes saisons ; quelle coiffe étoit plus propre à garantir des maux de tête, & de ces petits rhumes qu'il sçavoit cependant si bien mé-

R. vj.

348 DE L'OBSERVATION

nager ; combien l'on devoit prendre de prises de tabac par jour , & de quelle étoffe devoit être un foulier , pour ne pas avoir des engelures ; quelles précautions il falloit en ôtant & en remettant sa perruque , & sur-tout combien la soupe étoit pernicieuse à l'estomac.

Mais un médecin Allemand s'est illustré , il y a quelques années , en écrivant de la manière la plus plate & la plus ridicule , sur les maladies qui ne viennent que des habillemens qui ne garantissent pas assez du froid. Il se dit praticien à Francfort , & nous apprend que la tête est la plus noble de nos parties ; que le cerveau , suivant les découvertes de l'anatomie , a des vaisseaux sanguins très-tendres ; que le sang s'épaissit par le froid , & s'arrête dans le cerveau , sur-tout chez les femmes avancées en âge , lorsqu'elles vont tête nue dans toutes les saisons , mais particulièrement au milieu de l'hiver , ou quand elles ne se couvrent la tête que d'un bonnet presque invisible ; que de cette légère couverture il résulte

DE CHOSES EXTERNES, &c. 349
des fluxions, des maux de dents
& d'oreilles, de violentes douleurs
de tête, la mélancolie, la manie,
une apoplexie, une paralysie, des
crampes, des léthargies, & la mort.
On voit combien j'aurois de choses
à dire sur cet exposé; mais, sauf le
respect dû à l'habileté du docteur
Allemand, on pourroit lui demander
comment il prouveroit ses assertions.
Quant aux maux de tête, d'oreilles
& de dents, que je remarque sou-
vent aux dames qui vont tête nue,
on peut le lui accorder.

Ce praticien ne veut pas non plus
que le cou soit découvert, sur-tout
celui des femmes qui ne l'ont pas
blanc & sans tache: il pense qu'il en
résulte un gonflement des amygda-
les & de la luette, un enrouement,
la squinancie, la toux. Il permet en-
core moins de découvrir la gorge:
il en déduit la pleurésie, les endur-
cissimens trop communs qu'on sent
aux mamelles; & souvent les coli-
ques des nourriçons, lorsque les nour-
rices ne se garantissent pas assez du
froid. M. le docteur a raison, quant

350 DE L'OBSERVATION

au cou & à la gorge, en tant qu'on n'y est pas habitué ; car ces parties sont plus à découvert que le cerveau. L'anatomie lui a sans doute appris que son cerveau est garni d'un bonnet assez visible, qu'on peut appeler un vrai crâne.

Les hommes les plus robustes, dit le docteur, sont quelquefois pris de ces coliques, quand ils sont saisis d'un froid au bas-ventre : plusieurs ont une diarrhée, s'ils ne se couvrent que légèrement ; d'autres sont attaqués de dyssenteries, s'ils s'exposent trop long-temps le bas-ventre à l'air du soir : les femmes sont fréquemment prises de maux hystériques, si elles ne se garantissent pas suffisamment le bas-ventre du froid qui fait à la matrice une impression dangereuse : nombre de femmes s'attirent la suppression de leurs règles, en se contentant d'un habillement léger, & en ne se garantissant pas le bas-ventre du froid : l'expérience a fait voir que le froid arrête les lochies, & fait périr ainsi les femmes en couches ; qu'il cause des enge-

DE CHOSES EXTERNES , &c. 351
 lures aux pieds & aux mains. L'auteur
 a raison à l'égard de la colique , de
 la dyffenterie , de la diarrhée , des
 engelures & des lochies. Ignore
 seulement quel rapport il y a entre
 le bas-ventre des dames de Franc-
 fort, & l'air du soir. Ne seroit-il pas
 mieux gardé qu'au Pégu ?

Les bains trop chauds sont extrê-
 mement nuisibles. Hippocrate avoit
 établi à cet égard une règle essentielle,
 que l'on a négligée bien mal-à-propos.
 Le bain chaud, dit-il, fortifie, si la
 chaleur naturelle du corps est plus
 grande que celle du bain ; il affoi-
 blit, s'il est plus chaud que la chaleur
 naturelle du corps. P. Alpin a remar-
 qué que les Egyptiens s'affoiblissoient
 par l'abus des bains autant que par
 celui des plaisirs de l'amour.

Comme je demeure à une petite
 lieue des bains de *Habsbourg*, célèbres
 depuis long-temps par leurs vertus
 salutaires, & devenus aujourd'hui si
 intéressans pour nous, par la société
 helvétique fondée dans leurs bocages
 pacifiques, entre plusieurs amis des
 deux religions de nos cantons, & qui

352 DE L'OBSERVATION

s'y affembent tous les ans en grand nombre ; j'ai toutes les occasions possibles de reconnoître la vérité de la règle d'Hippocrate , que je viens de rapporter. Ces bains , qu'on appelle aussi bains de *Schinznach* , sont très-nuisibles à toutes les personnes délicates & foibles , si on les prend trop chauds. J'ai remarqué nombre de fois qu'au contraire ils fortifient singulièrement , si on en use selon la maxime d'Hippocrate. Voilà pourquoi ils guérissent , comme je l'ai souvent vu , des crampes violentes d'estomac , & les gonflemens de ce viscere qui en résultent ; des enflures hydropiques. Des sujets abattus par des douleurs de goutte , & qui ne pouvoient plus se soutenir , s'en font si bien trouvés , qu'ils recouvrerent leurs forces , au point de marcher aussi bien qu'en pleine santé. J'ai vu nombre de militaires qui , malgré la guérison de leurs blessures , ne pouvoient plus se soutenir , prendre ces bains avec tous les succès , & quitter leurs béquilles après l'usage de ces eaux salutaires. C'est aussi

DE CHOSES EXTERNES, &c. 353
 par le degré de chaleur qu'on donne à ces bains, que les fleurs-blanches augmentent dans certaines femmes, tandis que d'autres en guérissent. Ils sont pareillement très-nuisibles aux enfans noués, quand on les leur fait prendre trop chauds; & leur font des merveilles, si l'on suit la règle d'Hippocrate.

Short dit qu'on connoît le bon effet du bain froid, à la chaleur qui succède au froid, à la rougeur, à la fueur légère; & que si l'on reste avec un sentiment de froid après le bain, il faut s'en abstenir. Je trouve cette maxime vraie en tout; il en est de même à l'égard des bains chauds.

On doit ranger les odeurs parmi les choses externes qui ont de l'influence sur l'économie animale. Quoique je ne croie pas Linnæus, quand il nous dit que l'*alcée* ne cause d'évanouissement à une fille, que quand elle a perdu son pucelage; & qu'une fille lascive charme les garçons, comme les exhalaisons d'une chienne attire les chiens: il est cependant vrai que nombre d'odeurs agissent d'une

354 DE L'OBSERVATION

maniere déterminée, & sur certains sujets plutôt que sur d'autres. On sçait que le safran contient un principe volatil qui jette dans des ris involontaires & insensés. L'odeur du musc cause des évanouissemens à des personnes délicates, & l'odeur de l'affafetida fait revenir de ces foibleffes. L'odeur des fleurs de féve, de roses, de pommes, & en général la plûpart des odeurs agréables, sont contraires à des sujets hypochondriaques ou hystériques; quoique la mode & l'imagination fassent ici des exceptions à la règle.

On voit très-souvent des femmes du bon ton révoltées d'une odeur, par la seule raison que cette odeur se fera fait sentir à des gens de bas étage qui se feront trouvés là: car ces femmes minaudieres ne mettent de prix aux choses, qu'autant que le bas étage de la société n'en peut pas jouir. Les odeurs par lesquelles les femmes se donnent leurs vapeurs, sont quelquefois aussi le moyen (a)

(a) Voyez ce que j'ai rapporté sur le musc, dans le Traité des Fièvres de M. Grant.

DE CHOSES EXTERNES, &c. 355
de les faire passer. On faisoit autrefois un cas particulier de l'eau de la reine de Hongrie ; & assurément les femmes n'en auroient pas abandonné l'usage, s'il étoit vrai qu'Elisabeth, reine de Hongrie, eût conservé sa beauté, avec cette eau, jusqu'à sa quatre-vingtième année. Boerhaave dit que les femmes Hollandoises perdoient l'odorat par l'abus de cette eau : c'est ce qui peut arriver pareillement par l'abus de toutes sortes d'odeurs.

Je suis presque dans le cas d'Aristippe à l'égard de quelques odeurs. Ce philosophe aimoit les parfums, & combloit en même temps de malédictions les petits-maîtres de son temps qui en étoient chargés, & étoient cause qu'Aristippe ne s'en servoit pas. Les sots raisonneurs tiroient chez les Grecs, aussi-bien que nos petits esprits, des conclusions à *minori ad majus* ; & d'un parfum ou d'un habit, à l'homme même.

Les choses externes dont l'influence peut être regardée comme cause éloignée des maladies, sont en beaucoup

356 DE L'OBSERVATION, &c.

plus grand nombre qu'on ne le penseroit ; mais je me contente d'en avoir seulement produit quelques exemples. Un médecin prudent sçait se rappeler au besoin toutes les circonstances qui méritent son attention.

 C H A P I T R E I X.

De l'état antérieur du Corps, considéré comme Cause éloignée des Maladies.

ON entend par causes éloignées des maladies qui ont leur siège dans le corps même, toute qualité inhérente au corps, moyennant laquelle le corps peut devenir malade. Toutes les causes éloignées dont il a été fait mention jusqu'ici, sont de la classe des causes occasionnelles. En supposant donc telle disposition ou telles qualités du corps, nous sommes naturellement susceptibles de maladie, lorsque telle cause occasionnelle agit sur nous. La meilleure pathologie fait consister cette disposition du corps dans la liaison & la cohésion de nos solides qui n'opposent pas

ÉTAT ANTÉR. DU CORPS, &c. 357
une résistance absolue; dans la quantité & le mélange des humeurs; dans le nombre, la délicatesse & la complication des vaisseaux de toute espèce; dans une superficie qui présente des milliers de pores ouverts par-tout; dans une sensibilité & une mobilité considérable; dans l'accord des mouvemens, lequel fait la base générale de nos fonctions; dans la correspondance & la sympathie de toutes les parties actives du corps; enfin dans les lois communes & invariables de l'union qu'il y a entre l'ame & le corps.

Cette disposition du corps, que j'appellerai constitution, varie en général selon l'âge, le sexe, le tempérament, & selon certaines singularités de la nature qui quelquefois s'écarte de ses lois ordinaires.

Je passe donc directement à la considération de cette disposition dans les individus, parce que le général se trouve toujours dans le particulier. On a de la disposition à certaines maladies plutôt qu'à d'autres, selon la diversité de l'âge. Dans la

358 **ÉTAT ANTÉR. DU CORPS,**
 première enfance, l'homme est beaucoup plus sensible & plus mobile que dans un âge fait, à cause du volume considérable de la tête, proportionnellement aux autres parties. C'est ce qui fait que les petits enfans sont sujets à toutes sortes de maladies convulsives, conséquemment à l'effet de l'irritation qui est toujours très-grande chez eux. La seule acidité qui se trouve dans l'estomac & dans les intestins, leur cause déjà les spasmes les plus violens, tandis qu'elle ne cause dans les adultes que le soda & la cardialgie : aussi la plupart des enfans meurent dans les convulsions. Les enfans des Nègres y sont si sujets, même à leur naissance, qu'on est obligé de les enfermer pendant les neuf premiers jours dans des endroits chauds, parce qu'ils sont saisis d'un tetanos maxillaire qui les fait périr, si l'air extérieur fait la moindre impression sur eux.

Après la deuxième année, il reste aux enfans, outre le manque général de force, une foiblesse particulière à l'estomac & aux intestins. Ils man-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 359
 gent immodérement, & digerent mal; c'est pourquoi il s'amasse si aisément dans leurs intestins une matière corrompue: de-là résultent les vers qui les tiennent à la torture, & les obstructions des glandes méseraiques. Leurs membres encore trop tendres se nouent: le sang & les humeurs se dépravent; & il paroît mille différens maux qu'on ne sçait à quelle cause attribuer, sur-tout des fièvres hectiques; des maladies cutanées, dans lesquelles ils sont marqués, comme je l'ai souvent vu, de taches pourprées, rondes ou en vergetures, lesquelles deviennent ensuite violettes, brunes, jaunes, rendent une eau âcre, & que je n'ai pu guérir qu'avec de doux évacuans, & en rétablissant les digestions.

Les maladies cutanées dont ils sont attaqués, les rendent quelquefois sourds & aveugles, si on les traite mal. Il leur vient des gales à la tête, & dont la matière leur cause la toux la plus cruelle, des *tophus* aux poulmons, une consommation totale, si elle rentre d'elle-même, ou les fait mourir

360 ÉTAT ANTÉR. DU CORPS,
dans les convulsions les plus violentes, si on la répercute imprudemment. C'est aussi ce qui les rend plus sujets à avoir la petite-vérole, quoique cette cause ne la produise pas seule, & qu'on puisse l'avoir par plusieurs autres particulières ou générales.

Les adolescens sont enclins aux plus violentes maladies, à cause de l'accroissement de leurs forces & du mouvement plus grand du sang qui en résulte, & du jeu plus fort & plus étendu des passions. Ils font tout avec véhémence, & vont toujours trop loin. Tout se développe en eux à-la-fois, tout les porte avec précipitation au vice & à la vertu; c'est pour cela que leurs maladies, leurs vices & leurs vertus font des progrès si rapides, & que rien n'arrête.

La force se fait sur-tout sentir dans l'âge viril, si on a ménagé sa santé dans la jeunesse; mais peu de jeunes gens ont cette attention: aussi ne commence-t-on ordinairement qu'à cet âge à sentir les conséquences des étourderies de la jeunesse. On est à la vérité plus raisonnable; mais
par

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 361
 par cela même on est moins porté
 à la joie : c'est l'âge où les maux hy-
 pochondriacques s'avancent à grands
 pas, avec toutes les horreurs qui les
 accompagnent. Les sombres soucis,
 les noirs chagrins, les inquiétudes se
 font sentir avec tumulte, & l'on pré-
 fere le jour de la mort à celui de la
 naissance. C'est alors qu'on trouve
 que les Thraces avoient raison de
 pleurer lorsqu'un enfant venoit au
 monde, & de donner des fêtes lorf-
 qu'un de leurs amis mouroit. En gé-
 néral nous sommes plus abattus lorf-
 que nous pensons le plus. La dimi-
 nution de la joie est une suite du
 nombre multiplié des années, & la
 conséquence morale de la perfection
 de la raison.

Les solides se roidissent dans la
 vieillesse ; leur ressort est moins ac-
 tif : ce n'est plus de leur part la même
 pression sur les fluides ; & ceux-ci
 ne circulent qu'avec inertie, ou
 même s'arrêtent : voilà pourquoi les
 maladies aiguës sont si dangereuses
 à cet âge, la nature ne pouvant plus
 opérer aucune crise avantageuse avec

Tome III.

Q

362 ÉTAT ANTÉR. DU CORPS,
des organes qui ne peuvent plus
obéir : aussi la guérison des vieillards
doit-elle être presque toujours re-
gardée comme un effet de l'art du
médecin plutôt que de la nature. Les
maladies chroniques sont, par cette
même raison, beaucoup plus opiniâ-
tres; & le médecin n'a que de foi-
bles espérances à concevoir pour cet
âge sur-tout où l'homme ridé par
les soucis, & comme étouffé par ses
soupirs, traîne avec déplaisir le far-
deau pesant de sa machine; tandis
qu'il ne reste à son ame que le pen-
chant sordide de l'avarice, les re-
grets frivoles du temps passé, &
l'horreur d'une mort prochaine.

Les sexes ont aussi leurs maladies
particulières; mais les femmes ont
encore plus de maladies que les hom-
mes; car, excepté les maladies des
parties génitales particulières aux
hommes, les femmes ont toutes leurs
maladies, & une infinité d'autres
particulières au sexe féminin, tant
à cause des parties qui distinguent
leur sexe, qu'à cause de leur desti-
nation & de la délicatesse de leur

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 363
organisation. Leur sort est certainement plus à plaindre que le nôtre ; c'est par cette raison qu'un médecin doit sur-tout s'appliquer à l'étude des maladies des femmes, considérées dans tous les périodes de leur vie, dans l'état de filles ou de femmes mariées.

On compte donc parmi les maladies des femmes, celles des filles, des femmes enceintes, des femmes en couches, des femmes qui nourrissent, & celles des vieilles femmes ; outre celles auxquelles elles sont exposées, aussi-bien que le sexe masculin : encore faut-il observer que les maladies communes aux deux sexes se différencient chez les femmes à bien des égards, par rapport aux modifications que demande dans le traitement leur état particulier. Quant aux maladies auxquelles ce sexe est plus sujet, par rapport à la délicatesse de son organisation, c'est particulièrement aux maux hystériques, à la mélancolie & à la folie. J'espère publier un ouvrage particulier sur cet objet, d'après mes obser-

Qij

364 ETAT ANTÉR. DU CORPS ;
vations & l'expérience la mieux réfléchie.

Lucien, cet écrivain si élégant, si ingénieux, dit fort bien que les femmes sont plus sujettes aux maladies que les hommes, à cause de leur foiblesse & de la délicatesse de leurs organes ; mais sur-tout à la folie, vu que leur légèreté & leur inconstance leur font passer promptement les bornes de la raison.

Le tempérament particulier est ce qui fournit le plus d'occasions d'être malade. J'ai déjà dit que j'entendois par tempérament, cette constitution du cerveau & des nerfs, suivant laquelle l'homme sent, pense & agit ; en tant qu'abandonné à ce ressort corporel, il pense & agit comme il sent : ainsi ce tempérament donne occasion aux maladies, conséquemment aux différens degrés de la sensibilité & de la mobilité du cerveau & des nerfs, particulières à chaque individu, & qui sont comme la cause matérielle prochaine de la constitution de son corps & de son esprit. Un homme est donc disposé à telle

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 365
 maladie, si, par la sensibilité & la mobilité susdite, les causes occasionnelles parviennent plus vite à déployer leur action sur son corps que sur celui d'un autre.

On voit combien les causes occasionnelles peuvent devenir plus puissantes, conséquemment à la plus grande sensibilité du tempérament. Un air épais & humide abat sur le champ les personnes de ce tempérament; elles perdent tout courage, & s'abattent entièrement. Un air sec & très-élastique les ranime subitement; elles deviennent gaies, alégres, pensent & agissent aisément, & sentent déjà, le matin avant de se lever, quelle est la température de l'air. Cet état de l'air s'annonce chez quelques-uns par la sensation très-agréable d'un petit froid au nez. Seroit-ce donc s'exprimer d'une manière ridicule, que de dire qu'il y a des gens qui flairent le beau temps? Mais tous les tempéramens ne sont pas si sensibles à cette impression de la température. Un homme fort peu sensible, ou qui se porte bien, ne s'em-

Q iij

366 **ÉTAT ANTÉR. DU CORPS,**
barrasse guère ni de l'obscurité, ni
de l'épaisseur, ni de l'humidité de
l'air, non plus que de sa sécheresse &
de sa clarté.

Je tire très-souvent des consé-
quences du nez d'un homme à son
tempérament. Les nerfs sont à dé-
couvert dans le nez : ainsi, plus le
nez d'un homme est sensible, plus
son tempérament l'est aussi. Il n'y a
que l'habitude, ou une singularité de
la nature, ou quelque vice d'imagi-
nation, ou une maladie de nerfs, qui
puisse infirmer mon raisonnement.
Le subtil Cardan avoit raison de re-
garder la finesse de l'odorat comme
la marque d'un esprit pénétrant,
d'une imagination vive, & en même
temps capable de se soutenir. M. de
Haller n'est pas affecté de la puanteur
d'un cadavre pourri, à cause de
la longue habitude qu'il a de diffé-
quer; tandis que j'ai remarqué qu'il
sentoit à dix pas la transpiration des
vieilles gens, laquelle n'est guère
sensible à tout autre qu'à lui. Cet
homme supérieur, ce grand maître
sent aussi les pommes enfermées dans

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 367
 la maison de son voisin. Il abhorre le fromage ; & il me dit un jour à Gotthingue, qu'il n'osoit pas encore ouvrir des livres qu'on lui avoit envoyés, il y avoit douze ans, dans une caisse où il y avoit un fromage verd, que les livres lui rappeloient par leur odeur. Grose dit que les Bramines, qui, quoique bien portans, sont très-déliçats, ont le nez extrêmement fin, & que les parfums les affectent par-là beaucoup plus que nous : il dit encore qu'ils ont le goût si déliçat, qu'ils choisissent l'eau de leur boisson avec le plus grand soin. En effet, ils s'en font une espèce de volupté.

Les Nègres des Antilles suivent un François à l'odorat. Il ne faut pas s'imaginer que cette faculté leur soit comme un supplément au défaut de leur raison ; car certainement ils ne sont pas tous des têtes brutes, nombre d'entr'eux sont fort spirituels : cette finesse de l'odorat vient sans contredit de la vie simple & sobre qu'ils mènent. C'est ce qu'ont prouvé plusieurs exemples qu'on a rappor-

Qiv

368 ETAT ANTÉR. DU CORPS ;
 tés de quelques Européens qui , aussi-
 bien que les Nègres , ont perdu cette
 finesse de l'odorat par le changement
 de régime ou de nourriture. Rouf-
 seau a raison d'appeler l'odorat , l'or-
 gane sensitif de l'imagination ; parce
 qu'il donne plus d'ébranlement au
 genre nerveux , met le cerveau dans
 un plus grand mouvement , mais l'é-
 puise à la longue. L'odorat a en amour
 des effets assez connus.

Ceux qui ont un nez si fin , &
 par conséquent un tempérament si
 sensible , ont aussi l'estomac sensible
 en même raison. Voilà pourquoi les
 gens d'esprit sont comme tout entre-
 pris & stupides après un grand re-
 pas , parce qu'il se sentent déjà à la
 gêne , & éprouvent même des dou-
 leurs où un gros moine ne sent que
 du plaisir ; & que ce qui est un di-
 vertissement pour celui-ci , met un
 homme d'esprit dans un état d'insen-
 sibilité également éloigné de la
 douleur & du plaisir. Ainsi celui qui
 invite des gens d'esprit à un repas ,
 pour jouir de leurs qualités , s'y prend
 justement par le moyen de ne les ja-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 369
 mais connoître ; ou il faut que ces
 gens d'esprit soient très-réservés sur
 le boire & le manger.

Un François , dit-on , fort habile
 homme , & plein de cette politesse
 nationale, paroît à Pétersbourg, y est
 bientôt reconnu pour homme d'es-
 prit. Sa réputation pénètre jusques
 chez l'impératrice Anne Iwanowna,
 qui le demande aussitôt à la cour.
 Cet homme se comporte devant la
 princesse avec le respect silencieux
 dû à un si haut rang : toute la cour ,
 aussi bien que la Souveraine , atten-
 doit avec impatience que cet homme ,
 qu'ils regardoient comme une ma-
 chine spirituelle , se répandît en es-
 prit ; mais l'habile homme ne lâcha
 que deux ou trois mots indifférens.
 Enfin la princesse impatiente , lui dit
 de commencer ; mais l'esprit n'est pas
 toujours au commandement de celui
 qui le possède , non plus que la vertu
 à la disposition de celui qu'elle ca-
 ractérise ; ou on n'auroit jamais ouï
 dire à Rome : « Dors-tu, Brutus ? »

Toute douleur corporelle est très-
 sensible à des gens d'un tempéra-

Q v

370 ÉTAT ANTÉR. DU CORPS ;
ment fort sensible , à moins que l'habitude de souffrir ne les ait endurcis. Cette sensibilité se communique aussitôt à l'ame. Un homme qui souffre extrêmement d'une petite blessure , souffrira également d'une idée désagréable : le seul aspect d'un heureux scélérat , lui pourra causer un évanouissement , ou un soulèvement d'estomac. Voilà pourquoi toutes les passions agissent avec plus de violence dans les gens très-sensibles , & même aux dépens de leur grandeur , relativement à leurs qualités prééminentes. Démosthène étoit très-maigre & très-délicat dans sa jeunesse ; sa mere ne pouvoit pas , par cette raison , le mettre assidument au travail , & ses maîtres ne vouloient pas non plus le forcer à l'étude. Il quitta aussi , par cette même raison , son poste à la bataille de Chéronée , jeta ses armes , & prit la fuite. Cicéron étoit très-timide , non-seulement à la guerre & tremblant au seul aspect d'une épée nue ; il ne commençoit même jamais à parler en public , sans faire paroître en même temps

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 371
 la plus grande timidité : il conserva même cette timidité lorsque son éloquence étoit à son plus haut degré. Il montra la même foiblesse lors de la mort de sa fille Tullia. Tous les philosophes de son temps se réunirent pour le consoler ; mais ce fut si inutilement , qu'il répudia même sa seconde femme , parce qu'elle lui paroïssoit avoir certaine joie de cette mort.

M. Helvetius remarque que si les têtes froides sont moins sujettes à ces défauts , cela ne vient que de ce que ces gens sont peu susceptibles d'une grande mobilité : ils ne sont redevables de leur retenue , qu'à la foiblesse de leurs passions. On voit néanmoins ces gens peu actifs oublier dans leurs revers cette maxime d'Horace : Le ciel crouleroit sur le sage , qu'il seroit accablé sous ses ruines sans en être épouvanté ; quoique cependant ces grandes réflexions soient plus faites pour la spéculation , que pour la pratique.

Malgré la sensibilité de leur tempérament , certains sujets sont cepen-

Q vj

372 ETAT ANTÉR. DU CORPS,
dant quelquefois propres aux plus
grandes entreprises, & capables d'af-
fronter les plus grands dangers. Cé-
sar dit, quelque temps avant sa mort,
à un de ses amis : « Que penses-tu de
Cassius ? Je t'avoue qu'il ne me plaît
pas ; car il est très-pâle. » Dans un
autre moment, on lui dénonça An-
toine & Dolabella comme des gens
qui tramoient quelque chose contre
ses intérêts : « Non, non, répondit-il,
je ne crains pas ces grosses têtes bien
peignées ; mais celles qui sont mai-
gres & pâles. » César lui-même, qui,
comme philosophe, auteur, politi-
que, général d'armées, monarque,
n'a pas encore eu son égal, étoit
d'un foible tempérament, avoit le
corps fort mince, le teint blond, &
l'air toujours abattu.

Or cette mobilité des organes,
moyennant laquelle le corps est affec-
té des impressions les plus légères, qui
rend l'ame si active aux moindres
sensations les plus imperceptibles ;
qui a tant de part à l'esprit qu'on
n'accorde souvent qu'à ceux dont on
voudroit faire soupçonner le bon

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 373
sens , au génie & au goût ; qui fait
entreprendre les plus grandes choses,
lorsque la raison commande aux pas-
sions ; cette mobilité , dis-je , rend
l'homme enclin à différentes mala-
dies. Les meilleures têtes souffrent le
plus des effets funestes de l'air , du
moins ordinairement : les alimens ,
la boisson , aussi-bien que la colere ,
la joie , & en général toutes les pas-
sions , font , chez ces sujets , de beau-
coup plus fortes impressions. La
grande application fait leur partage ;
& si ces sujets sentent avec délica-
tesse , ils sentent en même temps
avec grandeur. Leur santé est , comme
leur vertu , environnée de mille dan-
gers.

On est toujours plus exposé aux
maladies analogues à son tempéra-
ment particulier. Les causes les plus
petites en elles-mêmes , produisent
les plus grands effets dans un tempé-
rément très-sensible : ainsi toutes les
causes occasionnelles que je viens de
rapporter , feront plus dangereuses
pour un tel tempérament que pour
tout autre ; mais sur-tout celles qui

374 ÉTAT ANTÉR. DU CORPS,
 agissent immédiatement sur le genre nerveux. La goutte est souvent la maladie des gens d'un esprit fin, adroit, judicieux, pénétrant, doués d'une imagination vive, mais sujets aux grands mouvemens des passions; discernant d'ailleurs avec un tact juste & prompt tout ce qui est grand, beau, pathétique, flatteur, de ce qui est fade & mauvais.

César étoit sujet à l'épilepsie, mais sur-tout à la veille d'une bataille. Virgile étoit extrêmement délicat. Bacon éprouvoit une syncope à chaque décroissement de la lune. Le Czar Pierre avoit souvent des convulsions. Paschal voyoit toujours des abymes embrasés autour de lui. Pope eut dans tout le cours de sa vie glorieuse, des maux de tête excessifs, aussi-bien que M. de Haller, lorsqu'il s'immortalisoit par ses poësies. Barattier (*a*), mort si jeune, étoit tou-

(*a*) La mere de ce scavant prodigieux étoit une dame Charles, de Châlons-sur Marne. La famille y garde son portrait, que j'ai vu chez mademoiselle Charles, sa cousine-germaine. Voyez le Dictionnaire de l'Advocat.

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 375
jours maladif ; ce fut cependant un prodige d'érudition & de jugement, quoiqu'il n'ait pas passé la première jeunesse. Un philosophe Suisse âgé de vingt-six ans, grand, dans un profond silence, & loué par les plus grands esprits de l'Europe sans être nommé, est d'une très-foible constitution, d'un visage pâle & tranquille.

Les effets de la plupart des causes éloignées des maladies, dépendent principalement du tempérament. On ne doit pas toujours demander si telle chose est bonne en elle-même : elle sera bienfaisante pour l'un, & nuira à l'autre ; parce qu'un corps diffère d'un corps, disoit Hippocrate : c'est à l'expérience à en décider. C'est par l'observation exacte des phénomènes & des signes, qu'on parvient à connoître le tempérament d'un homme ; c'est par son tempérament qu'on peut juger de l'effet que telle cause produira sur lui. La théorie des tempéramens nous met donc à même de prévoir les maladies à venir, & à déterminer la cause des maladies présentes.

376 ETAT ANTÉR. DU CORPS,

Plusieurs nations semblent, il est vrai, avoir chacune leur tempérament particulier ; mais quelques individus nationaux peuvent aussi faire des exceptions à la règle par des causes particulières. Les tempéramens peuvent même se trouver fort différens, parmi un grand nombre d'habitans dans un très-petit pays. J'ai remarqué cette différence en nombre d'habitans du canton de Berne, où les individus ont un caractère infiniment différent l'un de l'autre. Les gens de la campagne font la plupart stupides, dans mon voisinage surtout, le long des pays Autrichiens antérieurs. Dans quelques vallées du canton de Berne, au contraire, les payfans sont très-ingénieux, très-subtils ; il s'y en trouve (a) même

(a) Rien de plus connu dans le pays, que la finesse de ces montagnards, que leur amour pour la poésie, & leur adroite politique lorsqu'ils se mêlent des affaires. Ce que j'avois lu dans le poëme des Alpes de M. de Haller, piqua ma curiosité lorsque je repassai en Suisse. Je fus quelques jours parmi ces montagnards, & j'y reconnus la vérité

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 377
 de sçavans. Leur dialecte est aussi fort
 doux, & conséquemment très-diffé-

de ce que le poëte avoit avancé. Je fis alors la traduction du poëme entier, ayant même sous les yeux presque tous les objets dont il y est fait mention : voici les strophes relatives à ce dont il s'agit ici. Les vers allemands y sont rendus mot à mot, & vers pour vers. Le lecteur s'en fera un moment de loisir.

Dès qu'un froid rigoureux engourdit ces climats,
 Qu'un glaçon fait un mont, la neige une vallée,
 Et que l'air surchargé ne devient que frimats,
 Ou que par un cristal l'eau se trouve arrêtée;
 Le pâtre dans sa hutte évite la froidure :
 Par son feu résineux ses chevrons sont noircis :
 Il conte son repos, le travail qu'il endure ;
 Et le jour dans les ris se passe sans soucis.
 Quand à ce noir foyer se joint le voisinage,
 Leurs discours raffinés flatteroient même un sage.

Celui-ci leur enseigne à prévenir les temps,
 En lisant prudemment au sein de la nature ;
 Sçait le cours des saisons, les régions des vents ;
 Voit de loin la tempête à l'heure la plus pure :
 De la lune il connoît les couleurs, l'influence ;
 Ce que dit sur un mont un brouillard du matin ;
 Compte déjà dans Mars sa tardive espérance ;
 Reste chez lui sans crainte, où tous coupent leur grain.
 Du bourg il est l'oracle, il fait son assurance ;
 Et n'a d'autre almanach que son expérience.

378 ÉTAT ANTÉR. DU CORPS,
rent de celui des autres Suiffes, qui
parlent tous très-groffièrement. On

Un jeune berger vient, accorde fes pipeaux ;
Tout ravi, leur entonne une chanfon nouvelle :
La nature & l'amour animent fes tuyaux,
Embrafent tous fes fens ; il ne fuit que fon zèle.
Dans fes ruftiques fons il n'eft pas d'industrie :
La liberté du cœur règne dans tous fes chants ;
Le refrain fuit toujours une même manie :
Son maître c'eft fon cœur, fon Apollon fa Belle ;
La mefure n'eft là que le feu qu'il y mêle.

Bientôt parle un vieillard qui par fes cheveux blancs
Ajoute un nouveau poids à fes discours folides.
Il vit depuis un fiécle, & le poids de cent ans
Raffermit fon efprit fur des membres timides.
On reconnoît en lui tous ces héros antiques
Qui, la foudre à la main, portoient Dieu dans le cœur ;
Il compte leurs lauriers, tous leurs faits héroïques ;
Ici fut l'ennemi, là campoit le vainqueur.
À ces discours flatteurs, la jeunefle étonnée
Déjà fe voudroit voir cent fois plus honorée.

Cet autre, dont le chef également blanchi
Fait le code vivant, la loi de la contrée,
Dit comment fous le joug l'homme eft appesanti :
Pourquoi dans mille endroits la terre eft dévorée :
Comment * Tell a brifé d'une main fouveraine

** C'eft cet illustre montagnard qui a affranchi les
Suiffes.*

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 379
 voit même de ces montagnards s'oc-
 cuper des œuvres de Wolf, & du
 Dictionnaire de Bayle; mais parmi ces
 gens, on voit aussi nombre de vision-
 naires de toute espece, de même
 qu'en Angleterre. Quelquefois on ap-
 perçoit une différence notable dans

Le joug que porte encor le plus beau continent:
 Pourquoi tous leurs voisins affamés, à la chaîne,
 N'ont sur le plus beau sol qu'un pays indigent:
 Qu'une union fidèle, & la valeur commune,
 Dans le plus foible Etat arrêtent la fortune!

Ici ce cercle enferme un grison tout joyeux:
 Il fonde la nature, en connoît l'excellence.
 Ce simple fuit en vain ses regards curieux;
 Il en connoît la force, en sçait la différence:
 Il jette un œil perçant jusqu'au fond de ce gouffre.
 La terre cache envain ses trésors, ses métaux:
 Il démêle dans l'air l'exhalaison du soufre;
 Voit rouler le tonnerre enfermé dans ces eaux:
 Il connoît son pays; & sa raison subtile
 Sçait découvrir par-tout l'agréable & l'utile.

Près du mont où *Godard s'élevant jusqu'aux cieux,
 Rapproche du soleil la terre épouvantée,
 La main de la nature éprise de ses jeux,
 Ravit par mille objets la prunelle étonnée, &c.

* *Le mont Saint-Godard.*

380 ETAT ANTÉR. DU CORPS,
le tempérament, en des endroits
peu éloignés les uns des autres. Un
ecclésiastique homme d'esprit, & de
bonne foi, m'a assuré avoir remar-
qué, dans l'exercice de sa profession,
nombre de gens stupides le long du lac
de Thun; tandis que les montagnards
qui demeurent pour ainsi dire au-
dessus de leur tête, étoient pleins
d'esprit & de sentiment. Il remarque
même, parmi ceux-là, des gens si im-
bécilles, qu'ils sembloient ne pas pen-
ser; & parmi ceux-ci, des gens at-
tachés à la lecture de toutes sortes
d'ouvrages fanatiques. Le fanatisme
mystique est fort commun dans les
montagnes du canton de Berne; il
n'est cependant pas rare de voir se
commettre dans ces endroits solitai-
res un péché énorme, pour lequel
on pend & l'on brûle ensuite les
coupables.

En conséquence de ces observa-
tions & de mille autres qui me sont
connues, je dis que ce seroit donner
à gauche que de vouloir se faire un
système sur les tempéramens, parce
que les exemples qui font des ex-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 381
ceptions à la règle générale, sont pour la plupart plus nombreux que ceux sur lesquels on voudroit établir un système.

Il y a long-temps que j'ai appris à douter à cet égard : le travail le plus réfléchi m'a fait voir qu'il est donc plus prudent d'observer la nature en détail, que de vouloir l'embrasser en totalité. Mais l'expérience m'a aussi fait voir que la différence naturelle de chaque individu dans l'état de santé, ne dénature pas réellement les maladies, ou que la différence qui se présente dans les mêmes maladies, ne détruit pas les rapports mutuels des causes & des effets. On a vu, par nombre d'endroits de cet ouvrage, ce qu'il y a de constant & de fixe dans ces rapports : il regne même certaine constance dans les tempéramens individuels. Un homme fort sensible le fera toujours, en ne buvant même que de l'eau : un homme mou & insensible le fera également en ne buvant que du vin. Mais il peut aussi arriver que certaines maladies & quelques efforts de l'ame

382 ÉTAT ANTÉR. DU CORPS,
changent le tempérament, comme
on le verra.

Enfin il y a dans la constitution naturelle du corps, certaines singularités qui font même quelquefois des exceptions dans le tempérament. Rien n'est plus à la mode que l'attention qu'ont les dames à ne pas se démentir sur ces singularités, en disant, je suis faite comme cela, je ne puis m'accommoder de cette odeur, de ce goût, de ce ton, de cette couleur, de cette pensée. Ces singularités méritent, avec quelques légères exceptions néanmoins, la plus légère attention.

Les médecins donnent le nom d'*idiosyncrasie* à cette sensibilité marquée de quelques nerfs, ou de tous les nerfs, conséquemment à laquelle il s'excite dans un homme entre mille, & les mouvemens & les sensations les plus extraordinaires. Ces effets ont lieu particulièrement dans les sujets délicats ou hystériques. Anne d'Autriche, reine de France, ne pouvoit être couchée que sur de la batiste : les toiles les plus fines de Hollande

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 383
lui paroissent extrêmement rudes.
Hildan fait mention d'un homme qui
ne pouvoit même soutenir une parole.
M. de Haller parle d'une femme à
qui le simple attouchement d'une
étouffe de soie, ou le velouté d'une
pêche, étoit insupportable.

Je connois une demoiselle de seize
ans, bien portante & pleine d'esprit,
qui ne peut soutenir le bruit du taffe-
tas, que ce soit elle qui le porte ou
une autre personne : elle éprouve
même, dit-on, de légers spasmes
toutes les fois qu'on l'approche de
trop près avec une robe de taffetas.
M. Albinus le jeune, tomba souvent
dans des anxiétés extrêmes, à l'ouïe
d'un son imperceptible à tout autre
qu'à lui. M. Lambert, ce célèbre ma-
thématicien, ne peut soutenir l'haleine
de personne ; aussi a-t-il soin de re-
culer quand on lui parle. Un homme
de beaucoup d'esprit, me dit un jour
M. Hirzel, éprouve des douleurs
inouïes toutes les fois qu'il se fait
couper les ongles ; d'autres ressentent
de vives angoisses lorsqu'on leur
lave le visage avec une éponge. Un

384 ETAT ANTÉR. DU CORPS,
 de mes amis, homme d'un vrai mé-
 rite, ne peut prendre des vins cuits
 de France ou d'Espagne, fans avoir
 des naufées & des foulevemens d'es-
 tomac; il boit cependant, fans au-
 cune incommodité, des vins de
 Bourgogne & de Champagne. Je
 connois un médecin qui digere très-
 aisément des escargots, & à qui les
 choux-fleurs accablent l'estomac.

Il y a des gens qui digerent aisé-
 ment du bœuf, & à qui l'oiseau le
 plus tendre donne des indigestions.
 Le café est un vomitif pour quelques
 sujets: d'autres ne peuvent soutenir
 des odeurs agréables à tout le monde:
 d'autres éprouvent, de certaines dro-
 gues, des effets tout contraires à la
 nature de ces drogues: le diascordium
 les purgera, tandis qu'ils feront conf-
 tipés par le jalap. Boerhaave a vu
 des gens s'enfler par tout le corps,
 après avoir mangé des cerises ou
 quelques grappes de groseilles. Gau-
 bius a vu un homme sur qui la poudre
 inerte de pierres d'écrevisses pro-
 duisoit autant d'effet que l'arsenic.
 M. de Haller en a vu un autre à qui
 le

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 385

le sirop rosat causa une purgation suivie de convulsions. On sçait par de nombreux exemples, que les choses les plus innocentes ont des effets pareils à ceux des poisons, conséquemment à ces singularités qui se remarquent dans certains tempéramens.

Les causes de ces singularités de la nature sont sans doute très-souvent inhérentes au corps ; mais il est aussi incontestable qu'elles dépendent quelquefois d'une impression que l'ame aura reçue par un agent externe. Lock a démontré que c'est par habitude que nous adoptons quelquefois certaine maniere de penser, de vouloir & d'agir : il pense que ces habitudes ne sont autre chose que la conséquence du cours déterminé que prennent les esprits vitaux, & qu'ils suivent lorsque ce cours leur est devenu comme naturel, par la répétition des mêmes mouvemens organiques. Une femme peut donc penser qu'une odeur, une saveur, une couleur, une parole, un geste, une pensée, une drogue lui répugne, sans que

Tome III.

R

386 ETAT ANTÉR. DU CORPS,
cela soit en effet ; cependant , cette
idée se trouvant souvent répétée , il
en résulte un mouvement déterminé
dans le cerveau , qui se répète aussi
fréquemment , & lui fait éprouver
la même sensation désagréable. A la
fin , l'impression de cette idée capri-
cieuse & fautive devient si forte ,
qu'elle est comme naturelle.

Mais il est aisé de distinguer cette
singularité factice , de celle qui est
inhérente naturellement. La singula-
rité factice est toujours accompagnée
de certains caprices ; ce qui n'a pas
lieu dans la singularité naturelle.
J'allois ordonner de la thériaque à
une fille de cinquante ans : elle me
dit qu'elle aimeroit mieux mourir
que d'en prendre , parce qu'elle avoit
une aversion mortelle pour cette dro-
gue , dont elle n'avoit cependant
jamais goûté. Vous avez raison lui
dis-je : je vous en défends même la
vue , à cause des suites dangereuses
que cela peut avoir. Le même jour
je lui ordonnai une mixture où il
y avoit une dose très-forte de thé-
riaque. Le lendemain elle me remer-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 387
cia de mon remède agréable, qu'elle continua de prendre avec le plus grand plaisir pendant quelques semaines, jusqu'à parfaite guérison. Elle m'assura enfin qu'elle m'auroit toute la vie une obligation infinie de cette cure, parce que je lui avois épargné l'usage de la thériaque, qui l'auroit infailliblement fait périr.

Je mets encore parmi les singularités naturelles, une autre espèce d'affection factice, à la vérité, mais qui a si bien passé en habitude, qu'il n'y a pas moyen d'en désabuser. Un homme qui, dès sa première jeunesse, s'est fortement frappé de l'idée d'une chose, ne perd jamais cette idée de sa vie, si elle a été souvent répétée. En effet, pourquoi voit-on tant de gens si superstitieux & si opiniâtres dans ces abus, tandis qu'ils comprennent aisément la fausseté de toute autre erreur, si on la leur montre? C'est que dès leur enfance, ils ont entendu conter mille absurdités, & les ont ensuite répétées mille fois; & que par-là ces idées se sont gravées si profondément chez eux, qu'on

R ij

388 ETAT ANTÉR. DU CORPS;
blanchiroit plutôt un Nègre, qu'on
ne leur feroit renoncer à ces idées
superstitieuses.

Laurent Sterne, docteur en théologie, curé d'un village des environs de Londres, & auteur de la vie & des opinions de Tristram-Shandy, le livre le plus extraordinaire qui ait jamais été, & fera peut-être jamais écrit; ce docteur, dis-je, croit par cette raison que les préjugés de l'éducation sont les diables dont nous sommes possédés dans toutes nos recherches. Si un écrivain étoit assez fou pour se livrer sans réserve à leurs inspirations, que feroit donc son livre? Rien répond-il, que le mélange bizarre de toutes les inepties des nourrices, & de toutes les sottises *des vieilles des deux sexes* de l'Angleterre.

On comprend par-là ce que l'on doit entendre par l'espece particulière de singularité, que nous appelons antipathie, & qui cause quelquefois des convulsions & une fureur. Frappé dans la première jeunesse d'une frayeur extrême, par quelque objet déterminé, on conserve toute sa vie

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 389
une disposition à la même impression violente, à chaque occasion suffisante. La passion qui s'empare d'un homme à la vue, à la présence ou à la seule idée de cet objet, est ce que j'appelle antipathie. On pourroit rapporter nombre de faits sur ce sujet; mais en voici un dont j'ai moi-même été témoin. Me trouvant dans une compagnie d'Anglois, tous gens de distinction, la conversation tomba sur les antipathies. La plupart de ceux qui étoient-là en nioient la réalité, & les traitoient de contes de femmelettes; mais je leur dis que c'étoit une vraie maladie. M. Guillaume Matthew, fils du gouverneur des Barbades, fut de mon avis; comme il ajoutoit qu'il avoit une antipathie extrême pour les araignées, les autres se moquerent de lui. Je leur fis voir que cela étoit réellement, dans son ame, l'impression résultante d'un effet mécanique nécessairement déterminé. M. Jean Murray, Duc futur d'Athol, s'avisa de faire, sous les yeux de M. Matthew, une araignée de cire noire, pour voir si cette antipathie paroîtroit

R iij

390 ETAT ANTÉR. DU CORPS,
à la vue de la simple figure de cet insecte. Il sortit donc de l'appartement, revint aussitôt avec un morceau de cire noire dans sa main qu'il tenoit fermée. M. Matthew, homme d'ailleurs fort modéré & fort aimable, s'imaginant que son ami tenoit réellement une araignée, mit aussitôt l'épée à la main avec une extrême fureur, se retira précipitamment contre la muraille, s'y appuya comme pour la percer, & jeta des cris horribles. Il avoit tous les muscles du visage enflés, ses yeux rouloient dans leur cavité, & son corps étoit aussi roide qu'un pieu. Nous courûmes à lui dans le plus grand effroi, lui ôtâmes son épée; lui disant que M. Murray n'avoit réellement en main qu'un peu de cire; qu'il pouvoit la voir lui-même sur la table où il l'avoit posée.

Il resta encore quelque temps dans cet état spasmodique, & je craignis réellement pour lui un roidissement total du corps. Il revint cependant peu à peu à lui-même, & déplora la passion terrible & l'emportement qui le faisoit encore souffrir. Il avoit

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 391
 le pouls extrêmement fréquent & fort, & tout le corps dans une sueur froide : après avoir pris un remède anodin, il reprit sa tranquillité antérieure ; & sa frayeur n'eut aucune mauvaise suite.

Il ne faut pas être surpris de cette antipathie. C'est à la Barbade où se voient les plus grandes (a) & les plus hideuses araignées : or M. Matthew y étoit né ; son antipathie avoit donc une cause légitime. Quelqu'un de la même assemblée y forma aussi, sous ses yeux, une petite araignée de la même espèce. Il la regarda faire avec la plus grande tranquillité ; mais il n'auroit pas été possible de la lui faire toucher pour toute chose : il n'étoit cependant pas craintif. Il rejeta aussi l'avis que je lui donnai, de tâcher de vaincre cette antipathie, en dessinant d'abord par parties des araignées de différentes sortes, & de

(a) Dom Pernetty dit qu'on voit aux Antilles des araignées de la grosseur du poing. J'en ai vu ici à Paris, dans un cabinet, qui approchoient beaucoup de cette grosseur.

392 **ÉTAT ANTÉR. DU CORPS;**
 les peindre ensuite entières, telles
 que la nature les présente; de se faire
 ensuite apporter des parties de vraies
 araignées, enfin des araignées entières,
 d'abord mortes, ensuite de vi-
 vantes. Je pense qu'il auroit pu par-
 là vaincre cette antipathie, s'il avoit
 été possible de le faire.

Je passe maintenant aux causes
 éloignées des maladies, dont la raison
 est dans la constitution vicieuse du
 corps. De ce genre sont des vices
 entièrement cachés, ou cachés en
 partie, & des vices manifestes.

Parmi les vices de la première classe,
 on peut compter la disposition héréditaire
 à certaines maladies. La mollesse avec
 laquelle on vit aujourd'hui, fait que les
 enfans sont si délicats, si foibles, & pé-
 rissent si aisément. Nous ressemblons si
 peu à nos ancêtres vigoureux, que nos
 enfans engendreront des sujets (a) encore

(a) Cette réflexion d'Horace, que M. Z. rapporte ici, est une vieille plainte qui a toujours été fautive, autrement l'homme ne devroit plus exister. Je soutiens que l'homme

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 393
plus infirmes que nous. L'intempérance des peres & meres devient auffi la cause de la mort des enfans. En Espagne, en France & dans la partie françoise de la Suisse, on voit fréquemment le ver solitaire dans les enfans; & ce n'est qu'une suite du peu de conduite des parens. Les

n'est pas plus vicieux aujourd'hui qu'il ne l'a été de tout âge. Il est très-vrai que les progrès que la vérole a faits, ces derniers siècles, ont beaucoup altéré le tempérament des Européens; mais ce n'est pas que le libertinage fût plus grand; c'est parce que les nations ayant entr'elles plus de communication, cette maladie, qui a existé de temps immémorial en Europe, comme ailleurs, s'est répandue plus aisément. L'homme est même aujourd'hui plus sociable qu'il ne l'a jamais été, & plus régulier dans sa conduite en général. Qu'on jette les yeux sur les anciens peuples, on verra que je n'avance rien de trop, & que les excès qui se sont commis chez eux, égalent au moins les crimes les plus atroces qui se commettent de nos jours. L'intempérance, à tous égards, n'est plus aujourd'hui, en Europe, ce qu'elle a été dans les âges précédens; mais tant qu'il y aura des femmes, il y aura toujours des hommes.

R v

394 ETAT ANTÉR. DU CORPS,
villes de la Suisse ne font pas non
plus à l'abri des effets du libertinage
qui y règne aujourd'hui comme ail-
leurs. Si les enfans n'héritent pas
un poison secret en naissant, on peut
cependant assurer que des gens af-
foiblis par tant de différens excès,
ne produiront que des héritiers foi-
bles & languiffans. Le virus vénérien
peut long-temps circuler dans les vei-
nes d'une mere, fans se manifester
par des signes ou des symptômes dé-
terminés; mais les enfans qui en
naissent font au moins couverts de
gales malignes, de lèpre, & quel-
quefois d'ulcères qui ne paroissent
qu'à l'age de puberté, ou même plus
tard, comme je l'ai vu plusieurs fois.
M. Raulin nous rapporte un exem-
ple frappant de ces maladies héréditaires.

Boerhaave croit que les enfans
les plus sujets au rachitis, font ceux
qui naissent de pere & de mere dont
les solides font relâchés, flasques,
indolens; dont la vie n'est qu'oisi-
veté; qui prennent en même temps
beaucoup d'alimens délicats, gras,

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 395
 beaucoup de sucre ; qui usent de vin
 doux , de boissons chaudes & abon-
 dantes ; qui , épuisés par les plaisirs
 de l'amour , ou par l'âge , ou par
 des maladies , ou attaqués d'un ma-
 rasme vénérien , ou de gonorrhées réi-
 térées , s'exposent à avoir des enfans.

La disposition héréditaire aux ma-
 ladies du corps & de l'esprit est
 quelquefois d'une activité singuliere ,
 & se perpétue dans plusieurs géné-
 rations , se cache même pendant nom-
 bre d'années , & se manifeste tout-à-
 coup. Linnæus remarque qu'un hom-
 me fut délivré d'une colique ordi-
 naire en se mariant , & qu'il la trans-
 mit à deux de ses enfans , qui en
 souffroient à mourir. Gaubius rap-
 porte , d'après Donatus , un fait
 tiré de l'Histoire d'Ecosse , de Hec-
 tor Boëth , lequel fait paroît assez sin-
 gulier. Une fille Ecoissoise , dit-il , con-
 serva un penchant décidé à l'anthro-
 pophagie , pour laquelle son pere &
 sa mere avoient été brûlés , lorsqu'elle
 n'avoit pas encore un an.

D'autres vices ne sont cachés qu'en

R. vj.

396 ETAT ANTÉR. DU CORPS ;
partie. De ce nombre sont les vices
des solides : ce ne font pas encore,
il est vrai, de vraies maladies ; mais
ces vices le deviennent enfin, ou
par eux mêmes, ou par des causes
accessaires.

Je sçais, par des expériences réité-
rées, qu'il peut se faire que, dans nom-
bre d'individus une partie soit plus
forte que l'autre. C'est une chose qu'on
peut connoître, en faisant attention à
chaque impression que fait telle cause
déterminée sur l'une ou l'autre par-
tie du corps : on apperçoit aussitôt
la partie la plus foible. Ceux qui
ont les yeux foibles, me font ap-
percevoir autour de cet organe un
rouge foncé qui y vient subitement
après quelque émotion. Après un
semblable mouvement, je remarque
de grandes douleurs de dents à ceux
qui ont les dents mauvaises ; une
oppression & une toux violente, à
ceux qui ont la poitrine délicate ;
des envies de vomir, ou des cram-
pes cruelles de l'estomac, à ceux
qui ont l'estomac foible ; des coliques

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 397
les plus violentes, ou des felles qui continuent tout le jour, dans ceux qui ont les intestins très-foibles; des spasmes de la vessie très-douloureux, ou des urines abondantes, dans ceux qui ont ce viscere fort foible; & même tous ces symptômes paroître subitement. Les femmes qui sont toujours incommodées de fleurs-blanches ressentent, à chaque émotion un peu vive, de très-grandes douleurs aux reins. Ceux qui avoient long-temps auparavant des douleurs arthritiques, en éprouvent les récidives après de pareils mouvemens; & ceux qui sont sujets aux convulsions, me font voir, dans les mêmes circonstances, un tremblement violent par tous les membres, accompagné de cris & de sanglots. Je conclus de toutes ces observations que j'ai si souvent répétées, que la partie la plus foible du corps est celle où les suites de chaque émotion un peu vive se manifestent principalement.

Or, c'est sur cette partie plus foible que les causes occasionnelles des maladies agissent particulière-

968 ETAT ANTÉR. DU CORPS;
ment aussi. On a aussi remarqué fort
judicieusement, que cette partie plus
foible est celle très-souvent sur laquelle
se jettent tous les maux que les autres
parties du corps se font attirés. En
effet, le cours de nos fluides se dé-
termine toujours plus volontiers du
côté où il éprouve moins de résis-
tance : ainsi ces fluides s'arrêteront
dans la partie la plus foible, & y
produiront tous les maux qui peu-
vent résulter de leur résidence. L'a-
nalyse spontanée à laquelle tous nos
principes tendent si naturellement,
fait assez sentir quels ravages &
quels maux il résultera de la stag-
nation & de l'amas des différentes
humeurs.

Quelquefois ces fluides déposent
pendant leur résidence, ou par le
trouble des sécrétions, les principes
les plus grossiers qu'ils charrient
dans le torrent universel de la cir-
culation. De-là les endurcissements
de différentes especes, les tophus,
les stéatomes, les mélicéris, & les
autres tumeurs qui se manifestent,
soit intérieurement, soit extérieu-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 399
 rement , aux parties les plus foibles ,
 dont le ressort n'est plus assez puis-
 sant pour maîtriser & faire rentrer
 dans leur cours ordinaire la matiere
 de ces apoftases. Boerhaave dit qu'il
 se forme aisément un tophus dans les
 poumons foibles & délicats , si l'on
 se refroidit après avoir eu fort chaud ,
 & que les sujets en périssent enfin
 par une hémorragie violente , dont
 cette concrétion est la cause. Il veut
 aussi que , dans ces sortes de mala-
 dies , on présume toujours une sem-
 blable concrétion aux poumons ,
 lorsqu'on remarque une toux sèche.
 Les yeux souffrent (a) dans l'acte
 vénérien , beaucoup plus que les par-
 ties qui y jouent le rôle principal.
 Un estomac gâté ruine souvent le
 corps & l'esprit.

Tout le genre nerveux se trouve
 quelquefois d'une foiblesse extrême ,
 soit dès la naissance même , soit par
 différens excès. Il résulte de-là une

(a) Aristote avoit déjà fait cette obser-
 vation. *Probl.* §. 4, n^o 33.

400 ETAT ANTÉR. DU CORPS ;
sensibilité extrême à la moindre im-
pression des causes occasionnelles.
Ceux en qui le genre nerveux est
foible dès la naissance , ont les os
petits , les membres tendres , la chair
molle ; ils sont aussi généralement
pâles , & n'ont qu'une rougeur pas-
sagere. Ils sont bientôt fatigués : leur
pouls est foible : leur ame est très-
sensible & facile à émouvoir ; & on
les voit d'autant plus exposés aux
maladies , qu'ils les craignent davan-
tage. Je connois un gentilhomme
Suisse , aussi respectable par ses grands
sentimens que par son esprit supé-
rieur , qui est hypochondriaque de-
puis l'âge de six ans , à cause de la
foiblesse terrible de ses nerfs.

J'ai aussi remarqué dans plusieurs
filles de six à neuf ans , tous les pe-
tits symptômes du mal hystérique ,
avec toute leur suite. La cause n'en
étoit pas des vers , mais la foiblesse
des nerfs. Il y a aussi des gens que
chaque impression physique ou mo-
rale abat , ou élève subitement jus-
qu'aux astres , à cause de cette foi-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 401
blessé naturelle des nerfs : ces gens
se croient assez souvent morts & in-
vulnérables le même jour.

Dans d'autres, le genre nerveux
est vicié par toutes sortes d'excès ;
ce qui expose ces sujets à des ma-
ladies de toute espèce. Les gens les
plus robustes sont le plus souvent
de ce nombre ; parce que la con-
fiance qu'ils ont dans leur propre
force, les fait donner dans mille
travers & mille excès, dont ils sont
enfin les victimes. Les excès que les
gens font dans le boire & le man-
ger, sont comme une guerre ouverte
qu'ils font continuellement à leurs
nerfs ; & très-souvent l'abus des
plaisirs de l'amour, toujours solli-
cités & irrités par le plaisir de la
table, viennent, à la suite de ceux-
ci, désarmer entièrement ces sujets,
qu'on voit à leur trentième année
ne traîner qu'un squelette ambu-
lant. Dans cette partie de la Suisse
où, selon Voltaire, règne la plus
saine philosophie, ce ne sont pas
les excès dans le boire & dans le
manger qui réduisent sitôt l'homme

402 ETAT ANTÉR. DU CORPS,
à ce triste état ; mais un vice qui,
comme dans toutes les parties de
l'Europe, n'y est que trop malheu-
reusement connu , à un âge où l'on
devroit encore ignorer la destina-
tion des deux sexes.

Ceux qu'on appelle ordinairement
gens du bon ton, ou gens qui sçavent
vivre, sont très-souvent les plus cou-
pables *Epicuriens*, en prenant ce mot
dans l'acception ordinaire. Ils font
consister leur vie maniérée dans des
commodités qui dépendent sou-
vent du travail de mille mains : ils
regardent comme la marque distinc-
tive des honnêtes gens, certaine mol-
lesse, une licence effrénée dans leurs
plaisirs ; mais ils ignorent réellement
quelle est la vraie volupté. La vo-
lupté, dans le systême d'Epicure,
étoit ce qu'elle est dans la nature,
un vrai bien ; & la douleur un mal.
Or la nature nous dicte assez de ne
chercher la volupté qu'autant qu'elle
n'est pas suivie de douleur. C'est aussi
ce que recherchoit réellement Epi-
cure, dont la morale étoit même la
plus sévère du Paganisme, comme

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 403
 d'habiles gens l'ont fait voir. Ce fut
 aussi celle que suivit Horace, dans un
 âge plus mûr : il nous dit que de temps
 en temps il revint à celle d'Aristippe,
 pour se déridier le front : *Nunc in
 Aristippi furtim præcepta relabor.* Mais,
 loin d'entendre la morale d'Épicure
 comme cet excellent génie, on se livre
 à une vie molle & fainéante, & aux
 froids embrassemens d'une volupté
 indolente, sous prétexte de se donner
 des airs importans. On suit le grand
 nombre de ceux qui donnent dans
 l'illusion des plaisirs abusifs ; & la vo-
 lupté n'est plus qu'un système con-
 traire à tous les intérêts de l'homme,
 & la source d'où sortent les maux
 qui dévastent la société, en détrui-
 sant les individus en particulier.

C'est sur-tout à cet objet, qu'un
 médecin doit faire attention chez les
 malades pour qui la vie n'a de plai-
 sirs que par artifices, parce qu'ils
 ont usé tous les plaisirs, & se sont
 usés en même temps, en voulant les
 connoître & en jouir sans discrétion.
 Ces gens sont toujours plus sérieu-
 sement malades, quoique moins for-

404 ETAT ANTÉR. DU COPRS,
tement. Leurs maladies ont presque
toutes quelque chose de particulier
qui ne tient pas du caractère de la
maladie même. Des esprits indolens,
des sens émouffés, des solides flaf-
ques & sans aucun ton, enfin un
corps mou & appesanti par son
inertie, ne fournissent plus aucune
ressource à la nature, lorsqu'il s'agit
de vaincre une cause offensive qui
ne produiroit même qu'un mal-
aise passager dans un sujet vigou-
reux, mais qui abat très-souvent,
sans laisser aucun espoir, ces sujets
efféminés. Quoique les maladies
soient presque toujours en raison des
forces du corps, de l'âge, &c ;
une maladie peu considérable pour
un autre, n'est pas moins dange-
reuse pour ces corps mous & usés
par leur inactivité même : & j'ai
toujours observé que ces sujets ces-
sent de vivre sans aucune violence,
ou plutôt qu'ils s'éteignent comme
une lampe, au moment où on les
croiroit loin de tout danger, si on
ne considéroit leurs maladies qu'en
elles-mêmes.

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 405

L'ame ne peut rien faire pour eux dans ces momens, parce qu'elle n'a pas été accoutumée à combattre, lorsque le corps pouvoit être dans toute sa vigueur. Ces gens accoutumés à ne se rien refuser d'agréable pendant qu'ils étoient en santé, & dont un atome ébranloit toutes les fibres, leur causoit des douleurs énormes suivant eux, ne se raniment le plus souvent à leur dernier période, que pour achever de s'abattre par le désespoir de quitter une vie pleine de délices, pour se confondre avec le mercenaire malheureux dont ils faisoient leur jouet. S'ils ne sont pas de bonne heure les victimes de leur mollesse, ils ont des inconvéniens non moins dangereux à craindre. La mélancolie, les maux hystériques, hypochondriaques, sont le plus souvent leur partage. Ennuyés de leur personne, ils deviennent autant de furies qui ne cessent de tourmenter ceux qui les approchent & les servent. Ce n'est pas sans raison que M. Thierry, médecin du Prétendant à Rome, a nommé ces malades le fléau de la médecine;

406 ETAT ANTÉR. DU CORPS,
mais heureusement ces malades chan-
gent souvent de médecin.

J'ai déjà fait voir les suites funes-
tes que la trop grande envie de
s'instruire peut avoir. Ces gens es-
claves de leur esprit, méritent au-
tant de blâme & de pitié, que ces
esclaves des plaisirs dont je viens de
parler. Mais c'est sur-tout lors des
maladies épidémiques, que ces gens
font exposés à l'action des causes
qui peuvent agir sur le corps.

J'aurois beaucoup de choses à
dire ici, si j'entrois dans le détail de
toutes les altérations que peuvent
subir les fluides, & qui, réunies à
chaque cause occasionnelle, produi-
sent des maladies réelles. On sçait
combien les maladies malignes de-
viennent dangereuses pour ceux dont
les humeurs sont déjà dépravées :
cette dépravation antérieure est
même le plus souvent la cause de
la terminaison funeste de ces ma-
ladies. Tous les gens aisés & de
distinction ont le corps rempli de
matieres de très-mauvaises qualités,
qui rendent la plûpart de leurs ma-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 407
ladies mortelles. Boerhaave dit que
les fujets gras font plus exposés à
mourir de leurs maladies : les fié-
vres aiguës leur font beaucoup plus
dangereuses qu'à d'autres , parce que
la chaleur de la fièvre fond la graisse
qui s'aigrit aussitôt , irrite les soli-
des , fait arrêter le cours des fluides ,
enflamme tout & ruine tout.

Je compte aussi parmi les vices
manifestes sur lesquels agissent les
causes occasionnelles , les change-
mens qui sont des suites d'anciennes
maladies , & les dispositions qu'elles
laissent & dans le corps & dans
l'ame. Un sujet attaqué d'une ma-
ladie convulsive fera , la plupart du
temps , exposé à une récédive , à la
moindre occasion. Les secousses vio-
lentes que le genre nerveux éprouve
dans ces circonstances , rend en
même temps les nerfs beaucoup plus
sensibles , sur - tout si la premiere
affection a duré quelque temps ; les
esprits vitaux , déterminés à prendre
un cours rapide vers telle ou telle
partie , s'y portent d'autant plus faci-
lement , qu'ils ont déjà pris cette

408 ETAT ANTÉR. DU CORPS ;
route. Celui qui a effuyé une inflammation de poitrine , une pleurésie , ou enfin quelque maladie aiguë de poitrine , doit les craindre beaucoup plus que tout autre. Les parties qui ont déjà été affectées , ont nécessairement éprouvé certaine foiblesse qui met les solides, privés de leur ton naturel, hors d'état de réagir sur les fluides , autant qu'il le faut pour éviter les engorgemens. De-là ces parties sont toujours dans une disposition aux récidives : aussi voyons-nous ces sujets attaqués plusieurs fois de ces mêmes maladies qui les font enfin périr. Une apoplexie incomplète est presque toujours une voie ouverte à une apoplexie mortelle , par le trouble extrême qu'ont effuyé le cerveau & les nerfs à leur origine. Une légère hydropisie , quoique guérie , laisse pareillement une foiblesse aux parties affectées , laquelle occasionne la même maladie au moindre dérangement des sécrétions.

Mais une maladie bien guérie en apparence , donne souvent occasion
à

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 409
à une autre maladie toute différente.
L'hydropisie de poitrine est quelque-
fois la suite immédiate d'une inflam-
mation de poitrine : mais cette hy-
dropisie n'a aussi lieu qu'après bien
des années, & doit nécessairement
se rapporter à l'autre maladie. J'ai
vu une femme bien guérie, en ap-
parence, d'une jaunisse, ne se res-
sentir de rien pendant plus de douze
ans, & mourir hydropique. Un
homme de trente-deux ans, qui étoit
devenu épileptique à vingt-un ans,
parut pendant onze mois parfaite-
ment guéri ; au bout de ce tems, il
périt d'une apoplexie. Ces exemples,
& mille autres qui se présentent
tous les jours, nous montrent com-
bien il faut être attentif dans l'exa-
men des causes tant internes qu'ex-
ternes des maladies actuelles.

Les maladies changent aussi quel-
quefois le tempérament. Aristote (a)

(a) Aristote, toujours intéressant, l'est sur-
tout dans le second Livre de *Rhet.* jusqu'au
chapitre xvij, relativement à ce dont il s'agit
ici.

410 ETAT ANTÉR. DU CORPS;
a déjà démontré la possibilité de ce changement, conséquemment aux différens âges, au régime, à l'éducation, à l'habitude. Une dame de la première distinction de nos cantons, me dit, à sa soixante-douzième année, qu'elle avoit toujours été très-délicate jusqu'à sa vingt-cinquième année; que dès-lors, elle étoit tombée dans une mélancolie terrible qui lui dura un an; que, pendant le cours de cette année-là, elle avoit pris quantité de drogues qui l'avoient guérie; mais que depuis ce temps-là, elle avoit conservé une ame si tranquille dans les plus grandes adversités, qu'il ne lui étoit plus possible de verser une seule larme. Cette dame, que j'ai visitée pendant quelques mois de suite, étoit d'ailleurs aussi alerte & aussi gaie à son âge, qu'une fille de vingt ans.

S'il y a des maladies qui diminuent la sensibilité du tempérament, il en est aussi d'autres qui l'augmentent considérablement. Les maladies agissent tantôt sur l'esprit, tantôt sur les passions, & toujours sur

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 411
quelque faculté qui dépend de l'organisation, qui détermine les sens individuels, les sentimens, les penchans & les passions. On voit par-tout combien le rachitis développe l'esprit des enfans, comme j'ai eu lieu de l'observer plusieurs fois, mais non en tous les cas. J'ai au contraire vu des enfans les plus modérés & les plus aimables, devenir revêches & intraitables dans des maladies vermineuses, ou à la suite d'obstructions aux glandes du méfentere. Des filles également douces & modestes, sont aussi devenues à mes yeux de véritables furies, par la suppression de leurs règles. Un homme d'un caractère fort traitable, & qui en avoit toujours bien usé envers son épouse, fut si changé, il y a quelque temps, à la suite d'une fièvre de mauvais caractère, qu'il se passa plusieurs mois avant qu'il lui dît une seule parole modérée; c'étoit toujours de sa part les caprices les plus fantasques & les paroles les plus dures dont il usoit envers elle : ses amis même

S ij

412 ETAT ANTÉR. DU CORPS;
n'osoient lui parler , sans craindre
de l'offenser.

L'imagination peut même être si frappée d'un ancien mal réel , que l'on craint continuellement de n'en être pas guéri , ou qu'on se représente au moins certaines suites de ce mal comme encore existantes. Plusieurs médecins ont remarqué comme un phénomène qui mérite attention , que ceux qui ont été guéris de la vérole , ou de quelques maux vénériens , s'imaginent ^(a) toujours ne pas l'être , & avoir des reliquats permanens de ces funestes maladies. Voilà pourquoi les médecins guérissent plus difficilement les maux imaginaires que les maux réels.

Je me rappelle à ce sujet , un homme fort dévot , à qui les ruses de fatan avoient fait prendre quelques mauvaises épices : on le guérit des suites de ces ruses ; mais il s'imaginoit toujours depuis , que sa verge étoit restée courbée , & qu'il

(a) La plupart n'ont pas tort.

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 413
ne pouvoit se marier , malgré le
désir ardent qu'il en avoit. Je l'exa-
minai , & je le trouvai en assez bon
état pour mériter quelque nouvelle
pénitence. Après avoir employé
toute ma rhétorique pour le désa-
buser , je fus obligé de convenir
qu'il avoit raison : je lui donnai des
drogues pour le satisfaire , lui or-
donnant quelques *mortifications mer-*
curielles , pour éclairer son imagina-
tion aux dépens de sa fanté , quoique
pour peu de temps. Au bout de quel-
ques semaines , il m'écrivit que tout
étoit en bon état ; c'est-à-dire , que
son imagination avoit été guérie.

Ces exemples font , je pense , suf-
fisans pour faire voir comment les
causes éloignées trouvent dans l'âge ,
le sexe , le tempérament , dans cer-
taines singularités de la nature , &
dans l'état vicieux du corps & de
l'ame , une matiere qui , réunie avec
elles , produit toutes sortes de ma-
ladies.



C H A P I T R E IX.

*Des Forces que la nature peut opposer
d'elle-même aux Causes nuisibles à
la Santé.*

LE célèbre Juif (a) Moyse Mendel-Son veut que l'on ait soin de donner aux membres une solidité permanente, de peur que, devenus trop fragiles, ils ne succombent sous le moindre accident douloureux. Mais il regarde ce soin comme un de nos derniers devoirs, & pense que Rousseau renverse l'ordre de la nature humaine, en faisant de ce soin le premier & le plus essentiel.

Il est donc important de faire quelques réflexions sur les forces que l'homme peut opposer à ce grand nombre de causes qui tendent à détruire son existence. C'est sur-tout des forces intrinsèques dont il s'a-

(a) M. Huber nous a donné en françois un volume de cet habile philosophe Juif.

AUX CAUSES NUISIBLES. 415
git ici. La nature, toujours attentive à la conservation de ses productions, semble quelquefois faire des efforts singuliers, & trouver en elle-même des ressources que ni le génie, ni la main des hommes ne trouveroit jamais. Si l'on étoit attentif à profiter de ces heureux mouvemens de la nature, on retrouveroit assez fréquemment en soi-même des forces plus que suffisantes pour s'opposer à ce qui peut nuire & devenir même funeste : mais, comme on méconnoît ces mouvemens, on est aussi dans le cas d'ignorer ces ressources & ses propres forces. On se contente de sentir qu'on est malade : on consulte un médecin, & l'on meurt ; parce que l'on ne s'adresse, le plus souvent, qu'à des gens qui ne pensent que par habitude, & ne voient les choses que telles qu'on les leur a dites. C'est sur-tout dans les animaux que l'on remarque ces ressources infinies de la nature, qui conserve toujours dans la brute son caractère & ses prérogatives. Pourquoi n'en feroit-elle
S iv

416 FORCES OPPOSÉES
pas autant chez nous, si nous la laissons agir avec prudence? On en peut voir des exemples dans différentes collections nosologiques.

Les forces que l'homme peut opposer à l'action de ces causes, se trouvent dans la réparation des pertes en général; dans la réunion & la consolidation de ce qui a été déchiré ou rompu; dans la séparation de ce qui est vicieux, & particulièrement dans la suppuration; dans l'excrétion de ce qui est nuisible, soit par les voies ordinaires, soit par des voies extraordinaires; quelquefois dans la fièvre; dans l'aide & le concours des parties combattantes; dans le régime de vie; dans l'habitude, dans le tempérament, dans certaines singularités de la nature, enfin dans l'empire de l'ame sur le corps.

Quelquefois les effets des choses externes ne sont pas nuisibles dans certaines circonstances; ou plutôt la plupart des effets de toutes les causes qui agissent sur nos corps, n'ont rien que de relatif. Des alimens

AUX CAUSES NUISIBLES. 417
durs seroient certainement très-con-
traires à la santé d'un homme qui, tou-
jours assis, occupé à lire, à méditer, à
écrire, ne prend presque point d'e-
xercice ; au lieu qu'ils seront la nour-
riture convenable de celui qui prend
beaucoup de mouvement, soit par
état, soit volontairement. Il faut,
dans ce cas-ci, de fortes nourritures
& abondantes. J'observerai cependant
qu'un homme qui fatigue beaucoup,
par état, digérera encore mieux que
celui qui ne le fait que dans le seul
dessein de faciliter la digestion. Les
occupations variées détendent néces-
sairement l'esprit & les nerfs ; au
lieu qu'en ne prenant du mouvement
qu'avec l'intention de s'en bien trou-
ver, l'esprit est, malgré lui-même,
occupé de son objet, par conséquent
les nerfs agissent avec moins de li-
berté : l'action de l'estomac ne fera
donc pas si libre ni si avantageuse.
On peut aussi considérer dans les
deux cas la différence du cours des
esprits qui animent le genre ner-
veux : les effets en seront nécessaire-
ment différens. La différence des ef-

S v

418 FORCES OPPOSÉES
fets de ce mouvement se fait aisément appercevoir chez les sujets hypochondriaques. On remarque , en effet, que ces gens sont toujours extrêmement fatigués après quelques exercices volontaires où ils n'ont pris que du mouvement , sans s'occuper de quelque travail manuel ; au lieu qu'ils se sentent beaucoup mieux après quelque exercice occupé , auquel des affaires les auront obligés. Dans ce cas-ci , l'esprit ne pense plus , il agit ; au lieu que dans l'autre il pense toujours & ne fait rien , lors même que le corps est le plus agité.

Les excès dans le régime contribuent donc à la santé d'un ouvrier , d'un payfan , d'un soldat ; ou plutôt, il n'y a d'homme incommodé que celui qui mange & boit plus qu'il ne peut digérer. Une demi-bouteille de vin enivre un homme : ce n'est pas une raison de traiter d'immodéré celui qui peut en boire trois sans aucun inconvénient , quoique la retenue soit toujours plus avantageuse que d'aller toutes les fois au point juste de

AUX CAUSES NUISIBLES. 419
 ses forces. L'intempérance a quelquefois ses avantages ; parce que le corps souffre moins des effets variés de diverses causes, que de ceux d'une cause qui agit seule continuellement. Il est mal-sain d'être toujours sobre, car on succombe nécessairement au moindre changement d'un genre de vie trop uniforme. Horace disoit qu'il étoit doux d'être fou dans l'occasion : je ne puis blâmer sa maxime, quand l'occasion n'est pas trop fréquente, & qu'on l'est agréablement.

Le seul changement empêche les effets des plus grandes fautes qu'on peut commettre dans le régime. Je l'éprouve tous les jours ; & les plus sages philosophes ont été de cet avis.

Aristote regardoit la santé comme le résultat d'une habitude à la médiocrité : mais Platon parloit mieux, lorsqu'il conseilloit à ceux qui vouloient conserver leur santé, de ne jamais exercer ni l'ame sans le corps, ni le corps sans que l'ame eût quelque part aux exercices, afin que le concours de l'action de l'un & de l'autre y maintînt toujours l'équi-

Svj

420 FORCES OPPOSÉES
libre. Platon vouloit donc que ceux qui s'appliquoient aux mathématiques, ou à toute autre science, procurassent à leur corps tous les exercices possibles, & s'amussent en même temps des belles-lettres & de la philosophie, mais n'en firent pas une seconde étude.

Boerhaave disoit à ses disciples : C'est à vous, amateurs de la sagesse, & qui devez un jour conduire la santé de vos concitoyens, que je recommande cet avis. Plus vous aurez de désir de vous instruire, plus vous pouvez être sûrs que votre corps s'altérera dès que vous vous bornerez opiniâtrément à l'étude d'une seule science. Vous pouvez consacrer aux Muses une partie de vos loisirs, dès que vous cultiverez d'autres sciences que la médecine. Jamais il ne faut vous arrêter long-temps à un même objet, si vous voulez éviter de devenir mélancoliques : vous devez, au contraire, diversifier vos travaux, & vous occuper, de temps en temps, de choses tout opposées. Que celui qui se livre à l'étude

AUX CAUSES NUISIBLES. 421
des mathématiques quitte promptement ses méditations abstraites, dès qu'il se sent quelque penchant pour la solitude, ou la moindre fatigue, & qu'il s'amuse de la musique ou d'un poète. Les occupations ainsi variées entretiendront toujours l'équilibre dans les facultés intellectuelles & corporelles ; au lieu qu'en ne vous appliquant qu'à un seul objet, le moindre mal dont vous serez atteints vous mettra dans l'incapacité de faire aucunes fonctions : mais en suivant mon avis, vous vous instruirez avec tout le succès, vous étendrez les bornes de la médecine : mais prenez garde de devenir fous à d'autres égards.

C'est en me conformant à ces avis pleins d'expérience, & en m'amusant à quelques bagatelles que j'ai écrites en conséquence, que l'envie, la calomnie m'ont traité d'idiot, d'ignorant dans mon art ; mais c'est aussi par l'observation de ces préceptes que j'ai conservé ma vie & ma santé. Quoique nos jours soient comptés par le Tien ou l'Etre suprême, comme le

422 FORCES OPPOSÉES

dit l'auteur du livre Tchang - Seng ; je pense néanmoins qu'on peut dire dans un sens très-raisonnable , que leur durée dépend de nous.

L'habitude rend innocens , & même jusqu'au prodige, nombre d'effets dangereux en eux-mêmes. Dans le physique comme dans le moral , les choses les plus révoltantes deviennent quelquefois supportables , à force de les sentir & de les voir : j'en ai rapporté des exemples. Les passions mêmes suivent fréquemment le goût des modes , comme les modes suivent presque toujours les caprices : on se fait à tout. Un Suisse n'est pas six mois en France , qu'après avoir été un personnage assez singulier , il devient le petit-maître le plus étourdi & le plus ridicule : il n'a de passion que pour ce qu'il détestoit dans le fond de ses vallées , sous ses rochers fourcilleux.

Il semble aussi que l'habitude détermine, par rapport au corps, la sensibilité de toutes ses parties : l'éducation des Spartiates étoit fondée sur ce principe. C'est d'après cela que

AUX CAUSES NUISIBLES. 423

les Grecs faisoient un cas particulier des exercices du corps, & sçavoient même former les ames de leurs enfans à la vertu par les mêmes règles. Les stupides Lapons paroissent connoître cette loi de la nature : ils enferment leurs enfans, dès la naissance, dans des petits berceaux, les suspendent en les exposant à la fumée sous la couverture de leur hutte, & les balacent avec des cordes.

Je puis faire voir, par plusieurs exemples de choses qui sont comme autant de causes éloignées des maladies, que les choses, d'ailleurs insupportables, deviennent supportables par l'habitude. Je vois nombre de nos payfans marcher, sans inconvénient, la poitrine toute nue dans les hivers les plus rudes; & leurs enfans courir pieds-nuds sur la neige, comme le fanatique qui se faisoit un lit de neige pour mortifier sa chair. Un digne ecclésiastique m'a dit avoir vu, à une demi-lieue de chez nous, les enfans glisser pieds-nuds sur la glace sans inconvénient. Addison dit que les habitans de la nouvelle

424 FORCES OPPOSÉES

Zemble marchent nus, fans se plaindre du froid rigoureux de leur climat. Boerhaave a cependant vu des gens les plus robustes attaqués de paralyfie incurable, pour avoit couché, pendant la nuit, sur une herbe mouillée. Mais nous voyons tous les jours nos payfans Suiffes ne rien souffrir de cela, par la seule habitude.

On s'accoutume si bien à toutes fortes d'alimens nuisibles, qu'on ne peut jamais dire, sans exception, cela est mal-fain. Je vois nombre de personnes tenir un régime particulier que l'habitude leur a rendu nécessaire, & qui seroit très-préjudiciable à d'autres. Le porc passe pour une nourriture très-saine au Pérou comme à Batavia. Cela ne vient peut-être pas de la nature particulière des cochons de ces pays-là, mais de l'habitude qui en rend l'usage innocent. On sert presque partout aux Indes, de l'affafétida pour assaisonner les mets : j'en mâche aussi quelquefois pour me réveiller l'esprit, & j'avoue que c'est pour moi une vraie volupté. Lancisi dit que les

AUX CAUSES NUISIBLES. 425

Mexicains mangent, sans inconvénient, les œufs des insectes de marais, & des poissons, & même la boue puante des endroits marécageux.

Des alimens très-indigestes, ou introduits en grande quantité dans l'estomac, deviennent quelquefois innocens par l'habitude. On voit des gens qui, avec un estomac très-foible, digerent très-bien le bœuf & le pain bis. Hippocrate avoit donc bien observé que les alimens lourds, durs & indigestes, n'incommoient pas les sujets foibles qui y sont accoutumés. Je connois un officier Suisse qui est obligé de payer pour deux dans toutes les auberges, & se porte très-bien. Ces exemples ne sont pas rares en Suisse: aussi l'évêque Burnet a décrit la gourmandise de nos provinces telle qu'elle est. Les cheveux me dressent, quand je pense à la quantité prodigieuse d'alimens que prennent plusieurs seigneurs Suisses en un seul déjeûner. Un officier Hessois, né à Francfort-sur-le-Meyn, faisant ses études dans l'université

416 FORCES OPPOSÉES

d'Erlangen , dînoit toujours dans deux auberges , à l'âge de dix-huit ans , & payoit dans chacune pour deux : il mangeoit , entre fes deux repas , un pain de six livres & six petits fromages. Il avoit la taille d'un Cent-Suisse , & se portoit très-bien.

Bacon dit que les médecins ont trop insisté sur la sobriété , puisque la gourmandise , passée en habitude , entretient mieux la santé , que ne fait cette sobriété si préconisée , & qui rend la nature paresseuse & incapable de faire le moindre extraordinaire , & de souffrir la privation des vivres quand il le faut. Il est très-sûr qu'un corps bien nourri antérieurement , soutiendra un plus long jeûne , que celui qui ne prend que ce qu'il lui faut pour le moment : il y a même plus de ressource dans les maladies.

Mais voici un fait qui prouve à quel point le corps peut se faire à tout. Un religieux , homme fort honnête & fort aimable , se trouve à un repas où il fait quelque excès , & s'enivre après avoir beaucoup mangé. Fâché contre lui-même de cet

AUX CAUSES NUISIBLES. 427

événement, il prend, le lendemain, le parti de ne plus prendre ni vin, ni viandes, ni légumes, & se met à vivre de pain, d'eau, & de fruits. Il avoit environ cinquante ans lorsqu'il commença : il vécut très-longtemps, ne prenant tous les jours que deux livres de pain, deux bouteilles d'eau, & trois ou quatre pommes : jamais homme ne s'est mieux porté. Je conviens que ces changemens subits de régime peuvent avoir de mauvaises suites en certains sujets : mais il en est de cela comme de la gourmandise & de la sobriété ; ce sont les circonstances qui décident du bien ou du mal qui en résulte.

On pourroit croire que les boissons spiritueuses ne sont pas si nuisibles, & qu'on s'y accoutumeroit également, si la manière dont en usent les Péruviens, pouvoit faire croire qu'elles n'échauffent pas plus au Pérou que l'eau. On sçait aussi quelle quantité d'opium prennent les Turcs. Or aucune boisson spiritueuse n'approche de l'opium par ses effets. Il n'est

428 FORCES OPPOSÉES
pas extraordinaire qu'un Janiffaire en
avale deux gros fans en être incom-
modé. On a vu pareille chose en
Angleterre ; & je connois un avocat
Suisse, qui prend tous les jours deux
drachmes d'opium fans inconvéniens.
Tous les avocats en devroient faire
autant de temps à autre.

De toutes les regles de santé ;
celles qui prescrivent les exercices
du corps sont les plus indispensables.
Malgré cela, nous voyons que des
nations entieres ne les ont jamais
pratiquées ni même connues. Les
anciens habitans du pays de Sala-
manque (*Vettones*) étoient si fort
habitués à se tenir assis quand les
Romains arriverent chez eux, qu'ils
regarderent comme fous les officiers
Romains, parce que ceux-ci se pro-
menoient de temps en temps : ils
coururent même à leur secours, les
prenant poliment par la main pour
les conduire à leur tente. La même
chose arriva aux François qui se
promenoient à Madagascar.

Les Turcs sont si amis du repos,
qu'ils sont étonnés lorsqu'on leur

AUX CAUSES NUISIBLES. 429
propose d'aller à quelque endroit ,
pour avoir le plaisir d'en revenir ,
& prendre ainsi une peine inutile.
La Motraye dit cependant qu'il n'a
pas vu de nation moins sujette aux
maladies ni aussi bien portante , &
que nombre de Turcs vivent au-de-
là de cent ans. Les mœurs régulières
des Turcs , quant à l'homme civil ,
& leur vie simple , ne contribuent
pas peu à ces avantages.

Les passions , si funestes en elles-
mêmes pour nombre de personnes ,
sont quelquefois un principe de santé
pour d'autres. Il y a des gens qui se
mettent en colère tous les jours ,
sans que cela leur cause la moindre
maladie : ils se portent même mieux
après un grand mouvement de colère ;
ils en sont plus actifs , plus vigoureux
qu'auparavant.

J'ai connu à Paris un abbé sécu-
lier , nommé Sembrano , homme très-
sçavant , pénétrant , & de l'éloquence
la plus persuasive. Cet homme ne pou-
voit rien faire sans la plus grande
passion : au simple narré des choses
les plus plaisantes , il faisoit les gri-

430 FORCES OPPOSÉES

maces les plus singulieres , rouloit les yeux , agitoit les mains , frappoit du pied , au point que je ferois , je pense , tombé mort sur la place , s'il m'avoit fallu l'imiter pendant un quart d'heure : mais pour lui , il ne se sentoit jamais mieux que quand il m'avoit ainsi entretenu aux Thuilleries pendant plusieurs heures de fuite.

L'habitude détermine les effets de plusieurs choses externes. La même odeur qui ranime une Sultane , feroit évanouir une Européene. Les Siamois aiment autant les œufs pourris , que les Suisses le fromage pourri. Il est d'usage parmi les Américains , de mâcher le bois du ricin (a) , qui est très-âcre & très-corrosif. Les dames ont toujours , au Pérou , le *limpion* , ou du tabac en rouleau , à la bouche.

Les femmes les plus délicates se découvrent quelquefois tout le sein au fort de l'hiver , tandis que les hommes les plus robustes feroient très-exposés en se découvrant ainsi la

(a) *Ricinus major Americanus*, Curcas dic-
tus. J. B.

AUX CAUSES NUISIBLES. 431
poitrine, s'ils n'y étoient pas faits. On demandoit à un Scythe comment ses compatriotes pouvoient aller tout nuds dans leur froid climat: c'est, dit-il, que nous sommes tout visage. Les anciens peuples qui alloient tête-nue, ne connoissoient point les rhumes, les fluxions de poitrine, les toux, les maux de tête, de dents; au lieu qu'en nous couvrant trop la tête, nous sommes fréquemment exposés à ces maux.

Helmont le jeune mettoit encore, dans le plus grand âge, sa tête sous la pompe, pour se laver ainsi tous les jours; & n'a jamais eu ni maux de tête, ni fluxions. Locke conseilloit de laver les pieds des enfans, tous les matins, avec de l'eau froide. Je remarque aussi chez nous, combien il est avantageux aux enfans de les laver à l'eau froide, & avec quelle facilité les enfans même les plus délicats s'y accoutument. Cette conduite commence à se faire goûter en France & ailleurs. Plusieurs personnes prétendent néanmoins avoir de très-bonnes raisons pour l'impro-

432 FORCES OPPOSÉES

ver. Les enfans dit-on , qu'on lave ainsi , deviennent jaunes , violets , pâles , & plusieurs en meurent. Ces objections tombent d'elles-mêmes , si l'on fait attention que ces symptômes se voient chez nombre d'enfans qu'on ne lave pas ; & qu'il meurt encore plus d'enfans qui n'ont pas été lavés habituellement. Il est des pays où l'on expose les enfans à une impression bien plus sensible , & en elle-même , & par rapport à l'état actuel des enfans. On les plonge dans l'eau froide , en hiver comme en été sans distinction , dès qu'ils sortent du sein de leur mere ; cependant ces enfans n'y sont pas accoutumés alors : ils n'en meurent pas , quoique l'on continue de leur faire sentir la même impression par la suite ; au contraire , ces enfans deviennent des hommes assez robustes pour se rouler dans les neiges sans aucun inconvénient. Il faut convenir qu'il peut y avoir un tempérament à prendre ; c'est alors à la prudence à dicter jusqu'à quel point on peut soumettre les enfans à cette impression ; mais il est prouvé
par

AUX CAUSES NUISIBLES. 433
 par mille faits, que le général des
 enfans qu'on lave avec une éponge
 trempée, s'en trouve très-bien.

Non-seulement on s'accoutume aux
 causes les plus actives des maladies
 externes, le corps se fait même aux
 maladies. C'est ce qui a fait dire à
 Hippocrate, que ce qui étoit mala-
 die dans un temps, ne l'étoit plus
 dans un autre. Les Nègres de la côte
 de Guinée ont apporté aux îles de
 la Guadeloupe & de la Jamaïque
 une lèpre très-mauvaise, & qui paroît
 être la véritable élephantiasis. Cette
 maladie se communique à la Guade-
 loupe par le commerce charnel, &
 en voyant fréquemment ces mala-
 des; mais elle est aussi héréditaire.
 On y voit cependant des hommes
 qui ne gagnent point cette maladie,
 malgré le commerce qu'ils ont avec
 des femmes qui en sont infectées.
 Il en est de même de quelques fem-
 mes qui voient des hommes lépreux
 sans gagner leur maladie. On y voit
 même des familles entières vivre con-
 tinuellement avec des lépreux, sans
 le devenir.

Tome III.

T

434 FORCES OPPOSÉES

Le docteur Peyssonel a donné, dans les Transactions philosophiques, un détail bien raisonné de cette maladie si redoutable en Angleterre; & conclut, d'après le principe général, qu'il faut avoir une disposition à cette maladie pour la gagner; qu'il est possible de s'accoutumer à une douce contagion, comme on s'accoutume aux poisons. On voit des pays très-mal fains, où les habitans vivent néanmoins très-long-temps. M. Wargentin a fait voir dans les Mémoires de Stokholm, que les hommes vivent plus long-temps en Hollande & en Suède, qu'en France & en Angleterre.

Il est très-vrai qu'on peut s'accoutumer à être comme toujours malade. Les femmes vivent aussi plus long-temps que les hommes: c'est, selon Boerhaave, à leur structure plus foible qu'elles en sont redevables. Il en est un grand nombre parmi elles qui sont toujours malades, & qui parviennent néanmoins à un très-grand âge, avec des infirmités qui feroient bientôt périr les hommes les plus robustes. On voit aussi de pareils exemples

AUX CAUSES NUISIBLES. 435
parmi les hommes. On a très-bien dit que ces gens recherchent la santé pour se bien porter seulement, comme les avares recherchent l'argent non pour en jouir, mais pour le posséder. Malgré cela, la vie de ces sujets seroit déplorable, si l'habitude ne la leur rendoit supportable. Je remarque encore, comme je l'ai déjà dit, que ceux qui ont été malades supportent infiniment mieux leurs douleurs, que ceux qui ne l'ont jamais été; quoique ceux-là soient d'un tempérament très-sensible, & ceux-ci d'un tempérament fort dur.

Je ferai voir dans un autre ouvrage, qu'on s'accoutume aux meilleurs médicamens, au point que l'habitude les rend inefficaces; ce qui est d'autant moins surprenant, qu'on s'accoutume même aux poisons. Les Encyclopédistes nous disent cependant, qu'il ne faut pas croire que Mithridate se soit accoutumé aux poisons; car, selon eux, on ne s'y accoutume pas plus qu'à un coup de poignard. Le Czar Pierre, ajoutent-ils, avoit même ordonné qu'on accoutumât les en-

T ij

436 FORCES OPPOSÉES

fans de ses matelots à boire de l'eau de la mer ; mais ils en font tous périr. Ces réflexions ne sont pas justes en tout.

Schaarschmidt a observé qu'on peut s'accoutumer au redoutable arsenic : Galien l'a dit de la ciguë, & Linnæus de l'aconit, (*napellus.*) On ne doute pas cependant que la ciguë aquatique, le stramonium, la jusquiame & l'aconit ne soient de vrais poisons, malgré l'usage avantageux que M. Storck (*a*) a tiré de

(*a*) Les prétendues cures de M. Storck font encore des problèmes dont l'expérience n'a donné aucune solution. Des gens de bonne foi, & capables de voir, prétendent avoir vu du faux, à Vienne même, dans les rapports que M. Storck a faits de ses cures, dont pas une, disent-ils, n'a été complète. Les tentatives infructueuses que d'habiles gens ont faites depuis lui avec ses mêmes médicaments, semblent être une présomption peu favorable à ses assertions. Il ne sera sans doute pas assez présomptueux pour soutenir qu'on n'est pas ailleurs aussi capable de guérir que lui. Un ecclésiastique qui pratique depuis long-temps la médecine avec tout le sçavoir requis & de grands succès, m'a assuré avoir

AUX CAUSES NUISIBLES. 437
ces plantes dans la cure de maladies
très-rebelles, & même le plus sou-
vent incurables. Je ne conclus pas

fait entièrement disparaître un cancer par l'usage de la ciguë, mais que la malade étoit morte peu de jours après. Un médecin m'a aussi assuré qu'il en avoit guéri un radicalement, par l'usage externe d'un emplâtre fait avec du savon blanc le plus pur, & de la racine de ciguë en poudre. Je le connois de très-bonne foi; mais j'en doute encore, quoique je voie cette plante, & d'autres plantes délétères, recommandées extérieurement comme spécifiques en pareil cas, par plusieurs médecins des derniers siècles. Ces plantes ne font cependant pas entièrement à rejeter. J'en ai vu d'excellens effets dans plusieurs maladies cutanées très-rebelles, & qui ont cédé, avec le temps, à l'efficacité de ces plantes; mais il faut bien connoître les forces & la sensibilité des sujets, pour hasarder ces médicamens intérieurement même à la moindre dose. Les symptômes alarmans qui suivent l'administration de quelques-unes de ces plantes, semblent en défendre l'usage à ceux qui n'ont pas assez d'expérience dans l'art de guérir. Le *napellus* tue même à l'instant, en le faisant échauffer dans le creux de la main, si l'on en doit croire Zwinger. Les médecins d'Edimbourg ont proscrit le *solanum*. Voyez M. Lewis.

T iij

438 FORCES OPPOSÉES

de là que tout homme peut s'accoutumer aux poisons; car les différentes opérations auxquelles on peut soumettre ces simples délétères en changent les qualités, ou au moins les modifient au degré où on le veut, de manière à en rendre l'usage avantageux. Mais je conclus en général de tout ce que j'ai dit sur l'habitude, que tout n'est pas également ou avantageux ou nuisible à tous les individus. L'un s'accoutume à ne dormir que peu d'heures, un autre doit dormir davantage. Le rapport ou la répugnance qui se trouve entre nos corps & les choses externes, ne s'étend que jusqu'à certain terme; & c'est à l'expérience bien réfléchie à bien juger de ce point essentiel. Mais sur-tout il ne faut pas conclure, même d'un grand nombre de faits particuliers au général, ni toujours du général au particulier.

La force innée ou naturelle du tempérament, rend innocente l'impression de choses externes très-nuisibles d'ailleurs, soit par elles-mêmes, soit par quelques circonf.

AUX CAUSES NUISIBLES. 439
 tances. Les pores se tiennent toujours ouverts dans les sujets robustes : malgré le froid & l'humidité, ils ne se ferment alors que dans les sujets foibles. Un homme en place, & qui se croit du tempérament le plus foible, fut pris, sur la fin de Novembre, d'une fièvre catarrhale qui s'étoit manifestée presque par toute la Suisse. Il se leva, au milieu de la nuit, dans une très-forte fièvre, & si altéré, qu'il chercha de l'eau pour se satisfaire. N'en trouvant pas, il courut, sans bas, à une fontaine assez éloignée de son logis ; but, au milieu de sa sueur, autant d'eau qu'il put ; en emplit une cruche qu'il vuida encore après être rentré chez lui ; se remit au lit, & se leva le lendemain quitte de sa fièvre. Les Russes sont si durs & si robustes, qu'après avoir sué extrêmement dans un bain chaud, ils vont immédiatement se rouler, au milieu (a) de l'hiver, dans la neige, sans le moindre inconvénient.

(a) J'ai vu à Versailles, il y a environ
 T iv

440 FORCES OPPOSÉES

Les singularités de la nature dont il a été parlé plus haut , rendent quelquefois supportables les choses les plus nuisibles , & *vice versa*. Quantité de gens se portent bien dans un air où d'autres périroient infailliblement. Pechlin rapporte qu'un garçon d'une mauvaise complexion , fort incommodé de vers , & qui avoit tellement faim , qu'il ne pouvoit jamais manger assez , eut , pendant toute sa maladie , une mémoire extraordinaire & un génie plus que médiocre , mais qu'il perdit l'un & l'autre dès qu'il fut rétabli. Linnæus dit que les Lapons ne sont pas sujets au scorbut , quoiqu'ils ne mangent ni herbage , ni même de pain.

Une ame qui a assez d'empire sur le corps qu'elle anime , peut dissiper les momens les plus obscurs de l'adversité , & triompher de toutes les peines. Mais cet empire méconnu , ou par la stupidité & le manque de

huit ans, un Anglois se baigner, dans le froid le plus rigoureux, près de ceux qui patinoient.

AUX CAUSES NUISIBLES. 441
réflexions, ou par la dépravation du cœur, empêche que l'homme ne jouisse de lui-même autant qu'il le pourroit, & le rend trop sensible à ce qui ne devoit pas l'affecter s'il réfléchissoit. Quelquefois aussi la stupidité est un avantage relatif en certaines circonstances dont l'idée seule feroit périr un homme par des chagrins trop cuisans.

Cet empire de l'ame sur le corps n'est pas une chimère, j'en ai donné des exemples. Il est incroyable combien il résulte d'avantages pour la vie & la santé, d'une certaine fermeté d'ame, mais sur-tout si cette fermeté vient d'un fonds de réflexions solides. Une fille de Berne avoit une si grande peur du tonnerre, qu'à la moindre apparence d'un orage, elle alloit se cacher sous terre. Elle se trouve un jour dans une nombreuse compagnie, au moment d'un orage : aussitôt elle sort pour aller se cacher chez elle; mais le tonnerre tomba à ses pieds avant qu'elle pût arriver au logis. Cela la fit rentrer en elle-même. Les sérieuses réflexions qu'elle

T v

442 FORCES OPPOSÉES

fit sur cet événement, la convainquirent qu'on ne peut se dérober à la main de l'Être suprême; & depuis ce temps-là, elle voit l'orage le plus terrible sans la moindre émotion. Une dame de Zurich avoit la même foiblesse: le tonnerre tomba chez elle, lui brisa son corps de baleine, lui fit une si forte contusion, qu'elle en eut une très-grande fièvre. Dès qu'elle fut refaite, elle fit les mêmes réflexions, & fut pareillement guérie de sa peur.

Pechlin, homme de génie, grand observateur & bon médecin, rapporte une singularité remarquable. Un homme pourri de scorbut, réunissoit à une gourmandise extrême, les facultés de l'esprit les plus extraordinaires: cet homme, dit-il, avoit les idées les plus belles & les plus élevées.

Mais une chose encore plus singulière, & en même temps très-réelle, c'est le pouvoir que l'âme exerce sur le corps, moyennant quelque passion violente. Valleriola rapporte qu'un homme totalement perclus de

AUX CAUSES NUISIBLES. 343
 ses membres, & qui étoit au lit depuis plusieurs années, entendant dire que le feu venoit de prendre à la maison où il étoit, fut si effrayé, qu'il se fit chez lui une révolution assez grande pour lui rendre ses forces; de sorte qu'il (a) se sauva, & conserva depuis l'usage de ses membres. Pechlin dit qu'un de ses amis fut guéri subitement d'une fièvre tierce des plus opiniâtres, par la peur de faire naufrage sur le vaisseau où il étoit.

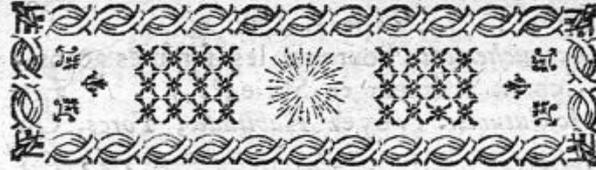
(a) Une femme se trouvoit à l'agonie à l'Hôtel Dieu de Paris, l'année dernière, quelques heures avant que le feu prît à ce bâtiment. Son mari l'avoit quittée le même soir, ne comptant plus la revoir. La frayeur qu'elle eut lui fit une révolution aussi avantageuse: elle recouvra ses forces, & se sauva chez elle. Je tiens un fait singulier arrivé dans le même moment, & produit par la frayeur. On saigne une femme, pour tâcher de la faire revenir: l'économie animale avoit éprouvé un si grand trouble, que la colonne du sang qui sortoit représentoit en sortant une espece de cordeau à deux fils, l'un blanc, l'autre rouge, & qui ne se confondoient pas en tombant: c'est un des chirurgiens qui se trouvoient-là qui me l'a assuré.

T vj

444 FORCES OPPOSÉES, &c.

On voit par tous ces exemples, quelles sont dans l'homme les forces qu'il peut opposer aux effets des causes qui tendent sans cesse à sa destruction, sans même en excepter ses alimens. Il ne faut donc pas être surpris que Tibère ait dit qu'un homme ne mérite pas de vivre, s'il n'est pas capable d'être son propre médecin à trente ans. Rousseau toujours maladif, & qui n'urine qu'avec beaucoup de douleurs, à moins qu'il ne prenne de grands exercices, méprise la médecine & les médecins: on en voit la raison dans ce que je viens de dire.

FIN.



T A B L E

Des principales Choses contenues
dans cet Ouvrage.

[L'ordre des volumes est marqué par ces trois lettres
a, b, c. Le chiffre marque la page du volume.]

A

A B A N D O N N E R. Quand on est obligé d'abandonner les maladies, <i>a</i> , 112. La na- ture abandonnée à elle-même fait discerner ce qu'on doit attendre de réel dans les vertus des médicamens, <i>b</i> , 150
A b a t t r e. Nous sommes d'autant plus abattus, que nous pensons davantage, <i>c</i> , 361
A b c è s dans les poumons, après une inflam- mation chronique dans les poumons; ses signes, <i>b</i> , 114
A b s t i n e n c e mal entendue & dangereuse des premiers Chrétiens, <i>c</i> , 72-75
A b u s sur la recherche & la nature des causes, <i>b</i> , 229-286
A c a d é m i e s. Avantages des collections acadé- miques, <i>a</i> , 7. Erreurs de ces sociétés, <i>a</i> , 252
A c c i d e n s particuliers; seul moyen de bien saisir une maladie, <i>a</i> , 297
A c c i d e n t e l; ce que c'est, <i>b</i> , 290

<i>Accouchement.</i> Pourquoi les femmes accouchent aisément en Syrie, <i>c</i> ,	343
<i>Accoutumer.</i> Voyez <i>Habitude</i> , <i>Force</i> . On s'accoutume même aux maladies, <i>c</i> ,	433
<i>Achores</i> , <i>b</i> , 98; <i>c</i> ,	359
<i>Acide</i> dans l'estomac des enfans; ses effets, <i>c</i> ,	358
<i>Acrimonia</i> presque corrosive, <i>b</i> ,	94
<i>Action.</i> Toute action est déterminée par une cause, <i>a</i> , 196. Des malades comme signes, <i>b</i> ,	109
<i>Activité</i> de l'esprit, conséquemment aux perceptions des sens, <i>a</i> , 174. Des passions, première cause de la perfection de la raison, <i>c</i> , 285. De l'esprit, ne connoît pas de bornes, <i>c</i> ,	287
<i>Adolescence</i> , maladies auxquelles cet âge a de la disposition, <i>c</i> ,	360
<i>Affections</i> , passions, penchans, <i>c</i> ,	210
<i>Age.</i> Maladies propres à certains âges, <i>a</i> , 289. Changent le pouls, <i>b</i> , 8. N'est pas nécessaire au génie, <i>b</i> , 172. Avantage du moyen âge à cet égard; <i>ibid.</i>	
<i>Aiguës.</i> Maladies aiguës souvent funestes; pourquoi, <i>a</i> , 109. Les mêmes dans Hippocrate que de nos jours, <i>a</i> ,	82
<i>Air</i> amassé dans la poitrine; cause de la mort du baron de Wallenar, <i>a</i> , 360. Air, considéré comme cause éloigné des maladies, <i>b</i> , 320. Chaud, <i>ibid.</i> Ses effets, <i>b</i> , 321-328. Froid; ses effets, <i>b</i> , 329-334. Humide; ses effets, <i>b</i> , 334. Froid & humide, <i>b</i> , 340-342. Chaud & humide, <i>b</i> , 342-346. Air sec, <i>b</i> , 346-349. Air pesant, <i>b</i> ,	

DES MATIERES. 447

349-354. Effets résultans; ses grands changemens, *b*, 357-360. Air renfermé; ses effets, *b*, 361. Voyez *Putride*, *Hôpital*.

Alimens. Aversion des alimens comme signe, *b*, 82. Des gens de lettres, *c*, 245. Considérés comme cause de maladies, *c*, 1-78. Leur trop grande quantité, relativement à différentes circonstances, *c*, 65-71. Leur mélange absurde, *c*, 75-78

Alpes, (habitans des) morceau du poëme de M. Haller à ce sujet, *c*, 377

Alth; (riviere d') vapeur inflammable de ses eaux, *b*, 386

Ame. L'ame n'a directement aucune part aux efforts de la nature, *a*, 155. Incertitude de Galien sur la nature de l'ame, *a*, 153. Opinion de Stahl & de Sauvage, *a*, 152. Souffre de l'état malade du corps, *a*, 154-159. Réagit sur le corps, *a*, 159. Tombe dans l'anéantissement; quand, *a*, 160. Voyez *Elévation*. Détermine les passions comme cause seconde, *c*, 215. Plongée dans la douleur; son état, *c*, 261

Amour. De la vérité, *a*, 180. Signes de l'amour mieux saisis par les femmes que par les philosophes, *a*, 221. Amour malheureux, passion triste & dangereuse, *c*, 273. Ce que c'est que l'amour, selon l'auteur, *ibid*. Examen de son opinion, *ibid*. & *suiv*. Avantages & désavantages de l'amour par rapport aux vues du médecin, *c*, 276. Amour trompé; ses funestes suites, *c*, 277. Histoire singuliere d'un désespoir amoureux, *ibid*. & 278. Amour spirituel; mar-

que des désirs les plus impurs chez les femmes cloitrées, <i>c</i> ,	316
<i>Amour-propre</i> : cause des jugemens plus ou moins favorables, <i>a</i> ,	29-30
<i>Amulette</i> ; leurs abus, <i>a</i> ,	230
<i>Analogie</i> , son usage, <i>b</i> , 190-191. Ses avantages, son étendue, 196. Moyen de trouver des méthodes curatives & de les étendre, <i>b</i> , 198-199. Du tempérament avec certaines maladies, <i>c</i> ,	373
<i>Analyser</i> . Comment, <i>a</i> , 145. L'analyse a ses bornes. Analyse spontanée des humeurs, <i>c</i> , 398. Des causes, ses difficultés auprès du lit des malades, <i>b</i> ,	300
<i>Anciens</i> ; (les) leur crédulité : ne faisoient pas d'expériences, <i>a</i> , 121. Ils n'ont pas tout vu, ni tout dit, <i>a</i> , 148. Leurs talens supérieurs dans les arts, <i>a</i> , 189; & dans la maniere d'observer les maladies, <i>a</i> , 246. Comment ils établirent le caractère d'une maladie, <i>a</i> ,	310, &c.
<i>Anéantissement</i> apparent des forces. Ce qu'il faut observer, <i>b</i> ,	120
<i>Anévrisme</i> . Cause de quelques différences du pouls, <i>b</i> ,	21
<i>Anorexie</i> . Voyez <i>Appétit</i>	
<i>Animal</i> . Les sciences rendent la vie moins animale, <i>c</i> , 286. La nature conserve toujours son caractère & ses prérogatives dans les animaux, <i>c</i> ,	415
<i>Anthropophagie</i> . Exemple singulier de cette cruauté, <i>c</i> ,	398
<i>Antipathie</i> . Ce que c'est ; sa cause ; sa nature ; exemple singulier, <i>c</i> ,	388-392

DES MATIERES. 449

- Apoplexie*, *b*, 262, à la suite d'une épilepsie causée par une peur, *c*, 214. N. Conséquence la plus ordinaire des passions violentes, *c*, 215. Voyez *Colere*, *c*, 220
- Apparence*, prise pour la vérité, *b*, 238
- Appétit*; (peu ou point d') comme signe, *b*, 81. Son retour, bon signe, *b*, 83
- Applatissement* de la tête; idée ironique de Rousseau, *c*, 339
- Application*, trop grande n'est pas soutenable, *a*, 183. Extrême des anciens, *a*, 246. N'égale pas les talents naturels, *b*, 169. Mauvaise santé à la suite d'une trop grande application, *c*, 300. Folie, apoplexie, *c*, 301. Autre exemple, *ibid.* Cause des amas de sérosités mortels, *c*, 331
- Approfondir*; manière d'approfondir les causes, *b*, 286
- Arabes.* (médecins) Leur médecine, *a*, 123. Connus avant les Grecs dans les derniers siècles, 134. Leurs abus, *a*, 227
- Archives* de la médecine, *a*, 134
- Ardeur* de l'estomac & de la poitrine; suite de l'étude immodérée, *c*, 297
- Art.* Abus de la routine chez les artisans, *a*, 20. Temps requis pour la perfection des arts, *a*, 103. Art d'observer. Voyez *Influence.*
- Artisan.* Ne voit rien au-delà de ses doigts, *a*, 181
- Asclépiades*, *a*, 93
- Affasétida.* Avantageuse dans les foibles causées par les odeurs, *c*, 353
- Assemblée* d'ignorans. Ses inconvéniens, *a*, 240

<i>Assimiler.</i> Comment la nature exécute cette opération, <i>a</i> ,	164
<i>Assurer.</i> Tout ce dont les sens nous assurent est vrai, <i>a</i> ,	215
<i>Asthme.</i> Etat de la respiration, <i>b</i> ,	33
<i>Astrologie.</i> Ses abus, <i>a</i> ,	236
<i>Attention,</i> grande, <i>a</i> , 176; habituelle, <i>a</i> , 178-179. Ses avantages, <i>a</i> , 205. Celle d'un médecin, <i>a</i> , 205-208. Requisite pour discerner les suites de l'envie, <i>b</i> , 283. Forcée, rend stupide, <i>c</i> , 302. Distrait; <i>c</i> ,	303
<i>Atténuer</i> les humeurs. Abus à cet égard, <i>c</i> ,	123
<i>Attitude</i> des malades comme signe, <i>b</i> ,	111-112-113
<i>Avantages</i> des sciences, <i>c</i> ,	286
<i>Augmentation</i> des pulsations, <i>b</i> ,	9
<i>Avidité.</i> De l'esprit, <i>a</i> ,	179
<i>Avis.</i> Bon; chose fort rare, <i>a</i> ,	216
<i>Auteur.</i> Un seul ne dit pas tout, <i>a</i> ,	136-138
<i>Autorité.</i> Danger de l'autorité, <i>a</i> ,	136
<i>Axiomes.</i> Comment on les établit, <i>b</i> ,	145

B

B AIN. Comment on peut tirer de l'avantage des bains; leurs inconvénients, <i>c</i> ,	350-353
<i>Baleine.</i> (corps de) Abus & inconvénients qui en résultent, <i>c</i> ,	342
<i>Beauté.</i> Les femmes la préfèrent, pour ainsi dire, à la vie, <i>c</i> ,	343
<i>Beurre.</i> Ses inconvénients & son utilité, <i>c</i> ,	41
<i>Bière,</i> <i>c</i> ,	95

DES MATIERES. 457

- Bile.* Ses avantages & ses inconvéniens, *c*,
157-160. Sa stagnation à la fuite d'une
tristesse lente, *c*, 261
- Boire.* Boisson comme aliment, *c*, 79-142
- Bonheur*, des ignorans qui en rencontrent
d'autres, *b*, 244. Des médecins, *b*, 241.
En quoi il consiste, *c*, 293
- Borné.* Esprits bornés; leur avantage en cer-
taines choses, *a*, 181. Désavantage, *b*,
188
- Bougeries*, causes de maladies épidémiques,
b, 382
- Bouillie.* Abus, *b*, 277-298, *c*, 35-40
- Bramines.* Voyez *Odorat.*
- Brandevin*, ou eau-de-vie; ses inconvéniens,
c, 97
- Brièveté*, nécessaire dans les détails, *a*, 254.
De la vie, *a*, 104
- Brillant.* Faux brillant. Voyez *Goût.*
- Briqueté.* Voyez *Sédiment.*
- Brut.* Voyez *Matiere.*
- But* d'Hippocrate dans les détails qu'il nous
a laissés, *b*, 153

C

- C**ABINET. Affiduité des anciens au cabi-
net, *a*, 247
- Cacao.* Voyez *Chocolat.*
- Cacher.* Il ne faut rien cacher dans les rap-
ports des observations, *a*, 248
- Café.* Epoque de cette boisson, *b*, 129. Ses
Avantages & ses inconvéniens, *a*, *ibid.* 138

<i>Calcul</i> erroné des médecins mathématiciens ; <i>b</i> ,	156
<i>Calme</i> subit de l'esprit ; signe, <i>b</i> ,	141
<i>Camifole</i> de flanelle à l'angloise sous la che- mise ; ses inconvéniens, <i>c</i> ,	345
<i>Cancer</i> . Son danger, <i>a</i> ,	379
<i>Caractere</i> différent des maladies, selon les climats & les temps, <i>a</i> , 76, 77. Maladies mal caractérisées par les modernes, <i>a</i> , 132. Trompeur des maladies, <i>a</i> , 307. Hippo- crate a eu pour but principal de bien saisir le caractere des maladies, <i>b</i> , 151. De l'es- prit, du génie, du jugement, de l'imagi- nation, <i>b</i> ,	159
<i>Cardan</i> . Jugement sur l'opinion de Galien, relativement à l'ame, <i>a</i> , 152. Sa con- fiance dans ses douleurs, <i>b</i> ,	127
<i>Cas</i> particuliers ; leur importance, selon Freind, <i>a</i> ,	256 &c.
<i>Cataracte</i> à la suite des étincelles des yeux. Voyez <i>Etincelle</i> , <i>c</i> ,	299
<i>Cause</i> proprement dite, éloignée, ou prin- cipe ; <i>a</i> , 168-169. Excepté la cause pre- miere, toute cause est aussi effet, <i>a</i> , 169. Homogène, hétérogène, <i>a</i> , 170. Où l'on doit étudier la nature des causes des maladies, <i>a</i> , 173. Diversité des causes, <i>ibid.</i> Difficiles à saisir, <i>a</i> , 215. Morales ; les mêmes ont toujours les mêmes effets, <i>a</i> , 272. Regardées comme de simples phé- nomènes, <i>a</i> , 318. Signes pris pour les causes, <i>a</i> , 327. Exemple de cet abus, <i>ibid.</i> Impénétrables, <i>a</i> , 360. Abus sur leur na-	

DES MATIERES. 453

- ture & leur recherche, *b*, 229-286. Maniere de les approfondir, *b*, 286-315. Distinction des différentes causes, *b*, 289. Peut-on diviser une cause, *b*, 291. Commune, *ibid.* Acception vague du mot *cause* chez les médecins, *b*, 292. Réflexions à ce sujet, N. *b*, 304
- Ceindre** le corps pour obvier aux défaillances, *b*, 203, &c.
- Cercle** du mouvement du cœur, du poumon & du cerveau; son effet, *a*, 162, &c.
- Certitude**, distinction bien vue, *b*, 213. De la médecine, *a*, 5, *b*, 217. Des raisonnemens, *ibid.*
- Cerveau**. Voyez *Effort*. Il se fait certains mouvemens dans le cerveau, selon les différentes opérations de l'ame, *c*, 291. Sa mobilité nécessaire au génie, *c*, 293
- Chagrin**; ses effets, *b*, 130. Dououreux; ses effets, *c*, 259. Comment il s'entretient, *c*, 260. Abattement universel qui en résulte, *ibid.*
- Chaleur** de l'atmosphère; ses effets, *b*, 320-328. Chaleur humide, *b*, 342-346
- Changement** résultant de l'une ou l'autre maladie; cause occasionnelle de nouvelles maladies, *c*, 407. Alternatif de cause & d'effet, *b*, 311. Exemple, *b*, 312. Prudence requise dans cette alternative, *b*, 313. Abus à cet égard, 313-315. Considérable de l'air. Voyez *Air*. Les maladies changent quelquefois le tempérament, *c*, 409. Autres causes de ce même chan-

gement, <i>c</i> ,	410.	Avantages du change- ment, <i>c</i> ,	419
<i>Chanvre</i> dans les fosses ; danger de ses exha- laisons, <i>b</i> ,			403
<i>Charbon</i> de terre ; effets de sa vapeur, <i>b</i> ,	399		
<i>Charlatan</i> . Son avantage sur le vrai médecin, <i>a</i> , 39. Portrait de Theffalus, <i>a</i> , 41. Voyez <i>Empiriques</i> . Charlatans Grecs, <i>a</i> ,	328		
<i>Chemise</i> . Voyez <i>Linge</i> .			
<i>Chimistes</i> . Leur secte, <i>a</i> ,	57.	Leurs erreurs, <i>a</i> ,	129-227
<i>Chinois</i> ignorent la vraie médecine, <i>a</i> ,	100		
<i>Chirurgie</i> à son origine, <i>a</i> ,	97-98		
<i>Chocolat</i> . Son époque en Europe, <i>b</i> ,	136.	Ses qualités ; ses inconvéniens, <i>ibid.</i>	142
<i>Choix</i> des médicamens ; usage de l'analogue, <i>b</i> ,			198
<i>Choses</i> externes qui ne sont pas comprises dans les six choses non-naturelles, considérées comme causes éloignées des maladies, <i>c</i> ,	340		
<i>Chrétien</i> , christianisme mal-entendu, cause de différentes maladies, <i>c</i> ,	312-322		
<i>Cidre</i> , <i>c</i> ,	94		
<i>Cimetieres</i> dans les villes ; leurs inconvéniens, <i>b</i> ,			401
<i>Circonstances</i> . Importance des moindres cir- constances, <i>a</i> ,	244-266-267.	Insépara- bles des maladies, <i>a</i> ,	286.
Inutiles dans les rapports, <i>b</i> ,			149
<i>Circulation</i> tumultueuse des fluides ; effet ; <i>a</i> ,			156, 157
<i>Classes</i> , d'où elles résultent, <i>a</i> ,	302.	Du pouls, <i>b</i> ,	8

DES MATIERES.		455
<i>Climats</i> rapprochés par les maladies, <i>a</i> ,	82,	
272. Changement du pouls, <i>b</i> ,	8	
<i>Cloîtres</i> ; malheureux état des femmes qui y font, <i>c</i> ,	312-322	
<i>Cnide</i> . (école de) Abus de sa maniere de voir, <i>a</i> ,	303	
<i>Cœur</i> crevé par un mouvement de frayeur, <i>c</i> ,	230	
<i>Coexistence</i> des causes, <i>b</i> ,	299, 300	
<i>Colere</i> . Ses mauvaises conséquences, <i>c</i> ,	219	
Symptômes étranges produits par cette passion, <i>c</i> , 220. Épanchement de bile, cours de ventre, urines pâles, obstruction au foie, douleurs arthritiques, spasme à l'estomac, coliques, pertes de sang par l'uterus, apoplexie, hémorragies mortelles à la suite de cette passion, <i>c</i> , 222-223. Voyez aussi la note, <i>ib.</i> son avantage, <i>c</i> ,	429	
<i>Colique</i> . Ses dangers dans un sujet fort, <i>b</i> ,	120-245	
<i>Colique</i> de plomb, <i>b</i> ,	407-410	
<i>Combiner</i> . Combinaison des signes, <i>a</i> ,	334	
<i>Commencement</i> d'une maladie. Il faut bien s'en assurer, &c. <i>a</i> ,	312	
<i>Communautés</i> religieuses fort exposées aux affections hypochondriaques & hystéri- ques, <i>c</i> ,	262	
<i>Comparaison</i> d'un médecin & d'un pilote, <i>a</i> ,	149.	
Moyen de voir les différences & la liaison des choses, <i>a</i> ,	174.	
De plusieurs choses réunies. Moyen de les connoître & d'en juger, <i>a</i> ,	175.	
De l'opinion de Freind & de Sydenham sur les observations parti-		

culieres, <i>a</i> , 260. Moyen de bien saisir les signes, &c. <i>b</i> ,	147
<i>Compassion</i> , <i>c</i> ,	212
<i>Complaisance</i> (basse) condamnable dans un médecin, <i>a</i> ,	36
<i>Complication</i> des signes & des phénomènes difficile à démêler, <i>a</i> ,	143
<i>Composé</i> . Les causes sont ordinairement composées, <i>b</i> , 297. Comment les effets composés s'analysent, <i>b</i> ,	299
<i>Comprendre</i> . Difficulté de comprendre tout ce qui tombe sous les sens, <i>b</i> ,	1
<i>Conclure</i> . Comment l'esprit conclut d'après les principes, <i>b</i> , 169. Voyez <i>Principe</i> . Par analogie, <i>b</i> , 195-196. Exemples.	
<i>Conduite</i> de l'auteur au commencement de sa pratique, <i>a</i> , 268, &c. Son avantage, <i>a</i> ,	270
<i>Confirmer</i> . La confirmation d'une vérité vaut souvent une nouvelle découverte, <i>a</i> ,	246
<i>Connoissance</i> , connoître. Plus l'esprit voit, plus il veut voir, <i>a</i> , 179. Des phénomènes diffère de celle des causes, <i>a</i> , 291. Une connoissance acquise est comme la source d'une autre qui la suit, <i>c</i> , 287. Comment on parvient à celle des causes, <i>b</i> ,	293
<i>Consumption</i> à la suite d'un amour malheureux, <i>c</i> , 277. Etat de cette maladie, <i>ibid</i> . Des enfans à la suite de la gale à la tête, <i>c</i> ,	359
<i>Constance</i> , <i>constant</i> . Hippocrate a marqué dans ses Aphorismes, ce qui est constant dans les maladies, <i>a</i> , 286. Voyez <i>Fermeté</i> .	

DES MATIÈRES. 457

- meté.* Il y a quelque chose de constant dans les tempéramens individuels.
- Constipation* comme signe, *b*, 90, &c.
- Constitution* du corps. Ce que l'on entend par-là, *c*, 356. Ses variétés, *c*, 357. Voyez *Disposition*.
- Contenu* des urines, *b*, 60
- Contingent*, cause contingente ou occasionnelle, *b*, 290
- Contredire.* La nature ne se contredit jamais, *a*, 270
- Convulsions*; comme signes, *b*, 116. Mortelles dans le délire, *b*, 117. Exception, 118. Etrangères à la suite d'un mouvement de colere; traitement de la maladie, *c*, 221
- Corps* de médecine mal exécutés, *a*, 131. Les corps sont ce qui s'offre d'abord à nos sens, *a*, 167. Organisés, soumis aux lois générales de la nature, *a*, 172. Comment le corps & l'esprit se détruisent réciproquement, *c*, 289. Corps de jupes à la Suisse; ses inconvéniens, *c*, 343, 344
- Couenne* du sang, comme signe, *b*, 105. Examen de cette théorie, 106, 107, 108, &c.
- Couleur* que les passions donnent aux objets, *a*, 217. Des urines, *b*, 52, sombre des plantes, les rend suspectes, *b*, 210
- Coups* à la tête; leur suite funeste, *a*, 338. De soleil, *b*, 322
- Courage* dans les maladies, *b*, 126, 127
- Cours* des maladies, déterminé par des lois immuables, *a*, 313. Il ne faut pas le changer, *b*, 148: de ventre, *c*, 161
- Tome III.* V

<i>Crachat</i> , comme signe, <i>b</i> , 77, 78, 79, particulier; signe de phthisie, <i>b</i> , 80. Bleus ou noirs, <i>b</i> , 81. Crachement de sang; tranquillité d'ame dans ces circonstances, <i>b</i> ,	140
<i>Crainte</i> . On a toujours lieu de craindre quand on n'est pas instruit, <i>a</i> , 110. Cause de convulsions, <i>b</i> , 117. Effets de la crainte, <i>c</i> ,	230
<i>Crampes</i> à la vessie, à la suite de la trop longue durée des règles, <i>c</i> ,	194
<i>Créduité</i> abusive, <i>a</i> ,	45, 235
<i>Crève-cœur</i> des Anglais, <i>c</i> ,	277
<i>Crise, critique</i> . Jours critiques, <i>a</i> , 80. D'où dépend la doctrine des crises, <i>a</i> , 285. Usage des signes critiques, <i>a</i> , 314. Ce que c'est qu'une crise, <i>a</i> , 316. Périodes des crises, <i>ibid.</i> Quand paroissent les signes critiques, <i>a</i> , 319. Signes critiques inconstans, <i>a</i> , 319. Crises partielles, <i>a</i> , 320. Erreur à éviter sur les signes inconstans & les symptômes, <i>a</i> , <i>ibid.</i> Exemple. Marque distinctive d'une bonne & d'une mauvaise crise, <i>a</i> , 322. Réalité des crises, <i>a</i> , 323. Sueurs aux approches de la crise, <i>b</i> , 77. Se peuvent prévoir par l'état des forces, <i>b</i> ,	119
<i>Croire</i> . Comment doit-on croire, <i>a</i> ,	139
<i>Cures</i> . D'où elles dépendent souvent, <i>a</i> 239. Antécédentes, doivent être connues pour bien reconnoître les causes d'une maladie, <i>a</i> ,	365
<i>Cutanées</i> , éruptions causées par l'eau chaude, <i>c</i> , 121, & par le café, 135. Maladies	

DES MATIERES. 459

cutanées à la suite de maux vénériens ;
leur malignité, *c*, 394

D

- D**ANGER considérable des maladies dans les Grands & dans les gens aisés, par rapport à leur peu de discrétion, *c*, 403-406
- Débilité* extrême; son danger, *b*, 128
- Débordemens* des eaux; leurs mauvais effets, *b*, 390-398
- Décharge*. Excrétion; du fang; de la boisson. Voyez *Différence des urines*.
- Décourager*. Découragement; ses mauvaises suites, *b*, 135
- Défaillances* mortelles, *b*, 128
- Désiance* avantageuse; comment, *a*, 109
- Définition* de la médecine donnée par Cicéron, *a*, 168. Des maladies d'où on les tire exactement, *a*, 285. Nominales, réelles, *a*, 296, &c.
- Degré*. Le degré des symptômes, *a*, 284, d'une fièvre, se détermine par le nombre des pulsations, *b*, 9
- Déguisement* des maladies, *b*, 21; *b*, 296
- Délicat*, délicatesse du goût. Don de la nature; ses avantages, *a*, 91. Elle ne doit pas être trop grande, *a*, 177
- Délire*. Réciprocité du délire & des convulsions, *b*, 118. Etat de la respiration dans les délires, *b*, 35
- Demi*. Ne voir les choses qu'à moitié, *a*, 193
- Dénomination* des maladies, prise du concours des symptômes, *a*, 293. Abusive,

prise des causes prochaines, <i>a</i> , 295. Abus des mêmes dénominations, <i>a</i> ,	299
Dépôt de matieres grossieres; ce qui en résulte, <i>c</i> ,	399
Dépravation antérieure des humeurs; cause des suites funestes des épidémies & des maladies malignes, <i>c</i> ,	406
Description des maladies; leur importance, <i>a</i> , 142. De leurs phénomènes, <i>a</i> ,	250
Désintéressement nécessaire pour connoître la vérité, <i>a</i> ,	216
Destination des sciences, <i>a</i> ,	144
Destruction nécessaire de tous les êtres, <i>c</i> ,	2
Détail. Avantage d'un détail bien fait, <i>a</i> ,	143.
Ordre nécessaire, <i>a</i> , 250. Simple, d'Hippocrate, <i>a</i> ,	122
Déterminer. Détermination des sujets, <i>a</i> ,	169.
Une maladie une fois bien déterminée l'est pour la vie, <i>a</i> ,	268-275
Diabète, <i>b</i> , 50. Moyen de précaution dans la cure, <i>b</i> ,	204
Diarrhée, comme signe, <i>b</i> , 90, &c. Dans les pleurésies, <i>b</i> , 92, hystérique; ses dangers, <i>c</i> , 161-162, à la suite de la crainte, <i>c</i> ,	231
Différence des maladies, ne vient pas de quelques symptômes particuliers, <i>a</i> , 69-70. Dans la maniere de voir & de sentir, <i>a</i> , 184-185. De l'homme réel & apparent, <i>a</i> , 195. Des hommes, selon les lieux, <i>a</i> , 271. Des maladies, observée par Hippocrate, conséquemment aux diverses circonstances, <i>a</i> , 289. Du pouls, observées par Hippocrate, <i>b</i> , 2, Des urines, <i>b</i> , 50,	

DES MATIÈRES. 461

- De l'esprit de l'homme selon les différentes sensations, *b*, 125. De l'esprit du génie, de l'imagination, *b*, 159
- Digérer, digestion.* Mauvaises digestions, & autres inconvéniens résultans de la trop grande occupation de l'esprit, *c*, 294
- Diminuer*; il faut diminuer le nombre des effets, *b*, 294
- Disposition.* Il est nécessaire de connoître les dispositions antécédentes des sujets, *a*, 365; *b*, 119. De l'esprit comme signe, *b*, 70. De l'appétit, *b*, 82. De l'ame comme signe, *b*, 125. Son influence sur la santé ou la maladie, *b*, 129. Particulière à l'état morbifique, *e*, 357
- Dissoudre.* Dissolution putride du sang; exemple surprenant, *b*, 103
- Distiller,* liqueurs distillées; leurs inconvéniens, *c*, 97-108.
- Diversité* des causes; son importance, *a*, 272. Simple, *b*, 149
- Dogmatique,* théorie des anciens médecins dogmatiques, *a*, 53-54. La partie dogmatique doit être réunie à la partie historique de l'art, *b*, 219
- Données;* ce que c'est en médecine, *a*, 241
- Douleur* grande, n'est pas dangereuse lorsqu'il n'y a pas d'inflammation, *a*, 350. Toute douleur est plus grande pour des tempéramens très-sensibles, *b*, 369
- Doute.* Il faut sçavoir douter avec méthode, *a*, 15
- Drastiques;* leur danger, *b*, 95
- Dur, dureté* du pouls, *b*, 12, 14

Dyffenterie ; son danger quand le sang fort pur, *b*, 102. Occasionnée par une cause singuliere, *b*, 374

E

E *Air* chaude ; ses inconvéniens, *c* ; 120, &c.

Eaux dormantes ; effets de leurs exhalaisons, *b*, 384. Avantages & inconvéniens de l'eau, *c*, 79

Ebranlement violent de la machine ; ses effets, *a*, 157

Eclectique, médecins *eclectiques*, *a*, 56

Ecrivain. La plupart disent ce qu'ils ont pensé, sans indiquer ce qu'on doit penser après eux, *a*, 130. Les médecins ont presque toujours été les meilleurs écrivains, *a*, 92

Education. Abus de la routine dans l'éducation, *a*, 13

Effervescence des divers principes de l'air, produit la foudre sans aucun nuage, *b*, 434

Effets. Leur rapport aux causes difficiles à saisir, *a*, 215. Tout effet ne décele pas sa cause, *a*, 310. Il ne faut pas multiplier les effets d'une cause simple, *b*, 149. Idée de l'effet, *b*, 288, dont les causes se dérobent, *b*, 271. Faux jugemens, *b*, 244. Les effets sont quelquefois lents à se manifester, *c*, 128

Efforts de l'esprit ; leurs effets sur la partie médullaire du cerveau, *c*, 290

Effusions d'amour mystique chez les femmes cloîtrées ; leur cause ; exemples, *c*, 312-322

DES MATIERES.		463
<i>Egoûts</i> dans les villes ; leur avantage, <i>b</i> ,		401
<i>Elastique</i> , élasticité de l'air, <i>b</i> ,		349
<i>Électrique</i> (la matiere) joue le plus grand rôle dans les phénomènes aériens, <i>b</i> ,		405
<i>Élévation</i> de l'ame aux approches de la mort, comme signe, <i>b</i> ,		138-139
<i>Eller</i> , <i>a</i> ,		161
<i>Eloigné</i> , causes éloignées des maladies, <i>b</i> ,		316.
Leurs especes, <i>b</i> ,		317.
<i>Embryon</i> . Voyez <i>Fœtus</i> .		
<i>Empire</i> de l'ame sur le corps, <i>c</i> ,		408
<i>Empiriques</i> ; ce que c'est, <i>a</i> , 24. Leur fausse expérience, <i>a</i> , 25. Leur esprit borné, <i>ibid</i> .		
La vraie expériences'est quelquefois trouvée chez certains empiriques, <i>a</i> , 47. Comparaison de la conduite des empiriques avec celle des vrais médecins, <i>a</i> , 58. Leur inconséquence, <i>a</i> , 59. Leur stupidité effrontée ; exemple, <i>a</i> ,		206
<i>Emanations</i> dangereuses des plantes, <i>b</i> ,		414
<i>Endémique</i> , <i>a</i> ,		290
<i>Enorèmes</i> . Voyez <i>Urine</i> .		
<i>Enfance</i> . De la médecine, <i>a</i> , 241. L'envie se manifeste déjà à cet âge, <i>c</i> , 280. Disposition de cet âge à certaines maladies, <i>c</i> ,		357-360
<i>Enthousiasme</i> produit par la révolte des sens, <i>c</i> ,		312-327
<i>Envie</i> . Suites de cette passion dans différents sujets ; états qui en résultent, <i>c</i> , 280-283. Difficulté de connoître les maux qui ont cette passion pour cause, <i>c</i> ,		282
<i>Epancher</i> . Epanchement de sang dans la poi-		
		V. iv

464 T A B L E

- trine, *a*, 340. Epanchement de bile à la suite de chagrin, *c*, 261-2
- Epaules* des femmes toutes découvertes sous Louis XIV, *c*, 340
- Epicure*. Ses études excessives, *c*, 298. Beauté de sa morale, *c*, 402. Méconnue, *c*, *ibid.*
- Epices*, *c*, 52
- Epidémies*. Les mêmes règnent quelquefois sous de différentes qualités sensibles de l'air, & *vice versâ*, *b*, 439. Conseil de Bacon sur les causes des épidémies, *b*, 440
- Epilepsie* singulière, *b*, 117. Suite de la mélancolie, *ibid.* Incurable après la folie, *ibid.* A la suite d'une grande terreur, *c*, 252-254, N. Guérie par la terreur, *c*, 226-228
- Epuiser*. Les facultés des jeunes gens sont souvent épuisées par des maîtres ignorans; détail de ces abus, *c*, 305-309
- Erreur* à côté des plus grandes vérités dans les écrits des médecins, *a*, 119. Comment on évite d'y induire les autres, *a*, 250. Cause d'une nouvelle erreur, *b*, 219
- Erudit*, *érudition*; ce que c'est, *a*, 62. Flambeau du médecin, *a*, 58-63. Vraie érudition, *a*, 64-5-6. Fausse érudition, *a*, 65. Avantage de l'érudition, *a*, 89-93, Formula médecine, *a*, 100. Distinction de l'érudition, *a*, 115-116. Son influence sur l'expérience, *a*, 138, & sur la pratique, *a*, 108
- Esculape*, *a*, 97
- Especies* des maladies; ce que c'est, *a*, 302.

DES MATIERES. 465

- Aussi constantes que celles des plantes, *a*, 306. Des maladies, la plupart peu caractérisées par les signes, *a*, 334
- Espérance*. Ses avantages, *b*, 126
- Esprit* philosophique si nécessaire, inconnu pendant long-temps, *a*, 119. D'observation, *a*, 167. C'est un certain tact naturel, *a*, 175. Ses obstacles, *a*, 216-182, où il se trouve, *a*, 183. Impatience de l'esprit *a*, 183, d'observation; le même dans tous les arts, *a*, 186. Trop vif, trop lent, *a*, 182
- Essence* des choses; lumière qui en sort, *a*, 242
- Estomac* plein, se vuide difficilement, *a*, 358. Dérangé par le thé & les boissons chaudes, *c*, 125. Se sent le premier des viscères, des effets d'une tristesse lente, *c*, 260. Gâté ruine tout le corps, *c*, 399
- Etamage, étain*. Examen de l'étain, *c*, 62
- Etat* présent du malade, doit être le premier objet à considérer, *a*, 311. Difficulté, &c. *ibid*. Signes de l'état des maladies; leur usage, *a*, 314. Ferme de l'esprit; son avantage, *b*, 128-129. Antérieur du corps, considéré comme cause de maladie, *c*, 356. Naturel du pouls, *b*, 9
- Etendre, étendue* de l'analogie, *b*, 195. Manière de donner aux méthodes toute l'étendue possible, *b*, 198
- Étincelle, étinceler*. Les yeux étincellent à la suite d'études immodérées; exemple, *c*, 298-300
- Etude* trop sédentaire ruine le corps & l'es-

prit, <i>c</i> , 289. De l'homme nécessaire à un médecin, <i>a</i> ,	17	
<i>Evénement</i> à la suite d'un autre; cause de faux jugement, <i>b</i> ,	243	
<i>Evident</i> . Comment une maladie devient évidente, <i>a</i> ,	291	
<i>Eviter</i> . Comment on évite les erreurs des autres, <i>a</i> ,	149	
<i>Exact</i> . Exactitude nécessaire en observant, <i>a</i> , 244. Avantage résultant, <i>ibid.</i> à observer & comparer les circonstances; avantage résultant, <i>b</i> ,	147	
<i>Exalter</i> . La fièvre exalte tous les principes de l'urine, <i>b</i> ,	49	
<i>Examen</i> . Examiner les choses en détail; pourquoi, <i>a</i> ,	176	
<i>Excès</i> des passions, <i>c</i> ,	214	
<i>Excrément</i> comme signes; en quel cas, <i>b</i> ,	94. Couleur des excréments, 93. Leur fermeté, <i>ibid.</i> Noirs, 95. Causes des maladies, <i>c</i> ,	160-162
<i>Excrétions</i> , causes des maladies, <i>c</i> , 154. Réflexions sur cet article, <i>c</i> ,	206, &c.	
<i>Excroissance</i> adipeuse dans la poitrine; cause de la mort, <i>a</i> , 377. Voyez <i>Hémorroïdes</i> .		
<i>Exercer</i> , <i>exercice</i> . L'exercice ne donne jamais le génie nécessaire à un médecin, <i>b</i> ,	181. Comme cause de maladies, <i>c</i> , 143. Voyez <i>Mouvement</i> .	
<i>Expectoration</i> comme signe, <i>b</i> , 78. Erreur de Baglivi, <i>b</i> ,	80	
<i>Expérience</i> ; ce que c'est, <i>a</i> , 7; <i>a</i> , 49. Fausse expérience, <i>a</i> , 8-9, &c. Faux jugemens du peuple sur l'expérience, <i>a</i> , 9-10. Ce		

DES MATIERES. 467

- que suppose la vraie expérience, *a*, 44.
 Comment elle deviendrait inutile, *a*, 142.
 Chacun en appelle à l'expérience, *a*,
 213, &c.
Exposition publique des malades, *a*, 96; *b*,
 193
Extravasation du sang. Voyez *Colere*, *c*, 220.
Extraits mal exécutés, *a*, 132

F

- FACHER.** Plus on se fâche contre les
 maux, plutôt on succombe, *b*, 134
Fallices, (idées) *a*, 117
Faculté habituelle de voir n'est pas toujours
 nécessaire pour bien saisir un objet, *a*, 184
Fanatique. Effets du fanatisme, *b*, 141, &c.
Farine gâtée; ses mauvais effets, *c*, 18
Fatras des écrivains des âges précédens, *a*,
 119
Favoriser. Le concours des circonstances fa-
 vorise quelquefois l'ignorance, 184
Faux. Certaines gens voient toujours faux,
a, 192. Facilité de raisonner faux, *b*, 219
Fautes des malades; leurs suites, *a*, 283
Fécales, (matieres) rendues dans un mouve-
 ment de crainte, *c*, 231
Femme. Les femmes voient mieux certaines
 choses, *a*, 181. La plupart des femmes
 n'ont d'esprit que sur le sein, *c*, 341
Fermentation, danger de ses vapeurs, *b*, 416
Fermeté nécessaire à un médecin, *a*, 239.
 Son avantage dans les maladies, *b*, 120-
 134

<i>Feu</i> sortant par les yeux à la suite de l'étude immodérée, <i>c</i> ,	297
<i>Fièvre</i> . Catarrhales communes en Suède, <i>a</i> ,	82.
Putrides & malignes, communes vers le midi, <i>a</i> , <i>ibid.</i> Augmente le nombre des pulsations; ces pulsations marquent le degré, <i>b</i> , 9. Quand y a-t-il de la fièvre, <i>b</i> , 9; maligne, 103; de Siam, 104. Convulsions dans les fièvres, <i>b</i> , 116; intermittentes, <i>b</i> , 254; hystérique de Manningham, <i>c</i> , 269; tierces, dangereuses, <i>a</i> , 111; continues; état du pouls, <i>b</i> ,	13
<i>Fille</i> . On ne les habille aujourd'hui que pour leur procurer une belle gorge, <i>c</i> ,	341
<i>Fistule</i> au canal salivaire, <i>c</i> ,	156
<i>Fixer</i> . L'esprit ne peut pas se fixer long-temps sur un même objet, <i>a</i> ,	183
<i>Flaques</i> . Effets des eaux croupissantes, <i>b</i> ,	389
<i>Flatterie</i> : basse flatterie des médecins, blâmée par Galien, <i>a</i> .	36
<i>Flatuosités</i> causées par l'usage du thé, <i>c</i> ,	124
<i>Fleurs-blanches</i> causées par le thé, <i>c</i> ,	126,
par le café,	135
<i>Fluide</i> . Moteur ou nerveux, irrégulier; effet, <i>a</i> ,	157
<i>Fluidité</i> des urines, <i>b</i> ,	56
<i>Fœtus</i> (le) est une vraie plante, <i>b</i> ,	24
<i>Foi</i> . Bonne foi dans les rapports, <i>a</i> ,	232
<i>Folie</i> . Des prétendus Adeptes, & de ceux qui trouvent du sens commun dans leurs rêveries, <i>a</i> , 68. Causée sur-tout par des richesses subites, <i>c</i> ,	219
<i>Folie</i> de l'étude, <i>c</i> ,	339
<i>Fonction</i> . Fonctions naturelles, <i>a</i> , 163, vi;	

DES MATIERES. 469

- tales, *a*, 162. Des viscères, *a*, 163. Les fonctions vitales & naturelles ne dépendent pas de notre volonté, *a*, 165. Sagesse du Créateur à cet égard, *ibid.*
- Fonds* d'une maladie; avantage de le bien saisir, *b*, 225
- Force* vitale; c'est ce qu'on doit entendre par la nature, considérée dans l'homme, *a*, 155. Du cœur caractérisée par le pouls, *b*, 8. Du pouls, *b*, 12-13. Des malades comme signes, *b*, 118. Voyez *Manque*. Plus grande d'une partie; ce qui en résulte, *c*, 396-398. Force de l'âge, *c*, 360. Forces que la nature peut opposer aux causes des maladies, *c*, 414-439
- Forêts*: avantages & désavantages de leur proximité, *b*, 405
- Formule*. L'art de fixer des formules générales fait les grands hommes, *a*, 145
- Fortifier*. Abus du peuple à cet égard, *b*, 121
- Foudre*. Voyez *Effervescence*.
- Fouquet*, sous Louis XIV, meurt de joie, *b*, 218
- Frais*, fraîcheur de l'air, *c*, 168
- Frayeur*. Ses effets, couleur des cheveux changée, défaillances; circulation du sang arrêtée, *c*, 229. Mort du cardinal Espinosa, de Philippe V, d'un ministre de Philippe II, & N.
- Freind*, parlant des charlatans, *a*, 87. Sentiment sur les observations particulières, *a*, 256, & générales, *a*, 257. Sur les signes mortels, *a*, 257. Voyez *Pénétration*.

170	T A B L E	
	Fréquence du pouls, <i>b</i> , 11. Voyez <i>Plcin</i> ; <i>Dureté</i> .	
	Fréquentation des petits esprits, dangereuse ; <i>a</i> ,	180
	Froid. Il ne faut pas trop se couvrir pour s'en garantir, <i>c</i> , 344. Voyez <i>Air</i> .	
	Froid humide; ses effets, <i>b</i> , 340-341. Res- piration froide, <i>b</i> ,	37
	Froideur de l'esprit, <i>a</i> ,	183
	Fromage. Son utilité & ses inconvéniens, <i>c</i> ,	42
	Fruit; ses avantages, <i>c</i> ,	25
	Fureur à la suite d'une terreur, <i>c</i> , 249-252. Utérine, à la suite d'un amour malheureux, <i>c</i> , 278. Description de cette maladie, <i>ibid.</i> Remède, <i>c</i> ,	279
	Fureur utérine, avec épilepsie, <i>b</i> , 119. Même maladie causée par une piété mal enten- due, <i>c</i> ,	316 & suiv.

G

	G A L I E. Voyez <i>Inoculation</i> . Gale à la tête des enfans.	
	Galien, <i>a</i> , 54-55. Idée de ses talens, <i>a</i> ,	121
	Etudié seul au treizieme siècle, <i>a</i> ,	124
	Galénistes, <i>a</i> , 57. Leur théorie, <i>a</i> ,	129
	Galien; ses subtilités sur le pouls, <i>b</i> ,	7
	Gangrène dans les inflammations de poitrine; son signe, <i>b</i> ,	72
	Gas dangereux de la fermentation vineuse, <i>b</i> ,	416
	Gelées des viandes, <i>c</i> ,	49

DES MATIERES. 471

- Général**, généraliser, généralité. Avantage de généraliser; c'est par-là qu'on établit les principes, *a*, 144. Comment la médecine passa aux principes généraux, *a*, 242
- Génie** préjudiciable sans l'érudition, *a*, 66. Le même dans tous les arts, *a*, 186. Ne fait que changer de rapport dans les différens arts, *a*, 187. Différence du génie & de l'esprit d'observation, *b*, 157. Prerogatives du génie, *b*, 159. Ce qu'il est, *ibid* 160, &c.
- Genre** nerveux; cours du fluide moteur, *a*, 157. Ce qu'on entend par genre de maladie, *a*, 302; de vie, doit être connu pour juger d'une maladie, *a*, 365
- George II**, roi d'Angleterre; déchirement de l'aorte, *a*, 339
- Gland**, comme aliment; réflexions, *c*, 21
- Gloire**. Il faut moins chercher sa gloire que la vérité, *a*, 248. Son comble; comment, *b*, 157
- Gottingue**, ville mal saine, *b*, 388
- Goût**, mauvais goût; se voit par-tout, *a*, 181. Indéterminé, *a*, 182. Faux goût, *a*, 218. Ses différens états comme signe, *b*, 76-77. Joint à la lecture; son avantage, *a*, 91
- Goutte**, se manifeste peu à peu, *a*, 349
- Grand poulx**. Voyez *Plein*.
- Grands hommes**, *b*, 173
- Grecs** (les) sont encore les modèles de la plus grande exactitude à observer la nature, *a*, 245
- Gnincement** de dents, comme signe, *b*, 115

H

HABILETÉ à observer, *a*, 173, à saisir les choses du premier coup d'œil, *b*,

171

Habillement. Abus résultans à cet égard, *c*, 340. Quand, & pourquoi on peut quitter & reprendre les habits de diverses saisons, *c*, 345. Voyez *Habitude*.

Habitude de voir; son avantage, *a*, 144-178. On doit y avoir égard en bien des choses, *c*, 345-346. Son influence sur la sensibilité, *c*,

422-438

Haën, (Antoine) *a*,

III. 231

Haleine. Ses différences, quant à la respiration marquée par Hippocrate; erreur de l'auteur, *b*,

27

Haller, jugement d'Aristote, *a*, 121. Sur le pouls, *b*,

25

Hardiesse prudente; ses heureuses suites, *a*,

240

Harmonie de l'organisation; trouble, effet, *a*,

156

Hémoptisie. Voyez *Crachat*.

Hémorragies. Comme signes, *b*, 110. De l'utérus, *b*, 101. Des poumons, *b*, 102.

Leur danger dans les fièvres malignes;

exemple, *b*, 103. De l'utérus, *c*, 193.

Etrangères à la suite d'un emportement.

Voyez *Colere*, *c*,

220

Hémorroïdes, danger de les guérir, *a*, 362, &c. Leur avantage, *b*, 94, à la suite du chagrin, *c*,

262

DES MATIÈRES. 473

- Héréditaire*. Difficulté que présentent ces maladies, *a*, 337, &c. Vice héréditaire, *c*, 394-395
- Hétérogène*, (cause) *a*, 170
- Hippocrate*, *a*, 2-3. Ses grandes vues; père de la médecine dans tous les âges, depuis lui, *a*, 120. Son attention scrupuleuse, *a*, 268. 273. 289. 292; *b*, 151. 154
- Histoire*, *historique*, *historien*; ce qu'est l'histoire pour le philosophe, *a*, 195. Ses avantages, *a*, 196. Défaut des histoires, *a*, 197. Talent nécessaire pour en profiter, *a*, 198-199. Naturelle des maladies; leur importance, 261-262. Ce qui fait la partie historique des maladies, *a*, 289; *b*, 151. Sa nécessité, *a*, 107
- Homme*. Moyen de le connoître, *a*, 197. Hommes mal observés & mal jugés, *a*, 221. Le même par-tout dans les mêmes circonstances, *a*, 272. De génie, *b*, 163
- Homogène*, crise, *a*, 170
- Hôpital*. Le peu d'avantage que procurent les hôpitaux pour perfectionner l'expérience, *a*, 265. Effet de leur mauvais air, *b*, 374
- Hottentots*, font la plus grande partie des hommes, *a*, 90
- Houlier*, jugement qu'il portoit de Fernel, *a*, 92
- Huile*, dans le cas d'hydropisie, dans le diabète, *b*, 204. Comme aliment, *c*, 29
- Humeur revêche*, comme signe, *b*, 136. Mauvaise humeur à la suite du chagrin, *c*, 262
- Humidité*, air humide; ses effets, *b*, 334

- Voyez *Air*. Humidité des lieux, *b*, 336.
 Effet de l'humidité de l'air sur les hydro-
 piques, *b*, 380
Hydrophodie, *b*, 206
Hydropisie de poitrine; difficulté du diagnos-
 tic, *b*, 31, 115. Tranquillité des hydro-
 piques; signe, *b*, 160. Précaution dans la
 cure, *b*, 203. Voyez *Huile*. *Hydropisie*
 à la suite du chagrin, *c*, 262
Hygiène; ses préceptes ne feront jamais évi-
 ter toutes les fautes contre la santé, *c*, 346
Hypochondriaque; (affection) causée par l'u-
 sage du thé, *c*, 124-125. La peur est dan-
 gereuse sur-tout à ces sujets, *c*, 235
Hypothèse ridicule, *a*, 160. Abus des hypo-
 thèses, *a*, 224-225, &c.
Hystérique, (affection) respiration difficile, *b*,
 33. La peur est sur-tout dangereuse à ces
 sujets, *c*, 235. Fièvre hystérique de Man-
 ningham; ses symptômes; ses suites, *b*,
 269

J

- J**ALOUSIE; ses inconvéniens, *a*, 239.
 Basse jalousie des ignorans, *c*, 280-281.
 Cause de la folie chez des femmes, *c*, 283
Idée. Idées simples, *matiere* brute de nos
 connoissances; comment l'esprit forme les
 idées composées, *a*, 3. Idées simples, base
 de toutes les sciences, *a*, 6, dominante;
 cause de l'erreur, *a*, 219. Comment on
 acquiert une vraie idée des maladies, *a*,
 299. Idée d'un effet & d'une cause, *b*,
 286. Toute idée tient à un autre avantage

DES MATIERES.		475
qui résulte de cette proximité,	<i>c</i> ,	872
<i>Idiosyncrasie</i> ,	<i>c</i> ,	382-385
<i>Jeu des passions</i> ,	<i>c</i> ;	215
<i>Jeunesse</i> , a quelquefois plus d'expérience que la vieillesse,	<i>a</i> , 10, 147; sur-tout aidée du génie,	<i>b</i> ,
		172-177
<i>Ignominie</i> d'un vieux médecin routinier,	<i>a</i> ,	11
<i>Ignorance</i> , cause & appui de la routine,	<i>a</i> ,	29-30. On peut être ignorant avec raison,
	<i>a</i> ,	161. Le plus grand ennemi de la vérité,
	<i>a</i> ,	238-239. Cause des faux jugemens,
	<i>a</i> , 334; <i>b</i> ,	266. Envie qui l'accompagne,
	<i>c</i> ,	280
<i>Illusion</i> des sens; la prudence l'empêche,	<i>a</i> ,	245
<i>Imaginer</i> , <i>imagination</i> ,	<i>b</i> ,	161-163. L'imagination assujettie à la force d'esprit,
	<i>b</i> ,	171. Forte imagination; ses inconvéniens,
	<i>c</i> ,	213, &c.
<i>Imagination</i> frappée sur les reliquats des maladies vénériennes,	<i>c</i> ,	412
<i>Imiter</i> . La médecine est l'imitation de la nature,	<i>b</i> ,	148
<i>Impatience</i> de l'esprit,	<i>a</i> ,	183. Elle ôte la confiance légitime en ses propres talens,
	<i>a</i> ,	245. Des malades; ses mauvais effets
	<i>b</i> ,	136
<i>Imposture</i> , démasquée par Hippocrate,	<i>a</i> ,	235
<i>Impression</i> des sens,	<i>a</i> ,	2
<i>Inaction</i> de l'esprit; ce qui en résulteroit,	<i>a</i> ,	174
<i>Incertitude</i> de certaines choses, ne diminue en rien la certitude des vrais principes de l'art,	<i>a</i> ,	215. Des signes,
	<i>a</i> ,	330. 332

<i>Incurable</i> ; pourquoi tant de maladies regardées comme telles, <i>b</i> ,	147
<i>Indications</i> . Comment on les reconnoît, <i>a</i> ,	268
<i>Indignation</i> ; ce que c'est; ses effets, <i>c</i> ;	270.
Exemple rapporté de M. de Haller, <i>c</i> ,	271.
Autres exemples, <i>c</i> ,	272
<i>Individu</i> , <i>individuel</i> . Observations individuelles. Il faut les rappeler à des notions générales, <i>a</i> ,	141.
Comment chacun profite des découvertes des autres, <i>a</i> ,	147.
Maladies de chaque individu difficiles à saisir, <i>a</i> ,	277
<i>Induction</i> ; son usage, <i>b</i> ,	190, 218.
Comment on procède par cette voie, <i>b</i> ,	220.
Son avantage, <i>ibid.</i> Son étendue, <i>b</i> ,	221-222, &c.
<i>Inégalité</i> des pulsations, trois en nombre, <i>b</i> ,	17
<i>Infécter</i> . Voyez <i>Vapeur</i> .	
<i>Inflammable</i> . (vapeurs) Voyez <i>Alth.</i>	
<i>Inflammation</i> . Maladies inflammatoires qui sont très-dangereuses sans le paroître, <i>a</i> ,	112.
Especies différentes, <i>a</i> ,	300, &c.
N'est pas toujours accompagnée de fièvre dès l'abord, <i>b</i> ,	11.
De poitrine, remarque essentielle sur l'état de la respiration, <i>b</i> ,	33.
Cause alternative d'inflammation de poitrine & d'hydropisie de poitrine, <i>c</i> ,	409
<i>Inoculation</i> , <i>b</i> ,	199, &c.
<i>Insectes</i> dans les grains, <i>c</i> ,	19
<i>Insuffisance</i> des signes pris solitairement, <i>b</i> ,	20-23

DES MATIERES. 477

- Intellekt, intellectuel, intelligence* ; différence de ce génie. Voyez *Génie*, *b*, 63-65.
Lenteur de l'intelligence sans génie, *b*, 164
Interprète de la nature, (médecin) *a*, 133
Interroger, l'art d'interroger très-difficile, *a*, 148
Inventer. Le mérite de l'invention ne se sent qu'avec le génie, *a*, 187
Joie subite; ses effets dangereux, *c*, 217
Jours critiques, *a*, 80
Issue des cures; d'où elle dépend le plus souvent, *a*, 239. Différence des maladies par rapport à leurs progrès & à leur issue, *a*, 290, Faux jugement, *b*, 243
Juge incompetent du médecin, *b*, 240
Juger, jugement. Sans jugement, la lecture affoiblit l'esprit, *a*, 118. Jugement erroné; effet des passions, *a*, 221. Récusable, *b*, 211. Arbitrairement, des causes, *b*, 265. Voyez *b*, 240 sur les faux jugemens.
Ivraie, *c*, 4

L

- L** *AIR* des femmes; son abondance; sa suppression, *c*, 205-206. Comme aliment, *c*, 30-34
Langue; son état comme signe, *b*, 75
Lenteur. Il faut étudier la nature avec lenteur, *a*, 246. Du pouls, *b*, 11
Lier. L'art de lier les phénomènes, est ce qui fait le génie du médecin, *b*, 176
Limitrophe. L'air peut être différent dans des pays limitrophes, *b*, 440

478 TABLE

<i>Linges.</i> Changement de linge supprime les règles & les lochies, <i>c</i> ,	345
<i>Litharge.</i> Voyez <i>Mine</i> .	
<i>Livres.</i> Comment un livre est intéressant, <i>a</i> , 135. De médecine; dangereux à lire à ceux qui ne sont pas instruits, ou qui ont l'imagination trop forte, <i>c</i> ,	235 & 310
<i>Lochies</i> , <i>c</i> ,	201-205
<i>Logique</i> , jointe à l'analogie; ses avantages, <i>b</i> ,	194
<i>Loi.</i> Cours des maladies, déterminé par des lois immuables, <i>a</i> , 313. Les lois de la nature sont celles de la raison, <i>a</i> , 234	
<i>Lune</i> ; son influence, <i>b</i> ,	272-275

M

M AGIE, <i>b</i> ,	268, &c.
<i>Maîtres</i> durs ou ignorans, anéantissent toute les facultés de la jeunesse, <i>c</i> ,	304-309
<i>Malabare</i> : médecine ignorante de ce pays-là, <i>a</i> ,	100
<i>Malades</i> exposés publiquement, <i>a</i> , 96; <i>b</i> , 193. Obstacles causés par leurs préjugés, <i>a</i> ,	239
<i>Maladies.</i> Leur différence selon les climats, <i>a</i> , 76. Les mêmes essentiellement que du tems d'Hippocrate, <i>a</i> , 79-81-82-83. Il y a toujours quelque chose de constant dans les maladies, <i>a</i> , 83, & dans les bonnes méthodes, <i>ibid.</i> Maladies antécédentes doivent être connues pour juger d'une maladie, <i>a</i> , 365. Maladie du pays. Voyez <i>Nostalgie</i> , <i>c</i> , 264. Voyez <i>Accouïumer</i> ,	

DES MATIERES. 479

- Maligne.* Il est des temps où les maladies sont presque toutes malignes, *b*, 441
- Mamelles.* La colere fait couler les règles par là, *c*, 220
- Manger.* Réflexions importantes sur la quantité des alimens, *c*, 65-72
- Manque de forces; erreur à éviter à cet égard,* *b*, 120. Absolu; son danger, *b*, 121
- Marasme des enfans,* *b*, 95
- Marécages,* lieux marécageux; leurs inconveniens, *b*, 336-339. 386
- Mécanisme.* Le corps se détruit par le jeu de son mécanisme, *a*, 158
- Méconnoître.* Talens des enfans méconnus des maîtres scolastiques, *a*, 192
- Médecin.* Il doit connoître l'homme physique & moral, *a*, 17. Ne doit pas être esclave de la routine, *a*, 12. Toujours méconnu s'il est raisonnable, *a*, 33. Les médecins ont été les meilleurs écrivains, *a*, 92
- Médecine.* Ses degrés de certitude. Quel génie elle exige, *a*, 5. Mépris de la médecine, cause de son imperfection, *a*, 37-38. Premier état de la médecine, *a*, 47-48. La bonne médecine est la même partout, *a*, 71. Où elle a pris naissance, *a*, 96. Son époque en Europe, *a*, 97. D'où dépend la vraie médecine, *a*, 141. Sa partie historique très-nécessaire, *a*, 203. Ses progrès, *a*, 273, &c.
- Médicamens,* échauffans, *a*, 74-75. Leur différence selon les climats, *a*, 75. N'ont point d'action sur l'ame, *a*, 165. Sont ou utiles ou nuisibles; pas de milieu, *b*, 150

<i>Méditation</i> de Suisse; ce que c'est, <i>c</i> ,	311.
Danger des grandes méditations, <i>c</i> ,	310.
Est un état d'esprit contre nature, <i>c</i> ,	339.
Rend méfiant, timide, colere, <i>c</i> ,	328
<i>Mélampe</i> , <i>a</i> ,	97
<i>Mélancolie</i> , cause de l'épilepsie, & <i>vice versa</i> ,	
<i>b</i> , 117. Ses suites, <i>b</i> ,	141
<i>Mélancolie</i> causée par les grandes médita- tions, <i>c</i> ,	379
<i>Mélange</i> . De faux jugemens aux observations, <i>a</i> , 252. Absurde des alimens, <i>c</i> ,	75
<i>Méliceris</i> ; leur danger, <i>a</i> ,	379
<i>Mémoire</i> , érudition mal fondée, <i>b</i> ,	184
<i>Mépris</i> de l'art; sa cause, <i>a</i> ,	210
<i>Merveille</i> . Abus à cet égard, <i>a</i> ,	233
<i>Météores</i> . Voyez <i>Air</i> .	
<i>Météorologiques</i> . Comment on doit faire ces observations, <i>b</i> ,	442
<i>Méthode</i> . Les méthodes doivent-elles différer essentiellement selon les pays? <i>a</i> , 73. Leur différence selon les climats, <i>a</i> , 75. Les bonnes méthodes également utiles par-tout, <i>a</i> , 84. Comment on les détermine quel- quefois, <i>b</i> , 192. Voyez <i>Etendue</i> .	
<i>Mine</i> , vapeurs minérales; leur danger, <i>b</i> ,	
406-412. Moyen d'en préserver les ou- vriers, <i>ibid.</i>	
<i>Mobilité</i> extrême de l'esprit dans un homme pénétrant, &c. <i>c</i> , 292. Du cerveau, cause éloignée de quelques maladies, <i>c</i> ,	293
<i>Mode</i> . Exemple d'un médecin à la mode, <i>c</i> ,	347
<i>Morale</i> . Esprit nécessaire à cet égard, <i>a</i> ,	194
<i>Mort</i> .	

DES MATIERES. 487

<i>Mort.</i> Crainte de la mort ; ses effets , <i>b</i> ,	
137. Faux jugement , <i>b</i> ,	258
<i>Mou</i> , (pouls) , <i>b</i> ,	14
<i>Mouvemens</i> , violens , irréguliers de l'organi- sation. Effet <i>a</i> , 156. Spasmodiques perma- nens , <i>a</i> , 158. Des malades , comme signes , <i>b</i> , 109. Non naturels , comme signes , <i>b</i> , 115. Trop grands : leurs incon- véniens , <i>c</i> , 143. Défaut de mouvement : ses inconvéniens , <i>c</i> , 144. Mouvemens di- vers , causes des maladies , <i>c</i> ,	148
<i>Multitude</i> , toujours aveugle , <i>a</i> ,	29
<i>Musc.</i> Ses avantages , <i>c</i> ,	354
<i>Musique.</i> Usage qu'en faisoit Pythagore , <i>c</i> , 293. Musiciens, exemples fréquens d'extra- vagance , <i>c</i> ,	312
<i>Mystique.</i> Amour mystique , masque des dé- sirs les plus impurs chez des femmes cloî- trées ; exemples , <i>c</i> ,	312-323

N

N ATIONAL (tempérament) , <i>c</i> ;	376
<i>Nature</i> , naturel. La nature cache quelquefois les raisons de ses écarts apparens , <i>a</i> , 95. Avantage de l'érudition dans ces cas-là , <i>ibid.</i> Comment on peut saisir ses avis , <i>a</i> , 108. Ce qu'on doit entendre par les efforts de la nature , <i>c</i> , 152 , &c. Opinion d'Eller , fort sentée , <i>a</i> , 161 , &c. Les vrais mé- decins ont toujours suivi la nature , <i>a</i> , 242. Intérieur de la nature ; comment on le connoît , <i>b</i> , 145. Des maladies très- embrouillées , <i>b</i> , 146. Le génie naturel	
<i>Tome III.</i>	X

482 T A B L E

seul fait trouver & saisir l'occasion d'agir, <i>b</i> ,	181	
<i>Nerfs</i> rendus très-irritables par les études immodérées, <i>c</i> , 296. Foiblesse du genre nerveux, <i>c</i> , 399. Cette foiblesse cause des maux hystériques aux filles dès leur rendre jeunesse, <i>c</i> , 400. Sensibilité résultante de la foiblesse des nerfs, <i>c</i> ,	401	
<i>Nex</i> , comme signe, <i>b</i> , 72. Voyez <i>Odorat</i> .		
<i>Nielle</i> . Ses inconvéniens, <i>c</i> ,	5	
<i>Nostalgie</i> , <i>c</i> , 264. Cause & symptômes de cette maladie; exemples, <i>c</i> ,	265-269	
<i>Notion</i> directe des choses nécessaires pour comprendre un avis de la nature, <i>a</i> ,	108. Comment on passe à la notion des maladies, <i>a</i> , 288. Des maladies, ne doit pas se prendre de leur essence ou de leur caractère, <i>a</i> ,	294
<i>Nuits</i> froides; leurs effets, <i>b</i> ,	360	

O

O BJET. Tout objet a ses rapports fixes, <i>a</i> ,	176	
<i>Observations</i> faites dans un pays, peuvent-elles être utiles dans un autre, <i>a</i> , 73. De tous les âges, nécessaires pour former la vraie expérience, <i>a</i> , 101-102. Il faut les rapprocher, <i>a</i> , 141. Caractère des bonnes observations, <i>a</i> , 243. Il faut les répéter, <i>a</i> , 246. Générales ou particulières, <i>a</i> , 255. Avantage des unes & des autres, <i>ibid.</i> &c.		
<i>Observer</i> . Peu de gens sçavent observer, <i>a</i> ,	185. Art d'observer, <i>b</i> ,	145

DES MATIERES. 483

- Occasion*. Le médecin inventeur de l'occasion, *b*, 181, 186
- Obstacles* à l'esprit d'observation, *a*, 216-273. Aux progrès de la médecine, *a*, 33
- Occupation* oisive des Observateurs modernes, *a*, 247. Trop grand obstacle à l'expérience, *a*, 263, &c. 264. Exemple, *ibid*. Occupations variées ; leur avantage, *c*, 421
- Odeurs* ; leurs avantages & leurs inconvéniens, *c*, 353-355. Des urines, *b*, 50
- Oisiveté*. Sçavoir rester oisif, *a*, 109. Des gens cloîtrés ; écarts de la raison qui en résultent, *c*, 315
- Ordre* nécessaire en observant, *a*, 250. Nécessaire qu'observent les maladies, *a*, 288. Et rapport des pulsations, *b*, 16. Ordre historique des observations, *b*, 155
- Organes* ; leur grande mobilité, *c*, 372. Voyez *Sensibilité & Cerveau*.
- Organisation* heureuse ; moyen d'acquérir une véritable expérience, *a*, 46. C'est l'état de l'organisation qu'il faut sur-tout considérer dans les maladies, *a*, 165

P

- P**AIN. Danger du mauvais pain, *c*, 3
- Pâleur*, causée par l'usage du thé, *c*, 123. Par la colere, *c*, 220
- Paralyse*, *b*, 263 ; *c*, 331
- Paroxysme*. Voyez *Symptômes, Signes*.
- Parties*. Toutes les parties de la médecine ne demandent pas le même génie, *b*, 179. ll

faut rapporter chaque partie des sciences à leurs chefs principaux, <i>a</i> ,	145
<i>Particulier</i> . Il faut généraliser les cas particuliers, <i>a</i> ,	69-70
<i>Particularités</i> . Danger de n'avoir pas assez de lecture pour les reconnoître, <i>a</i> ,	111.
Maladies dangereuses par rapport à cela,	112.
Impénétrables, <i>a</i> ,	228
<i>Passé</i> . Voyez <i>Présent</i> .	
<i>Passions</i> ; leurs effets ne prouvent pas que l'ame agisse immédiatement dans les maladies, <i>a</i> ,	160.
Les passions font mal voir les choses, <i>a</i> ,	217.
Leur opiniâtreté, <i>a</i> ,	219.
Changent l'état du pouls, <i>b</i> ,	9.
Changement qu'elles produisent dans le corps, <i>b</i> ,	129.
Causes éloignées des maladies ; définitions sur les passions & les affections, <i>c</i> ,	209.
Ce sont leurs effets qu'il importe au médecin de connoître, <i>c</i> ,	212.
Comment elles agissent, <i>c</i> ,	213.
<i>Pathognomonique</i> , (signe) <i>a</i> ,	307
<i>Pays-Bas</i> , (Flandre & Hollande) Maladies produites par leurs mauvaises eaux, <i>b</i> ,	389
<i>Peau</i> ; son état comme signe, <i>b</i> ,	97
<i>Peine d'esprit</i> . Voyez <i>Chagrin</i> .	
<i>Peintre</i> , <i>peinture</i> . Peu de juges compétens sur ce sujet, <i>a</i> ,	189
<i>Pellicule</i> . Voyez <i>Urine</i> ; du Sang, voyez <i>Couenne</i> .	
<i>Penchant</i> , <i>c</i> ,	210
<i>Pénétrant</i> . Mobilité & sensibilité extrêmes de l'esprit dans un homme pénétrant, <i>c</i> ,	292

DES MATIÈRES. 485

- Pénétration.* Moyen d'éviter l'erreur ; ses avantages , *a* , 148-149. Requête en médecine , *b* , 176-177.
- Perception des sens* , *a* , 2-3. Comment elles seroient inutiles , *a* , 174.
- Périodes des crises* , *a* , 316 , &c.
- Peste.* Voyez *Inoculation* ; & *b* , 203. Se propage plus aisément par la peur , *c* , 232.
- Petite-vérole* , *b* , 207.
- Peuple* , *a* , 9. 90. 236 ; *b* , 232.
- Peur* , *c* , 231. 234. 236. 240.
- Phénomènes.* Quatre sortes de phénomènes à considérer dans le corps , *a* , 168. Tout phénomène est déterminé par une cause , *a* , 169. Les plus communs sont les plus inconnus , *a* , 266. Leur avantage , *ibid.* Comment on doit les observer , *a* , 277. C'est par les phénomènes qu'on doit apprendre à connoître les maladies , &c. *a* , 298. Accidentels ; leur cause , *b* , 149. Que l'on cherche à connoître au poulx , *b* , 8.
- Philosophie* , *a* , 6. 7. 98.
- Phtisie.* De combien de causes elle peut provenir , *a* , 302. Particulière ; ses crachats comme signe , *b* , 80.
- Physiologie* , *b* , 216.
- Physionomie des maladies* , *a* , 204 ; *b* , 71.
- Physique.* Les découvertes les plus simples ont leur importance en physique , *a* , 248. Les mêmes causes physiques ont toujours les mêmes effets , *a* , 272.
- Pierre.* Incertitude de ses symptômes , *a* , 333.
- Piété superstitieuse & mal entendue ; ses mauvaises suites* , *c* , 314.

<i>Plantes</i> . Comparaison des plantes avec les maladies, <i>a</i> , 272. Danger des vapeurs de certaines plantes, <i>b</i> ,	403-406
<i>Plein</i> , (pouls) <i>b</i> ,	13
<i>Pleurésie</i> , <i>pleurétique</i> , <i>a</i> , 79; <i>b</i> ,	107
<i>Plomb</i> . Danger des vaisseaux de plomb, <i>c</i> ,	64
<i>Poisson</i> , comme aliment, <i>c</i> ,	50-52
<i>Pourine</i> , (inflammation de) <i>b</i> , 21. Danger du manque de forces lors de l'expectoration, <i>b</i> ,	119
<i>Position</i> des malades dans le lit, comme signe, <i>b</i> ,	109, 110
<i>Pouls</i> , connu & différencié par Hippocrate, <i>b</i> , 2-7. Circonstances qui font des différences dans le pouls, <i>b</i> , 8. De l'état de santé est le point d'où il faut partir, <i>ibid.</i> Combien il y bat de fois, <i>b</i> , 9. Foible, 15; plein, 13; fort <i>ibidem.</i> Fréquent, <i>ibidem</i> , 14-15. Mou, <i>ibidem.</i> Dur, <i>ibid.</i> 16. Ordre & rapports des pulsations, 16. Inégalité du pouls, 17. Redoublement, <i>b</i> , 18. Changement, 20-21-22. Différences à différentes parties, <i>b</i> , 23. Fréquence du pouls. Voyez <i>Colere</i> , <i>c</i> , 220	
<i>Poumon</i> . Les hémorragies qui se font par les poumons ne procurent pas de crise heureuse, <i>b</i> ,	102
<i>Pourpre scorbutique</i> , <i>b</i> ,	296
<i>Pourri</i> . Voyez <i>Putréfaction</i> .	
<i>Praticiens routiniers</i> ; leurs abus, <i>a</i> ,	212
<i>Pratique aveugle</i> ; ses désavantages, <i>a</i> ,	148
Premier objet de la pratique, <i>a</i> ,	293
Exige un vrai génie, &c. <i>b</i> ,	177
<i>Préjugés</i> . Abus & dangers des préjugés, <i>a</i> ,	

DES MATIÈRES. 487

31. 217. Laissent encore quelques moyens de reconnoître les choses comme il faut, *a*, 219. Peuvent devenir passion, *a*, 220. Sur les avantages de l'âge, *a*, 9-12.
- Présent*. Le présent & le passé comparés, font voir les degrés d'espoir ou de danger, *a*, 315
- Prestiges*; leur cause, 270
- Principe*. Simples, compliqués; certains, incertains, *a*, 3. La médecine a ses principes, *a*, 94. Il est des exceptions aux principes généraux, *a*, 94. Pourquoi, *a*, 95. Comment on les établit, *a*, 141. De l'urine, *b*, 49. Différens principes souterrains, dont l'effervescence produit dans l'air de mauvais effets, *b*, 432
- Probabilité*; quand elle supplée aux principes constans, *b*, 170. Il faut un vrai génie pour les saisir, *b*, 176. 194. Surtout en médecine, *ibid.* Son importance, *b*, 190. Comment on en trouve le plus haut degré, *b*, 191
- Prochaine*, (cause) *b*, 297
- Promptitude* du pouls, *b*, 11
- Pronostic*. Ses signes, *a*, 324. Réserve nécessaire à ce sujet, *a* 329, &c. & 333. De l'auteur dans les maladies inflammatoires, *b*, 135
- Pudeur*, *c*, 253
- Pulsation*. Les pulsations peuvent augmenter sans changement dans la respiration, *b*, 25
- Putréfaction* de l'air renfermé, *b*, 361-380
- Putride*. Matière putride dans les intestins,

cause d'une extrême foiblesse, *b*, 120

Q

QUALITÉ des bonnes observations, *a*, 241. D'un bon récit, *a*, 255. Intrinsèques des maladies; comment on les aperçoit, *b*, 175

R

RALEMENT, *b*, 32. Râle; sa cause, *b*, 40. Comme signe, *ibid. b*, 41

Raison, raisonner. Il ne faut en médecine raisonner que d'après des faits, *a*, 2, 211. Le raisonnement doit aider l'habitude, *a*, 26. *Suffisante*, ou principe éloigné, *a*, 168. *Déterminante*, ou cause proprement dite, *a*, 169. Retour de la raison, signe; *b*, 141

Rapport. Premiers rapports des phénomènes s'aperçoivent par les sens, *a*, 169. Rapports sinceres des observations, *a*, 247. Des pulsations, *b*, 16. De la cause à l'effet, *b*, 289

Rapprocher, les observations, *a*, 141

Redoubler, redoublement des pulsations, *b*, 18

Regard, comme signe, *b*, 72

Régime mal approprié dans les maladies, *b*, 148. Excès dans le régime; a ses avantages, *c*, 418

Règle. Deux règles essentielles pour l'observation, *a*, 171. Le génie seul peut déduire des règles de l'observation, *a*, 267. Règles des femmes, *b*, 274; *c*, 287. Leur trop longue durée, *c*, 193, &c. Leur suppression, *c*,

DES MATIERES. 489

195 - 198. Leur cessation naturelle, *c*,
198, &c. Suppression. Voyez *Colere*, *c*,
220

Relatif. Tous les effets des causes sont rela-
tifs par rapport aux différens individus, *c*,
416

Religion nécessaire dans un médecin, *a*, 60.
N'a pas prétendu faire des médecins, *a*,
166. Ecart de l'imagination au sujet de la
religion, *c*, 312

Remèdes superstitieux, *a* 233, &c.

Repos, comme cause de maladie, *b*, 243

Respiration. Signe important, *b*, 24. Signe
peu important dans les fièvres aiguës, *b*,
24. Voyez *Pulsation*; rapport des pul-
sations à la respiration, *b*, 25. Cause de
son dérangement, *b*, 26. Grande, 27.
Distinction d'Hippocrate, *ibid.* Fréquente,
b, 29-30. Rare, 32. Difficile, *ibid.* 32.
Inégale, 34. Grande & fréquente, 35.
Rare aux approches des délires, *ibid.*
Petite & fréquente, 38. Très-grande &
très-fréquente, *ibid.* Très-rare & très-
grande, *ibid.* Très-rare & très-petite, 37.
Très-élevée, 39

Ressemblance nécessaire entre la maladie & sa
description, *a*, 253. Ce que c'est, *b*, 190

Resources singulieres de la nature, *c*, 415

Retard du pouls; son indication en certains
cas, *b*, 10-18

Retour de la raison; signe, *b*, 141. Exemple.

Réunion des signes. Voyez *Signes*.

Riz dangereux près des villes, *b*, 401. Ses
inconvéniens comme aliment, *c*, 29

<i>Rome</i> . Temps où la médecine y étoit igno- rée, <i>a</i> ,	100
<i>Routes</i> constantes de la nature, <i>a</i> ,	273
<i>Routine</i> . Son aveuglement, ses abus, <i>a</i> ,	12
jusqu'à 30. Cause de ses abus., <i>a</i> ,	26
<i>Rum</i> , <i>c</i> ,	94

S

S <i>Saignée</i> , <i>a</i> , 74. Comme signe, <i>b</i> ,	105		
<i>Salive</i> . Ses avantages & ses inconvéniens, <i>c</i> ,	154-156		
<i>Sang</i> abondant aux poumons, déränge-la- respiration, <i>b</i> , 30. Arrêté au centre du corps par un mouvement de colere, <i>c</i> ,	220. Voyez <i>Saignée</i> .		
<i>Santé</i> , <i>c</i> ,	419		
<i>Saveur</i> des urines, <i>b</i> ,	50		
<i>Schinzpach</i> ; (bains de) leur avantage, <i>c</i> ,	351		
<i>Sciences</i> . Différences des sciences, <i>a</i> ,	4		
Toutes les sciences sont sœurs, <i>a</i> ,	102		
Nécessaires à un médecin, <i>a</i> ,	114. En quoi consiste la vraie science, <i>a</i> ,	139	
Diverse influence de la science, <i>a</i> ,	147		
Sur l'expérience, <i>a</i> ,	147. Ses avantages pour un médecin, <i>a</i> ,	203. Avantages par- ticuliers des sciences, <i>c</i> ,	286
<i>Secte</i> . Ce qui sent la secte est blâmable, <i>a</i> ,	251		
<i>Sédiment</i> des urines, <i>b</i> ,	61		
<i>Sédentaire</i> , vie; ses inconvéniens, <i>c</i> ,	145		
146. Voyez cependant, <i>c</i> ,	428		
<i>Seigle</i> ergoté; ses funestes effets, <i>c</i> ,	6-18		
<i>Semence</i> . Avantages & défayantages de son			

DES MATIÈRES. 491

- excréation, *c*, 171-187. Perte de semence
 à la suite d'une frayeur, *c*, 231
Sens, premiers moyens d'acquérir des con-
 noissances, *a*, 1. Apperçoivent les pre-
 miers rapports des objets, *a*, 169. Leur
 certitude, *a*, 215
Sensations. Source de nos connoissances ;
 comment, *a*, 175. Certitude qui en résulte,
b, 214
Sensibilité, *c*, 262. 365-8. 373. 381. 410
Sentir. Maniere de sentir des malades ; cause
 des jugemens qu'ils portent de leurs ma-
 ladies, *b*, 123
Sexe. Les différens sexes ont chacun leurs ma-
 ladies, *c*, 362. Maladie du sexe, *c*, 363
Signes ; leur fin, *a*, 277. Théorie des signes,
a, 309. Ce que c'est qu'un signe, *ibid.*
 Tout signe de maladie est effet de la ma-
 ladie, *ibid.* Leur importance, *a*, 310. De
 l'état présent, les premiers à observer, *a*,
 311. Décrétoires, *a*, 314. Incertitude des
 premiers médecins sur les signes, *a*, 314.
 Ce que font les vrais signes des maladies,
a, 325. Leur réunion donne la connois-
 sance nécessaire, *a*, 333. Souvent insuf-
 fisans, *ibid.* Ne font pas voir si les ma-
 ladies précédentes influent sur la maladie
 actuelle, *a*, 337. Manquent quelquefois
 absolument, *a*, 338, &c. Exemples ; in-
 certitudes des signes généraux, *b*, 69.
 Pris de l'ensemble du corps, *b*, 70
Singularités de certains sujets, *c*, 382-385.
 Leur cause, *ibid.* Naturelles ou factice, *c*,
 386. Habituellen, *c*, 387

<i>Sobre</i> . La sobriété n'est pas toujours avanta-	
geuse, <i>c</i> ,	426
<i>Solitude</i> . Cause principale des affections hy-	
pochondriques & hystériques, <i>c</i> ,	262
<i>Solution</i> . Il faut connoître les solutions natu-	
relles des maladies, <i>b</i> ,	148
<i>Sommeil</i> , troublé par l'usage du thé, <i>c</i> ,	
124. Procuré par le café, <i>c</i> , 136, &c.	
Cause de maladie, <i>c</i> , 150. Perte du som-	
meil à la suite d'une étude immodérée, <i>c</i> ,	300
<i>Sorciers</i> , <i>a</i> , 233 ; <i>b</i> , 268, &c.	
<i>Soubresaut</i> des tendons comme signe, <i>b</i> ;	
115. Voyez <i>Mouvements non-naturels</i> .	
<i>Soupirs</i> . Observation essentielle, <i>b</i> ,	34
<i>Spiritueux</i> . Force de l'habitude relativement	
aux boissons spiritueuses, <i>c</i> , 427. Voyez	
<i>Distiller</i> .	
<i>Stéatome</i> ; leur danger ; difficulté de les gué-	
rir. Voyez <i>Hémorroïdes</i> , <i>a</i> ,	362-377
<i>Stérité</i> , causée par les fleurs-blanches à la	
suite de l'usage du thé, <i>c</i> ,	127
<i>Stupeur</i> & autres maux à la suite d'une étude	
immodérée, <i>c</i> ,	300
<i>Stupide</i> . Charlatan, <i>b</i> ,	230
<i>Sueur</i> . Abus des sueurs, <i>a</i> , 227. Inconvé-	
nient de leur suppression, <i>c</i> ,	169
<i>Sucre</i> ; ses avantages & ses inconvéniens, <i>c</i> , 53	
<i>Sueurs</i> comme signe, <i>b</i> , 96. Froïdes, 97.	
Abondantes, <i>ibid.</i> 98. Ne font pas tou-	
jours l'effet de la fréquence du pouls, <i>b</i> , 99.	
Leurs avantages & désavantages, <i>c</i> , 166.	
Sueurs mortelles à la suite de la crainte,	
<i>c</i> ,	231

DES MATIÈRES. 293

- Superstition* ; ses abus , *a* , 229 , &c. Cause de la décadence des sciences , *a* , 336 , &c.
- Supporter*. Avantage de supporter les maux patiemment , *b* , 133
- Supposition*. Certaines gens n'ont produit que des observations supposées , *a* , 225
- Surnaturel*. Quand une chose ne peut pas être telle , *c* , 170
- Symptomatologie*. Mal exécutée , *a* , 132
- Symptômes*. Combien il est utile de sçavoir les saisir , *a* , 108. 110. Ce que c'est , *a* , 278. leur différence , *a* , 279. Symptômes essentiels , *a* , 280. Analogues aux essentielles , *a* , 281. Epigénomènes , *a* , *Ibid.* Analogues aux Epigénomènes , *a* , 282. Leur cause , *a* , 283. Non essentiels , *a* , 284. Importance des symptômes essentiels , *a* , 284-285. Chroniques , *a* , 284. Leur utilité , *a* , 285. Ne font pas la maladie , *a* , 287. Signes symptomatiques & critiques aisément confondus , *a* , 318. Font connoître les signes , *b* , 145
- Système*. Abus des systèmes , *a* , 227. Des maladies ; comment on l'apperçoit , *b* , 145. On ne peut établir de système sur les tempéramens , *c* , 381-382 , &c.

T

- TACHES** , causées par des extravasations sous-cutanées. Voyez *Colere* , *c* , 220
- Tact* délicat, naturel ; principe de l'esprit d'observation ; il met l'esprit en liberté , *a* , 175-176
- Tania* , *b* , 275

T A B L E	
494	
<i>Tafia</i> , <i>c</i> ;	97
<i>Talent</i> naturel , antérieur à tous les préceptes des arts , <i>a</i> , 188 ; <i>b</i> ,	185
<i>Tamise</i> . Voyez <i>Alth.</i>	
<i>Tarentule</i> , <i>b</i> ,	267
<i>Tempérament</i> comme signe , <i>b</i> , 122. Ce que c'est , <i>ibid.</i> Comment on l'apperçoit , <i>b</i> , 123-124. Différentes dispositions aux ma- ladies résultantes des tempéramens des différens âges , <i>c</i> , 357. Comment le tem- pérament donne occasion aux maladies , <i>c</i> , 364. Comment on connoit le tempérament , <i>c</i> ,	375
<i>Température</i> . Effet des différentes tempéra- tures des climats , <i>b</i> ,	438
<i>Temples</i> , lieux où les malades alloient con- sultier , <i>a</i> ,	98
<i>Temps</i> & le génie doivent se réunir pour former les arts , <i>a</i> , 103. Certains temps font plus propres à causer certaines ma- ladies , <i>a</i> , 289. Différens des crises , <i>a</i> , 316 , &c. Comment on les reconnoît , <i>ibid.</i> Difficulté à cet égard , <i>a</i> ,	318
<i>Terme</i> . Il faut appercevoir le terme où les signes se différencient , avant d'agir , <i>a</i> , 336	
<i>Terreur</i> ; ses effets , <i>c</i> , 224-225. Ses dan- gers , sur-tout dans l'enfance , <i>c</i> , 241. Maladie singuliere causée par-là , <i>c</i> , 243-248	
<i>Tête</i> . Coups à la tête ; leur danger , <i>a</i> , 338	
<i>Thé</i> comme boisson ; ses avantages & ses inconvéniens , <i>c</i> ,	109-129
<i>Théorie</i> . Idée d'une vraie théorie , <i>a</i> , 194	
<i>Toile</i> sur les urines , <i>b</i> ,	65-69
<i>Tophus</i> . Voyez <i>Dépôt</i> ; & <i>c</i> ,	350

DES MATIERES. 495

<i>Totalité.</i> Se connoît par les parties, <i>a</i> ,	267
<i>Trait.</i> Traits du visage comme signe, <i>b</i> ,	71
<i>Traitement.</i> Leur choix n'est pas toujours au pouvoir du médecin, <i>a</i> ,	137
<i>Tranquillité</i> d'ame & d'esprit, nécessaire à un médecin, <i>a</i> , 235. 216. 240. Voyez <i>Résignation</i> ; & <i>b</i> ,	139-140
<i>Transpiration</i> ; ses avantages & désavantages, <i>c</i> ,	164-168
<i>Tremblement</i> des lèvres, comme signe, <i>b</i> ,	116
<i>Tristesse</i> , <i>c</i> ,	256-262
<i>Trouble</i> des fonctions du corps; leur effet, <i>a</i> , 136. Ce qui trouble & empêche les crises, <i>a</i> , 323, &c.	
<i>Types</i> ; leur complication; difficulté qu'il y a à les distinguer, &c. <i>a</i> ,	336

V

<i>VAISSEaux</i> , (navires); leur air putride; ses effets, <i>b</i> ,	375 & suiv.
<i>Vaisseaux</i> de cuivre; leur danger, <i>c</i> ,	54-62
<i>Vapeurs</i> , & différens principes dont l'air est chargé, <i>b</i> , 381. Inflammables de certaines eaux, <i>b</i> , 386. Maladies résultantes des marais en certains lieux, <i>b</i> , 387. Voyez <i>b</i> ,	412-417
<i>Vapeurs.</i> Il peut se trouver une très-grande quantité de vapeurs dans l'air sans qu'on les apperçoive, <i>b</i> ,	436
<i>Variété</i> des causes des maladies, <i>b</i> ,	308

<i>Végétaux</i> ; leurs avantages & leurs inconvé- niens , <i>c</i> ,	20-28
<i>Vieilles</i> . Causes de maladies , <i>c</i> ,	150
<i>Vent</i> . (<i>Pet</i> ,) <i>c</i> ,	232
<i>Vents</i> , de mer & de terre , <i>b</i> ,	417-430.
Comment ils deviennent nuisibles , <i>b</i> ,	436.
<i>Violens</i> , causés par la raréfaction de l'air , <i>b</i> , 433. Et par l'effervescence des divers principes de l'air , <i>b</i> ,	434
<i>Vérité</i> , <i>a</i> ,	140. 145. 216. 229
<i>Vérole</i> , <i>a</i> , 76-113 ; <i>c</i> ,	393
<i>Vers</i> , <i>b</i> ,	20
<i>Vertu</i> , <i>b</i> ,	133
<i>Vésicules</i> muqueuses de la matrice , <i>c</i> ,	127
<i>Viande</i> ; son avantage & ses inconvéniens , <i>c</i> ,	43-49
<i>Vieillesse</i> . N'est pas toujours un titre au vrai sçavoir , <i>a</i> ,	10
<i>Vice</i> , <i>vicieux</i> . Constitution vicieuse du corps ; vices cachés ; causes éloignées des mala- dies , <i>c</i> , 392. Vices cachés en partie , <i>c</i> ,	396
<i>Vigot</i> , (emplâtre de) son effet dans la pe- tite-vérole , <i>b</i> ,	206
<i>Ville</i> . Les grandes villes ne sont pas plus avantageuses que les petites , pour acqué- rir de l'expérience , <i>a</i> ,	265
<i>Vin</i> ; son avantage & ses inconvéniens , <i>c</i> ,	83-95
<i>Viril</i> . Maladies auxquelles est disposé l'âge viril , <i>c</i> ,	360
<i>Visage</i> , comme signe , <i>b</i> ,	71
<i>Vital</i> . Force vitale ; son indication dans les crises , <i>a</i> ,	318
<i>Vivacité</i> de l'esprit ; ses effets , <i>b</i> ,	129

DES MATIERES.		497.
<i>Vivre.</i> L'homme vit dans tous les climats ,		
malgré leur intempérie , <i>b</i> ,		437
<i>Union</i> de l'ame & du corps ; ce qui en ré-		
sulte , <i>a</i> ,		154
<i>Volonté</i> injuste ou aveugle , <i>b</i> ,		233
<i>Volupté</i> , <i>c</i> ,	28. 288.	402
<i>Vomissement</i> , <i>a</i> , 344 ; <i>b</i> ,		84-86
<i>Vomitifs.</i> Différence par rapport aux cli-		
маты , <i>a</i> , 78. Danger des draffiques , <i>b</i> ,		95
<i>Voracité</i> ; ses inconveniens , <i>c</i> ,		65
<i>Voyage.</i> Inconféquence des voyageurs dans		
leurs rapports , <i>a</i> ,		271
<i>Urines</i> , <i>b</i> , 43-45-49-50-52-54-55-69 ;		
<i>ibid.</i> 102 ; <i>c</i> ,		162-4
<i>Vulgaire.</i> Ce que l'auteur entend par-là , <i>a</i> ,		12

Y

<i>Yaws</i> , <i>a</i> ,		77
<i>Yeux</i> , comme signe dans les maladies ai-		
guës , ou chroniques , <i>b</i> ,		73-74

Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER,

TOME PREMIER.

- P**AGE 35, ligne 19, *lisez toutes.*
 Page 99, ligne 8, *lisez voulût.*
 Page 107, ligne 16, *après second, lisez en observant.*
 Page 114, ligne 20, *lisez devenir érudit.*
 Page 121, ligne 19, *lisez avoit le.*
Ibidem, ligne 26, *lisez érudition.*
 Page 135, ligne 14, *effacez Roger.*
 Page 184, ligne 18, *lisez souvent il faisoit avec rapidité.*
 Page 193, ligne 22, *lisez y voit.*
 Page 197, ligne dernière, *lisez parti.*
 Page 198, ligne 21, *lisez Sailuste.*
 Page 213, ligne 16, *lisez appelloient; & autre part où se trouve rappeler.*
 Page 216, ligne 9, *lisez des médecins.*
 Page 223, ligne 15, *lisez efficace, il est vrai; pour lui.*
 Page 320, ligne 15, *lisez à l'autre.*
 Page 331, ligne 5, *lisez ce ne sont pas eux.*
 Page 334, ligne 26, *lisez si on les.*
 Page 336, ligne 6, *lisez il semble.*
 Page 358, ligne 25, *lisez elles avoient.*
Ibidem, ligne pénult. *lisez avoient.*
 Page 376, ligne 9, *lisez elle est.*
 Page 381, ligne 14, *lisez être reconnue.*

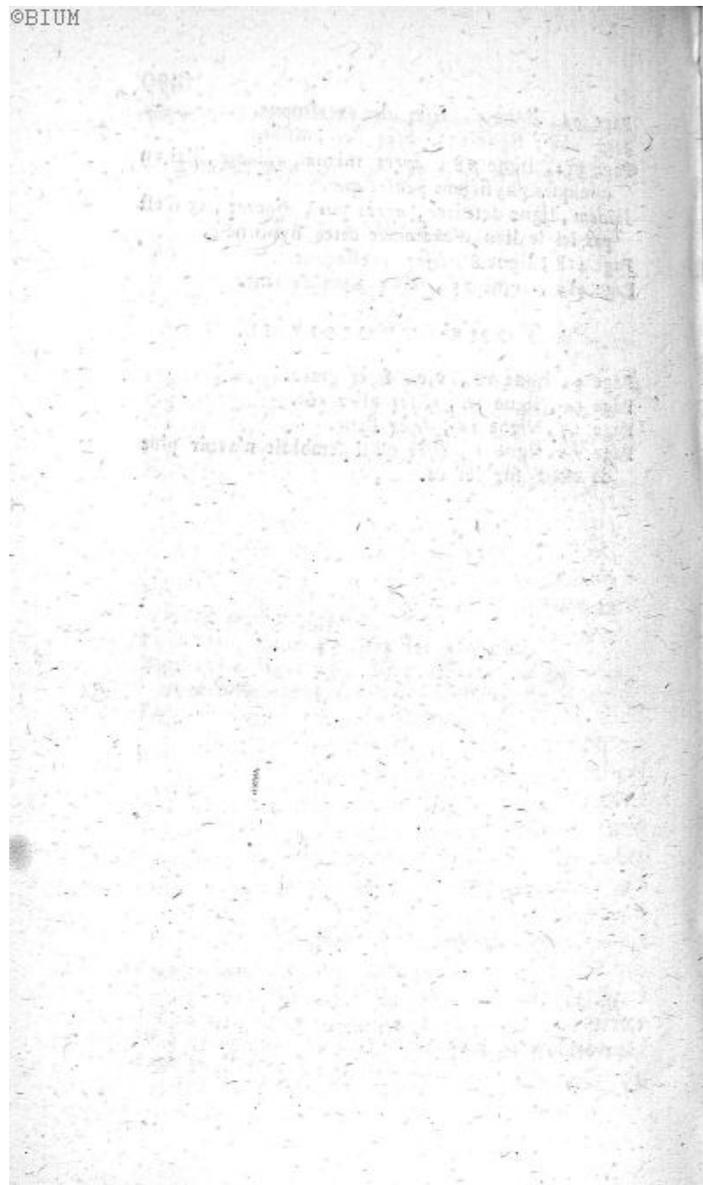
TOME SECOND.

- Page 5, ligne 16, *lisez semble.*
 Page 7, ligne 12, *lisez échappé.*
 Page 41, ligne 1, *lisez qui.*
 Page 42, ligne 23, *lisez remarquer pour observer.*
 Page 92, ligne 23, *lisez j'ai.*

Page 94, ligne 5, lisez des excréments.
Page 264, ligne 25, lisez des assistans.
Page 352, ligne 18, après mieux, ajoutez, j'ai vu
quelques physiciens penser que.
Ibidem, ligne dernière, après pur, ajoutez, ce n'est
pas ici le lieu d'examiner cette hypothèse,
Page 418, ligne 8, lisez presseront.
Page 429, ligne 25, lisez abandonnent.

TOME TROISIEME.

Page 5, ligne 18, vin, lisez grain.
Page 14, ligne 10, lisez assez tôt.
Page 25, ligne 26, lisez fleur.
Page 74, ligne 1, lisez qu'il sembloit n'avoir plus
de chair sur les os.





EXTRAIT DU CATALOGUE

Des Livres qui se trouvent chez
VINCENT.

Précis de Médecine Pratique, contenant l'histoire des maladies, & la maniere de les traiter, avec des observations & des remarques critiques sur les points les plus intéressans; par M. Lieutaud, médecin de Monseigneur le Dauphin & des Enfans de France, de l'Académie Royale des Sciences & de la Société Royale de Londres, troisième édition, revue & augmentée par l'auteur, in-12, 2 vol..... 10 l.

La pratique de la médecine est établie sur l'histoire d'un si grand nombre de faits, tant simples que combinés, qu'il n'est presque pas possible, avec la mémoire même la plus cultivée, de les avoir tous présens. Rien ne pouvoit donc être plus avantageux qu'un tableau qui rapprochât toutes ces connoissances éparées, & les présentât avec netteté & précision: tel est le *Précis de Médecine Pratique* de M. *Lieutaud*. Il avoit recueilli, pour son usage, le résultat des observations qu'un long exercice auprès des malades, & l'ouverture d'un grand nombre de cadavres, lui avoient fourni. Persuadé que cette masse de faits pourroit être utile au public, il a cru

devoir l'enrichir de ceux que les meilleurs praticiens ont pu lui fournir. Mais il n'a adopté que les faits qui lui ont paru les mieux constatés, & bien dégagés des futiles productions de l'esprit ; il les a sur-tout empruntés de ceux qui, en publiant leurs succès, n'avoient pas dissimulé leurs malheurs. On ne doit pas être surpris qu'un Ouvrage aussi utile ait été accueilli du public, comme il devoit l'être ; trois éditions françoises & deux éditions latines, publiées en moins de dix ans, sont un garant assez sûr du succès qu'il a eu.

Précis de Chirurgie Pratique, contenant l'histoire des maladies chirurgicales, & la manière la plus en usage de la traiter ; avec des observations & des remarques critiques sur différens points : Ouvrage divisé en deux parties ; la première traite des maladies chirurgicales en général ; la seconde, de toutes les especes de maladies qui attaquent le corps humain, & qui exigent le secours de la chirurgie, avec figures en taille-douce ; par M. Portal, médecin, in-8°, 2 vol. 10 l.

Le public ne doit pas confondre ce Précis de Chirurgie avec un autre Ouvrage qui parut, il y a quelques années, à Avignon, sous le même titre, en deux vol. in-12. Celui-ci n'étoit qu'un extrait médiocre des *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, dans lequel, par conséquent, il s'en faut de beaucoup qu'on ne trouve un corps complet de chirurgie. Il

n'en est pas de même du Précis que nous annonçons ; il n'est point de maladie , du ressort de la chirurgie , qui n'y soit traitée. L'auteur s'est moins attaché à dire des choses neuves , qu'à recueillir ce qu'il a trouvé de plus solide & de plus utile dans les auteurs les plus accrédités. C'est sur-tout dans les écrits de MM. *Heister* , *Platner* , *Ludwic* , *Astruc* , *Lieutaud* , *Monro* , *Pouteau* , & dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie* , qu'il a puisé ses matériaux , de sorte que son Ouvrage peut être regardé comme les meilleurs élémens de chirurgie qui ayent paru jusqu'à présent ; & les maîtres , ainsi que les élèves , pourront y trouver également à profiter.

Mémoires sur la Nature sensible & irritable des Parties du Corps animal ; par M. Alb. de Haller , in-12 , 4 vvl..... 10 l.

Il est peu de matieres aussi curieuses & aussi intéressantes que celles qui font l'objet de ces Mémoires. La sensibilité , cette propriété caractéristique de l'animal , avoit été peu étudiée. L'irritabilité , phénomène qui paroît être le principe de tous les mouvemens du corps animé , avoit à peine été entrevue. La multitude des expériences que M. de *Haller* a recueillies sur l'un & sur l'autre de ces objets rend cet ouvrage nécessaire , non-seulement à tous ceux qui sont obligés , par état , à l'étude de l'économie animale , mais encore à ceux qu'une louable curiosité engage à vouloir approfondir l'histoire physique de la vie animale.

304

Instituts de Chimie de M. Jacques-Reinhold Spielmann, Docteur en Philosophie & en Médecine, Professeur public ordinaire en Chimie, &c; traduits du latin, sur la seconde Edition, par M. Cadet le jeune, in-12. 2 vol.....6 l.

Ces Elémens, que l'auteur a destinés à servir de canevas aux leçons qu'il donne annuellement dans l'université de Strasbourg, méritoient d'autant mieux de paroître en notre langue, que ce sont presque les seuls où la chimie soit considérée dans toute son étendue. Il avertit lui-même que, quand il eut vu ses Cours suivis par des hommes qui ne se destinoient pas à la médecine, & qui avoient sçu se mettre au-dessus des préjugés, malheureusement trop répandus, que cette science n'est utile qu'aux médecins, il a redoublé d'effort pour leur rendre cette entreprise fructueuse, & pour leur prouver que la chimie rentre dans la classe des autres parties de l'Histoire naturelle & de la Physique, en ce qu'elle étoit utile, non-seulement au médecin qui ne peut pas l'ignorer, mais encore à tous ceux qui veulent connoître la belle nature, l'imiter, la cultiver, & la forcer de leur révéler ses secrets.

M. Spielmann avoit enrichi son Ouvrage d'un Catalogue des Auteurs de Chimie les plus connus, & les plus dignes de l'être. On trouvera ce Catalogue considérablement augmenté, dans cette traduction, par les soins d'un homme qui a fait une étude particulière de la bibliographie chimique.